A

M. DORLIN

1857


IN
PACE
ROBVR
EX-
LIBRIS DE
ALFREDO DE
CARVALHO


654
801

LE PASSE-TEMPS

OU

L'Industriel devenu commerçant.

OUVRAGE INÉDIT.

Cet ouvrage, destiné à un acte de bienfaisance, sera un remerciement à Dieu de m'avoir préservé des périls dans les positions difficiles de mes voyages, désireux de rappeler les services que m'ont rendus mes amis et mes bienfaiteurs, sans oublier les deux hospitalières qui, dans le désert où j'ai été perdu seize heures, se sont montrées si généreuses pour moi. Honneur et bonheur à toutes ces personnes, et que l'ame de celles qui n'existent plus repose en paix !

Cette production, qui n'est pas un roman, est ornée d'un bon nombre de vues lithographiées.



Lith. Hayet, à Versailles.

PORTRAIT DE L'AUTEUR,

Fait la veille de son départ pour le Brésil en 1816.

(D'après le croquis de M.r Heim, membre de l'Institut.)



RÉCIT

HISTORIQUE, EXACT ET SINCÈRE,

PAR MER ET PAR TERRE,

DE QUATRE VOYAGES

Faits au Brésil. au Chili,
dans les Cordillères des Andes,
à Mendoza, dans le Désert;
et à Buénos-Aires;

Par VICTOR-ATHANASE GENDRIN,
Ancien commerçant dans les mers du Sud, né à Paris le 2 mai 1793,
parti de France en 1816,
et revenu dans sa patrie le 25 décembre 1823.

Un auteur a dit : La critique est aisée et l'art est difficile.

SE TROUVE

Chez M. GENDRIN, Propriétaire, auteur-éditeur,
boulevart de la Reine, 99, à Versailles.

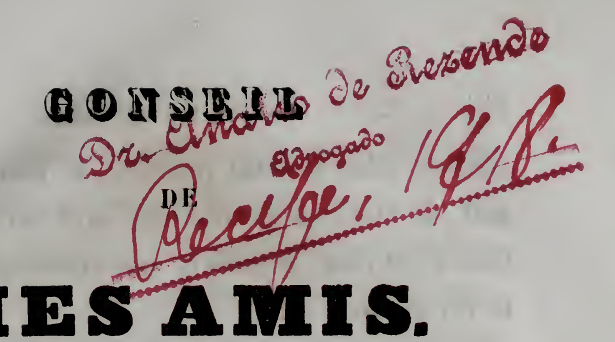
—

1856.

A LA

VILLE DE VERSAILLES,

PAR UN DE SES HABITANTS.



CONSEIL DE MES AMIS.

Ces voyages seraient restés dans l'oubli si quelques personnes, aussi honorables qu'obligeantes, à qui j'en ai lu plusieurs passages, ne m'eussent conseillées d'en écrire le récit complet. A les entendre, il était curieux d'y voir un jeune homme se tirer par lui-même de positions fâcheuses et difficiles, et raconter ensuite son histoire aussi intéressante qu'instructive. Si le style n'y est pas élevé, le fond est de la plus exacte vérité.

Il n'a pas plus voulu parer sa personne que son langage; il n'a point voulu se poser en personnage important; c'eût été cesser d'être sincère, puisqu'il est parti sans fortune.

En écrivant autrement, on peut composer de beaux voyages pleins de mensonges, que le lecteur accepte comme autant de réalités; mais on trompe, et moi je veux être franc, dire les choses

comme elles se sont passées, le bien comme le mal, le mal comme le bien, mes erreurs et mes fautes, et cela, depuis le commencement jusqu'à la fin de mon récit.

Je puis aussi rappeler que bien des personnes dont les débuts ont été aussi modestes que les miens, qui ont couché à la taverne des matelots et ensuite à l'entrepont, ont aujourd'hui une magnifique position, comme MM. A. V***, banquiers à Paris, ayant équipage; comme les frères B***, riches marchands de soieries dans la capitale, M. G***, le doyen des expéditionnaires des mers du Sud, qui a hôtel et donne cinquante mille francs de dot à chacun de ses enfants, sans compter beaucoup d'autres personnes, comme mon patron, devenu un bon bourgeois de Paris. Tous ces industriels ont, comme moi, couché à l'auberge du Havre, avant d'arriver parmi les notabilités financières, ce qui me permet de dire que bien des gens qui sont en haut, sont partis d'en bas, et que probablement, s'ils étaient à ma place, ils n'imiteraient point mon langage.

Rester dans le vrai, voilà donc mon principe; je ne cherche point à briller en le sacrifiant; car,

une fois qu'on en est sorti, on n'écrit plus une histoire, mais un roman; je reste sur mon terrain et ne m'élève pas au-dessus de ma position réelle; je raconte une histoire qui n'est pas celle d'un autre, mais bien la mienne, et j'y mets tous les événements qui me sont arrivés, toutes les choses que j'ai vues, toutes les conversations auxquelles j'ai pris part, et je suis aussi fier du commencement que de la fin de ma vie.

Le récit que j'entreprends de faire, renferme un enseignement moral.

J'y dis, en effet, aux jeunes gens : entreprenez ce qui vous paraît utile; luttez avec courage contre les difficultés qui vous arrêtent, contre les obstacles que vous rencontrerez, et vous finirez par triompher; mon exemple en est la preuve.

Ce livre montre encore qu'un homme peut apprendre à se suffire à lui-même; qu'il ne doit nullement céder à cette honteuse frayeur qu'inspirent les longs voyages au-delà des mers.

Ainsi, pour ce qui me concerne, j'eus, avant de faire les miens, à résister aux représentations de mes parents, qui me faisaient envisager les hasards de mon entreprise; qui se montraient

profondément affligés de mon départ, et qui ajoutaient à leurs touchantes prières cette triste déclaration : « Qu'ils ne pouvaient en rien me venir en aide. » Je n'en fus pas moins inébranlable dans ma résolution ; je partis, bénissant ma famille, demandant à mon père, que je ne devais plus revoir, de penser quelquefois à moi, adressant la même prière à ma mère, et je remis tout mon avenir à mon patron, qui tint les promesses qu'il nous avait faites avec une scrupuleuse loyauté.

Enfin, en me lisant, on apprendra à se rendre maître, quand il le faut, des sentiments les plus chers au cœur de l'homme, afin de pouvoir mener à bien ses entreprises ; puis, à se montrer confiant, comme je le fus ; bien que parfois j'aie été trompé dans mon commerce, j'ai reconnu qu'il y a de bons et braves gens parmi nos compatriotes et parmi les étrangers.

GENDRIN.

INTRODUCTION.

C'est avec franchise que Victor-Athanase Gendrin vient dire à son pays, à ses compatriotes, ce qu'il a osé entreprendre, ce qu'il a supporté, pendant des années, le passage subit de plus de 40 degrés des chaleurs du Tropique aux glaces qui bordent le Pôle Arctique; qu'il a vu sans pâlir les phénomènes et les catastrophes de la nature, le terrible tremblement de terre qui eut lieu au Chili en 1822, et dont, de mémoire d'homme du pays, on n'en avait pas ressenti un pareil; il vous apprend qu'il a gravi les monts sauvages des Cordillères des Andes, hautes de près de 7,000 mètres, et, au milieu des neiges éternelles, il a été invité, par un jeune et vaillant guerrier péruvien, de l'accompagner à chanter l'hymne immortel de *la Marseillaise;* il nous fait aussi la description de ces gigantesques montagnes qu'il a dû traverser, et qui n'ont pas moins de 400 kilomètres de descente, en partie dans ses profondeurs, et qu'il a passé sous des voûtes infernales bordées de précipices. Il nous donne le détail des plaines des Incas, couvertes d'Indiens et de sauvages, et de sa traversée

dans le désert, dont le tableau est des plus émouvants. Il vous dit enfin ce que peu d'historiens ont jamais mis à votre connaissance : ce qui se passe presque au bout du globe.

A MES LECTEURS

La publicité donnée récemment à la relation de mes voyages et principalement l'hommage respectueux que j'ai fait d'un exemplaire de ce faible ouvrage à ceux de mes concitoyens que la confiance publique a honoré de ses suffrages, ont engagé plusieurs de ces messieurs à m'adresser, à titre de remerciments, des félicitations et des éloges auxquels j'ai été vivement sensible mais dont néanmoins je me garderai de trop m'enorgueillir, persuadé, comme je le suis, qu'ils proviennent bien plus d'un simple sentiment de convenance et d'une excessive indulgence que du mérite d'une œuvre qu'il n'a pas dépendu de moi de rendre moins imparfaite, malgré le soin et les efforts extraordinaires de mémoire auquels j'ai dû recourir, dépourvu comme je le suis de notes quotidiennes prises sur les lieux.

La profonde gratitude dont je suis pénétré envers ces honorables et bienveillants concitoyens, qui occupent ou qui ont rempli dignement d'importantes fonctions dans ma chère ville natale, m'a inspiré le désir de la leur exprimer hautement en faisant insérer, au commencement ou à la fin des exemplaires que j'ai encore à ma disposition, les précieux témoignages qu'ils ont voulu me donner, par lettre, de leur généreuse sympathie; le souvenir que j'en conserverai sera pour moi la plus douce satisfaction que m'aura procuré un travail difficile, que j'ai entrepris avec opiniâtreté dans la pensée qu'il en pourrait ressortir un enseignement utile pour quelque jeunes gens d'un caractère aventureux comme a été le mien. Je serai doublement heureux si le but que je me suis proposé en accomplissant cette lourde tâche, peut un jour être atteint à l'égard de plusieurs, ne le fut-il même que partiellement, et j'ose espérer que le motif qui m'a guidé sera considéré comme une circonstance atténuante de ma témérité.

Athanase GENDRIN.

Mairie de Versailles

Versailles le 29 x^{bre}. 1856.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous accuser réception des exemplaires que vous voulez bien offrir aux Membres du Conseil Municipal et à la Bibliothèque publique de la Ville.

Les deux volumes destinés à notre Bibliothèque, y ont été déposés, et je me ferai un plaisir d'offrir à Messieurs mes Collègues, lors de leur prochaine réunion, ceux que vous leur destinez.

Je vous prie, Monsieur, d'agréer dès à présent, mes remerciements personnels, et l'assurance de ma parfaite considération.

Le Maire de Versailles,
Ancien Membre des Assemblées Législatives,
Remilly.

M. Gendrin, propriétaire, Boulevard de la Reine, 99.

Mairie
de
Versailles.



Versailles, le 2 Avril 1857.

Monsieur,

Vous avez bien voulu offrir à chacun de Messieurs les Membres du Conseil Municipal, comme à moi, un exemplaire de la relation de vos voyages.

Mes Collègues m'ont chargé dans notre séance du 31 Mars dernier, de vous faire parvenir leurs remerciements pour votre obligeante attention. Un voyage naïf et vrai est assez peu commun pour qu'on adresse à son auteur les félicitations qui lui sont dues.

Veuillez recevoir aussi, Monsieur, l'expression réitérée de mes sentiments dévoués et reconnaissants, et l'assurance de toute ma considération.

Le Maire de Versailles
Ancien Membre des Assemblées Législatives
Remilly.

Mr. Gendrin, propriétaire, Boulevard de la Reine, 99.

Préfecture
de
Seine et Oise.

Cabinet du Préfet.

Versailles, le 31 Octobre 1856.

Monsieur

J'ai reçu l'ouvrage ayant pour titre : Le passe temps, ou l'Industriel devenu commerçant, dont vous êtes l'auteur, et que vous avez la bonté de m'offrir.

Je lirai avec plaisir ce volume qui doit être plein d'intérêt, je vous remercie d'avoir bien voulu penser à me l'envoyer.

Veuillez agréer Monsieur l'assurance de ma considération très distinguée.

C[te] de S[t] Marsault.
Préfet de Seine et Oise.

Monsieur Gendrin, propriétaire Boulevard de la Reine 99.

Préfecture
de
Seine-et-Oise.

Cabinet du Préfet.

Versailles, le 6 Juin 1857.

Monsieur,

J'ai lu avec le plus vif plaisir le volume dont vous avez bien voulu me faire hommage, contenant la relation de vos voyages au Brésil, au Chili, aux Cordillères, à Buénos-Aires etc.

Cet ouvrage est non seulement plein d'intérêt par le récit des incidents émouvants qui se sont produits dans le courant de votre honorable carrière, mais il est encore plein de moralité pour les jeunes gens auxquels il enseigne tout ce que peut vaincre de difficultés, le courage soutenu par une persévérance au travail qui puise sa force dans l'honneur et la loyauté.

Si le faible tribut d'un homme de cœur qui sait apprécier vos efforts, peut avoir quelque mérite à vos yeux, c'est avec plaisir que j'apporte le mien pour le glisser modestement parmi ceux de vos nombreux et honorables amis.

Veuillez agréer Monsieur, avec mes remerciements, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

Le Chef du Cabinet de Mr le Préfet,
Ch. Gaume.

Mr Gendrin, propre Boulevard de la Reine, 99.

Versailles, le 6 février 1857.

Monsieur et excellent Concitoyen,

J'ai reçu ainsi que mes Collègues du Conseil Municipal, un exemplaire de la relation de vos voyages, que plusieurs personnes dignes, ainsi que vous le dites, d'en apprécier le mérite et l'utilité, vous ont engagé à rendre publique par la voie de l'impression; quelque soit l'intérêt que prendront à ces voyages ceux qui auront l'avantage d'en faire ou d'en entendre la lecture, il ne pourra égaler celui qu'il doit inspirer à vos compatriotes, car cet ouvrage dédié à la Ville de Versailles par un de ses enfants rudement éprouvé, sera d'autant plus agréable à ceux qui comme moi sont nés dans son sein, qu'il permet d'ajouter un nom honorable à ceux dont, à divers titres, elle a lieu d'être fière, et dont elle peut à bon droit se glorifier.

C'est avec ces sentiments que je vous prie d'agréer mes félicitations, non seulement pour votre œuvre en elle-même, mais principalement pour le but moral que vous vous êtes proposé en le publiant, et que vous aurez atteint je l'espère.

Recevez en même temps, Monsieur et ami, mes salutations affectueuses, Lambinet.

Ancien Maire, ancien Président du Tribunal de Commerce.

M. Gendrin, propriétaire, Boulevard de la Reine, 99.

Versailles, le 10 Mars 1857.

Monsieur,

J'ai reçu le livre que vous avez bien voulu me faire remettre, et qui contient le récit de vos voyages dans l'Amérique Méridionale.

En vous adressant tous mes remerciements de cet ouvrage, je vous prie, Monsieur, de ne pas douter de l'intérêt avec lequel je le lirai, et des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être

Votre très humble serviteur

Le Général
Miot

Membre du Conseil Municipal.

Mr. Pendrin, propriétaire, Boulevard de la Reine, 99.

Morel,
Md. de bois de
Construction,
Avenue de St. Cloud
44.

Versailles, le 10 février 1857.

Mon vieux Camarade,

J'ai reçu à la Mairie le Volume de tes voyages et qui m'était destiné.

Je t'en remercie, c'est une bonne idée que tu as mise à exécution, quand on a vécu en honnête homme on ne craint pas de dire ce que l'on a fait.

J'approuve ton travail, et j'espère que tous ceux qui te liront penseront comme moi.

En attendant le plaisir de te serrer la main,

Ton vieux ami :
Morel.
Membre du Conseil Municipal.

Mr. Gendrin, propriétaire, Boulevard de la Reine, 99.

Extrait du Journal de Versailles.

Nous nous empressons de publier la lettre ci-dessous, persuadé qu'elle contribuera à faire lire l'intéressant ouvrage récemment édité par M.r Gendrin, enfant de cette ville, qui a su utiliser ses loisirs, et faire naître l'envie de l'imiter. Son œuvre, pour être bien appréciée, doit être lue sans désemparer. Aussi éprouvons-nous le besoin de la faire connaître le plus possible par la voie de notre Journal, persuadé que nos lecteurs partageront la satisfaction que nous procure les éloges mérités adressés à son auteur, qui, sans se préoccuper des dépenses considérables qu'il a faites à ce sujet, consacre la totalité des sommes que rapporte son ouvrage, au soulagement des indigents inscrits au bureau de bienfaisance de Versailles, où sont immédiatement versés les dons provenant de cette source nouvelle, qu'un homme de bien emploie au profit de l'humanité : nous l'applaudissons de tout cœur.

Copie de la Lettre émanée du Secrétariat général de la Société libre des Beaux-Arts, adressée à M.r Gendrin.

(Voir d'autre part)

Paris, ce 14 Mai 1857.

Monsieur,

„ A l'issue de ses dernières séances, la Société des Beaux-Arts a daigné me charger de faire un rapport sur votre intéressant ouvrage, intitulé : *Récit historique, exact et véridique, par mer et par terre, de quatre voyages faits au Brésil, au Chili, etc.*

„ J'ai lu avec le plus vif intérêt votre travail, et quoique n'ayant jamais visité les pays lointains que vous avez si bien décrits, j'y suis presque initié maintenant que votre livre me les a fait connaître.

„ Vous avez eu le tact de comprendre qu'un style clair, précis et simple était préférable à un style élevé, peut-être plus élégant, mais qui souvent cache la vérité, ou tout au moins ne la met pas aussi bien à jour.

„ Je m'empresse donc de faire le rapport qui concerne votre ouvrage, et j'espère que sous peu il sera inséré dans la *Revue des Beaux-Arts*, sinon en entier, du moins en résumé.

„ Je vous remercie, Monsieur, d'avoir envoyé votre important ouvrage à la Société, car sa

lecture m'a procuré des heures agréables, pour lesquelles je vous suis très reconnaissant, et si jamais vous manifestez le désir de faire partie de notre impor=tante Académie, comme membre correspondant, soyez bien persuadé que je vous donnerai avec plaisir tous les renseignements qui vous seront nécessaires pour faciliter votre admission, et que je serai le pre=mier à apostiller la demande que vous pourriez adresser à notre Président.

„ Agréez, Monsieur, avec mes félicitations, l'assurance de ma parfaite considération.

„ *Moultat* „

A la Banque de France.

(Extrait de la société libre des Beaux Arts, séant à l'Hôtel de Ville de Paris.)

Bulletin N.° 587.

Séance du 19 Mai 1857.

Présidence de M. Delaire.

Le procès verbal de la dernière séance est lû et adopté.

M. Moultat a de nouveau la parole pour lire son rapport sur un ouvrage d'un tout autre genre, ayant pour titre *Récit historique, exact et sincère, par mer et par terre, de quatre voyages faits au Brésil, au Chili, dans les Cordillères des Andes; à Mandoza; dans le Désert et à Buénos=Aires;* par M. Gendrin.

Le style de cet important ouvrage, dit Mr. Moultat, est d'une grande simplicité; mais nous avons cru reconnaître, en le lisant attentivement, que l'auteur n'a pas voulu s'attacher à un style brillant, mais être vrai dans ses récits, et, de plus, attirer l'attention par l'intérêt dans les événements.

» Mr. Gendrin nous montre, avec une bonne foi, une franchise et un langage naturel, un homme éloigné de sa famille, de ses amis, dans un monde nouveau pour lui et auquel cet éloignement même fait comprendre tout ce qu'il y a de douceur dans les liens qui nous unissent à la Patrie.

» Mr. Anot de Maizières, dans son *avis au lecteur*, en parlant de l'ouvrage de Mr. Gendrin, en fait un résumé très favorable et dit : » *Ces récits* ont un avantage, ils sont variés ; on y passe sans cesse d'une scène à une autre, d'une aventure de ville à un accident de voyage, de l'intérieur d'une boutique à une fête de campagne, du spectacle des plaines de l'Océan au tableau des Cordillères des Andes, de la peinture d'un dîner d'amis à celle d'un tremblement de terre ; de plus, ils ont aussi leur côté instructif pour le naturaliste, le voyageur et même le

moraliste; car le Brésil, le Chili, et Buénos-Aires, sont des pays pour eux presque encore inconnus, et dont, par conséquent, la description est propre à piquer leur curiosité. Nous sommes persuadé, Messieurs, qu'après avoir lu l'ouvrage de Mr. Gendrin, on sera disposé à lutter avec plus d'ardeur contre les diffi=cultés et les obstacles qu'on rencontre à chaque pas dans la vie; car on ne pourrait s'empêcher de reconnaître, qu'avec le courage, l'énergie, la patience et surtout la volonté, on finit toujours par triom=pher de la fortune adverse. « Je désire, dit Mr. Moultat en terminant, que cet intéressant ouvrage aille enrichir nos archives. »

La Société, à l'unanimité, se rend au désir de notre collègue.

Déposé aux Bibliothèques des Villes de Versailles, de Paris, et à celle de la société libre des Beaux-Arts, etc. etc. etc.

Société libre des Beaux-Arts
séant à l'Hôtel de Ville de Paris
fondée en 1830.

Secrétariat
Général

Paris, le 9 Juin 1857.

Le Secrétaire Général
à Mr. Gendrin.

Monsieur,

La Société libre des Beaux-Arts après avoir écouté la lecture du rapport que j'ai fait sur votre important ouvrage m'a chargé à sa séance du 19 Mai dernier, d'être son interprète auprès de vous, et de vous présenter les félicitations bien sincères, que mérite votre intéressant travail.

Je suis heureux Monsieur qu'elle ait bien voulu me confier cette agréable mission d'autant plus qu'elle me procure l'occasion de joindre mes compliments à ceux qu'elle me charge de vous adresser.

Agréez je vous prie l'assurance de ma parfaite considération;

Moultat,

A la Banque de France.

Mr. Gendrin, propriétaire, Boulevard de la Reine, 99.

Revue de Paris.

Bureaux de Rédaction et d'Administration. rue St Louis le Grand à Paris.

Paris, le 1er 7bre 1856.

Monsieur Gendrin, propriétaire Boulevard de la Reine, 99 à Versailles.

Monsieur,

La Rédaction de la Revue de Paris, vous prie de faire remettre dans les Bureaux de la Revue, deux exemplaires du Récit historique de vos voyages au Brésil, au Chili.. etc. etc.

Il sera rendu compte de cet ouvrage dans le Bulletin bibliographique de la revue.

Agréez Monsieur l'assurance de ma considération.

J. C. Josre.

M. Gendrin. Boulevard de la Reine. 99.

Du 1er au 15 Janvier 1857.

Extrait de la Revue anecdotique et critique de Paris.

Les récits par mer et par terre de Mr Athanase Gendrin.

Nos propositions n'ont point été accueillies. J'ai dû me conformer aux intentions de Mr Gendrin, et lui laisser, en dégageant la mienne, l'entière responsabilité de son œuvre. Je me suis donc borné à remplir la modeste tâche de traducteur et copiste qu'il a bien voulu me donner.

Traducteur n'est pas flatteur pour Mr Gendrin, et nous doutons fort qu'il en sache gré à son Censeur officieux. Eh bien, nous serons moins difficiles encore que Monsieur Anot de Mézieres, et nous avouerons que les récits de Mr Gendrin, nous ont fort intéressé d'un bout à l'autre, la franchise sauve tout, on y trouve des renseignements précieux sur l'aspect et la condition véritables des petits Etats de l'Amérique Méridionale.

AVANT-PROPOS DE L'AUTEUR.

Nous réclamons des personnes qui liront ces récits, l'indulgence dont a besoin leur auteur ; ils y trouveront des locutions ordinaires, des réflexions simples, mais sensées, que son peu d'érudition ne lui a pas permis d'éviter ; il sait qu'il n'a aucune des qualités de l'homme de lettres, et il n'a pas prétendu écrire une histoire de ses voyages, dans l'acception ordinaire de ce mot.

Il n'a voulu qu'une seule chose, se retracer, maintenant qu'il vit dans la retraite, le tableau des événements auxquels il a pris part, des malheurs qu'il a partagés, des scènes de la nature dont il a été témoin; il a voulu surtout se remettre sous les yeux les services qu'il a reçus de ses compagnons de voyage, de ses amis, de ses bienfaiteurs.

On verra dans ce livre quelle a d'abord été sa modeste position, quelles imprudences et quelles

fautes lui ont fait perdre ses plus belles années, à lui, qui pourtant a toujours eu le désir du bien; ses lecteurs le suivront au milieu de ses traverses; ils le verront lutter contre l'adversité, vivre dans une continuelle alternative de succès et de revers, supporter, sans se plaindre, les privations, les souffrances et parfois les humiliations causées par le nouveau genre de commerce qu'il fut obligé d'entreprendre momentanément pour éviter sa ruine; ils le verront aussi, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, toujours confiant en la Providence.

Il n'a jamais cessé non plus d'avoir pour sa famille, pour ses amis et pour sa patrie, un profond attachement. Il espère que Dieu le récompensera de la résignation qu'il a montrée dans la souffrance, non pas en lui donnant la richesse, mais seulement les moyens de vivre honorablement dans une douce obscurité, où il lui soit permis de n'exciter ni l'envie ni la pitié de personne; il n'a aucun désir de célébrité.

Il a mis néanmoins tous ses soins à composer cet ouvrage; il a recueilli, pour les rendre exacts, tous ses souvenirs; il a fait de son mieux pour

donner à son travail le mérite qu'il devait avoir, celui de la sincérité et de la bonne foi; pour y arriver, il s'est imposé beaucoup de recherches fatigantes; il a pris, en un mot, des peines infinies, et cela, au risque d'affaiblir ses facultés par une trop grande contention d'esprit; plus d'une fois, il s'est senti découragé; plus d'une fois, il a abandonné son œuvre pour rétablir sa santé, que ses travaux et ses veilles avaient altérée; puis, il l'a reprise avec une nouvelle ardeur, et enfin il est parvenu à la terminer.

AVIS AU LECTEUR.

C'est toujours un spectacle qui impressionne vivement un homme de bon cœur, que celui d'un autre homme aux prises avec l'adversité; il nous oblige à faire un retour sur nous-mêmes et à nous dire : « Placés dans les circonstances où il s'est trouvé, aurions-nous su éviter les fautes qui ont entraîné ses malheurs? Malheureux comme il le fut, aurions-nous été plus que lui résignés et patients? A demi-ruinés comme lui, aurions-nous été plus habiles à réparer nos désastres? »

En même temps que des récits de voyages nous rendent modestes, en nous montrant le peu que

nous sommes, quand, réduits à nous-mêmes et loin de nos parents, de nos amis, de nos compatriotes, lorsque nous sommes dans un nouveau monde, ils nous apprennent ce qu'il y a de douceur dans les liens qui nous unissent à une famille et à une patrie; ils nous font sentir combien est vrai le vers suivant :

« Plus je vis l'étranger, plus j'aimai ma patrie. »

A ce propos, nous dirons que la partie de l'histoire de M. Gendrin, qui nous a le plus frappé, est celle qui concerne ses amitiés; peu de personnes, peu de voyageurs surtout, ont été, sous ce rapport, plus heureux que lui; il a trouvé dans tous les pays et dans toutes les situations, des hommes qui lui ont montré de l'affection et donné les témoignages les plus touchants et les plus nombreux : soins, confiance, argent, dévouement; il a tout trouvé chez ses campagnons de voyages, rien ne l'a plus recommandé à nos yeux; là est son premier titre à la sympathie de ses lecteurs.

Il en trouvera aussi, nous l'espérons, parmi les gens qui, étant simples de cœur, aiment ce qui est vrai et naturel.

L'auteur de l'avant-propos qu'on vient de lire et des récits qui suivent, nous a demandé de les recopier et d'en épurer le style que son peu d'habitude d'écrire aurait pu laisser d'incorrect.

Nous y avons consenti.

Ce travail achevé, nous lui avons proposé de nous en confier un autre, qui nous paraissait le complément naturel du premier, et qui eût consisté à élaguer du livre ce qu'il nous paraissait avoir d'inutile, pour n'en conserver que les parties neuves et intéressantes; nous aurions voulu également que les parties conservées fussent mises dans un meilleur ordre, afin de donner à la narration plus de suite, plus de mouvement, et par conséquent plus d'intérêt.

Nos propositions n'ont point été accueillies; voici pourquoi : « Je n'ai pas voulu, nous a répondu M. Gendrin, vous fournir les matériaux d'un livre nouveau, mais vous donner seulement le mien à traduire; au milieu des innovations que vous me faites entrevoir, je ne me reconnaîtrais plus, je me trouverais dépaysé, perdu comme dans un désert; or, ce que je veux, c'est de me remettre en

présence de mes vieilles connaissances, de converser de nouveau avec elles, dans leur langage et dans le mien ; de revivre de ma vie passée, de retrouver mes jeunes années, mes émotions d'autrefois, mes amis qui sont absents, mes amis qui sont dans la tombe ; c'est là une consolation que j'ai voulu réserver à ma vieillesse, et que votre livre, à vous, ne me donnerait pas. »

J'ai dû me conformer aux intentions de M. Gendrin, et lui laisser, en dégageant la mienne, l'entière responsabilité de son œuvre. Je me suis donc borné à remplir la modeste tâche de traducteur et de copiste, qu'il a bien voulu me donner.

Que si on me demande quel est mon jugement sur ces récits de voyages, je n'éprouverai, à l'exprimer, aucun embarras.

Si, au point de vue littéraire, ils ne sont pas sans reproches, ils ont cependant un mérite précieux, ils sont vrais; il y règne un ton de franchise et de bonne foi, qui a un grand charme; on y trouve une naïveté d'idées et de langage bien naturelle, et qui aussi repose doucement l'esprit ; les caractères, les événements, les personnages

y sont ordinaires; mais, n'y a-t-il d'intéressant que ce qui est élevé?

Cette histoire a un autre avantage; elle est variée; ainsi, on y passe sans cesse d'une scène à une autre, d'une aventure de ville à un accident de voyage, de l'intérieur d'une boutique à une fête de campagne, du spectacle des plaines de l'Océan au tableau des Cordillères des Andes, de la peinture d'un dîner d'amis à celle d'un tremblement de terre.

Elle a aussi son côté instructif pour le naturaliste, le commerçant, le voyageur, et même pour le moraliste; car, le Brésil, le Chili et Buénos-Aires, sont des pays pour eux presque encore inconnus, et dont par conséquent la description est propre à piquer leur curiosité.

M. Gendrin, éloigné à 17 ou 18,000 kilomètres de la France, isolé au milieu de populations étrangères, sans appui, souvent sans ressources et réussissant néanmoins à se tirer du péril et des difficultés, nous intéresse comme Robinson Crusoé dans son île.

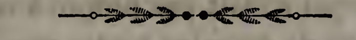
Quant à la partie morale de cette œuvre, il est

inutile de dire que nous n'avons ni à l'accuser, ni à la défendre, ni même à la juger ; nous en laissons l'honneur ou la responsabilité à son auteur, et sous ce rapport surtout, nous avons scrupuleusement respecté sa pensée.

ANOT DE MAIZIÈRES.

RÉCIT HISTORIQUE
DE VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

PROPOSITIONS DE VOYAGE.

Ce ne furent ni un coup de tête de jeune homme, ni les plaisirs que me promettaient ce voyage qui me décidèrent à partir pour le Brésil.

L'état que ma famille m'avait fait apprendre et la situation de fortune où je me trouvais à cette époque me déterminèrent à prendre ce parti. Je travaillais à Paris, boulevart des Italiens, chez MM. Lefranc, tapissiers, qui, associés depuis longtemps, étaient sur le point de se séparer; l'un d'eux voulait aller retrouver un de ses parents au Brésil, et y fonder un établissement. Il désirait emmener un jeune homme avec lui et me proposa de l'accompagner. J'approchais de l'âge où l'on doit commencer à se suffire à soi-même, et, jusqu'alors, j'avais toujours été à la charge de mon père, et même pendant les trois années que je passai dans une manufacture d'armes, dans le but de me soustraire au service militaire, qui n'était

pas de mon goût. Cette proposition, qui me faisait entrevoir un avenir meilleur, fut donc accueillie par moi avec joie ; mais le difficile était de triompher de l'opposition que ma famille devait mettre à mon projet. Le dimanche suivant, je me rendis à Versailles, où résidaient mes parents, et je fis part à mon père de mes espérances. La manière dont il me reçut n'était pas propre à m'encourager. Il s'efforça de détruire toutes mes illusions, me montra les dangers de ce voyage, tous les obstacles que j'aurais à vaincre, et il ajouta : « La personne qui demande à t'emmener, est-elle sûre elle-même de réussir dans son projet d'établissement? Ne pourra-t-elle pas trouver la misère là où elle va chercher la fortune? Et encore, si elle réussit, tiendra-t-elle toutes ses promesses? Quelles seront tes ressources si tu viens à être abandonné par M. Lefranc, à plusieurs milliers de lieues de ton pays? » Enfin, mon père conclut à ce que je refusasse cette offre, et me renvoya. J'étais fort triste de la manière dont avaient été reçues mes espérances d'avenir.

De retour à Paris, je fis part à mon patron des volontés de mon père, mais je ne pus lui dissimuler le chagrin que j'en éprouvais, sans pourtant lui en dire le véritable motif. Il dut donc s'occuper de chercher un autre compagnon de voyage ; par bonheur pour moi, il ne put s'arranger avec aucun. Pendant les quinze jours qui précédèrent son départ, il me réitéra ses offres premières. Je

l'engageai à aller trouver lui-même mon père, comptant plus sur ses instances que sur les miennes pour vaincre la résistance de ma famille. En effet, mon père l'accueillit fort bien, et, dans une longue promenade qu'ils firent ensemble, il discuta avec lui toutes les chances bonnes et mauvaises que pouvaient présenter l'entreprise. Cependant il ne put prendre sur lui de donner encore son consentement, et on convint de se rendre le lendemain à Paris, pour y prendre une résolution définitive. Mon père voulait voir si ce projet était réellement bien arrêté dans ma tête, ou si les objections qu'il m'avait faites lors de notre première entrevue, avaient changé mes intentions; mais il me trouva tout aussi résolu. J'avais trop bien réfléchi à la misère que je voyais en perspective à Paris, pour ne pas tenir à mon projet, qui me permettait d'espérer un sort plus doux. Aussi, vaincu par ma persistance, finit-il par céder. Je me souviens encore de cette visite de mon père, assis dans le cabinet de mon patron. Nous réfléchissions tristement : lui songeait à son fils, qui voulait le quitter pour affronter les mille dangers qu'il allait courir; moi, je pensais surtout à la situation que j'allais fuir; les difficultés du voyage m'importaient peu, car j'étais trop jeune et trop inexpérimenté pour les comprendre. Enfin, mon père se leva, et aux larmes qui roulaient dans ses yeux, à l'air abattu de son visage, il était facile de voir qu'il était vaincu. En ce moment arriva M. Lefranc; alors mon père

discuta avec lui toutes les conditions de mon voyage. Mon patron devait se charger de tous les frais jusqu'au Havre, payer le passage au Brésil, et s'engager, par-devant notaire, à assurer mon retour en France, retour qui devait se faire à mon gré, soit que je tombasse malade en Amérique, ou simplement que j'eusse le désir de rentrer en France. De plus, je devais avoir part aux bénéfices de l'entreprise dans la proportion d'un sixième. — Dans le cas où mon patron, à son arrivée au Brésil, se trouverait dans l'impossibilité de pourvoir aux frais de mon voyage en France, son frère devait répondre pour lui et s'engageait, par un acte, à payer mon retour jusqu'à Paris. Toutes les conventions que je mentionne ici, et quelques autres encore sans importance, furent remplies fidèlement, et je n'ai qu'à me louer de la personne avec laquelle j'ai conclu cette affaire. MM. Lefranc avaient une maison de campagne à Marly, on décida d'y réunir les deux familles et leurs amis. — Dans un grand dîner, on célébra le départ des voyageurs; ce départ devait avoir lieu dans la huitaine. Trois ou quatre jours après la partie de campagne de Marly, mon père revint me voir à Paris, et, me prenant en particulier : « Es-tu toujours, me dit-il, dans les mêmes dispositions? Si tu as le moindre regret, la plus légère inquiétude, ne te crois pas engagé par ce qui s'est fait, je me charge de tout dénouer. » Sur ma réponse, que rien n'était changé dans ma résolution, il cessa de me presser,

et ne s'occupa plus que des préparatifs de mon voyage. Je n'emportai qu'un bien mince trousseau. Mon père y ajouta cependant une caisse remplie de marchandises de peu de valeur; je reçus en outre une petite somme d'argent, et un panier rempli de deux grosses bouteilles de liqueur; c'était peu, vu la longueur du voyage; je voyais bien qu'il souffrait de ne pouvoir me donner davantage; il n'assista pas à mon départ. Appelé par d'autres affaires, il fut lui-même obligé de se mettre en route quelques jours avant moi; lorsqu'il fut parti je fis mes adieux à ma mère en la priant de penser quelquefois à moi, et je me rendis aux Gondoles avec un de mes parents. Malgré toute l'énergie dont j'avais fait preuve, depuis qu'il était question de ce voyage, je ne pus résister à la profonde émotion qui s'empara de moi en ce moment. A peine dans la voiture, je donnais un libre cours à mes larmes; à mon entrée à Paris, j'étais un peu soulagé, j'essayai de donner un tour moins sombre à mes idées et je songeai à un avenir plus heureux; j'arrivai, chargé de mon petit bagage, chez les messieurs Lefranc.

Leur maison était devenue en quelque sorte la mienne; tout le monde y était fort gai; la vue des divers préparatifs, le transport des malles, des ballots et caisses, les allées et venues de chacun, contribuèrent à m'égayer. Je me sentais plus d'importance depuis que ma vie avait un but bien déterminé. Je ne songeais pas à retourner à Ver-

sailles; mon bon frère Adrien, de Paris, parut vivement touché de notre séparation, et me témoigna tant d'affection que j'en fus attendri. Il m'engagea à tout espérer de mon entreprise, et me dit le caractère qu'il fallait déployer dans ces circonstances toutes nouvelles pour moi. Ainsi finirent les derniers entretiens de famille; à présent va commencer le nouveau rôle que je me suis tracé.

Nous partîmes la veille de la Fête-Dieu. A onze heures du soir, nous nous mîmes en route dans la diligence de la rue du Bouloi; j'étais monté sur l'impériale et je me souviens encore qu'en élevant les bras je pouvais toucher les guirlandes de fleurs qui décoraient les rues. En passant la barrière j'ôtai mon chapeau et dis: *Adieu, Paris;* je n'étais pas seul avec mon patron, qui avait conçu le projet d'un deuxième établissement au Brésil; il s'agissait d'un commerce de limonadier qu'il comptait fonder à Rio-Janeiro, et à la tête duquel il placerait un associé du nom de *Valdestin*. Valdestin avait un extérieur convenable, paraissait bien élevé, mais il avait peu de dispositions pour le commerce; ils convinrent d'emmener, comme garçon de café, un jeune homme nommé *Dupont*, qui leur parut propre à ce service, mais d'une nature hargneuse et difficile avec ses patrons; ce Dupont n'en était pas à son début; déjà il avait été à la Guadeloupe et n'avait réussi qu'à dépenser une partie de trois mille francs, montant d'un petit héritage, et dont

il ne lui restait plus que mille huit cents francs; de retour en France, assez mécontent de son insuccès, il voulut de nouveau, au bout de quelques mois, tenter fortune; tel était notre compagnon de route.

Le matin à six heures, nous arrivâmes tous les quatre à Rouen; pour mon compte j'avais beaucoup souffert du froid par une nuit passée sur l'impériale de la diligence; j'étais un peu dépaysé; car je n'avais jamais voyagé; nous nous mîmes à parcourir la ville, moi, avec Dupont, M. Lefranc, avec son associé. C'était, je l'ai déjà dit, le jour de la Fête-Dieu; la journée se passa à voir cette cérémonie, et le soir à six heures, nous reprîmes la voiture pour le Havre; ce ne fut pas sans une certaine satisfaction que j'entrai dans l'intérieur de la diligence, laissant Dupont monter à son tour sur l'impériale. Vers quatre heures du matin, Dupont m'appelle et me dit : « Gendrin, voulez-vous prendre ma place? je suis gelé : » moi qui ne sais refuser une obligeance à personne, je pris sa place. A peu de distance du Havre, une côte assez élevée domine la ville. Je pus donc, avant d'arriver, apercevoir de loin la mer et les vaisseaux qui encombraient le port; ce spectacle produisit sur moi une légère impression, qui me serra le cœur; je me dis : voilà donc le théâtre sur lequel va se décider mon avenir. J'étais impatient d'observer de près tous ces bâtiments que je n'avais jamais vus; à peine fûmes-nous descendus, que

nous allâmes visiter le navire qui devait nous transporter au Brésil.

Le bâtiment se nommait l'*Antigone*, du Havre-de-Grace; son capitaine était M. Morel; l'armateur, M. Leconte; il y avait quatre officiers et seize hommes d'équipage : l'un de ces officiers était le fils de l'armateur; il y avait, en outre, un médecin; le bâtiment était un trois mâts; son chargement, trois cents tonneaux; il emmenait soixante passagers, dont trois dames; vingt de ces passagers vivaient à la table du capitaine; les quarante autres, à une deuxième table dite d'*entrepont*.

Avant d'entrer dans de plus amples détails au sujet de la vie que l'on mène à bord, je dois parler d'un incident qui se présenta le jour du départ. Deux ou trois heures avant le moment fixé pour l'embarquement, Dupont me prit à part et me dit : « Si vous voulez, nous allons les laisser s'embarquer seuls, nous nous cacherons pendant quelques heures, et nos patrons, une fois partis, nous reprendrons la route de Paris. » Cette proposition me causa une vive surprise, et je n'épargnai pas à Dupont mes remontrances Je ne comprenais pas comment il pouvait avoir l'idée d'une pareille conduite envers des personnes qui ne nous voulaient que du bien et qui avaient déjà fait des dépenses pour nous; ils ont, lui dis-je, acheté, à cause de vous, pour deux mille francs d'ustensiles nécessaires à votre état, et vous les quitteriez ainsi? ah! ce serait bien mal! que deviendraient-

ils avec leur matériel, s'ils ne nous avaient plus pour les aider à l'exploitation de leur établissement? Enfin, non seulement je résistais, pour ma part, aux conseils de Dupont, mais je l'engageai fortement à ne pas persévérer dans une résolution aussi funeste que déloyale; il finit par céder et s'embarqua avec nous, faisant une assez piteuse figure. Au bout de trois ou quatre heures on ne voyait plus la terre, et Dupont sentait bien qu'il n'y avait plus à reculer et qu'il fallait bon gré mal gré gagner au large.

Embarqués, nous trouvâmes une table bien servie pour recevoir les passagers. Je reprends mon récit : on est en mer généralement religieux, même un peu superstitieux. On ne manque pas de dire exactement ses prières matin et soir; on appelle les voyageurs sur le pont et un officier, le livre à la main, les récite en présence de tout le monde. Cette cérémonie dure environ dix minutes. Chacun n'est pas tenu d'y assister, mais il était bien rare qu'il y manquât quelqu'un. Les dimanches et les jours de fêtes étaient observés comme à terre, et l'on se mettait en toilette. J'ai dit que les passagers étaient partagés à table en deux catégories et que vingt seulement d'entre eux étaient nourris à celle du capitaine.

Une grande différence existait entre les deux tables; à la première, les vivres étaient en quantité suffisante et de bonne qualité. On y servait du pain frais, de la viande de boucherie, du porc, de

la volaille, des jambons, des saucissons et surtout une grande quantité de légumes. On faisait deux repas par jour, le déjeûner à onze heures, et le dîner à quatre. La deuxième table, dite *d'entrepont*, était loin d'être aussi bien servie; on y mangeait assis sur le pont. Les portions étaient préparées pour quatre, et ne différaient guère de celles que l'on donnait aux matelots. C'était presque toujours du bœuf salé ou du lard, et alternativement du riz, ou des haricots et des pois. Au lieu de pain, on avait des galettes d'un biscuit souvent moisi et toujours très-dur. Les heures des repas étaient les mêmes qu'à la première table. Le vin, dont on avait un quart deux fois par jour, n'était pas de mauvaise qualité, mais la distribution ne s'en faisait pas sans des discussions quelquefois assez vives. Le cambusier ne négligeait aucune occasion de bénéficier; M. Lefranc connut de suite un pareil régime, et s'arrangea avec le capitaine pour passer à sa table. Quelques instants avant le premier repas, il vint me trouver, et, me prenant à part, il me dit : « Gendrin, je ne pense pas que vous vous trouviez fâché de ce que je suis à la table du capitaine. L'intérêt de mes affaires exige que je me mette en relation avec les personnes qui la composent; d'ailleurs, nos rapports n'en seront pas changés, et vous verrez que je serai toujours le même pour vous. » Je lui répondis que je n'avais à ce sujet d'autre volonté que la sienne. Dans les premiers jours, il tint sa promesse; mais cela

ne dura pas long-temps; les distinctions ne tardèrent pas à se faire remarquer. M. Lefranc fit comme les autres passagers de la première table, il se sépara peu à peu de ceux de la seconde, me parla de moins en moins, et finit par n'avoir presque plus de rapports avec moi. Il était devenu mon supérieur par le fait; du reste, je souffris peu de cette nouvelle manière d'être; je m'étais résigné à bien d'autres déboires en partant pour le Brésil, et mon désir de gagner de quoi me suffire me fit passer par-dessus des contrariétés plus sérieuses que celle-ci, et puis M. Lefranc me rendit, par la suite, de tels services, que je ne puis le considérer autrement que comme mon bienfaiteur. Je vivais donc modestement dans la compagnie de Dupont, qui ne paraissait pas aussi résigné que moi à notre mauvais ordinaire. J'ai dit que les passagers allaient chercher leurs vivres près du coq et du cambusier; lorsque c'était le tour de Dupont de faire cette corvée, les altercations étaient plus grandes qu'avec tout autre; il prétendait toujours qu'il était volé; aussi, pour mettre un terme à ces discussions, j'avais pris le parti de faire le service à sa place. Mais tous les passagers de l'entrepont n'étaient pas aussi doux que moi : ils trouvaient que, pour 500 fr., ils avaient le droit d'être infiniment mieux traités, et finirent par porter leurs plaintes au capitaine, par l'intermédiaire de maître Rouquer, le vétérinaire, qui prit la parole au nom de tous. C'était un gaillard

qui avait bec et ongles, et ne s'intimidait pas facilement; il représenta au capitaine que le service de notre table était on ne pouvait plus mal fait, que la nourriture était de mauvaise qualité et souvent insuffisante; il se plaignit particulièrement du biscuit, qui était gâté, et des légumes, dont on ne nous donnait que rarement; il ajouta que nous ne recevions pas les vivres comme il avait été convenu en contractant notre engagement avec lui, et que s'il ne mettait pas ordre à un pareil état de choses, nous irions, à notre arrivée au Brésil, en demander justice au consul de France. Le capitaine répondit à maître Rouquer qu'il ignorait lui-même la manière dont on nous traitait, mais qu'il allait prendre des mesures pour que nous fussions mieux servis à l'avenir. Cette altercation me fit de la peine, à cause d'un mot qui fut dit à ce sujet, et dont je dus prendre ma part. Dupont avait été un des premiers à aigrir les passagers contre le capitaine, et M. Valdestin, le remarquant parmi les plus animés, lui dit tout haut : « Il ne vous appartient pas de vous plaindre ; ce n'est pas vous qui payez votre passage. » Comme je me trouvais dans la même position que Dupont, je me sentis mortifié par ce reproche, des plus déplacés, car notre passage n'était pas moins payé, qu'il le fût par nous ou par notre patron; ceci était d'ailleurs le résultat de nos arrangements particuliers, et ne regardait que nous. M. Lefranc, ainsi que plusieurs autres passagers, blâmèrent ouvertement M. Val-

destin. Après quelques récriminations de Dupont, l'affaire en resta là.

Je fis la connaissance de plusieurs passagers; la plupart étaient de bonnes gens, dont je n'eus qu'à me louer. C'était entre nous un échange mutuel de petits cadeaux; seulement, si on se rappelle la mince cargaison que j'avais emportée, on comprendra que, pour ma part, je dus bientôt mettre un terme à mes libéralités. Je regrettais de n'avoir pu m'embarquer qu'avec si peu de provisions. J'ai dit que les passagers étaient, en général, fort bienveillants pour moi; il est bien entendu que je ne parle que de ceux de la deuxième table, car nous n'avions aucun rapport avec les autres. Ces messieurs se tenaient à distance, et n'eussent pas voulu frayer avec nous. Ce n'est pas qu'ils nous fussent supérieurs par l'éducation ni même par la fortune, car beaucoup d'entre eux n'étaient que des commis, envoyés en Amérique par de gros capitalistes. Ils payaient, ou l'on payait pour eux une plus forte somme pour la traversée; voilà quelle était leur seule supériorité à notre égard.

Je ne pouvais m'empêcher de prendre en pitié ces hommes si vaniteux, qui, éloignés de leur famille comme nous, exposés comme nous à bien des dangers, ne daignaient pas nous adresser une parole ou échanger un salut avec nous. Si, pourtant, une tempête était survenue, ils auraient eu, à coup sûr, besoin de nous, et eussent réclamé notre appui; mais le temps était beau, et ils ne nous

connaissaient pas! A notre arrivée en Amérique, beaucoup de ces importants eurent bien de la peine à placer leurs marchandises, et ils venaient les offrir bien poliment aux petits commerçants qu'ils avaient dédaignés pendant le voyage. J'en connais plusieurs qui furent très-heureux d'avoir recours à moi dans la suite; j'en connais aussi qui firent mal les affaires de leurs commettants, et qui n'osèrent revenir en France, parce qu'ils étaient dans l'impossibilité de rendre leurs comptes; cela ne les empêchait pas de prendre de grands airs de suffisance pendant notre séjour à bord. Le bâtiment avait environ quinze mètres de long sur quatre à cinq de large. La cuisine était établie au milieu, et séparait les passagers. Ceux de la première table se tenaient à l'arrière; les autres à l'avant. Pour moi, qui n'emportait qu'une faible pacotille, je n'ai pas besoin de dire de quel côté je me trouvai placé. Nous appellions l'arrière du bâtiment *la Chaussée-d'Antin*, et la partie où je me trouvais, *le faubourg S.-Antoine.*

CHAPITRE II.

LES QUINZE PREMIERS JOURS DE LA TRAVERSÉE.

Les quinze premiers jours de la traversée se passèrent à écouter l'histoire de tous les passagers; chacun racontait des merveilles de la posi-

tion de sa famille, développait ses projets d'avenir, ses espérances, en un mot, bâtissait ses châteaux en Espagne. Pour moi, je ne disais rien, n'ayant rien à dire sur ma famille. La plupart des passagers de l'entrepont se proposaient d'exercer, au Brésil, les états de bijoutiers, armuriers et selliers; quelques-uns se destinaient à la profession de tailleur; d'autres, enfin, qui n'avaient pas appris d'état, comptaient sur le hasard pour faire fortune. Au bout de quelques jours, les liaisons commencèrent à se former; les passagers se mirent à jouer, les uns aux cartes ou aux dominos, les autres aux dames; je me contentais de les observer, sans prendre part aux jeux; je m'occupais à fabriquer de petites boîtes en bois. Quand chacun était fatigué de jouer, on s'efforçait de tuer le temps, en racontant les histoires les plus bouffonnes et les plus extraordinaires. Mais après le premier mois, on se lassa de ce plaisir, et nous fûmes heureux de trouver une distraction à notre ennui dans la pêche du requin. Nous parvînmes à en prendre deux, qui avaient chacun 2 mètres de long. On s'en empare au moyen d'un gros crochet en forme d'hameçon, et amorcé avec du lard. Cet animal est obligé de se tourner pour faire face à l'hameçon et pouvoir l'avaler. On le hissa sur le navire au moyen d'un palan, espèce de grande vergue qui déborde la carcasse du bâtiment, et à l'extrémité de laquelle se trouve une poulie. Aux cris répétés de : *le voilà! le voilà!* le requin fut amené

sur le pont. Chacun se garda bien de l'approcher, car il vous eût facilement cassé une jambe d'un coup de queue; pour moi, je grimpai, avec quelques autres, dans la grande chaloupe de sauvetage, qui se trouve au milieu du pont, et là, j'étais à la première place pour contempler ce monstre, qui, pendant quelques instants, nous fit oublier toute la terre. On lui glissa entre les dents la barre de fer d'un cabestan, forte de 11 centimètres carrés, et longue de 2 mètres, pendant qu'à grande peine on s'efforçait de placer sa queue sur un billot. On y réussit, et, après quelques instants, un matelot l'abattit d'un coup de hache. Les passagers les plus importants s'emparèrent des parties les plus précieuses de l'animal, c'est-à-dire de la tête, et particulièrement de la mâchoire, qui est très-curieuse. Chacun fut invité à goûter de la chair, qui est fort mauvaise; j'en ai néanmoins avalé quelque peu, pour faire comme tout le monde. Nous prîmes aussi une grosse tortue de mer; un passager parvint à lui enfoncer le harpon sous le ventre, près de la naissance des pattes : en cet endroit, sa peau est très-tendre, et n'offre pas de résistance. La tortue, une fois atteinte, on la maintint dans sa position sur le dos, et, au moyen de cordes et d'un grand panier, on l'amena sur le pont. C'est le passager qui l'avait saisie qui a eu la carapace.

Comme la mer était calme, on s'amusait tout à la fois à pêcher et à fumer, mais les pipes man-

quaient, et comme mon père m'en avait fait emporter cinq à six douzaines, je me mis à les vendre : chacune d'elles coûtait 50 centimes ; on se récriait sur l'énormité d'un tel prix. « Je ne suis pas venu, dis-je, de si loin, pour vendre au prix de France ; au surplus, adressez-vous à d'autres marchands. » Mais il n'y avait de marchand que moi, de sorte que je n'avais à redouter aucune concurrence.

Je ne cédais mes pipes gratis qu'au cuisinier, qui me donnait du pain en cachette. J'eus une autre aubaine : un des passagers m'enseigna à tirer des fruits secs d'une caisse qui en était remplie ; une ouverture y fut pratiquée, et partie de son contenu arriva jusqu'à nous. L'armateur, M. Leconte, le sut, et, dans sa colère, il fit mettre en jugement le coupable, qui fut condamné à n'en plus manger, ni lui ni d'autres. Pour influencer le tribunal, l'armateur avait mis à la disposition du juge une bouteille d'eau-de-vie ; mais le président d'âge, M. Bourdin, dont il sera parlé plus tard, se leva, et dit : « Messieurs, M. Leconte nous redoit beaucoup plus que ce qu'il nous offre ; c'est un homme qui ne se plaît qu'à mal faire ; ce qu'il nous propose est criminel ; en conséquence, je demande que son cadeau soit jeté à la mer. La proposition, mise aux voix, fut acceptée à l'unanimité par des *bravos*, et la bouteille, sans être débouchée, fut lancée à la mer.

Cependant notre voyage, qui durait depuis un

mois et demi, était marqué, comme tous les voyages en mer, par des orages, des grains ou des coups de tonnerre. On ne va pas des rives de la France à celles du Brésil comme on va de Paris à S.-Cloud. C'est un curieux spectacle que celui du mouvement auquel donne lieu, sur un bâtiment, l'approche d'une tempête; il faut carguer les voiles, et manœuvrer au milieu des ténèbres et de bruits épouvantables; le capitaine, le porte-voix à la main, dirige et surveille tous les mouvements; les passagers descendent dans l'entrepont; on ferme toutes les écoutilles, par lesquelles l'eau pourrait s'introduire. Ainsi, un jour, nous nous trouvâmes dans une sorte de prison, sans lumière, sans mouvement, et frémissant à chaque craquement du navire, et au bruit des mâtures qui tombaient ou des voiles qui se déchiraient. Au milieu de ce désordre, nous perdîmes une partie de nos poules, de nos canards; un porc, qui s'échappait du bâtiment, en nageant, fut rattrapé par un matelot qui se mit à sa poursuite, et qui ramena son prisonnier en triomphe.

Nous étions à peine remis de nos fatigues et de nos terreurs, qu'un nouveau coup de vent nous frappa; c'était à la hauteur des îles Açores, suivant le dire de M. Lefranc; notre bâtiment s'enfonça d'un tiers dans la mer, tandis que le point opposé, levé en l'air, resta immobile; son mouvement avait été celui d'une balançoire qui s'arrête; puis, après quelques secondes d'attente, effrayantes pour nous, il se remit en équilibre, et alors il fit en-

L'ANTIGONE du Hâvre-de-Grâce
allant au Brésil entré d'un tiers à pic dans la mer en face des Iles des Açores.

tendre une sorte de gémissement douloureux, comme ferait quelqu'un qui souffre.

Rien de plus curieux à observer que la mer, dans de pareilles circonstances; tantôt elle s'ouvre dans ses plus profonds abîmes, tantôt elle s'élève à une hauteur immense, puis on la voit se dérouler à perte de vue, comme une plaine couverte de neige, sur laquelle flotte le bâtiment, qui ressemble à une coquille de noix ballottée dans tous les sens.

Quelques passagers, au nombre desquels je me trouvais, n'avaient pas voulu être enfermés dans l'entrepont; nous préférâmes rester au dehors. Nous nous accrochâmes de toutes nos forces aux cordages, et mouillés jusques aux os; mais nous eûmes la satisfaction d'assister à ce grand spectacle; aussi, nous nous trouvions plus en sûreté que dans l'espèce de prison où se tenaient nos compagnons. Le danger passé et la mer devenue plus calme, on s'occupa de réparer les avaries, et l'on prit quelque nourriture, car, pendant la tempête, il eût été impossible d'y songer. Chacun était d'ailleurs trop préoccupé. Ce mauvais temps me rendit le mal de mer, qui m'avait quitté après les huit premiers jours de mon embarquement; mais je le surmontai avec assez de courage, et je n'en devins pas plus triste. J'étais loin de regretter le parti que j'avais pris, au contraire; je me rappelle même qu'ayant rêvé une nuit que j'étais encore à Versailles, j'en éprouvai un malaise tel, que je me réveillai en sursaut, et ne trouvai un

peu de calme qu'après que je me fus assuré que j'étais bien parti. Ce sentiment était peut-être blâmable, mais j'ai promis de dire toute la vérité.— Je passe à des détails plus gais : Nous avions à bord, et comme les passagers de la deuxième table, un monsieur et une dame *Pinard,* qui étaient les meilleurs gens du monde, mais pas très distingués. Le mari était armurier. Ces deux époux, qui avaient passé l'âge des tendresses, puisqu'ils comptaient au moins cinquante ans chacun, nous amusèrent souvent par le spectacle de leurs querelles. Une fois, entre autres, la femme, qui n'avait pas renoncé à la coquetterie, voulut, ainsi que les autres dames du bâtiment, célébrer la solennité du dimanche par une toilette plus recherchée que de coutume; elle revêtit donc une belle robe jaune, et parut sur le pont, au grand scandale de son mari. En la voyant, celui-ci court à elle, lui adresse les reproches les plus vifs sur ses prodigalités en mer; il commence une telle scène, que nous crûmes devoir intervenir. Inutile de dire que nous prîmes le parti de madame Pinard, qui, se sentant soutenue, résista encore plus à son époux, et mit le comble à sa fureur en reparaissant quelques instants après, ornée d'un superbe chapeau vert. Le mari, tout en colère, frappe du pied, parle de le jeter à la mer; mais sa femme ayant sagement fait remarquer que ce n'était pas le moyen de faire des économies, il s'apaisa peu à peu, comme la tempête de la veille.

Nous étions en ce moment à hauteur du Pic de Ténériffe; le Cap-Vert était déjà loin derrière nous. La mer était devenue tout-à-fait calme; avec le beau temps, la gaîté renaissait. On s'occupe alors de mesurer la hauteur du soleil, et de sonder la profondeur des eaux. Cette dernière opération se fait au moyen d'un morceau de plomb en forme de pain de sucre, long de quarante centimètres, et d'un diamètre de quinze centimètres dans la partie la plus large. On y ménage un creux que l'on remplit avec du suif. Au sommet, il y a un anneau dans lequel on passe une forte corde à laquelle on fait des nœuds de distance en distance. Cette corde est tenue par cinq ou six matelots, qui la laissent se dérouler tant que le plomb l'entraîne. Lorsque le matelot qui a jeté la sonde, s'aperçoit qu'elle a touché le fond, on passe la corde par une poulie disposée à cet effet, et on la fait remonter; on compte le nombre de nœuds, et l'on voit ainsi à quelle profondeur elle est descendue. On regarde alors les substances qui se sont mêlées au suif, et par la nature du fond, les marins, aidés de leurs cartes, reconnaissent dans quels parages le bâtiment se trouve.

Pour connaître quelle est la vitesse de la marche du navire, on a recours à une opération à peu près semblable; seulement, au lieu d'une sonde, on met au bout du cordeau, une petite planchette triangulaire, appelée *lok,* qui reste à fleur d'eau, puis, à mesure que le bâtiment file, on laisse cou-

ler le sable qui est dans une sablière, composée de deux parties, l'une supérieure, l'autre inférieure ; quand le sable a passé de la première dans la seconde, celui qui les tient toutes deux crie : *stop;* alors on compte les nœuds dont le cordeau est parsemé et qui sont placés à des intervalles égaux; en comparant le nombre des nœuds filés avec le nombre des minutes écoulées, on arrive à connaître quel espace le navire parcourt en une heure, en un jour, en une semaine.

Un matin, nous aperçûmes une douzaine de bâtiments à l'horizon, mais à une grande distance. Pour les mieux voir, les passagers montent dans les hunes ; je fais comme tout le monde : alors, un matelot qui m'avait suivi, m'attache au mât au moyen d'une corde, dont je ne sens l'étreinte qu'au moment où je veux descendre. « Il faut payer l'amende, me dit-il, si vous voulez recouvrer votre liberté; c'est l'usage. » Je le savais, et je m'y soumis.

Je payais une seconde amende pour avoir escaladé la hune, en passant par l'ouverture qu'on appelle le *trou-du-chat*, au lieu de passer à côté et en dehors, ce qui est plus dangereux. Les matelots, qui m'avaient aperçu, me dirent que j'avais, ou à redescendre par la voie périlleuse, ou à payer ce qui m'était demandé. Je m'exécutai, et je payai.

Une troisième fois je fus puni de ma curiosité et de ma timidité. J'étais monté dans la hune du grand mât pour voir la mer à une plus grande distance; mais pendant que j'étais à considérer le

spectacle que j'avais devant les yeux, le vent fraîchit; le bâtiment penchait tantôt à droite, tantôt à gauche; je n'osais descendre, et, dans ma frayeur, je m'assis. On me crie : « Oh! le peureux! il n'ose descendre! » Un officier dit alors à un matelot : « Prenez un amarre, allez le chercher, et prenez garde. » Le matelot obéit, et, après m'avoir passé la corde autour du corps, il me dit : « Voulez-vous être descendu, ou descendre vous-même? » Je répondis : « Je n'entends pas être descendu comme une botte de paille; je descendrai à volonté. Seulement, tenez la corde, et tenez-la bien. » J'exécute ma descente en allant bien doucement, bien doucement; arrivé à la moitié du trajet, je crie à mon homme : « Lâchez la ficelle. » — Soit, répondit-il; mais alors, vous payerez, car, à bord, il est convenu qu'il n'y a ni ficelle ni corde, et que ceux qui en demandent ne sont compris que quand ils se résignent à payer. » Mon embarras excitait une hilarité générale. « Il descendra, disait l'un : il ne descendra pas, disait l'autre. » Dupont, le bavard, qui n'y avait jamais monté, criait de sa voix clapissante, et plus haut que tout le monde : « Voulez-vous votre matelas, pour dormir là-haut? » Ou bien : « Bonne nuit. » Les plaisanteries pleuvaient sur moi de tous les côtés; il me fallut céder. Peu après, nous vîmes passer, à 40 mètres de nous, un bâtiment anglais qui avait des soldats à bord. Ils étaient vêtus de rouge, et, en passant, ils jouèrent un air de musique auquel nous ne répondîmes point.

Nous étions, en ce moment, à environ 7,000 kilomètres de France, non loin de la ligne, et les chaleurs devenaient plus fortes; comme la mer était calme, on eut l'idée de pêcher des marsouins, au moyen du harpon, morceau de fer acéré qui s'ouvre quand il est pressé; mais l'essai ne réussit pas. Les marsouins ressemblent assez à de petits cochons; ils nagent à fleur d'eau et par troupeaux.

Peu après, nous aperçûmes des thons, très-gros, de 1 mètre à 1 mètre 33 centimètres de long; on les voit souvent poursuivre d'autres poissons, et s'élancer hors de l'eau pour les atteindre. Nous vîmes aussi des poissons volants, qui ressemblent à des merlans, et qui franchissent parfois un intervalle de 14 à 15 mètres, en se tenant à une hauteur de 3 à 4 mètres. Il nous est arrivé d'en voir tomber sur les haubans, c'est-à-dire sur les échelles de cordes qui retiennent les mâts.

A mesure que nous approchions de la ligne, le temps devenait plus lourd, les calmes devenaient aussi plus fréquents. La gaîté diminuait; aux plaisanteries avaient succédé les pensées sérieuses : on lisait, on écrivait, on étudiait la langue du pays où l'on allait débarquer.

CHAPITRE III.

RENCONTRE D'UN CORSAIRE.

Le calme de la mer est un danger, car il invite les pirates, qui ont d'ordinaire des bâtiments

légers, à venir attaquer des navires que leur chargement rend immobiles. C'est là ce qui nous arriva; le point noir que nous apercevions à l'horizon ne tarda pas à grossir, à s'approcher, et à nous laisser voir, au bout d'un quart-d'heure, ce qu'il était, c'est-à-dire un fin voilier, taillé pour la course et ne portant que des hommes.

Un premier coup de canon est tiré par les pirates; nous voulons fuir, la chose est reconnue impossible. Voilà ce qui se passa à bord : presque tous les passagers descendirent dans l'entrepont, pour cacher ce qu'ils avaient de plus précieux. Tout le monde disparut comme à un signal donné; moi qui n'avait rien à cacher, je restai presque seul sur le pont. Le corsaire approchait toujours.

Un deuxième coup de canon partit; notre capitaine disposait ses papiers pour recevoir le pirate; pendant ce temps, les matelots disposaient les armes, et quelles armes! Pas un fusil n'était en bon état; nos quatre canons de fonte n'étaient propres qu'à donner l'alarme, en cas de détresse, et personne à bord n'était capable de s'en servir, et même n'osait en approcher.

Un troisième coup de canon a retentit. Il fallut, cette fois, obéir. Le capitaine, le porte-voix à la main, cria de son bord qu'on eût à descendre les voiles; puis vinrent les questions d'usage : « D'où venez-vous? — Du Havre-de-Grace. — Où allez-vous? — A Rio-Janeiro, au Brésil. — Quel est votre capitaine? — Morel. — Quel est l'armateur? —

Leconte. — Combien avez-vous de passagers? — Soixante. — Que porte votre bâtiment? — Des marchandises. Ces questions faites et les réponses obtenues, le pirate fait mettre une chaloupe à la mer; six de ses hommes et un officier y montent, viennent à notre bord, et se font présenter les papiers de notre capitaine. L'accoutrement de ces flibustiers se devine: bonnet à poil, culotte de même, pistolet et poignard à la ceinture. «Votre vaisseau est à nous,» nous dirent-ils, et, pour appuyer leurs prétentions, ils nous montrent, sur leur bâtiment, le sabord levé, les pièces de canon prêtes à pivoter sur leurs affûts, les canonniers rangés de chaque côté, et les mèches allumées. Notre capitaine exhibe les papiers à l'officier venu du bâtiment des pirates, et cet officier, après un minutieux examen de notre bord, nous déclare qu'il ne capture que des navires espagnols, et nous autorise à continuer notre route. Il était resté trois heures avec nous. Pour le disposer à la bienveillance, on lui fit du punch, on lui offrit des liqueurs et des rafraîchissements. Il nous demanda des voiles, des poulies, une partie de notre provision d'huile, de vinaigre et quelques menus objets; notre chargement de marchandises ne lui convenait pas; il aurait été retardé par son poids, et embarrassé pour s'en défaire. Ce qu'il voulait, c'était de l'argent, et s'il nous eût rencontré revenant du Brésil ou du Pérou, avec le prix de notre cargaison, sans aucun doute il nous eût déclaré de bonne prise.

Du reste, il nous apprit que Napoléon s'était échappé de Sainte-Hélène, et d'autres événements aussi réels.

Quoi qu'il sût, par l'indiscrétion du vieux Leconte, que nous avions des dames à bord, il ne demanda pas à les voir; mais, galamment, il envoya chercher à son bord des dragées pour elles. Puis il partit avec ce qu'il avait reçu de notre bonne volonté, ou exigé de notre faiblesse. Ce qui explique notre résignation, c'est qu'il avait à bord 70 hommes, 14 pièces de canon dont une à pivot et de gros calibre; encore paraissait-il hésiter sur la conduite qu'il avait à tenir envers nous, car il fut près de deux heures sans bouger.

Notre capitaine craignait qu'à la tombée du jour il vînt nous attaquer, mais heureusement il n'en fut rien; après qu'il eut délibéré, il appareilla et partit. Enfin, nous remîmes nos voiles, qu'il nous avait fait descendre, nous réparâmes le désordre où nous avait jeté sa visite, visite qui nous avait surpris au moment de notre dîner, et qui nous avait ôté l'appétit. Un fait à signaler à cette occasion, c'est qu'un de nos matelots chercha à nous quitter pour suivre les pirates; ses camarades, qui l'avaient vu causer avec ces derniers, avertirent l'un de nos officiers, qui, après avoir vivement interpellé le coupable, l'avertit que dorénavant on aurait l'œil sur lui.

Ce qui avait tenté le matelot en question, c'était l'espoir de la fortune, ordinairement rapide, que

font les pirates, auxquels, sur la proie commune, on donne une part proportionnée à leurs services.

Ajoutons que ce même matelot était un mauvais sujet, qui avait frappé indignement un de ses camarades; tous deux, d'un commun accord, étaient convenus de se battre silencieusement; à cet effet, ils se placèrent côte à côte, sur un coffre, s'arrachèrent les cheveux et se déchirèrent le visage, absolument comme des bêtes féroces; il fallut, pour mettre fin à cette lutte sanglante, l'intervention des officiers, au nombre desquels était le fils de Leconte, jeune homme très-doux de caractère, et duquel je parlerai plus tard. Aussi, au Brésil, formait-il, pour ses bonnes qualités, un contraste parfait avec son père.

Enfin, nous arrivons sous la ligne, où la chaleur devint accablante. Le calme était absolu; pas un souffle dans l'air, pas un mouvement pour le vaisseau, qui semblait être engagé dans le sable. On étouffait; on n'avait de soulagement qu'à l'arrivée de la nuit. Les réflexions devenaient plus sérieuses à mesure que nous avancions vers le but de notre voyage. L'avenir me causait une vague inquiétude; d'autres bâtiments, que nous avions en vue, étaient dans la même situation que nous. On étendait des voiles au-dessus du pont, pour arrêter les rayons du soleil; on se réfugiait dans l'intérieur du navire. Puis l'idée vint d'étendre une grande toile dans la mer, de la faire soutenir par quatre vergues, et de se procurer ainsi un

moyen de se baigner; mais il fallait, conformément aux recommandations du capitaine, ne pas sortir de l'espace que protégeait la voile; encore vit-on bientôt les requins arriver du fond de l'eau, et les baigneurs alors de remonter et de reprendre leurs vêtements.

Le passage de la ligne donne lieu à une cérémonie dont l'origine est des plus anciennes. Mes lecteurs savent, ou ne savent pas, que cette cérémonie consiste dans un baptême ou immersion dans l'eau. Tout homme qui passe la ligne, fût-il roi ou pape, doit être baptisé. S'il se montre récalcitrant, il s'expose à une multitude de plaisanteries; s'il prétend avoir déjà passé la ligne, on lui prouve qu'il est dans l'erreur. Il est impossible de faire croire qu'on l'ait passée quand cela n'a pas eu lieu. Les matelots n'ont garde d'abandonner un usage qui donne lieu à une fête, et qui leur vaut, de la part des passagers, une gratification quelconque. L'équipage, la veille de la fête, s'y prépare de son mieux. Tout est lavé sur le pont du bâtiment; les balais, les éponges n'y laissent ni tache ni poussière, et pour que tout se fasse le mieux possible, on dispense les matelots de toute besogne ordinaire. Quant aux passagers qui attendent le baptême, ils ont soin de se vêtir le plus légèrement possible.

Le jour et l'heure venus, on voit arriver sur le pont un ours énorme, sur lequel est à cheval le personnage qui représente le bonhomme l'équa-

teur ou la ligne; il est très-vieux; il tient un fouet à la main; il a un sabre au côté; il est couvert d'une peau qui le fait paraître entièrement velu; sa cravatte a un nœud d'un pied; à son chapeau, qui est à claque, est attachée une cocarde grande comme une assiette. Pour annoncer son arrivée, il fait claquer son fouet comme un postillon; son passage sur le pont signifie le passage des voyageurs sous la ligne; deux fois il fait le tour du bâtiment, va droit au grand mât, descend de sa monture, feint de la battre si on refuse de lui payer sa course, marche ensuite au beaupré, où il répète la même pantomime, et se fait promettre qu'on lui payera ce qui lui est dû. Malheureusement, dans le mouvement que fit notre cavalier pour abattre le mât, la lame du sabre d'honneur donné par Napoléon à notre capitaine, et que celui-ci avait prêté au matelot pour la cérémonie, sortit du fourreau et tomba à la mer, au grand et légitime déplaisir du propriétaire. Ses courses achevées, le vieux bonhomme remonta dans la caverne, ce qui voulait dire la ligne est passée. Alors on plaça sur le pont une cuve, remplie jusqu'aux bords de l'eau du baptême, et sur laquelle on met une planche en travers; c'est sur cette planche, à laquelle est attachée une petite corde, que chaque patient est successivement placé; celui qui fait l'office de grand-prêtre vient à lui, marmotte je ne sais quelle formule de prières, tandis qu'un second personnage délaye de la farine avec un énorme pinceau; en même



BAPTÊME *sous la ligne*
des soixante passagers du navire l'Antigone.

temps, un troisième, qui tient d'une main un entonnoir et de l'autre un broc, verse dans la manche de votre vêtement de l'eau, qui coule le long de votre personne. Le grand-prêtre commande alors qu'on rase le patient; on lui donne trois à quatre coups de pinceau enfariné, et pendant que le barbier est censé le raser, la planche sur laquelle il est assis est tirée, et il tombe dans la cuve; quand il en est sorti, le bonhomme, qui représente la ligne, ou l'équateur, répand sur lui, du haut du mât, soit de l'eau, soit des pois ou des haricots, comme symboles des pluies, des grêles ou de la foudre, suivant qu'on est plus ou moins vaniteux.

Les dames sont baptisées de même, mais avec plus de ménagement. Moi, je me prêtais de bonne grace à la circonstance, et je fus baptisé dans toutes les formes. Dupont opposa quelque résistance; les matelots le livrèrent aux passagers, qui ne lui firent grace de rien. La cérémonie fut même pour lui plus complète que pour un autre. Il fut remplacé par quelqu'un qui avait été mon complice dans le larcin des pruneaux. Il était aussi récalcitrant, mais plus vigoureux que Dupont; il lui fallut céder aux efforts réunis de huit personnes. Il s'irrita, il menaça comme son prédécesseur; ce fut en vain, force resta à la force. On lui jeta même, comme il était le dernier qu'on baptisait, tout ce qui était dans le plat de farine, puis tout ce qui avait servi à la fête; chaque passager vint l'arro-

ser pendant qu'il était tenu sur la planche. Il ne sortit de la cuve que trempé comme un barbet. Inutile d'ajouter que Dupont rit beaucoup du malheur de son camarade.

La fête se termina par un dîner meilleur que de coutume, et dans lequel on offrit de nous servir pour ainsi dire ce que nous préférions; il y eut un demi-litre pour chaque homme, du jambon, des saucissons, de l'eau-de-vie, du fromage, des fruits secs; le capitaine, en un mot, fut charmant. Je prétendis que Dupont ne mangerait pas de tout ce qu'on nous donnait en plus dans notre festin. «Non! dis-je, Paul n'y touchera pas non plus. » Ces mots faillirent m'attirer un mauvais traitement; mais comme je déclarai n'avoir voulu que plaisanter, les choses n'allèrent pas plus loin. La fête se termina à dix heures; il en coûta à chaque baptisé une pièce de 5 fr. Il faut, à cette gratification, ajouter 2 fr., qui se donnent au matelot qui aide un passager dans le détail ordinaire de la vie qui se mène à bord.

C'est à cette époque de notre voyage que je dois placer un plaisant événement, qui m'enleva mon bonnet à poil, bonnet qui avait été confectionné à Paris, chez M. Lefranc, tapissier, comme une imitation d'un bonnet de cosaque. J'avais demandé, en quittant Paris, qu'on me permît de l'emporter; on y avait consenti, et un mois après notre embarquement, j'avais eu l'idée de m'en faire une coiffure, avec laquelle je me pavanais sur le pont. Cela déplut à M. Lefranc, qui me pria de ne pas le mettre.

Il ne voulait pas que mon bonnet l'humiliât, lui qui mangeait à la première table; c'était son droit; mais il n'avait pas celui de me priver de ma coiffure. Sa prétention me blessa; elle montrait qu'il avait cessé d'avoir pour moi les égards qu'il m'avait montré à Paris, tant il est vrai que le caractère des hommes change avec leur position. Je ne voulus pas, en conséquence, me soumettre à sa demande. Je continuai de porter mon bonnet, et ne le quittai que pendant la visite du pirate, auquel je ne voulais pas fournir un sujet de risée; le pirate une fois parti, j'avais repris ma coiffure de cosaque. Ce fut la cause de sa perte, car en le jetant en l'air et en lui appliquant un vigoureux coup de poing, qui devait simuler un boulet, je le lançai à plus de 4 mètres dans la mer, où il se noya, au milieu des rires et des applaudissements joyeux de toute l'assistance, qui cria *bis! bis!* comme si j'avais eu un second bonnet à sacrifier; il ne faut pas demander si mon patron fut ravi de ma mésaventure.

La ligne passée, notre bâtiment avait repris sa marche, lente d'abord, mais peu à peu devenue plus rapide; car la brise commençait à rider la face de l'eau. Toutefois, la chaleur était encore trop grande pour nous permettre de dormir; aussi étions-nous presque toujours sur le pont à causer avec l'officier de quart; on appelle ainsi celui qui est de service, parce que les vingt-quatre heures de la journée sont partagées en quatre parties;

c'était le moment des jeux, des bavardages, des espiégleries. A ce propos, je vous raconterai une aventure d'un nommé Bourdin, homme de quarante ans, provincial et beau parleur, qui allait au Brésil, où il avait un parent, prêtre et émigré. A l'entendre, ce prêtre, dont il avait épousé la cousine, devait être riche; et il en concluait que cette fortune allait devenir la sienne et celle de son fils, qu'il emmenait avec lui. Aussi, à cette pensée, se montrait-il tout joyeux, et quand, à cette joie, succédait la tristesse, il s'en délivrait en buvant, ce qu'il appelait *un petit coup*. Ce moyen était si sûr, que toutes les fois que l'enfant le voyait pensif, chagrin, il lui disait : « Papa, bois un petit coup; » et le père obéissait. Une fois mis en goguette, toute la terre était à lui. Un des passagers lui dit avoir déjà été au Brésil, et connaître son parent, dont il parla avantageusement; notre homme fut ravi de cette nouvelle, qui lui promettait une fortune certaine. Nous verrons plus tard comment cette espérance fut déçue; en attendant, je dois dire que ce même Bourdin me dérobait des effets. Parmi les autres passagers qui me reviennent en mémoire, je ne dois pas oublier un ouvrier sellier, âgé d'environ cinquante ans, qui nous dit avoir, à Paris, un frère célibataire, fort riche, tandis que lui n'avait absolument rien. Cela est une histoire très-ordinaire, sans doute, mais la singularité de la circonstance qui s'en suivit mérite d'être relatée ici : six semaines après notre

arrivée au Brésil, un bâtiment venant de France apporta, entr'autres nouvelles, une dépêche au consul, annonçant qu'un nommé Gilbert, ouvrier sellier, devant être depuis peu de temps à Rio-Janeiro, était appelé à Paris pour y recueillir la succession de son frère, décédé depuis quelques semaines dans cette dernière ville, et dont Gilbert était le seul héritier.

En conséquence, celui-ci fut aussitôt appelé chez le consul, qui lui fit part de cette nouvelle, et lui avança les fonds nécessaires pour revenir dans sa patrie. Ainsi, cet homme, qui était allé si loin pour chercher la fortune, l'avait auprès de lui.

Cette histoire me fait souvenir d'un pauvre diable qui se trouvait sur le bâtiment. Un jour, qu'il était occupé à recoudre ses vêtements, il nous dit : « C'est moi qui suis le plus malheureux de tous les passagers; en débarquant, je me trouverai sans un obole. » Quelqu'un de la chambre, qui se promenait de long en long (car sur un navire, on ne peut pas se promener de long en large), lui dit : « Je vous donnerai 30 fr. à notre arrivée. » A ces mots, le brave homme leva la tête, et remercia la personne, qui, en débarquant, tint sa promesse. C'est là un trait de bienfaisance que j'ai dû mentionner.

J'en cite un de courage de ma part : en mangeant un morceau de biscuit (on sait que le biscuit est fort dur), je me cassai une dent. Je priai le docteur de me l'arracher; on fit cercle autour de moi

pour examiner quelle contenance je ferai pendant l'opération; les uns pariaient que je ferai la grimace, d'autres pariaient que je ne la ferai pas. Les enjeux étaient des noisettes et des cigares. Je gagnai mes paris, car je supportai ma douleur sans en rien témoigner; mais devenu possesseur de mes noisettes, je les jetais à la mer, comme fait quelqu'un qui n'a plus de dents pour les casser.

Les autres événements de la traversée furent un redoublement de chaleur, et le peu d'eau qui nous restait, et dont on nous diminuait la ration de jour en jour, dans la crainte où l'on était d'en manquer tout-à-fait; encore celle que nous buvions était-elle de mauvaise qualité.

J'avais soif comme un autre, et peut-être plus qu'un autre; déjà, plus d'une fois, j'avais obtenu du cuisinier qu'il me donnât de l'eau; faire de nouvelles demandes, je n'osais. Sur ces entrefaites, le cuisinier sort, après avoir ôté de dessus le four une bouilloire, qu'il avait placée à côté d'une autre. Je veux boire pendant son absence, mais je me trompe, et j'avale une gorgée d'eau brûlante; on devine mon affreuse douleur; je descends dans l'entrepont, et j'y reste à souffrir comme un damné. On remarque mon absence; on m'appelle. Enfin, M. Lefranc vient me trouver, et je lui confiais la crainte que j'éprouvais d'être un objet de risée en reparaissant au milieu des passagers. Il me promit de taire mon aventure, me fit faire de la bouillie, comme s'il en eût eu besoin pour lui-

même. Dupont, de son côté, me rendit, à cette occasion, de petits services; je finis par guérir, et par reparaître sur le pont, un peu penaud, il est vrai, et parlant peu.

Le calme de la mer continuait; le bâtiment, sans avancer, se laissait aller à la dérive. Nous voyions d'autres bâtiments qui faisaient comme nous. Au bout de huit jours, le vent se lève; les navires que nous avions en vue s'éloignent et disparaissent; nous n'avions que des intervalles de brise, mais enfin nous marchions. La chaleur diminuait; nous étions déjà à 30 lieues au-delà de la ligne, suivant le dire de chacun. Dans la prévision des grains, fréquents à cette époque de l'année dans ces parages, on diminue les voiles, on marche avec plus de lenteur; puis, le vent augmentant, nous voguons à grande vitesse, et nous sommes déjà à plus de 100 lieues au-delà de la ligne. C'est alors que tous les signes d'un orage prochain ne sont plus douteux; les éclairs brillent, la pluie tombe à torrents, le tonnerre gronde, ses éclats semblent ébranler toute la voûte du ciel; on descend les voiles, à l'exception de deux, qui sont nécessaires pour gouverner; on ferme les écoutilles et on les recouvre d'une toile cirée, puis on tire sur elles des barres de fer et des cadenas; la plupart des passagers descendent dans l'entrepont; les autres, parmi lesquels je me trouve, restent sur le tillac, et prennent seulement le soin de se ranger dans les coins, pour ne pas gêner la

manœuvre. On tire et on déroule le câble de miséricorde; on détache l'ancre. Le bruit de la tempête empêche de rien entendre; le capitaine, le porte-voix à la main, donne des ordres, que les officiers répètent et que l'équipage exécute. Le câble, qui est d'une grosseur énorme, roule avec fracas sur le pont, puis on crie : *fond!* Ordinairement, avant de jeter l'ancre, on jette la sonde; mais, au milieu de la tourmente où nous étions, la chose était impossible. On s'en rapporta donc au hasard; on vit la mer, couverte d'écume, couvrir et ballotter le navire en toute liberté; nous étions à la grace de Dieu. Au retour du jour, le calme se rétablit quelque peu. On leva l'ancre; on comprit qu'on n'était pas loin de la terre, seulement, on ignorait si la côte était à droite ou à gauche; une barque pontée ayant été aperçue, on résolut d'y envoyer un officier avec quatre matelots, pour savoir où l'on était. Un passager, qui avait déjà fait le voyage du Brésil, s'offrit pour aller avec eux et leur servir d'interprète : les vents les ayant contrariés, ils tardèrent à revenir, et déjà la nuit approchait. Le capitaine, fort inquiet, fit mettre une lanterne au haut d'un mât pour leur servir de phare; enfin, ils revinrent, à notre grande satisfaction.

CHAPITRE IV.

VOYAGE EN MER POUR LE BRÉSIL.

D'après leur récit, et d'après tous les calculs faits à bord, on estime que nous approchons de la côte; mais fixer le jour où nous y arriverons est difficile; on ne peut le dire que d'une manière approximative. Quoi qu'il en soit, la joie reparaît sur tous les visages. On réunit ce qui reste de provisions; puis, en attendant le moment d'aborder, on organise une petite réjouissance. Le capitaine y joint quelques libéralités; une gratification est par lui promise au premier matelot qui apercevra la terre. Tous sont à l'affût, les uns sur les mâts, les autres dans les vergues; les passagers prennent parfois un nuage pour la côte, ce qui fait rire à leurs dépens. A la tombée de la nuit, le capitaine fait descendre les voiles, dans la crainte d'être jeté à la côte dans l'obscurité; le jour et la nuit se passent sans qu'on voie rien. « Ma sœur Anne, disais-je aux matelots qui en riaient, ma sœur Anne, ne vois tu rien venir? » Le repas annoncé se préparait; une seule recommandation était faite aux convives : c'était d'apporter le plus d'objets possible; on ne demandait pas d'où ils venaient. Le chef de l'escouade était Sénez. Dupont, malheureusement pour lui, s'était embarqué malade; il était condamné au régime, ne pouvait boire ni vin ni

eau-de vie : sa boisson était la tisane. Homme chétif d'ailleurs, mince de corps, parlant du nez, souvent morose, mal avec tout le monde, mais au fond assez bon diable. En vue du festin, j'apporte pour mon compte deux bouteilles de vin; c'était le résultat des petites économies que Dupont et moi nous avions faites; deux bouteilles de vin! « Il faut, disent les convives, que vous ayez volé le cambusier. » Dupont crie plus haut que tous les autres, et prétend que la moitié du vin apporté n'est pas à moi. Sénez répond : « Je ne connais que celui qui apporte; voilà deux bouteilles : je les déclare de bonne prise; arrangez-vous comme vous voudrez avec votre collègue. » Le lendemain, notre petite réjouissance a lieu. Dupont y prend part; il annonce qu'il boira un peu; on porte à sa santé; il s'anime; sa colère tombe; il prend son parti en brave, et finit par faire comme tout le monde.

Cependant le navire marche avec prudence; on descend les voiles, à l'exception de deux, pour gouverner, comme on l'avait déjà fait. Personne ne peut dormir, tant l'agitation est vive parmi tous les passagers. On descend dans l'entrepont; un instant après, on remonte sur le tillac. On ne pense plus ni aux jeux ni aux fêtes : arriver, voilà la seule préoccupation. Chaque matelot est à son poste, chaque passager fait ses dispositions pour le débarquement. Néanmoins, rien de nouveau à l'horizon; les uns croient voir, les autres

prétendent qu'on ne voit rien. On se met à déjeûner, quand, de la hune du grand mât on crie : *terre! terre!* Chacun quitte la table, examine d'où est partie la voix, et cherche de quel côté est la terre. La vigie annonce que c'est à gauche, à environ 45 kilomètres de distance. On doute d'abord, mais enfin on reconnaît que le matelot a dit vrai, et que c'est bien la côte qu'on aperçoit. Le déjeûner est abandonné; chacun est sur le pont, occupé à regarder le point signalé. C'est un bonheur général; tous les visages s'épanouissent. Les officiers, armés de leur longue-vue, observent l'horizon. Le capitaine constate le fait par lui-même, et reconnaît qu'il y a lieu de décerner la gratification promise. On est en fête; on chante un *Te Deum*. Les matelots se trouvant en gaîté comme les autres, il arrive que celui qui est mis au gouvernail le tourne dans un sens opposé à celui qu'il aurait dû prendre. Une demoiselle, appuyée sur le bord du bâtiment, aperçoit la terre, la signale. On courut avertir l'officier, qui, saisissant la barre, dit au malheureux qui la tenait : « Tu allais nous faire échouer. » L'émoi fut grand parmi nous; il en résulta, pour notre débarquement, qui aurait pu avoir lieu le jour même, un retard de trois jours, dont la durée nous parut d'un mois. On se remit dans la bonne direction ; toutes les précautions furent prises pour nous faire aborder heureusement. Chaque passager s'occupa de mettre en ordre ses effets. On louvoya quelque temps; on tira

des bordées, pour ne pas entrer dans le port dans un moment où le vent soufflait avec furie.

La joie, pour beaucoup, n'était pas sans mélange, car il fallait se préoccuper de l'avenir; enfin, on déploie, pour l'entrée du bâtiment, tout le luxe qu'on y peut mettre; toutes les voiles sont dehors, jusqu'à celles du perroquet; on arbore le drapeau français; on hisse la flamme au plus haut de la mâture. On devine avec quel plaisir des gens qui ne sont jamais sortis de leur village examinent le port, la forteresse. En passant devant le fort de celle-ci, nous entendons un coup de canon : c'est un ordre qu'on nous donne pour attendre la visite des gens préposés à la quarantaine, à la police, à la douane. Les premiers constatent qu'il n'y a pas de maladie contagieuse à bord; les seconds vérifient les papiers; les derniers prennent connaissance des marchandises. Quand toutes les formalités sont remplies, que le permis de passer est donné au capitaine, le pilote du port assigne au bâtiment la place qu'il doit occuper; c'est alors seulement qu'on peut débarquer.

Qu'elle est belle, cette rade, où tous les bâtiments de guerre du monde entier pourraient être réunis; quel beau spectacle que celui de tant de navires, de barques, de pirogues : on donne ce dernier nom à un canot, arbre creusé, dans lequel on ne peut tenir que deux, si on se met en travers.

Au milieu de la baie est une île qu'on appelle

l'*Ile des Scobres* ou *des Couleuvres*, où se trouve la prison d'État. Du côté opposé, on voit le couvent des Bénédictins, lequel est aussi grand qu'une caserne. En face est la ville de Rio-Janeiro, qui laisse voir d'abord le palais de l'Empereur.

On met les canots à la mer, et, après avoir fait au capitaine des adieux provisoires, nous débarquons sur une place où il y a une pyramide de granit. MM. Lefranc et Valdestin, son associé, Dupont et moi, nous nous rendons chez M. Lambert, beau-frère de M. Lefranc. Ce fut une joyeuse surprise pour les deux parents et pour madame Lambert, sœur de mon patron; cette dernière, qui déjà me connaissait, me fit un très-bon accueil, ainsi qu'à Valdestin. Quant à Dupont, on fut d'abord un peu froid à son égard, mais au bout d'une heure on lui fit bonne mine.

Il fallut alors nous rendre au bureau de police pour faire viser nos passe-ports; cela fait, nous rentrâmes à la maison. Elle se trouva un peu petite pour loger les nouveaux venus; aussi n'y restions-nous guère, et pendant les six semaines qui suivirent notre arrivée, nous étions habituellement dehors, à nous promener à la faveur du beau temps, qui est presque constant au Brésil. Nous dînions chez M. Lambert, qu'à l'avenir je nommerai *le Frère;* nous prenions nos autres repas en ville, pour ne pas trop fatiguer notre hôte, dont le personnel était déjà nombreux. Il nous fut ainsi possible de parcourir toute la ville et ses environs,

de six heures du matin à six heures du soir, les jours étant presque égaux aux nuits à cette époque de l'année, M. Lefranc, avec Valdestin, et moi avec Dupont, qui se trouvait passablement dépaysé, lui qui avait voulu déserter, et qui se trouvait maintenant dans une ville peuplée en partie de nègres.

Le moment était venu de retourner au bâtiment, pour reprendre le reste de nos effets et faire nos derniers adieux au capitaine, de donner une dernière gratification aux matelots, et finalement de penser à vivre dans le pays où nous venions d'arriver, c'est-à-dire sous la zône Torride. C'est là ce qui inquiétait nous et nos compagnons de voyage, dont les uns logeaient dans les auberges, les autres dans des chambres qu'ils avaient louées. Quelques-uns même, qui n'avaient su où se caser, retournaient au navire qui nous avait amenés.

Quant à nous, nous logions toujours chez *le Frère*, que nous gênions beaucoup; on ne nous le disait pas encore, mais huit jours après on le fit clairement sentir au pauvre Dupont.

On nous chercha une maison pour notre établissement; on reconnut, en outre, que le projet d'ouvrir une boutique de limonadier avait peu de chances de succès. Arriva le moment où Valdestin, ayant quitté notre logement, Lambert signifia à Dupont qu'il eût à chercher un gîte ailleurs, que sa maison, à lui, n'était pas une auberge. « Vous,

M. Gendrin, me dit-il, vous êtes avec mon beau-frère, c'est différent; vous pouvez continuer à demeurer ici. »

Dupont resta atterré à cette déclaration, puis il alla avertir ses patrons.

M. Lefranc comprit son embarras, tandis que Valdestin affectait de ne pas le deviner; de plus, on n'osait dire à Dupont que le projet d'ouvrir un établissement de limonadier était abandonné : on fut un peu de mauvaise foi à son égard; on se souvint alors que Dupont avait d'abord été garçon tailleur; n'ayant pas été fort dans la partie, il ne faisait que des boutonnières, et on chercha quelqu'un qui pût l'occuper à cet ouvrage provisoirement; il fut nourri aux frais de l'association, ce qui ne pouvait durer long-temps; nous n'étions plus que deux chez notre hôte, M. Lefranc et moi. On nous avait déjà loué une boutique, rue de la Chaise; la clef devait nous être remise avant peu.

Parmi les passagers que nous avions quittés, quelques-uns vinrent nous revoir, et entre autres se trouva Bourdin, qui nous raconta ainsi son histoire :

« Immédiatement, dit-il, après mon débarquement et avoir mis nos plus beaux habits, mon fils et moi, qui m'était bien gardé de boire, nous nous mîmes en route pour aller voir mon cousin, l'abbé Lafin, qui demeurait, comme nous l'indiqua un Français depuis long-temps établi dans le pays, place de Russie, à l'extrémité de la ville.

« L'abbé fut fort étonné de notre arrivée et nous fit remarquer qu'il avait prié sa cousine, et non son cousin, de venir le rejoindre. Toutefois l'abbé nous fit un bon accueil et me demanda dans quelle vue je m'étais décidé à faire le voyage du Brésil, avec mon fils. Je lui répondis que je me proposais d'ouvrir un magasin et de travailler de mon état. — Eh bien ! dit l'abbé, si je ne puis, comme vous l'avez supposé à tort, vous aider par moi-même, je verrai au moins des personnes qui pourront vous procurer de l'ouvrage; en attendant, je me propose de dire demain une messe d'actions de grace à votre intention, car vous avez à remercier Dieu de vous avoir sauvé des périls d'un pareil voyage. Bourdin promit d'être exacte à l'heure de la messe annoncée, et qu'il eût demandée, dit-il, de lui-même, si son cousin n'eût prévenu son désir; puis il nous vint raconter la chose, en nous cachant toutefois les trois quarts de la vérité; ce fut seulement à table et quand il eut bu ce qu'il appelait *son petit coup*, qu'il nous dit où il en était; il ajouta que nous lui rendrions un grand service en lui louant, dans notre logement, un petit cabinet pour lui et son fils, ce qui lui fut promis et ce qui fut exécuté plus tard.

Cependant, nous commençions à nous installer, à nous dresser des lits, à nous faire des matelas, à monter nos bois de fauteuils. Ce fut là notre premier travail, le premier qui nous réussit, en attendant le succès de la tapisserie de luxe, qui

n'en eut qu'au bout de l'année. Nous faisions à peine nos frais, non pas que ce genre de commerce manquât au Brésil, mais il est approprié aux usages et aux besoins du pays. Pour lutter contre lui, nous avions besoin de résignation et de patience.

De temps en temps Dupont venait me voir, parlait de sa triste position, dont il se plaignait à ses deux patrons, les accablant de reproches; j'en gémissais avec lui, mais je n'y pouvais rien, me trouvant moi-même exposé à une position semblable. Il insistait et disait : « Je suis venu, sur la foi de leurs promesses, pour être limonadier et non tailleur; si ces messieurs ne veulent pas ou ne peuvent pas ouvrir l'établissement sur lequel j'ai compté, qu'ils me payent mon retour en France. » Je pris sur moi d'en parler à M. Lefranc, qui était réellement un honnête homme : on convint de faire quelque chose pour Dupont; le prix du passage pour ceux qui sont à la seconde table est de 500 fr., il y avait justice à les lui donner; on lui proposa 300 fr., qu'il finit par accepter. Ce fut moi qui amenai l'affaire à bien; car lui, qui était exaspéré contre eux, en disait tout le mal possible au premier venu; il en disait surtout de Valdestin, qu'il ne pouvait souffrir. Ces arrangements faits, Dupont, ajoutant aux 300 fr. de ses patrons, 300 francs de son argent personnel, prit passage sur le premier bâtiment qu'il trouva en partance, et s'en retourna pour la France, avec environ

1,500 francs, qui lui venait de son père. Avant de partir, il me vendit sa montre, qui était en or, et cela, sans y être forcé par le besoin.

A quelques jours de là, un Français, qui allait quitter le Brésil, vint prier M. Lefranc de lui donner de l'or de France en échange de valeurs brésiliennes ; mon patron lui en donna pour 1,500 fr., et m'engagea à profiter de l'occasion pour vendre celui que je pouvais avoir. N'osant avouer que je n'en avait pas, et que j'étais parti de mon pays avec 50 fr., je répondis que je gardais mon or de France, comme souvenir de la patrie.

C'est à ce moment que Bourdin, prenant possession du cabinet qu'il nous avait demandé, nous raconta la suite de ses relations avec son cousin l'abbé, à la messe duquel il avait été invité d'assister.

« Mon fils et moi, nous nous étions mis de notre mieux comme à notre première visite, puis, prenant notre course, nous arrivons chez l'abbé, un peu en retard, il est vrai, ce que j'expliquai par l'ignorance où j'étais du chemin que j'aurais dû prendre. La messe est dite en grande pompe; puis nous sortons, en oubliant de prendre de l'eau bénite, oubli que l'abbé nous fit réparer. De retour à la maison, il commanda qu'on nous servît à déjeûner, en annonçant qu'après le repas il aurait quelque chose à nous dire. Le repas terminé : — Comment, dit-il, trouvez-vous ce pays-ci ? Il y a bien quelques désagréments; par exemple, nous y avons

des insectes dangereux. — Ah! dit Bourdin, des moustics. — Non, dit l'abbé; nous avons mieux que cela : des scorpions, puis des mille-pieds, puis des béchiques, qui entrent dans les pieds sous une forme presque imperceptible, mais qui, au bout de vingt-quatre heures, ont la grosseur d'un pois, et dont les morsures, qui amènent la gangrène, obligent parfois à couper les membres mordus, ou bien entraînent la mort. Quant au scorpion, il est gros comme un haricot, sa queue, longue comme une épingle, dont elle a dix fois la grosseur, se bifurque. C'est avec cette pince qu'il pique, et sa piqûre donne la mort, à moins qu'on ne l'écrase lui-même sur la plaie qu'il a faite, ou qu'on n'ait recours à l'huile de scorpion que vendent les pharmaciens. Les mille-pieds sont longs de 15 à 20 centimètres, gros comme le doigt, mais plats; en avant et en arrière, il a une pince; tout son corps est couvert d'écailles et articulé comme le doigt de la main, de sorte qu'il peut se tourner dans tous les sens; sa vue suffit pour inspirer l'effroi; il habite les lieux humides, comme le scorpion. Tout n'est donc pas rose, dans ce pays. Pour y vivre, il faut être sobre; il faut, surtout, ne boire aucune de ces liqueurs spiritueuses qui tuent, tôt ou tard. Je ne vous parle pas des maladies. Il en est une, entre autres, qui attaque les parties sexuelles, et qui leur donne une monstrueuse grosseur, ce qui oblige ceux qui en sont atteints à porter des jaquettes. Au reste,

avec un régime sage on vit partout, au Brésil comme ailleurs; mais, voyons, que prétendez-vous y faire?—Être bijoutier, fut ma réponse; mon fils travaillera avec moi. — C'est bien. Cet enfant a-t-il fait sa première communion? — Oui, ainsi que son frère Alexandre, qui est resté en France auprès de sa mère. — C'est fâcheux qu'un ménage soit ainsi divisé, mais enfin, cela peut se réparer. Où êtes-vous logés? — Chez un de nos passagers, qui a un magasin de tapisserie rue Dajoude. — Bien, je le connais; quand j'y passerai, j'entrerai chez lui. Je le recommanderai aux personnes de ma connaissance. Je vous présenterai à ces mêmes personnes; mais, pour cela, il faut que vous soyez vêtu en noir; je vous conduirai donc chez mon tailleur, qui vous mettra en état de vous présenter décemment partout. » En disant cela, il ouvrit son secrétaire, et tira d'une petite boîte trois pièces d'or, qui valaient chacune 80 fr., et il me les donna. « Ce n'est pas tout, ajouta le bon prêtre; maintenant que vous avez échappé aux dangers de la mer, grace à la bonté de Dieu, vous devez lui en témoigner votre reconnaissance par une conduite pieuse; je vous y aiderai en vous donnant un bon directeur de votre conscience. » Bourdin répondit que personne mieux que son cousin, ne lui paraissait mériter sa confiance, qu'il le priait donc de lui servir de confesseur. Après une assez longue résistance, l'abbé y consentit, et le jour fut pris entre eux pour l'accomplissement de ce devoir.

Bourdin revint après cette visite, qui avait duré quatre heures. « Bonjour, nous dit-il brusquement; et en même temps, il jeta sur la table les trois pièces d'or qu'il avait reçues de son cousin, et cela, avec une telle violence, qu'aucune ne resta en place; sa situation d'esprit contrastait avec celle où nous l'avions vu en partant. Notez que Bourdin avait quelque chose de l'habitant d'un faubourg de Paris, qu'il mettait son chapeau sur l'oreille, qu'il faisait le malin; on conçoit, d'après cela, l'irritation que lui avait causée le sermon de son cousin. L'enfant ramassa les pièces qui avaient roulé par terre, en disant à son père : « Papa, il ne faut pas faire attention à ce qui s'est dit. » Le père, sans répondre, donna sur la table un second coup de poing. M. Lefranc et moi, nous nous regardions sans ouvrir la bouche. Je finis par dire : « Laissons-le; tout s'apaisera. » — Va me chercher un pot de vin, dit enfin Bourdin, je l'ai bien gagné. — Oui, papa, dit l'enfant; et le vin arrivé, il dit à son fils : « Bois un petit coup. » Et de plus belle, Bourdin continuait de gesticuler, de frapper du pied, de se parler à lui-même; puis il vint nous rejoindre dans notre magasin. « Bonjour, Messieurs, nous dit-il de nouveau; me voilà revenu de la messe. Je suis las de tout cela; mon cousin m'excède; il peut s'en aller au diable; j'en ai assez, de ses sermons. Croiriez-vous qu'il veut me faire aller à confesse! » Et tout en parlant ainsi, il se remettait à frapper du pied et à montrer le

poing, puis à répéter : « Le cousin m'ennuie; il m'assomme, et pour un rien, je l'enverrai aux cinq cents diables. — Buvez un petit coup, papa, dit l'enfant, et oubliez tout cela. » Le vin le calma, en effet, et lui permit d'achever son récit, dans lequel il n'omit aucun des détails de sa visite au cousin; parfois, il s'interrompait, en disant : « Que veut-il que je fasse de ces trois pièces d'or? Est-ce avec cela que je puis monter un établissement quand je manque de tout? »

Nous laissâmes Bourdin exhaler sa colère.

CHAPITRE V.

SUITE DE L'HISTOIRE DE BOURDIN.

Le jour avait été pris, comme nous l'avons dit, pour la confession du père et du fils; en conséquence, les deux pénitents se rendirent place de Russie, où on leur remit à chacun un livre de prières, puis de là à l'église de la Conception, paroisse de l'abbé. Pendant qu'ils se rendaient à la sacristie, Bourdin et son fils (ils n'avaient pas, cette fois, oublié de prendre ou d'offrir de l'eau bénite) se placèrent sur une chaise, dans une chapelle, pour prier. L'abbé se fit attendre, voulant donner aux pécheurs le temps de faire leur examen de conscience; enfin, il revient, et se place dans le confessionnal. Bourdin se glisse dans un des côtés, et raconte celles de ses fautes qui sont

légères, gardant le silence sur celles qui sont graves; l'enfant se confesse après lui. Mais quand Bourdin fut invité à faire sa prière, il lui fut impossible d'aller plus loin que ces mots : *Notre père, notre père...* Il dut alors s'arrêter; il ne pouvait dire, en effet, ce qu'il ne savait pas. L'abbé comprit ce que cela signifiait. « Nous ne pratiquons pas nos devoirs de religion? leur dit-il. » Ils voulurent restituer les livres de prières, l'abbé insista pour qu'ils les gardassent, en ajoutant : « Surtout vous, Bourdin, vous en avez bien besoin. » On retourna à la maison, et pendant le déjeûner, il dit : « Il faut songer à faire venir de France votre femme et sa sœur; ce sera coûteux; mes économies y passeront, mais ce sera pour moi l'accomplissement d'un devoir, et Dieu me viendra en aide. » L'affaire fut arrangée avec nn capitaine de navire, et on écrivit en France aux deux femmes, pour les informer du port où elles devaient se rendre, et du nom du capitaine qui devait les emmener. On alla ensuite chez le tailleur, qui avait à prendre la mesure de deux nouvelles pratiques. L'abbé recommanda que les vêtements fussent en drap fin, et confectionnés le plus tôt possible. Cela fait, il recommanda à Bourdin d'être économe, à l'enfant, d'écouter les sages conseils de son père.

A son retour, Bourdin entra chez nous, puis dans son cabinet, où il posa les livres, sans les jeter brusquement sur la table, comme il avait fait des pièces d'or, soit par respect pour les livres eux-

mêmes, soit pour ne pas scandaliser son fils. Il revient ensuite nous raconter de point en point ce qui s'était passé dans son entrevue avec son cousin, et, pour être plus libre, il dit à son fils : « Va me chercher quelque chose. » Au reste, observa-t-il en finissant, j'y ai toujours gagné un habillement complet et le prix du passage de ma femme, de sa sœur et de mon fils Alexandre ; puis, ajouta-t-il en haussant les épaules, voilà, en outre, des livres ; tout n'est donc pas perdu. »

Il arriva, vers ce temps, une aventure au consul d'Amérique, qui fit du bruit à Rio-Janeïro, et faillit avoir une certaine gravité.

L'usage, lorsque j'étais au Brésil, voulait, quand la famille royale sortait, que le peuple et les étrangers qui se trouvaient sur son passage s'inclinassent et missent un genou à terre, en signe de respect ; et lors même qu'ils étaient à cheval, ils devaient en descendre pour se conformer à cet ancien usage. Les Portugais et les étrangers à qui cette coutume déplaisait, se hâtaient, quand ils apercevaient les voitures royales, de prendre un autre chemin, pour éviter ce cérémonial ; mais les Brésiliens, qui aimaient et honoraient leur souverain, regardaient comme un devoir de s'y soumettre.

Un jour le ministre américain, à Rio-Janeiro, étant en promenade, se trouva par hasard sur le passage de la Reine ; Sa Majesté, voyant un cavalier le chapeau à la main, qui ne descendait pas de cheval, ordonna à ses gardes de le frapper de leurs

cravaches. Le consul, à leur approche, soupçonnant leurs projets hostiles, se retira sans avoir subi cet affront; mais le lendemain, il revint armé et se présenta de nouveau à la promenade royale avec l'intention de faire respecter le caractère dont il était revêtu. Le Roi ayant été instruit de ce qui s'était passé la veille à l'égard de ce ministre, rendit une ordonnance d'après laquelle il dispensait tout étranger de cette coutume. Ce souverain était généralement chéri, tant il était bon et bienveillant.

Valdestin était toujours commis; les dimanches il venait nous voir et dîner avec nous; c'était un beau garçon de belle humeur, instruit d'ailleurs, connaissant tout, excepté son commerce; il était la coqueluche des Brésiliennes, et, pour tout le monde, un homme amusant; j'étais enchanté, pour mon compte, quand il venait à la maison, qu'il regardait comme la sienne.

Ce fut à l'intention de Valdestin que nous projetâmes une partie de campagne, qui devait avoir lieu le samedi suivant. Ce jour étant arrivé, nous partîmes à six heures du soir, Valdestin, moi et le commis de M. Robillard, négociant. Nous nous trouvâmes, au bout de deux heures de marche, entre une fort belle plaine et un joli bois, près d'une petite rivière, que des pluies tombées la veille avaient beaucoup grossie et qu'il fallait traverser à pied, n'ayant pas de bateau en cet endroit; nous tournions de tous côtés, ne sachant comment

nous y prendre pour passer. Notre embarras augmentait en raison de la nuit, qui devenait très-obscure. Après un conseil tenu entre nous, il fut décidé que Valdestin, qui savait nager, chercherait un endroit guéable et que nous irions après lui. On se déshabilla, à cet effet, et le passage ayant été trouvé, nous suivîmes Valdestin ayant de l'eau jusqu'à la poitrine et tenant d'une main sur nos têtes un petit paquet que nous avions fait de nos vêtements; et de l'autre main, élevant en l'air nos fusils pour qu'ils ne fussent pas mouillés, nous effectuâmes cette traversée fort heureusement et en fûmes quittes pour quelques heures de retard, mais la douceur du temps nous dédommagea de cette mésaventure.

Le fait le plus remarquable de cette partie, fut le passage du roi de Portugal, le lendemain de notre arrivée; nous étions alors en pleine chasse, tuant tout ce qui se trouvait à la portée de nos armes; nous faisions un tel vacarme qu'un piqueur de Sa Majesté vint nous prier de ne pas tirer de coups de fusil à l'approche de la voiture du Roi; nous lui répondîmes que non seulement nous allions suspendre notre chasse, mais que nous ferions encore mieux à l'égard de Sa Majesté; à cet effet, nous nous alignâmes aussitôt, et au bout d'un moment, le Monarque, passant devant nous, nous lui présentâmes les armes en criant : *Vive le Roi de Portugal et du Brésil!!...*

Sa Majesté fut tellement satisfaite de notre po-

litesse, qu'elle nous fit le salut le plus gracieux de ce pays, qui consiste à saluer de la main, en faisant mouvoir les cinq doigts, en signe de remercîment.

Le lendemain de cette partie de campagne, Valdestin s'étant levé de grand matin, fut se promener sur la lisière du bois pour prendre le frais; à peine arrivé, il fit la rencontre d'un nègre qui portait sur l'épaule, et attaché à une perche, un caïman, espèce de crocodile de la longueur du bras; sa mâchoire avait plus de 15 centimètres d'ouverture; sa robe était nuancée de couleurs les plus vives et des plus variées. Valdestin arriva à la maison avec le nègre et nous dit qu'il avait fait l'acquisition de ce reptile, et qu'il nous priait de le garder quelques heures. Il ordonna au nègre de l'attacher avec une forte corde et de le conduire dans notre cour. Nous étions effrayés d'avoir un pareil monstre à la maison et fort embarrassés de lui; mais le pire furent les voisins et surtout notre propriétaire, qui, attirés par le bruit et les éclats de rire que nous faisions, se mirent à leurs croisées et nous dirent de faire sortir ce crocodile, nous menaçant de nous y obliger si nous nous y refusions. Pendant ces altercations, Valdestin, qui s'était absenté, revint avec des amis, qui le plaisantèrent sur son acquisition, et se réunirent à nous pour le forcer à nous en débarrasser; il ne restait plus qu'à savoir le moyen qu'on employerait pour s'en défaire. Les uns parlaient de l'assom-

mer à coups de bâton, les autres de le tuer d'un coup de fusil; ce dernier avis prévalut et mit fin aux cris des uns et aux plaintes des autres. Nous entendions le propriétaire dire à sa famille, qu'il regrettait d'avoir loué sa maison à des étrangers si turbulents. Valdestin n'a conservé de son caïman que la tête, qu'il a disséquée et qu'il prétendait envoyer en France.

C'est au moment où nous étions au Brésil que don Pedro, fils du roi de Portugal, épousa une jeune princesse autrichienne; des fêtes se préparent à cette occasion, on tresse des guirlandes, on élève des arcs-de-triomphe de distance en distance sur le passage des nouveaux époux, partout des tapisseries; l'ouvrage est loin de nous manquer; nous sommes dans un mouvement continuel, montant et descendant sans cesse, au risque de nous casser le cou; de là, pour nous, quelque bénéfice; Valdestin, qui n'est plus chez son négociant, nous vient aider; il manque d'expérience, mais il fait de son mieux et nous sommes heureux de l'avoir; nous vendons aussi, pour les fêtes, des fauteuils, des bâtons dorés, des franges, de la passementerie, bref, je suis content du succès de ma petite opération; je dis content, comme peut l'être un jeune homme qui voit son avenir dans le travail. Enfin, je n'ai pas de regret d'avoir quitté la France, et je sens que je dois avec fermeté faire céder l'attachement pourtant si tendre que j'ai pour les miens, au soin de me créer une petite for-

tune. Ce qui m'encourageait, c'était la vue de Valdestin qui, né dans une famille distinguée, élevé dans un collége et nullement accoutumé au travail, s'y livrait avec ardeur pendant les chaleurs les plus vives, et ne craignait nullement d'aller dans les grandes maisons porter les marchandises achetées par elles; les fêtes terminées, notre clientèle s'accrut, je commençai à faire des fauteuils et des canapés à la française, puis d'autres meubles comme en font les tapissiers du pays, puis nous achetons des marbres et un nègre pour les couper, ce qu'il fit avec plus d'intelligence que nous ne pouvions l'espérer; enfin, notre commerce commençait à s'étendre et à prospérer.

Ce qui ajouta à notre contentement, c'est l'arrivée d'un bâtiment de France, qui venait d'être signalé; on court au port; nous voilà, M. Lefranc et moi, dans une vive attente; aurons-nous ou n'aurons-nous pas de lettres? D'après nos calculs, nous devions en recevoir. Bien des heures se passent à espérer et à craindre; enfin, notre messager revient, tenant des lettres à la main; il y en a une pour moi, qui est de mon père et qui me donne des nouvelles de toute la famille; ma joie était grande, je ne pouvais la contenir; mon père, en me parlant de tout ce qui se passait en France, occupée alors par les alliés, me recommandait d'être reconnaissant envers Dieu et de tenir les promesses que je lui avais faites sans doute au moment du péril. Nous en eûmes pour long-temps

à nous communiquer tout ce que nous venions d'apprendre.

Valdestin avait reçu aussi des nouvelles de France; il en parlait avec un attendrissement que je partageais. A présent, que l'on me permette de revenir au Brésil et de décrire la ville de Rio-Janeiro; le palais du roi Jean, lequel avait quitté l'Europe quand Napoléon avait envahi le Portugal, ressemble à une belle maison de campagne de France ou mieux à un château; il est d'une extrême simplicité, bâti, d'un côté, en face de la rade, et de l'autre côté, près de la place, au milieu de laquelle s'élève l'obélisque dont j'ai parlé.

Au-delà s'ouvre une belle et grande rue, qu'on appelle la *Rue Droite;* c'est la seule qui mérite d'être citée; Rio-Janeiro est à peu près grand comme Versailles; mais il est loin d'avoir ses larges rues; les siennes sont, au contraire, étroites et sans communications des unes avec les autres, de sorte qu'il faut les parcourir dans toute leur étendue pour en sortir; les maisons n'ont communément que deux étages, avec des balcons en bois; aucune ne sert à l'habitation de plusieurs locataires. Les corridors et les escaliers sont revêtus de petits carreaux de faïence semblables à ceux de nos fourneaux de cuisine; c'est un moyen de les préserver de beaucoup d'insectes, tels que scorpions, mille-pieds et fourmis blanches, lesquelles sont six fois grosses comme les nôtres. Ces insectes ne peuvent marcher sur l'émail.

Les boutiques, qui autrefois étaient d'un extérieur fort simple, commencent à prendre l'apparence de celles de France; tout ici est bâti à la chaux et en pierres de granit; les couvertures sont en tuiles recourbées; la ville a quatre places ornées de fontaines, où les nègres vont chercher l'eau qu'y amènent des aquéducs semblables à celui de Marly et qu'alimentent des milliers de petits filets d'eau qui descendent des montagnes et aboutissent à des réservoirs. C'est là, qu'en se penchant pour boire, M. Lefranc perdit un portefeuille qui glissa de sa poche et qui renfermait un billet de banque de 300 fr. La ville a beaucoup de couvents, qui, pour la plupart, exercent quelqu'industrie; j'achetai un jour, dans l'un de ces établissements, quatre pots de confitures, qui me coutèrent 30 fr., et qui pesaient environ 12 kilogrammes et demi; un passager consentit, sans rétribution aucune, à les faire parvenir de Rio-Janeiro, au Havre, ensuite à ma famille, qui habitait toujours Versailles, c'est-à-dire à une distance d'un myramètre.

La ville compte un grand nombre d'églises; les prêtres et les habitants y sont plutôt dévots que religieux. Pour peu qu'on observe la vie intérieure, on ne tarde pas à le reconnaître. Je donnerai, plus tard, sur ce point, quelques détails.

Sur la place de Russie, qui est la plus grande, se trouve le théâtre, une autre vaste place, surnommée le *Camp Sainte-Anne*, qui conduit au palais Saint-Christophe.

Le commerce est ici très-actif; il reçoit beaucoup de marchandises d'Angleterre et d'Allemagne, un peu du Piémont, d'Italie et de Belgique.

Les marchandises qui arrivent de ces dernières contrées sont ordinairement couvertes par le pavillon français, qui est le plus respecté.

La population de Rio-Janeiro est à peine le cinquième de celle de la ville de Paris, en y comprenant les nègres et les mulâtres. Les femmes ne se montrent pas dans les rues, si ce n'est le soir, et avec une suite de trois ou quatre esclaves. Les Brésiliens sont très-jaloux et très-vindicatifs; on ne peut faire société avec eux sans courir le plus grand danger. Voici comment ils s'y prennent quand ils croient avoir quelque grief à venger: «Tu connais, disent-ils à un de leurs nègres, Monsieur un tel? — Oui, Signor. — Tu sais où il demeure? — Oui, Signor. — Tu sais aussi qu'il passe tous les jours, à telle heure, à tel endroit? — Oui, Signor. — Eh bien! prends ce poignard et tu l'attendras jusqu'à ce que tu le voies venir. Tu sais que c'est la nuit qu'il faut agir, et, après le coup fait, tu te sauveras; mais surtout pas à la maison!.....» Et puis le rival est tué, ou n'est pas tué; car si le nègre se trompe, tant pis pour la victime!.....

Les Brésiliens ne veulent pas que leurs femmes paraissent aux magasins où il n'y a pour vendre que des commis.

En général, ils évitent le contact des étrangers, sans leur faire de mal; ils se tiennent à distance. Ce sont surtout les gens des classes moyennes qui

en agissent ainsi. On travaille peu au Brésil, parce qu'il y fait très-chaud et que les hommes libres ont des esclaves qui font l'office d'hommes de peine ou de commissionnaires. S'il y a des exceptions à cette règle, elles n'existent que parmi les riches, où il y a plus d'instruction et plus d'expansion dans les sentiments.

Les inhumations au Brésil se font de la manière suivante : pour les personnes qui ont de la fortune, on met sur les brancards d'une voiture une bière ouverte, dans laquelle est placée la personne décédée, parée de ses plus beaux habits, les joues et les lèvres vermillonnées et les cheveux poudrés. Les femmes sont vêtues de robe de soie et leurs chaussures faites de même étoffe. La bière est garnie intérieurement de velours et galonnée tout autour. Dans ce pays, il n'y a pas de corbillards ; les morts sont transportés au moyen d'une voiture attelée de deux mules, toute semblable à nos anciennes chaises de poste. Un postillon est monté sur une de ses mules ; un prêtre est dans le véhicule et le cercueil reste toujours placé sur les brancards jusqu'à l'église et de là au cimetière.

Quant aux noirs, la cérémonie est bientôt faite ; on va déclarer qu'un nègre vient de mourir, on l'envoie chercher par deux porteurs noirs chargés d'un grand bâton et d'un hamac, on met le mort dans ce hamac, sans aucune espèce de linceul, puis on le porte à la fosse commune, et ces funérailles coûtent six francs.

Dans les masses, on n'a d'autre ambition que

celle d'acquérir le nécessaire, et une fois acquis, on se croise les bras. On se couche en plein jour, on fait du repos le bonheur suprême. Une famille ordinaire a sept ou huit nègres de 15 à 18 ans, qu'elle élève comme un bétail; elle fait de l'un, un maçon, de l'autre, un cordonnier, d'un troisième, un charpentier, un peintre ou un tailleur; puis elle le loue à quiconque en a besoin; à la fin de la semaine ces ouvriers et ces ouvrières, qu'on a loués, rapportent ce qu'ils ont gagné, sinon on les fouette sans pitié, et pourtant en général les nègres sont bons et obligeants; on ne peut leur reprocher que leur peu d'intelligence.

Quant aux femmes du Brésil, elles sont d'une paresse qui surpasse toute imagination; elles sont aussi plus méchantes que les hommes; elles font battre leurs nègres et leurs négresses pour les fautes les plus légères; maintes fois j'en ai été témoin; elles passent leur temps couchées sur des nattes, d'où elles ne se leveraient pas pour aller chercher la moindre chose; un blanc, au Brésil, rougirait de porter un paquet; pourtant, à mesure que le nombre d'étrangers s'accroît dans le pays, les mœurs y changent.

A propos des Brésiliens et des Brésiliennes, je crois devoir faire le portrait de M. et de madame Lambert, l'un beau-frère, l'autre sœur de M. Lefranc. Ce Lambert est celui qui avait fait à Dupont une grossièreté assurément imméritée; il avait commencé par être coiffeur à Paris; mais d'un

d'un caractère inconstant, il était venu chercher fortune au Brésil, où il avait été heureusement servi par les circonstances; il était devenu le coiffeur de la Reine, portait fièrement la livrée, comme si cette livrée eût été l'uniforme d'un général. Hardi, d'ailleurs, hautain, impertinent, gaspillant son argent, qu'il avait soin de faire sonner dans ses poches. Bref, il avait tout ce qui constitue un homme vaniteux et peu honorable; aussi était-il insupportable à tout le monde; madame son épouse prenait des airs de grande dame, allait à cheval, donnait dans le luxe; mais le bonheur n'est pas toujours de longue durée, en voici un exemple :

Les époux Lambert éprouvèrent un vif chagrin de la perte d'un enfant qu'ils chérissaient et qui périt bien malheureusement. Étant sur un balcon, monté sur une chaise, il se laissa tomber dans la rue et se tua. Les parents, pendant quelque temps, parurent inconsolables de cet événement. Tous les Français, par égard pour M. Lefranc, qui était fort estimé dans la ville, assistèrent à l'inhumation de ce jeune garçon; la cérémonie se fit très-convenablement à l'église; mais, arrivés au cimetière, les choses n'allèrent pas de même. L'usage dans ce pays est de jeter de la chaux vive sur les morts pour activer leur décomposition. Les Français, à qui cet usage est inconnu, voulurent s'y opposer; de là, des mots d'abord, des querelles qui dégénérèrent bientôt en un tumulte où on ne s'entendait plus. Chacun de nous prit l'outil qui

lui tomba sous la main pour creuser une nouvelle tombe au jeune défunt et l'inhumer comme en France, malgré la résistance des Brésiliens présents. Après bien des contestations, l'honneur, si toutefois il y a de l'honneur à imposer ses volontés dans un pays étranger, l'honneur, dis-je, nous resta et l'enfant fut enterré selon notre coutume.

Il n'est pas certain, néanmoins, que, une fois partis, les gens attachés au service du cimetière, et témoins de nos discussions, n'auront pas détruit ce que nous avons fait, et qui n'était pas conforme à leur rite; mais comme nous n'en vîmes rien, nous partîmes satisfaits, croyant, en cette circonstance, avoir eu raison.

Je croirais manquer à la reconnaissance, en n'établissant pas le parallèle entre Lambert et M. Lefranc.

Au portrait de Lambert, je dois joindre celui de mon patron, excellent homme, comme je l'ai dit, laborieux, modeste, bienveillant pour tout le monde, estimé de chacun et assez hardi dans ses entreprises, seulement poussant parfois la confiance trop loin, ce dont il eut souvent à se repentir; il résultait de tout cela que notre intérieur était agréable, que nous faisions des affaires de plus en plus nombreuses, ce qui nous détermina à prendre une ouvrière pour nos travaux de couture.

Une des choses qui contribuait à nos succès, c'est le grand nombre des fêtes religieuses qui se célèbrent au Brésil, et dont quelques-unes durent

trois jours consécutifs; de là, des travaux de tenture pour les processions, qui tiennent une demi-lieue; dans ces processions on porte des statues de saints et de saintes, puis des châsses couvertes de pierreries qui sont hautes de 2 à 3 mètres, et dont le poids est accablant pour les membres des confréries, qui ambitionnent pourtant l'honneur de les porter, tandis que chez eux, ils ne porteraient pas une planche de 60 centimètres. Ce zèle religieux des masses n'empêche cependant pas le clergé d'être assez facile dans ses mœurs; les prêtres plaisantent ici avec les femmes et les jeunes filles; ils sont loin d'avoir la décence de langage et la dignité de manières de nos prêtres français; aussi les fêtes dont je viens de parler sont-elles moins des actes de piété que des divertissements, pendant lesquels les femmes sortent avec leur cortége de négresses et de mulâtresses et se laissent très-facilement aborder. De là, des vengeances et des assassinats. On en a compté vingt-neuf en un seul mois. Si la dévotion n'empêche pas toujours le désordre, elle n'empêche pas non plus le vol; nous avons eu la preuve, dans le cours de nos opérations commerciales, qu'il y a des voleurs, même dans les hautes classes de Rio-Janeiro.

Ne pouvant pas suffire à nos commandes, nous prîmes, pour nous aider dans nos travaux, une ouvrière nommée *madame Beaucare*, qui, à l'entendre, était veuve d'un officier français et avait tenu

en province un hôtel garni, d'où la police l'avait obligée à sortir pour émigrer dans les colonies; tout cela pouvait justifier des craintes; mais, du reste, elle s'acquittait assez bien de son service; elle avait quarante-cinq ans, nous n'avions d'ailleurs pas beaucoup à choisir; elle faillit un jour étouffer, parce qu'en embrassant une personne de sa connaissance, elle avait aspiré du tabac que celle-ci avait sur la figure. Cette dame Beaucare se trouva être une ancienne connaissance de notre vieil armateur Leconte, qui, on s'en souvient, avait essayé, par l'offre d'une bouteille d'eau-de-vie, de faire rendre à bord un jugement inique; le vieux Leconte s'était lié avec madame Beaucare, quand tous deux étaient prisonniers en France; ils se rencontrèrent de nouveau dans notre maison, où venait souvent l'armateur, parce qu'il en avait fait son dépôt de marchandises de contrebande, d'accord en cela avec Valdestin, qu'il avait pris pour son *factotum*, vu, disait-il, qu'il se défiait de moi, tout en louant ma probité.

Le métier de contrebandier, que faisait Leconte, amena l'emprisonnement de son fils, l'un des officiers de notre bâtiment et excellent jeune homme; nous allâmes le voir; il lui en coûtait 80 fr. par jour pour n'être pas confondu avec les voleurs, qu'on voit couchés par terre dans un état de saleté inimaginable, et là, recevant la visite de leurs femmes, qui se couchaient auprès d'eux; il y a à la porte de la prison, en dehors, un condamné dont

le cou est pris dans un carcan et auquel tient une chaîne énorme; cet homme est dans la rue et demande l'aumône.

Au nombre des événements de mon voyage, il en est un que je ne puis omettre : j'allais, comme je l'ai dit, assez souvent chez Vendome, l'armurier, mon ancien camarade de voyage, qui demeurait près de notre maison. Un jour que je lui rendis visite, je le trouvais à table avec des amis; ils étaient au dessert; bon gré mal gré, il fallut faire comme eux. J'y fis la connaissance d'un jeune Parisien, homme de bonnes façons, et que je crus être tailleur; mais il repoussa cette qualification; c'était un bijoutier, et s'appelait *Laperle*: il demeurait chez son patron, nommé *Catillion*; j'aurai occasion de parler de lui plus loin. Comme il gagnait bien sa vie, sa gaîté naturelle n'en était que plus grande; ce qui établit une sympathie entre nous, qui fit que les dimanches et autres jours fériés nous étions toujours ensemble dans les rues et sur les promenades de Rio-Janeiro; la vue de l'un faisait penser à l'autre, et donnait lieu de répéter le proverbe français placé sous le patronage de Saint-Roch. Ses parents, dont, du reste, il ne parlait que rarement, étaient sans fortune. Nous vivions ensemble comme de bons frères, et sa société m'était des plus agréable; néanmoins il paraissait autant que moi se rappeler avec plaisir notre chère France.

Je crois que madame Beaucare va nous remer-

cier, elle aime le changement. Mon patron vient de louer un très-grand magasin rue Dajoude, qui signifie rue des Aides; il y a fait construire un atelier pour la fabrication des meubles; il a pris un maître ébéniste, et a fait aussi l'achat de plusieurs nègres et négresses. Nous voilà donc tapissiers et marchands de meubles. En outre, on améliore notre régime. Nous avions d'abord voulu apprêter nous-mêmes notre nourriture, mais comme nous ne faisions rien de bon, il a fallu y renoncer, et charger Jean, notre nègre, de la faire.

Il n'y a pas de bouchers en ville; il faut aller chercher la viande, que des nègres, attachés comme des malfaiteurs, débitent sous des hangars situés hors barrière; il faut y aller soi-même; si on y envoie un nègre, il risque de ne revenir qu'à dix heures du soir, tant il y a de presse; cette viande n'est point préparée comme elle l'est en France; on se contente de dépouiller de sa peau l'animal que l'on met en vente, on ne le souffle pas...

L'amélioration graduelle de nos affaires, compromises un moment par le bruit que le Roi allait retourner en Portugal, me ramène à la pensée de mes intérêts personnels : les conditions sous lesquelles je m'étais engagé par écrit, et qu'avait stipulées mon père, étaient tout-à-fait changées; il avait été convenu que j'aurais un sixième des bénéfices, mais la mise de fonds n'avait pas été déterminée, on n'avait pas tenu d'écritures régulières, on m'avait donné de l'argent quand j'en

avais demandé, mais le calcul des intérêts de ce que je laissais n'avait pu être fait; je résolus, pour établir ma position, de demander à M. Lefranc une somme de quinze cents francs par an, non compris ma nourriture. Mon patron trouva mes prétentions exagérées, et il fut résolu, après bien des explications, que je retournerai en France. A la suite de cette discussion, je me retirai chez Dimet, le serrurier, qui me reçut en bon camarade et où je restai quinze jours, au bout desquels j'écrivis à M. Lefranc la lettre suivante :

« Monsieur, mon bon père n'aurait certainement pas consenti à mon départ pour ce pays, s'il eût prévu qu'un jour je dusse éprouver les difficultés que vous me faites. Il est donc bien malheureux pour moi d'être si éloigné de ma famille. Vous n'ignorez point, Monsieur, que depuis que je suis avec vous, je n'ai pas gagné l'argent nécessaire pour payer le voyage de mon retour dans mon pays. En conséquence, j'ai l'honneur de vous prévenir, Monsieur, que je suis dans le Jardin public, près de la demeure du consul de France; avant de m'y rendre, je vous prierais de venir me parler, afin d'éviter, si cela se peut, une démarche bien pénible pour moi et que je ne ferai qu'avec le plus grand regret. »

Au reçu de cette lettre, mon patron vint me trouver; il me tendit la main, adhéra à ma demande et bientôt tout fut oublié. Cinq mois plus tard, j'achetai une négresse, dont le travail de-

vait m'être payé, par M. Lefranc, dès qu'elle saurait coudre. Cette condition fut remplie et devint le commencement de ma petite fortune.

Peu après, nous fûmes, à l'occasion d'une fête de trois jours, invités à une partie de chasse chez un ami, le peintre-décorateur, Gabriel. Nous étions huit ou dix, compris Laperle; on convint d'apporter des provisions de bouche et de guerre, les uns une chose, les autres une autre; on devait coucher dans une case commune; le ciel était magnifique; la nature que nous avions sous les yeux était admirable et nous faisait regretter que le Brésil ne fût pas notre patrie; le souvenir de la France mêlait un peu de tristesse aux plaisirs d'une journée que je regarde comme une des plus belles de ma vie.

CHAPITRE VI.

PARTIE DE CHASSE CHEZ GABRIEL.

La chasse projetée eut lieu, et fut suivie d'une autre chez le même Gabriel, dont l'habitation à la campagne était charmante, environnée de bois, coupée par des ruisseaux et cultivée par une douzaine de nègres. Les deux premiers jours de chasse furent fort agréables; mais le troisième, il y eut un événement parmi nos chasseurs : les uns étaient à se baigner dans un lac, d'autres y faisaient manœuvrer un batelet, et ces derniers avaient en

garde les effets des nageurs; il prit fantaisie à ceux-ci, qui ignoraient cette circonstance, de venir à notre bateau et de le faire chavirer pour nous jeter dans l'eau; la chose fut exécutée comme ils en avaient l'intention, mais avec nous, tombèrent, dans le lac, des habits, des bottes, des montres et de l'argent, qu'il fallut tâcher de repêcher, ce qui n'était pas aussi divertissant que le premier jeu, car tous les objets noyés ne furent pas retrouvés. J'en fus quitte, moi, pour la perte de mes bottes et pour ma montre, que l'eau de mer abîma. Mes étourdis firent, pour la plupart, des pertes plus considérables, évaluées, pour quelques-uns, à deux ou trois cents francs. Le propriétaire de l'habitation se trouva aussi entraîné à des dépenses assez fortes, qu'il n'avait pas prévues; on s'en revint avec des vêtements de nègres, et, pour échapper aux plaisanteries, on attendit le soir. Voilà ce que l'on gagne à faire des parties de plaisir avec des fous. Laperle jura qu'on ne l'y prendrait plus. A mener ce genre d'existence on suivrait un mauvais principe.

C'est pendant ces trois jours que M. Lefranc choisit une autre ouvrière qui pût remplacer madame Beaucare. On lui désigna, comme lui convenant de toute manière, une demoiselle Rose, qui en effet nous parut, quand elle arriva à la maison, très-douce et très-honnête. Le personnel de notre établissement se trouva ainsi porté à huit individus, parmi lesquels je dois noter notre ébé-

niste, marié à une Parisienne, avec laquelle il faisait bon ménage et dont il avait une petite fille de huit ans très-gentille. — Je voyais à regret, quand nous étions, nous, en voie de prospérité, qu'il n'en était pas de même de Valdestin, qui changeait sans cesse de magasin et qui, avec un air toujours affairé, ne faisait rien, si ce n'est le beau garçon et le joli cœur. Un jour que nous étions au bord de la mer, l'idée d'y faire tomber mon patron lui vint, et tout en plaisantant, il l'exécuta. La chute occasionna une entorse à M. Lefranc, et nous mit dans un grand embarras pour le ramener en ville, dont nous étions très-éloigné.

Nous fûmes obligés de le rapporter. En nous voyant, les Brésiliens et Brésiliennes qui étaient aux fenêtres disaient : « C'est un Français, qui est malade. Les nègres s'exprimaient de même, mais à voix basse. Pendant trois semaines le patron dut garder la chambre, et ce fut moi qui le soignai pendant tout ce temps-là.

Il lui arriva un autre accident. Voici à quelle occasion : nous rentrions à une heure avancée de la nuit; nous n'avions pas de briquet. Il imagine de prendre une pincée de poudre, qu'il met sur la table, et, à l'aide d'une lime, qu'il frappe avec un morceau de pierre, il essaie de faire tomber une étincelle sur du papier soufré, dont on se sert dans le pays en guise d'allumettes. La poudre prend feu, il pousse un cri, et au même instant nous le

voyons brûlé à la figure, aux sourcils, aux cheveux, aux favoris; heureusement il avait fermé les yeux au moment où l'explosion eut lieu, et sa vue n'en souffrit pas. Il dut encore garder la chambre pendant un mois.

Son malheur me fait penser à celui de quelques-uns de nos compagnons de voyage, dont plusieurs avaient mangé tout leur avoir, comme Aniel, cousin de Vendome, qui s'était livré au plaisir; comme Duquesne, un de nos élégants, ancien sergent-major de la garde impériale, et qui, arrivé au Brésil avec une douzaine de cents francs, finit par mourir de misère.

Tous deux avaient formé le projet de quitter le Brésil sans payer leur passage; ils avaient gagné quelques matelots, qui les cachèrent au milieu des ballots et des caisses, pour ne se laisser découvrir que quand on serait en mer; mais d'autres matelots, instruits du complot, en donnèrent avis à l'officier; les deux coupables furent arrêtés et chassés honteusement. Ce Duquesne reconnaissait ainsi la bonté qu'avait eue le capitaine de l'inviter tous les jours à sa table. Condé, un troisième passager, se ruina faute d'intelligence; il s'était mis, pour vivre, à faire des chaussons de lisières; il m'avait, pour ce petit négoce, emprunté de l'argent, et il est parti sans me le rendre. Pauvre Condé, je le lui pardonne, car, au fond, il n'était pas méchant. Né d'une bonne famille, il fut victime de son inexpérience dans le négoce. Bien d'autres

que lui, aussi ignorants, ont fini de même; d'où je conclus que, quand on n'a pas d'état, on est, en pays étranger, bien plus malheureux qu'en France, du moment qu'on a manqué son affaire; car les travaux qui sont à la portée du premier venu conviennent aux nègres.

Parmi les nouveaux amis qui avaient réussi se trouvaient Catillion, patron de Laperle, et qui a une bonne position. Laperle m'avait fait faire sa connaissance; c'était un bijoutier; il était né à Versailles. Je rencontrai aussi chez lui Lescalier, fils du limonadier de la place d'Armes de la même ville. Nous étions ainsi trois compatriotes réunis. Nous fîmes la partie d'aller manger des huîtres à l'île des Sept Sœurs. Cette île est gardée par de gros chiens, mais on en laisse approcher les étrangers, auxquels on permet de manger des huîtres, et même d'en emporter autant qu'ils en veulent; les chiens, pendant ce temps-là, sont mis à la chaîne. Cette île est à 4 kilomètres de notre demeure; elle a environ autant de tour; elle est cultivée et bien accidentée. Chacun s'y divertit à sa manière : les uns pêchent, les autres se baignent, ceux-ci jouent, ceux-là se reposent. Quand, dans un repas, le vin ou quelqu'autre chose manquent, on monte sur un rocher, on élève une bouteille en l'air; les nègres qui sont dispersés sur la plage comprennent ce que cela veut dire, et ils apportent ce dont on a besoin. Veut-on s'en aller, on donne, du haut du même rocher, le signal du dé-

part; des pirogues viennent vous chercher, et en repassant devant la taverne, on y paye ce que les nègres y ont acheté.

Au retour, nous apprîmes qu'il y avait un bâtiment en partance; ce fut pour nous une occasion d'écrire en France, occupation bien douce. On voudrait dire plus de choses qu'on ne peut, et pourtant, quand on a écrit, tout en s'affligeant, on se trouve un peu soulagé. Nous eûmes deux autres sujets de tristesse : nous perdîmes un nègre, et peu après M. Lefranc perdit sa négresse. Toutefois, comme il gagnait de l'argent, il pouvait en acheter une autre; il ne tarda pas à se consoler. Enfin, nous éprouvons une troisième contrariété : le peintre-décorateur, Gabriel, chez lequel nous avions été faire des parties de chasse, quitte Rio-Janeiro pour passer à Valparaiso. Avant de partir, il achète à M. Lefranc pour 2,500 fr. de marchandises; d'autres de nos compatriotes se déterminent également à passer au Chili; ainsi, Richaud et Dimet, l'un coutellier, l'autre serrurier, forment une association. A cet effet, Laperle fait comme eux; il s'associe à Raibaut pour fonder un établissement à Saintiago. Je lui fais, à ce sujet, toutes les représentations possibles; elles sont inutiles. Il est décidé à partir; il achète des marchandises, des outils, tout ce qui lui paraît devoir servir à son commerce, et réalise les quatre mille francs qu'il possède. J'en étais vivement peiné, attendu qu'il était pour moi un excellent camara-

de; mais tous leurs achats, tous leurs préparatifs étaient faits, leur passage arrêté avec le capitaine d'un navire qui était en partance pour le Chili, dont le port principal est Valparaiso. Dans un mois, ils auront quitté Rio-Janeiro. En attendant, ils ne songent plus qu'à se divertir; ils ont renoncé à tout travail. Le jour du départ arrive; nous les conduisons au bâtiment, où nous buvons à leur santé.

M. Lefranc, sans avoir l'intention de quitter le Brésil, pensait à faire une expédition au Chili. Jusqu'alors, il n'avait pas été fort heureux dans ses spéculations; il fait ses achats, néanmoins, se procure ce qu'il croit pouvoir être vendu avantageusement; mais qui imagine-t-il d'envoyer avec ses marchandises? c'est Boulard, l'ébéniste, homme excellent, sans doute, fort entendu dans son état, mais négociant tout-à-fait incapable; il est, d'ailleurs, marié; il a un enfant. Un tel commis est trop coûteux. Par malheur, M. Lefranc était hardi. Il en résultait que, gagnant de l'argent dans le détail, il le perdait dans de fortes entreprises. Aussi me promettais-je, si jamais je venais à posséder quelque chose, de ne pas lui confier la direction de mes affaires.

C'est par suite de cet esprit aventureux, qu'il s'imagina de louer une boutique, où venait de mourir un vieillard, marchand de tabac, et d'y établir un magasin de clous. Quelques jours après, ses idées avaient changé, et il me proposa de me céder cette boutique. J'acceptai la proposition aux

mêmes conditions que celles imposées à M. Lefranc, c'est-à-dire qu'indépendamment du prix du loyer, l'usage, dans ce pays, est de donner, comme pot-de-vin, une somme convenue, qu'on nomme *la remise de la clef,* et qu'on paye effectivement en recevant la clef du local qu'on a loué. Cette clef me coûta, à moi, 800 fr.

Étant en possession de ma boutique; je me décidai à y ouvrir un débit de tabac, et autres marchandises de quincaillerie.

Le marché conclu avec M. Lefranc préjudiciait à ses intérêts, car j'aurais pu cesser, à dater de ce moment, d'être tapissier, les deux états ne pouvant s'exercer ensemble. J'arrangeai de mon mieux ma petite maison; j'achetai de la marchandise, je m'installai et commençai à vendre; tout en travaillant chez M. Lefranc, en face de ma boutique, je veillais à mon commerce. A cette occasion, je vendis ma négresse à mon patron, qui me la paya le prix sur-le-champ, sans compter qu'il me fit quelques avances et m'ouvrit un petit crédit. Un nègre tint ma boutique pendant que je m'occupai d'établir de la tapisserie; je gagnai ainsi des deux côtés. Je ne demandais rien que la continuation de cet état de choses.

Par cela même que notre commerce s'étendait, notre logement devenait trop petit, et il nous était devenu impossible d'en sous-louer une partie; en outre, le mouvement continuel des bouteilles que l'on apportait à Bourdin, et qu'il renvoyait en-

suite au marchand de vin, ne pouvait nous convenir. M. Lefranc avertit donc notre hôte que s'il pouvait trouver à se loger ailleurs, il nous obligerait. Bourdin trouva ce qui lui fallait chez Vendome, qui avait une maison plus vaste; on se quitta de bon accord.

A quelques jours de là, nous fîmes une partie nouvelle, et en pirogue, à l'île des Sept-Sœurs. Madame Lambert, sa demoiselle de boutique, notre demoiselle Rose, en étaient; on devait passer dans l'île tout l'après-dîner; mais ces dames, avec leurs préparatifs de toilette, nous firent perdre un temps considérable; ce qui était d'autant plus fâcheux, qu'à cette époque de l'année il est nuit à six heures du soir.

Aussi, à peine étions-nous à mi-chemin, que la pirogue, qui portait sept personnes, sans compter les deux rameurs, cessa de pouvoir marcher; le vent devenait plus fort. Les nègres qui nous conduisaient déclarèrent qu'il y avait nécessité de rétrograder; le danger était visible; personne ne disait mot; la difficulté était de virer de bord; la barque était à fleur d'eau; il fallut, pour l'empêcher de sombrer, que tout le monde se tînt au milieu, sans bouger; les femmes pleuraient et se cramponnaient aux vêtements des hommes: M. Lefranc disait: « Pour Dieu, mesdames, pas de pleurs; vous allez troubler ces gens, qui déjà ont peur pour eux-mêmes. — Attention, disait l'un de nous au nègre? — Prends garde, nègre, criait un autre. »

Personne, en ce moment, ne faisait le brave; les plus bavards, Lambert lui-même, se taisait; cela n'empêcha pas ce même Lambert de dire, une fois qu'il fut à terre : « Moi, j'aurais nagé, » bien qu'il eût, plus qu'un autre, répété aux nègres : « Prenez garde, empêchez l'eau d'entrer dans la pirogue. » On finit par arriver sans accidents.

M. Lefranc, en reconnaissance du service qu'ils venaient de nous rendre, donna six francs aux nègres, à qui on ne devait qu'un franc; comme nous les avions exposés à périr en les prenant pour ramer, il était juste de les dédommager; nous leur devions la vie; le moindre faux mouvement de leur part nous perdait. J'avoue avoir eu peur dans cette occasion. Je ne suis pas de ceux qui font les braves quand ils sont hors de péril et qui plaisantent du naufrage une fois qu'ils sont à terre. En vue d'améliorer notre commerce, M. Lefranc me dit un jour : « Vous devriez, par l'entremise de votre père, faire venir de France des marchandises, telles que franges de soie et de coton, je vous les prendrais à un taux avantageux; un bâtiment va partir, vous pouvez profiter de l'occasion. » J'acceptai, et en donnant avis à mon père pour la commission des achats, j'envoyai en même temps, par un passager, deux bagues pour mes deux belles-sœurs : l'une était une rose en diamants, l'autre était un jonc en rubis. Je chargeai ma mère de distribuer ces cadeaux comme elle l'entendrait; elle le fit et

mes désirs furent remplis. Je reçus alors de France douze douzaines de chaises, dont la paille, ainsi que je l'avais demandé, avait été relevée sur le dossier, afin qu'elles tinssent moins de place; seulement, quand tout arriva à la douane, les nègres, témoins du déballage, prirent les bâtons des chaises pour tambouriner sur le premier objet qui se trouvait à leur portée; je fus obligé de courir à eux et de les frapper pour qu'ils cessassent; je perdis à cela un quart de mes bâtons. Il me fallut, alors, vendre les autres plus chers, mécontenter ainsi les acheteurs, sans compter que nous dûmes nous livrer à un grand travail pour remettre les pailles dans un état convenable, car l'humidité ayant endommagé les bois les avait fait renfler; bref, ce fut pour nous une mauvaise affaire, mais n'est pas marchand qui toujours gagne; six mois après nous avoir expédié les objets que nous avions demandés, mon père recevait le prix des chaises; il s'était montré bon pour moi dans cette circonstance; lui seul ne m'avait pas oublié. Je l'informai de mon établissement comme marchand en face de M. Lefranc; je lui dis que ma principale marchandise est le tabac, que j'y joins quelques menus objets de quincaillerie, de porcelaine, de brosses, de tabatières, de petits ouvrages faits en nacre, de miroirs, enfin, de toutes ces mille bagatelles qu'on vend aux foires de Versailles; que c'était un nouveau commerce que je créais et pour lequel M. Lefranc me venait

en aide et me faisait des avances, lesquelles n'étaient pas grandes, vu qu'il me fallait peu de fonds pour ce genre de spéculation; enfin, je lui dis que j'étais assez content et que j'augurais bien de l'avenir, menant de front deux commerces à la fois.

C'est le moment de revenir sur l'idée qu'avait M. Lefranc d'envoyer Boulard avec les marchandises qu'il expédiait au Chili. Le départ était fixé à un mois ou six semaines, époque à laquelle un bâtiment devait être en partance.

Pendant que nous pensions à cette affaire, il nous arriva à Rio-Janeiro un jeune tapissier qui vint nous offrir ses services. J'avais alors reconnu l'impossibilité, à laquelle M. Lefranc n'avait pas pensé, de mener à la fois deux entreprises, et je lui dis : « Si ce jeune homme vous convient, prenez-le à ma place. » Il se nommait Pinchon; il fut agréé par mon patron, et dès ce moment je fus tout entier à ma boutique; or, mieux vaut être marchand qu'ouvrier dans un pays où la chaleur est accablante, et outre que j'étais mon maître, je gagnais davantage. Je donnai meilleur air à mon magasin, qui faisait plaisir à voir depuis les changements que j'y avais opérés; j'achetai en outre un nègre d'environ treize ans, je le nommai Louis; il fut pour moi une compagnie.

Mon commerce allait bien, me rapportait plus que mon travail de garçon tapissier; ce qui excitait l'envie de beaucoup de gens; j'avais véri-

tablement créé une branche toute nouvelle de commerce, et bien qu'il y eût ailleurs des boutiques comme la mienne, aucune n'était aussi bien assortie. Ma clientèle se composait en grande partie d'ecclésiastiques, lesquels causaient même souvent avec moi et ne me quittaient jamais sans m'acheter quelque chose.

J'eus même la visite, et ce fut un grand honneur pour moi, du père Saint-Paillo, l'homme le plus savant du Brésil et le chef supérieur de tous les monastères du royaume; son rang était celui d'un archevêque; quatre moines lui faisaient cortége. Il me dit en entrant : « J'aime beaucoup les Français, parce qu'ils sont des gens éclairés. » Il choisit dans ma boutique divers objets, qu'il donna aux personnes qui l'accompagnaient. Il me fit en outre beaucoup de questions sur la nature, le prix et la provenance de mes marchandises, et cela en me parlant français; il me quitta en me souriant, me prit la main et me toucha sur la joue. Lui parti, on accourut dans ma boutique, M. Lefranc le premier, pour savoir ce qu'il m'avait dit, car tous les Français le vénéraient; il était, du reste, un très-gros homme, quoique bien fait; à lui seul il remplissait ma boutique.

Vers ce temps on recommença à parler du prochain départ du Roi pour l'Europe. Le Portugal réclamait de nouveau la présence de son souverain, qui, par un refus, s'exposait à perdre cette

partie de ses états. Déjà des préparatifs d'embarquement se remarquaient au palais; les bâtiments sont équipés; c'était pour le pays, qui craignait de redevenir une simple colonie du Portugal, une affaire de la plus haute importance; le fils du roi don Pédro devait rester au Brésil comme régent.

De là une interruption des transactions commerciales; on vend beaucoup moins. M. Lefranc souffre plus qu'un autre de cet état de choses; c'est pour lui une vraie catastrophe et une raison nouvelle de presser son expédition pour le Chili; son commis Boulard est prêt et il est disposé à lui confier une plus forte pacotille. « Ce sera, disait-il, autant de marchandises écoulées. »

Peu après on signala l'arrivée d'un bâtiment de France, qui m'apportait les marchandises que j'avais demandées à mon père. Je reçus, en effet, d'abord les factures et les lettres d'avis; mais le moment n'était pas favorable pour vendre nos nouvelles acquisitions. Je dus les céder à M. Lefranc pour les joindre à celles qu'emportait Boulard; je gagnai peu à cette opération; mais n'importe, il y eut toujours pour moi un léger bénéfice. Boulard partit le lendemain; nous allâmes le conduire à son bâtiment et lui recommander de nous instruire, à son arrivée, de la situation des affaires; cela fait, on lui dit adieu.

Un autre départ eut lieu : ce fut celui de Lambert, coiffeur de la Reine, qui, en sa qualité de serviteur attaché à la famille royale, devait l'ac-

compagner. Il était établi à Rio et marié; mais, en véritable extravagant, il oubliait tout cela; sa femme et lui s'entendent pour obtenir une séparation, et il s'en va, à la grande satisfaction de la dame, enchantée de se trouver tout-à-fait libre. Son beau-frère, de son côté, ne fait aucun effort pour le retenir, en pensant que son éloignement mettrait fin aux propos que les Français de Rio-Janeiro tenaient sur son compte.

Cependant la cour s'embarque, les vaisseaux se pavoisent sur son passage, la gondole royale va et vient, transporte les princesses, les généraux, les principaux gentilshommes, ducs et comtes, puis enfin le Molermort, confesseur de la Reine, l'un des grands dignitaires de l'État qui se fournissaient chez nous.

Enfin, on voit partir le Roi et la Reine au milieu des cris d'adieu et des coups de canon; le prince régent accompagne le Roi et la Reine jusqu'à leur vaisseau, embrasse son frère don Miguel. Le départ pour l'Europe est annoncé à trois heures du matin par de nouvelles salves d'artillerie; tous les bâtiments tirent des bordées, leur pavillon est arboré au grand mât, et des flammes sont mises sur tous les autres. Dès deux heures, la foule accourt : blancs, nègres, mulâtres, montent dans des barques et dans des pirogues; tout est en mouvement, l'ancre est levée. Le vaisseau royal s'avance le premier; il marche avec lenteur, les autres le suivent; la flotte entière passe en vue

des forts, qui la salue; une heure après, elle avait gagné la haute mer et était disparue; nous en ressentîmes une vive peine pour notre commerce.

Cet événement donna lieu à une sorte d'essai de révolution. Des Brésiliens et des Portugais se réunirent dans une des salles de la Bourse, y disposèrent une tribune, des gradins, des tables, et commencèrent à rédiger, sans le concours du gouvernement, une constitution. Le régent, instruit du fait, envoya, pour dissiper ce rassemblement, un régiment de chasseurs, à l'arrivée duquel les législateurs improvisés sautèrent par les fenêtres, après avoir renversé les tables, les chaises et la tribune. Le calme ne tarda pas à se rétablir. Comme je dois dire tous les faits, et même les moins sérieux, je passe de ce récit à celui du carnaval. Il donne lieu, comme en France, à des réjouissances, à des folies et à des jeux; il en est un qui consiste à se jeter des balles de cire, minces, creuses, grosses comme des œufs et remplies d'eau, parfumées d'essences de rose, de jasmin, de fleurs d'oranger, qu'on y introduit par de légères ouvertures; on les teint de diverses couleurs, vert, rouge, jaune; elles coûtent sept centimes pièce.

C'est avec ces projectiles que des combats s'engagent; c'est comme un feu roulant de petits obus, et cinq ou dix minutes suffisent pour que les combattants soient inondés de parfum; rien de plus amusant que ce spectacle. On jette de ces boules

parfumées même aux personnes qui font partie d'une procession traversant la ville, ce qui, en France, serait regardé comme un scandale et un sacrilége. Les nègres et les négresses se tiennent à la portée des combattants et leur fournissent des munitions. On dépense à ce jeu beaucoup d'argent; du reste, au Brésil, le carnaval n'autorise personne à se déguiser.

Le jour de l'an n'est point, comme chez nous, une occasion de se faire des cadeaux. Ce fut en cette circonstance que M. Lefranc me donna, pour mes étrennes, une épingle en diamants et un rubis, comme souvenir du Brésil et de celui qui me l'offrait, et pour lequel j'ai toujours gardé de la reconnaissance.

J'ai assez souvent parlé des nègres pour qu'il soit convenable de dire comment on les traite. Chacun est libre de les punir quand et comme il le veut. S'il aime mieux s'en rapporter pour cela au gouvernement, il va faire à la police la déclaration du délit dont il se plaint; le coupable est conduit à un endroit qu'on appelle *Cayabos*; on le place dans un arbre creux, après l'avoir dépouillé de ses vêtements, puis on lui donne la moitié des coups qu'il est condamné à recevoir; le supplice subi, on applique sur les plaies une espèce de siccatif composé de piment, de poivre et de tout ce qu'il y a de plus mordant. Quand le supplicié est guéri, on lui inflige le reste de la punition qui lui est due. Si le nègre qui est chargé de flageller

remplit faiblement son office, on le punit comme celui qu'il a épargné. J'ai vu maintes fois passer devant ma porte de ces malheureux nègres dont le corps ruisselait de sang et paraissait entièrement écorché; ils avaient les chaînes aux pieds et ne pouvaient se soutenir; des camarades les prenaient par les bras. Ce qu'on leur applique sur leurs blessures est si acéré, si mordant, si cuisant, qu'il ferait tressaillir un mort. Ce n'est pourtant là qu'un des faits qui témoignent de la barbarie avec laquelle on traite les nègres; les femmes surtout sont sans pitié pour eux. Toutefois, je dois dire que si un étranger demande la grace d'un nègre qu'on punit, on suspend immédiatement le supplice; j'en ai fait une expérience personnelle. Des patrouilles qui se font jour et nuit assurent la punition des nègres qui commettent des fautes, et auxquels on applique immédiatement des coups de canne. On achète ces malheureux dans un endroit situé hors de la ville, que l'on appelle *Vallon;* il y a là un immense hangar garni de bancs tout autour, avec des sebilles, des petits baquets où l'on met de l'eau; là sont réunis les esclaves, hommes et femmes, sans autre vêtement qu'une toile qui leur forme une ceinture attachée par derrière; on les examine, on les fait aller et venir, se lever, s'asseoir, courir, comme s'ils étaient des animaux exposés en vente dans un marché. Il n'y a pas à débattre les prix, ils sont fixés par le marchand, qui n'en rabat rien; la vente s'opère sans

écritures; on ne donne reçu ni du nègre ni de l'argent. Quand j'achetai un nègre et une négresse, je les fis habiller, puis laver tous les jours pendant quelque temps; c'est un moyen de prévenir l'effet que produit parfois sur eux le changement de nourriture quand on leur permet d'en prendre trop; leur corps se couvre d'une sorte de gale commune en Afrique, et dont ne se préservent pas toujours les Européens. Des vieilles femmes, espèces de bohémiennes, parcourent les rues de la ville ayant quarante à cinquante nègres, négresses et enfants de l'âge de huit à quinze ans, pour les vendre.

CHAPITRE VII.

FUITE DE MA NÉGRESSE.

Les nègres nouvellement achetés ne rendent pas d'abord de grands services; il faut les mettre au courant de tout; ils ont peu d'intelligence; on dirait de petits animaux; on les nourrit, non de pain, mais de farine de manioc, espèce de navets dont on fait une bouillie. Ces navets, réduits fin comme de la semoule, sont très-bons secs; mais verts, c'est un poison. On donne aussi aux nègres les restes de la cuisine. Quoique sobres, ils ont un faible pour une espèce d'eau-de-vie du pays, dont l'usage immodéré les tue. Ils vivent moins que les blancs. Il serait temps que les progrès

de la civilisation mîssent fin aux misères de l'esclavage.

A ce propos, je dois raconter qu'un jour ma négresse prit la fuite vers la brune, et à onze heures du soir elle n'était pas rentrée. On la cherche partout sans la trouver. Tous les nègres du voisinage et ceux de M. Lefranc se mettent en campagne et reviennent sans elle. On donne son signalement à la police, qui le transmet aux patrouilles; ce fut en vain. Nous prenons le parti de nous coucher; mais des coups de crosse retentissent à notre porte: c'est la patrouille qui ramène la fugitive. On remet au lendemain sa punition. Cette punition consista en une demi-douzaine de coups d'étrivières, après quoi on l'envoya pleurnicher dans un coin. Les autres nègres, loin d'avoir de la commisération pour leurs camarades, se plaisent au spectacle de leur châtiment. A dater de ce moment, je pris des précautions pour empêcher Eugénie, ma négresse, de tenter une nouvelle escapade. Jean, le vieux nègre de M. Lefranc, me dit: « Je la suivrai à son insu et muni d'une corde, afin qu'on puisse l'attacher si elle se sauvait. » Quant à moi, on comprend qu'en apprenant que mes onze cents francs couraient la campagne, je devais être dans une vive inquiétude. Si ma négresse avait voulu s'enfuir, mon nègre Louis refusa, au contraire, de me quitter. Un jour, que lui et moi étions à nous promener sur le bord de la mer, la fantaisie me prit de fumer, et n'ayant pas de briquet, j'en témoi-

gnais du regret. Louis m'offrit de m'aller chercher du feu à une espèce de taverne devant laquelle nous venions de passer; l'hôtelier, voyant un nègre isolé et s'imaginant qu'il pourrait le voler, l'enferma, malgré ses cris et ses supplications; pendant ce temps-là, je continuais à me promener; puis, impatienté de ne pas voir revenir mon messager, je revins sur mes pas et m'arrêtai à la hauteur de la taverne. C'est alors que je vis mon Louis accourir à moi, tout effaré; il avait fait tant de bruit dans sa prison, que l'hôte, craignant une patrouille, l'avait laissé sortir en lui donnant un coup de pied, puis se mit sur le devant de sa porte pour observer où il allait. Des Brésiliens, à qui je racontai mon aventure, me dirent qu'il y avait une grande imprudence à laisser sortir seul un nègre neuf; on appelle ainsi les nègres récemment achetés; car, ajoutaient-ils, il arrive parfois qu'on arrête un esclave isolé, et qu'après l'avoir gardé quelque temps, on le vend à des gens qui font cette espèce de trafic et qui vont revendre au loin leur marchandise; c'est autant de perdu pour le propriétaire. On appelle propriétaire le possesseur des nègres. Puisque nous nous occupons des nègres, disons qu'il y en a de blanc, peu, c'est vrai; mais, enfin, il y en a. Ainsi, j'ai vu, moi, une négresse blanche; elles sont plus laides que les autres; leur peau est d'un blanc mat, sans apparence de sang; le bord de leurs yeux est rouge; leurs cheveux sont crépus et blonds comme de la filasse.

Les nègres ordinaires les regardent avec dédain et comme des bêtes curieuses; ils croient leur être de beaucoup supérieurs; à leurs yeux, les nègres blancs sont des êtres dégradés, des aberrations de la nature.

J'ai vu des nègres qui avaient le visage couvert d'un masque de fer-blanc. On met ce masque, qu'on attache par un cadenas, à des esclaves qui veulent se donner la mort, et qui, pour y réussir, mangent de la terre; on laisse au masque deux ouvertures, l'une pour que l'esclave puisse respirer, et l'autre pour qu'il puisse voir; il n'y a pas d'ouverture vis-à-vis la bouche.

A la même époque des sauvages furent amenés: c'étaient des habitants des terres, restés indépendants, qui étaient prisonniers jusqu'à l'arrivée des cassiques de leur pays. Ils avaient quelque chose de si extraordinaire dans leur personne, que les nègres se pressaient autour des voitures qui les amenaient; leur peau était tatouée, leur nez plat et percé, ainsi que leurs joues; à leurs lèvres étaient attachés de petits morceaux de bois qui les rendaient pendantes; du reste, ces hommes furent bien traités; on leur fit de petits présents, afin que le souvenir de ces bons traitements les disposassent à se montrer plus humains eux-mêmes envers leurs prisonniers.

En même temps que des sauvages, il nous arriva des animaux inconnus, et entre autres, un goinac: c'est un animal gros comme un veau, dont il a la

forme; il n'est pas méchant; aussi personne, quand il passe, ne fuit-il son approche.

Mon commerce, que je voyais prospérer, me présageait un bel avenir, et, parmi mes acheteurs, je comptais les princes du Brésil. Un jour, en passant dans ma rue, un de ces princes, encore enfant, aperçut sur le devant de ma boutique un de ces petits violons que les maîtres de danse appellent *pochette*, et qui me servait d'enseigne. Son premier mot, en arrivant au château, fut de dire : Je veux le petit violon que j'ai vu à la boutique du marchand français, et, dès le lendemain, je vis arriver un grand valet tout galonné, rouge comme une écrevisse; il me dit qu'il venait chercher le petit violon qui me servait d'enseigne. Je décroche l'instrument et je le donne au valet, qui m'en demande le prix : — C'est quinze francs, lui répondis-je. Un Français, qui était occupé à lire dans ma boutique, me dit à voix basse : — Vous voyez bien que l'acheteur vient de la part de la princesse; vous ne prenez pas assez cher. — C'est vrai, dis-je, mais le prix vient d'être annoncé, il n'y a pas à y revenir. Cependant, le valet, après avoir bien examiné le violon, demanda l'archet, que je ne lui avais pas encore montré, et en le lui remettant je dis : — C'est dix francs. — Mais, reprit notre homme, l'un ne va pas sans l'autre. — Sans doute, répondis-je, mais chacun des deux objets se paie à part. En m'entendant, le Français se prit à dire : — Voilà dix francs qui sont habile-

ment rattrapés! Le domestique, après avoir fait plusieurs observations, finit par dire : — Donnez-moi l'archet, et il me remit les vingt-cinq francs, puis s'en retourna au palais avec son acquisition. — Combien a-t-il coûté? demanda la princesse. — C'est, dit le valet, quinze francs pour le violon et dix francs pour l'archet. — Comment, deux prix; mais jamais ces deux objets n'ont été vendus séparément; le Français qui vous en a demandé ce prix est un voleur. Puis, se retournant vers ses dames, elle ajouta : — Voyez donc comme ces Français sont voleurs! Dans la journée, la petite princesse, qui voyait son frère avoir un violon, voulut en avoir un aussi. Le lendemain, le valet qui était venu la veille à ma boutique, s'y représenta et dit : — Je viens chercher un autre violon. Je lui en remis un. — Combien? me dit-il. — Vingt-cinq francs. — Mais, c'est trop cher; on ne vend jamais un violon sans son archet. — C'est comme cela qu'on vend ces objets dans notre pays. — Savez-vous ce que la princesse a dit hier à propos de votre manière de vendre? — Non. — Elle a dit que vous étiez un voleur. Du reste, il avoua qu'on avait fini par en rire au château. Le petit prince et la petite princesse pour qui les violons avaient été achetés, sont, le premier, l'Empereur actuel du Brésil, et l'autre, la princesse de Joinville, de France.

Nous reçûmes alors des nouvelles de notre camarade Laperle, qui était allé au Chili. Il nous mandait que la traversée avait été pénible, et le

cap Horn difficile à doubler; que là on apercevait des montagnes de glace et qu'on avait eu à souffrir du froid, souffrance d'autant plus grande qu'on venait de quitter un pays chaud. Il nous donnait un bon souvenir de Dimet et de nos autres amis; il ajoutait : « Nous ne savons pas encore si nous réussirons; nous ne faisons que d'arriver à Santiago. Mes amitiés à M. Catillion. »

Je fus très-satisfait d'avoir reçu des nouvelles de mon bon camarade Laperle, et comme sa lettre m'arrivait un dimanche, je me décidai, dans la joie que j'éprouvai, à fêter cette journée en allant à la chasse avec mon petit nègre Louis. J'avais, pour cela, acheté un fusil à deux coups. Nous allions aussi chasser aux papillons, et aux oiseaux, que nous cherchions à prendre avec de la glu. Dans une de ces parties et quand nous nous trouvions au milieu d'une forêt, nous aperçûmes un superbe oiseau perché sur un arbre. Je dis à Louis : « Regarde bien où il tombera. — Oui, Monsieur, me répond-il. » J'ajuste l'oiseau et j'ai le bonheur de l'atteindre; il me semble bien du moins le voir tomber; Louis prétend l'avoir vu également. Il cherche, je cherche de mon côté; mais rien. Je monte sur un monticule très-élevé pour mieux voir, ou du moins pour regarder plus loin; mais, à peine étais-je au sommet, qu'il s'écroule en m'entraînant sur les arbres et sur les taillis; peut-être par mon poids avais-je décidé sa

chute. La frayeur que j'en ressentis fut si grande, que je m'en retournai en réfléchissant au danger auquel je venais d'échapper; car j'aurais pu être enseveli sous l'éboulement de ce monticule. Je me trouvais alors au pied d'une colline que bordait une route, lorsque je vis à peu de distance un équipage, dans lequel je reconnus le Molermort, personnage de la plus haute distinction. Aussitôt qu'il m'aperçut, un fusil sur l'épaule, et qu'il put se faire entendre, il me dit : « Bonjour, signor Français, faites-vous une bonne chasse? — Monseigneur, lui répondis-je, je n'ai pas à m'en louer aujourd'hui. —Vous serez plus heureux une autre fois, ajouta-t-il. » Puis il me fit, en s'éloignant, le salut d'usage, en passant la main au travers de la portière de sa voiture, en agita les cinq doigts comme une marque de familiarité, et me fit un signe de tête des plus aimables, auquel je ne m'attendais pas d'un personnage si haut placé. Voici maintenant comment j'ai connu Son Éminence : J'ai déjà dit que le Molermort était le confesseur de la Reine. Ce prélat, un des meilleurs et des plus agréables hommes du pays, était aussi mon client; je lui fournissais tout ce qui avait rapport à la toilette, et mon ancien patron lui vendait ses ameublements. Il me connaissait pour avoir été attaché à la maison de M. Lefranc. Il aimait beaucoup notre nation. Il entrait chez moi, s'y asseyait et causait des heures entières ; sa conversation était gaie et instructive. Il parlait fort bien le français

et infiniment mieux que moi; il se plaisait à s'entretenir de mon pays et me disait : « Parlez-moi de votre brillant Paris, j'en écouterai avec plaisir les moindres détails; c'est, je crois, ajoutait-il, la plus belle ville du monde, le centre de la civilisation, où les arts et les sciences florissent mieux que partout ailleurs. » Ce digne prélat ne se lassait pas de s'étendre en éloges sur la France.

J'appris bientôt qu'on avait signalé un bâtiment français, car Bourdin vint me dire : « Ma femme et ma belle-sœur sont arrivées; ma belle-sœur est entrée chez mon cousin l'abbé. Il a bien reçu ma femme, mais le soir il a fallu s'en aller les mains vides. D'un autre côté, le travail ne va pas ou du moins rapporte très-peu; donc, mon cher Gendrin, je ne suis pas heureux; j'ai maintenant à soutenir, en plus, ma femme et mes deux enfants; il faut que je travaille; j'avais compté sur mon vieux moraliste, mais il s'est contenté de prendre ma belle-sœur. Quant à ma femme, il ne lui a rien donné; seulement, il m'a encore remis trois cents francs en or; en me disant : « Voyez à vous tirer d'affaires. » Malheureusement il m'avait rencontré, il y a quelques jours, comme je sortais de prendre un petit verre avec Bernard, avec lequel j'avais renoué connaissance; m'ayant accosté il me dit : « Bourdin, vous avez bu; oui, vous buvez. » Il est fâcheux pour moi de l'avoir rencontré ce jour-là, ayant eu tant de soin, lorsque j'allais chez lui, de ne rien prendre. J'ignore où je vais

me loger; nous ne pouvons rester chez Vendome, où nous sommes trop à l'étroit; je suis bien à plaindre. » En l'entendant, j'eus pitié de lui et je dis à Louis : « Va nous quérir un pot de vin. » Puis je cherchai à consoler le pauvre Bourdin, bien que j'eusse à lui reprocher de m'avoir pris une partie de mon linge chez le nègre qui nous blanchissait tous deux; mais il était malheureux, je devais oublier ses torts et ne me souvenir uniquement que des petits services qu'il m'avait rendus quand nous étions à bord, où il partageait avec moi tous ses petits repas et le profit de ses imaginations de cuisinier improvisé; aussi ne le quittai-je qu'avec peine, en lui voyant les yeux humides, car il avait pleuré plus d'une fois pendant son récit. Je lui serrai affectueusement la main, et ne pus m'empêcher de comparer son sort avec le mien, qui alors était heureux.

Boulard, envoyé, comme je l'ai dit, au Chili, par M. Lefranc, avec des marchandises, laissa à Rio-Janeiro, sa femme et sa petite fille, âgée de huit ans. Son ménage, jusque-là, passait pour être charmant. Madame Boulard, fort gentille, avait une jolie tournure, un sourire gracieux, en un mot, c'était une de nos plus belles françaises de Rio, à quoi il faut ajouter l'amabilité qui caractérise les femmes de notre nation. Une telle personne ne pouvait qu'attirer l'attention de nos jeunes gens, qui papillonnaient sans cesse autour d'elle. Aussi en résulta-t-il, que, douée d'un cœur

trop tendre, elle ne put résister aux attaques souvent renouvelées de l'un de ses adorateurs et aux ennuis du veuvage. Elle s'enflamma et succomba aux discours qu'il lui tint. C'est ce qui malheureusement arrive aux femmes comme aux hommes, surtout près l'équateur, où le sang est plus chaud que dans nos contrées tempérées. Les jeunes gens, qui, dans tous les pays, ne manquent jamais de prétexte pour faire leur cour aux dames, venaient, comme d'habitude, causer avec M. Lefranc, qui ne sachant pas prévoir ce qui devait arriver, ne put conjurer le péril où se trouvait cette jeune femme, confiée par Boulard sinon à la garde de mon ancien patron, du moins à sa surveillance. Mais ce dernier, dans son aveugle confiance, ne soupçonnait rien; moi, qui voyais, de mon établissement, qui se trouvait situé vis-à-vis de la demeure de madame Boulard, tout ce qui s'y passait, je crus, dans l'intérêt de M. Lefranc, à qui je devais de la reconnaissance, lui confier ce que je savais à ce sujet; mais mon ancien patron, au lieu de m'écouter et de croire ce que je lui disais, reçut mal mon rapport et traita de calomnie certains bruits qui commençaient à se répandre. Néanmoins, parmi les adorateurs de la belle, il y en avait un qu'elle préférait aux autres; cet heureux mortel était un de nos voisins et plus d'une fois j'avais remarqué leurs allures. Un jour, de bon matin, la dame part avec sa petite fille, comme pour faire une promenade, à laquelle elle s'était

assez habituée, même du temps où son mari résidait à Rio. Onze heures sonnent, l'heure du déjeûner arrive et madame Boulard n'est pas de retour. On supposa qu'elle avait prolongé sa promenade et on ne fut pas autrement inquiet; mais pourtant vint aussi l'heure du dîner et personne n'arriva. A huit heures du soir, même absence; c'est alors que M. Lefranc, ne sachant que penser, s'informa dans le voisinage si quelqu'un n'aurait pas vu madame Boulard, et n'apprenant rien qui pût le tranquilliser, il alla prendre conseil de sa sœur, qui l'engagea d'instruire la justice de cette absence. Il prit ce parti, et la nuit se passa dans de grandes inquiétudes. Le lendemain matin, mon ancien patron revint me demander si je savais des nouvelles; je lui répondis que je n'avais entendu parler de rien. Bientôt l'émotion s'empara de nous tous, lorsque vers les neuf heures du matin, arriva chez M. Lefranc, la petite fille, abattue, les yeux rouges et tenant un billet adressé à mon ancien patron et conçu en ces termes : « Monsieur, je suis une malheureuse, je ne puis survivre à mon déshonneur; au reçu de cette lettre, je n'existerai plus. Je vous demande pardon de l'inquiétude que je vous ai causée et de mon ingratitude pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi. Je suis trop coupable envers mon mari pour jamais oser reparaître devant lui et soutenir sa présence..... Adieu.... Adieu pour toujours!!... »

On pressa l'enfant de dire où elle avait passé la

nuit, et la petite fille, avec toute la naïveté de son âge, nomma la personne soupçonnée. M. Lefranc courut à l'endroit indiqué. Pendant ce temps, la bonne mademoiselle Rose questionna l'enfant, qui lui apprit que sa mère avait beaucoup de chagrin, qu'elle lui avait dit, en pleurant, d'aller porter à M. Lefranc la lettre qu'elle venait de lui remettre, et qu'au moment de la quitter, sa mère l'avait pressée tendrement sur son cœur en la couvrant de baisers et en lui répétant plusieurs fois : Va, va, mon enfant; et comme elle se disposait à s'en séparer, sa mère la retenait, et, avec un surcroît de tendresse, la pressait encore plus vivement sur son sein; elle la tenait sur ses genoux et ne pouvait la laisser partir. Cette pauvre mère, plus malheureuse encore que coupable, sentait son cœur se déchirer à la pensée que les embrassements qu'elle donnait à sa fille étaient les derniers que celle-ci recevait d'elle. Ses pleurs inondaient le visage de son enfant, qui, ne sachant d'où pouvait provenir l'excessive douleur de sa pauvre mère, ne pouvait prononcer que ces mots : « Maman!... maman!... » car son jeune cœur se brisait devant ce tableau navrant, devant ce désespoir, qu'elle ne comprenait pas!... Ah! si les larmes de cette femme infortunée eussent pu effacer sa faute, elle en avait assez versé pour se réhabiliter aux yeux de tous! C'est dans ces tristes dispositions que l'enfant quitta sa mère, qui lui répétait, sans pouvoir s'en séparer : « Ma pauvre fille, que le Ciel veille

sur toi!... Va, va, mon enfant, tu reviendras... » M. Lefranc arriva et nous raconta ce qui se serait passé un moment avant cette malheureuse catastrophe. Olivier aurait dit le matin à madame Boulard : « Retournez chez vous, je vous en prie. — Mais, je ne le puis, aurait-elle répondu, vous m'avez perdue. » Le jeune homme insistait pour qu'elle partît : « Allez-vous-en, lui disait-il; mais elle répliquait : — Comment pourrai-je reparaître devant M. Lefranc et mademoiselle Rose, qui depuis hier sont inquiets de moi, ne sachant pas ce que je suis devenue : c'est impossible; » et c'est alors qu'elle écrivit ce fatal billet dont j'ai parlé, et en chargea sa fille; elle sort ensuite de la maison de son amant sans dire un mot et court vers un des points de la plage le plus éloigné et où ne se trouvait personne. Elle se met à genoux, paraissant faire une prière, car elle levait les mains au Ciel. Après quelques instants de recueillement, elle se lève et va se précipiter à la mer. Pendant ce temps, on était à sa recherche. Olivier court, comme tout le monde, lorsque l'on apprend, par des nègres qui l'avaient vue se jeter dans les flots, qu'elle s'était donnée la mort. Ce furent ces mêmes nègres qui guidèrent les Français à la recherche de l'infortunée madame Boulard. On retrouva son corps mutilé, qu'on déposa sur le bord de la mer. On se rendit au consulat pour y faire la déclaration du suicide; le consul députa le chancelier pour constater ce déplorable événement. A cette

affreuse nouvelle, l'amant rentra chez lui, rédigea l'acte d'affranchissement de son nègre, le lui remit et le fit sortir. Il se disposait à se tirer un coup de pistolet, quand il s'aperçut qu'on en avait ôté la pierre, prévoyance de son commis, à qui il avait fait part de l'intention de se détruire, si l'on ne retrouvait pas vivante madame Boulard. Persévérant dans le dessein de se donner la mort, il mit le feu à l'amorce de son pistolet au moyen d'une allumette dont il se servit et se fit sauter la cervelle. Le coup fut entendu dans le voisinage. On retourna une seconde fois au consulat; le chancelier fit ouvrir la porte de la maison, et comme il y régnait une grande obscurité, le commis, qui entra le premier, heurta du pied le cadavre sanglant de son patron. Cet événement jeta une profonde tristesse parmi les Français de Rio, ainsi que chez une partie des habitants, qui plaignirent sincèrement le sort de ces jeunes gens. Tous nos compatriotes qui se trouvaient à Rio-Janeiro, assistèrent au convoi d'Olivier, qui fut généralement regretté. C'était un beau et bon jeune homme, d'une taille élégante et aux manières distinguées, ayant reçu une belle éducation et sachant bien se présenter dans le monde, où il était accueilli avec plaisir; il jouissait en outre d'une belle fortune. Tous ces avantages réunis causèrent sa perte et celle d'une bonne et excellente femme, qui n'aurait probablement pas oublié ses devoirs sans le concours des circonstances que la faiblesse humaine

n'a pu ni prévoir ni éviter. Ces dangers, que certaines gens n'ont jamais courus, les rendent inflexibles pour les malheurs d'autrui : mon Dieu, dans la même position, peut-être feraient-elles pire!

Quant à la sépulture de la pauvre madame Boulard, elle fut des plus tristes; son malheureux corps fut jeté sans pitié dans la fosse commune, sans autre linceul que ses vêtements, qu'on ne lui avait pas ôtés, sans avoir dit ou fait dire pour elle, pauvre pécheresse, la moindre prière pour le pardon d'une faute dont elle sut se punir avec tant de rigueur, quoique tout le blâme appartînt à celui qui l'avait perdue. Malgré sa faiblesse, cette femme a prouvé qu'elle était à plaindre, puisque son erreur lui a coûté la vie!...

Aussitôt après ce malheur, je fus prié, moi et plusieurs Français, d'aller la reconnaître pour attester son identité. Hélas! quel triste et douloureux spectacle!!...

Je fus distrait de ces affreuses pensées par les confidences que vint me faire Catillion, ancien patron de Laperle, qui projetait un voyage aux Mines.

Je revis aussi Valdestin, qui arriva chez moi faire quelques achats; il était alors dans l'intérieur des terres, ne faisant pas de brillantes affaires; c'est dommage : il aurait dû tenir à son projet de former un établissement de limonadier; il a manqué d'énergie et n'a pas su mettre à profit le concours que voulaient lui prêter Dupont, et surtout M. Lefranc; mais, dans ce monde, personne

ne voit ses propres fautes; il est utile que le temps et les hommes nous les montrent.

Autre contrariété : Pinchon, commis de M. Lefranc, jeune homme intelligent, veut le quitter pour aller former un établissement à Montévidéo ou au Chili. M. Lefranc essaie, mais en vain, de le détourner de ce projet. Son départ aura lieu dans six semaines. Voilà donc encore une fois M. Lefranc qui se trouve seul, et n'ayant plus que moi pour l'aider, quand cela m'était possible, dans ses travaux de tapissier, qui, dans ce moment, n'étaient pas très-actifs. Le départ du Roi avait ralenti le mouvement des affaires; aussi avions-nous tout le temps d'assister aux divertissements auxquels donnait lieu la fête de la Princesse. Parmi ces divertissements était un combat de taureaux, spectacle nouveau pour moi, et auquel assista toute la famille du Régent. En raison de cette solennité, tous les bâtiments de guerre, tous les navires, toutes les chaloupes, toutes les pirogues étaient pavoisés; là se montraient les grands de l'État en costumes magnifiques, puis tous les valets en grande livrée; ils s'approchèrent pour complimenter les Princes, ces mêmes enfants pour lesquels j'avais vendu des petits violons, et qui étaient venus avec leurs gouvernantes dans des voitures séparées; là aussi se trouvait le grand Molermort, le confesseur de la Reine.

Pour surcroît de bonheur, on signale un bâtiment français. Je cours au port; après une longue

attente on me remit deux lettres : l'une pour M. Lefranc, l'autre pour moi ; cette dernière était fort grosse. Je présumai qu'elle renfermait les factures des marchandises qui m'avaient été expédiées ; il était nuit, je ne pus la lire. Je ne résiste point au désir de savoir ce qu'elle m'annonçait ; je saute à bas de la pirogue, je paye mon batelier et je m'avance vers la Grande-Rue, qui déjà était magnifiquement éclairée. Dans ma précipitation, je m'embrouille en lisant, je n'y vois plus ; j'entre alors chez Plane, le garçon coiffeur de Lambert, qui était chez lui avec sa femme, et je lui demande, ce qu'il m'accorde volontiers, la permission de lire ma lettre. Que l'on juge de ma surprise en voyant ce fatras de papiers ; je crus d'abord, à voir tant de chiffres et de détails, que la justice avait tout fait vendre chez mes parents ; mais, revenu de ma stupeur et en lisant plus attentivement, je vis, hélas ! qu'on m'annonçait la mort de mon père, et que les papiers qu'on m'envoyait étaient l'inventaire fait après son décès. On m'annonçait aussi que ma mère se portait bien, que mon frère aîné avait été malade, qu'une personne désignée par mon père, avant son décès, devait être chargée du pouvoir que j'avais fait avant de partir.

On me disait, en outre, de garder pour moi le prix des marchandises reçues de France, comme valeur répondant à la dot qui nous était donnée à chacun pour notre mariage ; on se chargeait de

payer les franges de soie et de coton qu'on m'avait expédiées.

Je restai quelque temps anéanti par les nouvelles que je venais de recevoir. Je m'inquiétais d'abord d'avoir à garder trois mille francs; je pouvais me ruiner aux colonies, et j'aurais mieux aimé les savoir en sûreté en France; mais il n'était pas en mon pouvoir de rien changer à ma situation; il fallait l'accepter telle qu'elle était, et je tins pour bon tout ce qui s'était fait.

Outre que notre commerce allait peu depuis le départ de la cour, j'eus le malheur d'être volé d'une montre en or, ce dont je ne m'aperçus qu'en rangeant ce qui était sous les vitrines; une autre fois, on me vola un bocal de pommes de cannes argentées, ce qui me fit une perte assez forte. Deux hommes en manteaux, qui étaient entrés dans ma boutique sous prétexte d'y faire des achats, avaient commis ce larcin. Je les surveillais bien un peu, vu qu'ils m'inspiraient des soupçons, mais ils avaient profité de ce que j'avais un moment tourné le dos. Ces vols sont assez fréquents; voilà pourquoi, à Rio-Janeiro, on met les comptoirs tout à l'entrée des boutiques, comme pour en abriter l'intérieur. Il arrive maintes fois qu'on ressaisit les objets dérobés dans les mains des nègres. Un gros personnage fut un jour vu, par ma négresse, me volant des pommes dorées; il les mit dans sa poche et sortit à reculons, pour qu'on ne pût s'apercevoir que sa poche était rebondie.

CHAPITRE VIII.

UN NÈGRE M'ACHÈTE UNE MONTRE.

Un jour, un nègre vint m'acheter une montre. Il est, me dis-je en moi-même, assez extraordinaire qu'un nègre achète une montre; mais, enfin, il me la paye et s'en va. Six semaines après, j'entends frapper de grand matin à ma porte; étonné de ce bruit, je me lève et demande : « Qui est-là? — Patrouille, telle fut la réponse. » J'ouvre alors, et un nègre, s'approchant, me dit : « N'est-ce pas, Monsieur, que vous m'avez vendu une montre? — Je reconnais le nègre et je réponds affirmativement. « Vous le voyez, reprit le nègre en se retournant vers la patrouille, je vous ai dit la vérité. » Alors le chef de la patrouille me dit : « Vous avez vendu une montre, mais est-ce bien celle-là? » Ce disant, il m'en montrait une qu'il tenait à la main. « Non, lui répondis-je, la montre que j'ai vendue est française, et celle que vous tenez est anglaise. » On emmena mon homme. Au bout de quelques jours, je fus invité à passer chez le magistrat pour signer la déclaration que j'avais faite; on me reçut très-poliment et on se borna à prendre, pour constater le fait qu'il s'agissait d'éclaircir, toutes les précautions que nécessitait ma qualité d'étranger.

Je n'aurais pu, en effet, rien écrire dans la langue du pays, dont je ne connaissais pas les usages.

J'ai tout lieu de croire que l'acheteur de montre alla à Cayabos; du reste, je n'en entendis plus parler.

L'histoire de ce nègre qui cherche à s'approprier le bien d'autrui, me fait penser à Bourdin, qui se bornait, lui, à vouloir hériter de l'abbé Lalin. Je le rencontrai un jour dans la rue, où il passait et repassait sans cesse depuis l'arrivée de sa femme; il me dit : « Le vieux moraliste est mort; entrons, ajoute-t-il, je vais te conter cela. Oui, il est mort, et figure-toi qu'il me tenait en surveillance comme un enfant, et que moi, pour l'amadouer, pour tirer de lui quelqu'argent, je me prêtais à tout; mais ma docilité ne m'a servi à rien, il ne m'a rien laissé; ma belle-sœur a tout; je me trompe, il m'a laissé quelque chose; devine-le, je te le donne en cent. — Enfin, que vous a-t-il laissé? — Sa soutane; oui, sa soutane. Figure-toi que j'ai assisté à l'ouverture du testament; après avoir attendu avec une grande impatience l'arrivée du tabellion, celui-ci vint enfin et commença sa lecture; pas un mot ne me concernait; je ne tenais pas sur ma chaise. — Comment, dis-je, rien n'a été donné à votre femme? — Rien. — Rien à vos enfants? — Rien. — Pas possible. — C'est comme cela; je n'ai rien. » En me faisant ce récit, Bourdin buvait deux verres de vin contre moi un; j'avais soin de l'encourager. « Quand, poursuivit-il, la sœur de ma femme eut reconnu avec satisfaction qu'elle avait tout, elle vint à moi, tenant

la soutane, et me dit : — Voilà ce que je suis chargée de vous remettre. — J'étais muet et pâle de colère; puis, saisissant le legs qui m'était fait, je le lançai au milieu de la chambre, en disant : « Qu'il aille à tous les diables; et, me levant furieux, je me disposais à sortir, quand ma femme me dit : — Mais la succession laissée à ma sœur reviendra ou à nous ou à nos enfants. Ma belle-sœur ajouta : — Je vous donnerai quelque chose. Alors je me suis rassis; ma belle-sœur a fait mettre des verres sur la table; je me résignai à boire quelques rasades pour noyer mon chagrin; car, de temps en temps on est bien obligé, pour se distraire, de boire un petit coup. » A la fin de notre entretien, il me dit, en me serrant la main : « J'ignore ce que je vais devenir; j'ai envie d'aller aux Mines ou dans l'intérieur des terres. » Je ne sais ce qu'il est devenu ; j'ai seulement appris que son fils était mort à dix-neuf ans.

Les prétentions et les regrets ridicules de Bourdin au sujet de l'héritage de son cousin, l'abbé Lalin, me remettent en mémoire une mortification éprouvée par un jeune homme nommé Grandcœur, commis de notre voisin, M. Fleury, marchand de nouveautés; mais Grandcœur avait à se plaindre, avec bien plus de raison que Bourdin, parce que celui-ci n'avait été trompé que dans ses espérances déçues et plus ou moins fondées, tandis que l'autre se trouvait blessé dans son amour fraternel, par la plus froide indifférence et par l'oubli presque com-

plet qu'on fit long-temps de sa personne. Voici, à ce sujet, son récit; c'est lui que je vais laisser parler :

« Mon père, M. Grandcœur, nous dit-il, propriétaire et commerçant à Saint-Germain, eut cinq enfants, moi compris; l'un mourut en bas âge, un autre au champ d'honneur. Mon père était si parfaitement bon, que, malgré sa famille, déjà nombreuse, il prit à sa charge trois enfants d'un de ses beaux-frères, qu'il perdit, disant qu'ayant bien su élever les siens, il saurait en faire autant pour ceux du frère de sa femme.

» L'étendue du commerce de mon père l'obligea d'avoir un dépôt à Paris, où ma mère me donna le jour. Nous reçûmes une certaine éducation; on nous donna à chacun un état; moi j'entrai dans un magasin de nouveautés, et l'aîné de mes frères apprit le commerce de mon père. Paris parut être pour moi la ville la plus convenable pour me procurer un avenir. J'entrai plus tard chez M. Fleury, qui avait déjà plusieurs autres commis et qui, dans l'espoir de faire un négoce plus considérable, eut l'idée d'ouvrir une maison de nouveautés au Brésil, où il m'emmena avec lui et où j'étais très-bien. Il y avait environ deux ans que je demeurais à Rio-Janeiro lorsque j'appris la mort de mon excellent père. Je ne puis, Messieurs, vous décrire la douleur que me causa cet événement.

» Quelques mois après ce malheur, mon patron eut avis que des marchandises pour son compte

étaient arrivées chez M. Dufrayer, négociant et notre correspondant à Rio-Janeiro. M. Fleury fut de suite les reconnaître, comme c'est l'usage ; puis, de retour chez lui, il me dit :—M. Grandcœur, vous passerez chez M. Dufrayer, qui a quelque chose venant de France à vous remettre. — Quelque chose venant de France pour moi, me dis-je ; ah ! merci, merci, mon Dieu ! je vais donc recevoir des nouvelles de ma mère, de mes frères, de ma famille, que j'aime encore plus, si cela se peut, depuis que je suis éloigné d'eux... Ah ! pauvre Grandcœur ! réjouis-toi bien, ta joie ne sera pas de longue durée. Hélas ! quelle déception t'attend !... Je cours chez notre correspondant, enchanté que j'étais. Arrivé dans les magasins, je vois d'abord des commis chuchoter à ma vue, puis j'entends qu'ils se disent : Le voici ! L'un d'eux vient à moi et me demande, d'un air goguenard, ce que je veux ? — Je lui réponds que M. Fleury m'a dit de passer, parce qu'on avait quelque chose venant de France à me remettre. — En effet, me dit-il, c'est un paquet à votre adresse. En disant cela, il prend dans un coin un petit ballot, qu'il pose devant moi, sur le comptoir. A la vue de ce paquet tout déficelé, parce qu'il avait dû être ouvert à la douane, et que je referme vivement dans une toile d'emballage des plus communes qui lui sert d'enveloppe, et d'où s'échappaient des parties d'étoffes de différentes nuances, qui ne me paraissaient pas être leurs

couleurs primitives; à la vue, dis-je, de cet envoi, je perds contenance, je deviens pourpre, je sens le cœur me battre avec violence dans la poitrine, tant j'éprouve de confusion. Je demande, en balbutiant, ce que je devais pour l'entrée en douane de ce paquet? — Rien, me répond le commis le sourire sur les lèvres. — Et pour le port de France au Brésil? dis-je. — Ah! mon Dieu! ajoute-t-il de même, cela est si peu de chose qu'il ne vaut pas la peine d'en parler. Ah! certainement, que le port, quel qu'il fût, valait mieux que ce que je recevais. Enfin, je remerciai et sortis tout penaud d'avoir, bien involontairement, fait rire de moi. Je pris un nègre, que je chargeai de ce petit ballot; car vous savez, Messieurs, qu'un blanc ne doit rien porter ici. J'avais hâte d'arriver chez mon patron, et je courais plutôt que je ne marchais. Je disais au nègre qui, ne pouvant me suivre, restait toujours en arrière : — Allons, nègre, avance donc! Je le lui répétai tant de fois, qu'il finit par me dire, avec un air narquois, du moins je le crus ainsi : — Signor, ne craignez rien, je n'ai pas envie de me sauver avec votre paquet; je préfère l'argent de ma commission. De retour à la maison, je passe promptement dans le magasin, et de là dans mon cabinet, et, ouvrant une malle, j'y fourre le ballot, avec la précaution de n'être pas vu de mes camarades, car mon embarras eût été encore plus grand. Il faut que je vous dise que cet envoi, qui venait de Paris à Rio-Janeiro, et auquel

on avait fait faire uue traversée de 2,500 lieues pour arriver jusqu'à moi, m'avait été fait par un membre de ma famille fort près parent, et que ce paquet contenait, quoi? un habit-veste en nankin passé de couleur, où deux corps comme le mien auraient pu tenir; un pantalon à raies bleues, déteint à force d'avoir été lavé; un gilet fond blanc à pois bleus, une fois trop grand, et une paire de guêtres. Voilà tout ce que renfermait ce ballot, qui ne valait pas le port de Paris à Saint-Cloud.

» Que l'on s'imagine maintenant les rires et les quolibets de tous mes camarades, qui finirent par connaître cet envoi.

» Certes, j'honore trop la mémoire de mon père pour ne pas vénérer ce qui peut lui avoir appartenu; mais n'eût-il pas été plus convenable et surtout plus digne, de la part de ceux qui m'ont envoyé un pareil héritage, de le conserver chez eux comme un souvenir de leur amour filial, que de me l'avoir expédié au-delà des mers et si loin de mon pays? Cette pensée saugrenue ne peut avoir été suggérée que par un esprit étroit et mesquin, une ame des plus petites et un cœur froid et insensible, dépourvu de tout sentiment fraternel. Et pourtant, Messieurs, continua Grandcœur, j'avais prouvé à ma famille, n'étant pas encore moi-même dans l'aisance, combien j'aimais à me rappeler d'elle, en lui envoyant divers cadeaux : entre autres, des bagues en or, comme preuve de bons souvenirs; des petites caisses contenant des

confitures sèches. Tout cela, Messieurs, fut bien reçu, parce que ça ne coûta rien, pas même les moindres frais de transport; mais il n'en fut pas ainsi pour un autre cadeau que je leur fis plus tard, en leur envoyant des confitures d'une autre espèce que les premières, fort recherchées même au Brésil, et d'un assez grand prix à Paris. J'avais confié ces confitures, du poids d'au moins 12 à 13 kilogr., à un compatriote qui, revenant en France, avait eu l'obligeance de s'en charger. Elles ne coûtèrent donc rien pour la traversée; mais, au Havre, on dut payer quelques petits frais de douane, qui furent réclamés par la personne qui présenta mon cadeau à mon parent; celui-ci, pour ne pas payer quelque chose qu'on lui réclamait, dit, en nasonnant, à mon compatriote : — Eh bien! Monsieur, puisqu'il faut payer pour le port de ces confitures, gardez-les. Ainsi, pour ne pas débourser quelques francs, on eut la vilenie de refuser cet envoi, qui valait dix fois la valeur de ce qu'on demandait. Quand ce n'eût été que par rapport à moi, à mon bon souvenir, à la dépense que j'avais faite pour l'achat de ces confitures, devait-on me faire une pareille injure? car c'était une grande inconvenance que de méconnaître mes bonnes intentions, en dédaignant mon cadeau, et cela pour ne pas débourser un prix très-minime; ces frais eussent-ils été le double, le triple de ce qu'on réclamait, il ne devait pas être refusé. Voilà, nous dit Grandcœur en terminant, combien les

membres d'une même famille diffèrent entre eux de sentiments. »

Nous le consolâmes de notre mieux. M. Fleury lui dit : « Mon cher Grandcœur, vous qu'on pourrait, à juste titre, surnommer *Boncœur*, je vous prédis qu'un jour vous serez récompensé de l'amitié que vous avez toujours portée et témoignée à votre famille, ainsi que de votre conduite et de votre grandeur d'ame, par l'estime et la considération dont vous jouirez parmi les honnêtes gens qui vous connaîtront et sauront vous apprécier ; tandis, qu'au contraire, le ridicule et l'abandon seront le partage des égoïstes aux cœurs froids et indifférents, qui ne voient et n'aiment qu'eux seuls... » *Allusion.*

Un extravagant du genre de Bourdin vint faire diversion au récit de Grandcœur, que nous avions écouté avec intérêt. Cet extravagant nous revint pendant que le premier partait pour les Mines : c'était notre ancienne connaissance Lambert, le coiffeur de la Reine, qui arrivait de Lisbonne. Il reparut dans la ville vêtu d'une manière encore plus grotesque qu'autrefois ; il avait une cocarde enrubanée, large comme une assiette, un air de matamore. A la nouvelle de son retour, on se rappelle tous les bruits scandaleux qui avaient couru sur son compte, on forme des groupes dans le voisinage de sa maison ; il y entre, se plaint avec fureur qu'on ne lui ait pas envoyé les fonds qu'il avait réclamés ; puis, saisissant tous les objets qui

étaient dans la montre de sa boutique, comme peignes, brosses, pots de pommade, etc., il les jette à la tête du commis coiffeur, par lequel il se prétend outragé dans son honneur de mari. Le pauvre commis, qui se trouve pris comme dans une souricière et qui n'a pas eu le temps de fuir, est à moitié assommé. « Oui, criait-il, je sais ce qui s'est passé pendant mon absence; je n'entends pas cela; je vais porter plainte au consul, dévoiler l'indigne conduite de ma femme; je veux que tout le monde la connaisse. » Les voisins accourent à la porte, à la grande satisfaction de sa femme, qui implorait du secours. On courut chercher M. Lefranc, qu'on ne trouva pas d'abord; mais qui, arrivant enfin, emmena chez lui son beau-frère, qui menaçait toujours d'aller chez le consul, et qu'on avait toutes les peines du monde à contenir. « Comment, s'écriait-il, je n'aurai pas le droit de coucher chez moi; qui donc m'en empêchera ? » A ces cris, je sors de ma boutique et vais voir ce qui se passe. Or, il faut vous dire que notre homme jouait la comédie; que sa colère était simulée, et qu'il n'était nullement de ces maris qui prennent les légèretés de leurs femmes au tragique; il n'avait voulu que faire du bruit et annoncer son retour. On lui demanda d'ôter son immense cocarde; il n'en voulut rien faire. « C'est, disait-il fièrement, la cocarde de mon souverain, je ne l'ôterai pas. — Calmez-vous, lui disait M. Lefranc, vous ne pouvez rester chez ma sœur dans l'état d'exaspération où

vous êtes; vous ne pouvez non plus aller ce soir chez le consul; demain on verra. » On le détermina enfin à rester; on lui fit un lit sur l'établi où l'on coupe les tissus. Telle est la scène qui se passa chez cette excellente madame Lambert, qui vint un jour chez moi me payer quelques menus objets avec un billet falsifié, et dont la valeur, au moyen d'une surcharge, avait été triplée; j'eus beaucoup de peine à le lui faire reprendre quand je me fus aperçu de la fraude. On devine que la dame avait été vivement impressionnée par ce qui venait de se passer; des voisines furent obligées de venir la délacer et la mettre au lit. On ramassa tous les débris des objets cassés, grace aux soins de M. Lefranc, qui allait et venait sans cesse; mais le dégât n'en fut pas moins considérable. Quant au malheureux commis, il fut obligé de déguerpir, après avoir été copieusement aspergé de parfums. Comme tout finit dans ce monde, les deux honnêtes époux se remirent en bonne intelligence; le calme, comme cela arrive en mer, succéda à la tempête. Plus d'une fois on avait représenté à Lambert qu'il était imprudent à lui de laisser sa femme seule dans un pays comme le Brésil, où les passions sont vives, où les sens parlent si haut; il n'avait fait que rire de tout ce qu'on lui disait. Quant à mon patron, M. Lefranc, il souffrait singulièrement de tout ce scandale; il était humilié de voir son beau-frère se complaire, pour ainsi dire, dans son déshonneur; il songeait même à

quitter le pays, à vendre l'établissement qu'il y avait formé; je l'en dissuadais de mon mieux et cherchais à relever son courage; je lui faisais comprendre, d'ailleurs, que la vente d'un établissement comme le sien n'était pas facile.

Je trouvai une distraction à tout cela dans une partie de chasse, genre de plaisir que j'avais abandonné depuis ma chute du haut d'un rocher éboulé. Je dis donc un jour à Louis : « Dispose tout pour notre excursion; fais-toi beau; prends des provisions, pain, viande, vin, fromage. » Quant à moi, je me mis à remonter les batteries de mon fusil, batteries qu'il faut tenir dans l'huile si on ne veut pas qu'elles se rouillent, ce qui arriverait infailliblement, quoique dans un pays aussi chaud que le Brésil; alors nous partons, en suivant une direction toute différente de celle que nous avions prise la dernière fois, c'est-à-dire en allant du côté des aqueducs.

Nous ne sommes plus une douzaine de chasseurs, comme au temps où nous allions à l'habitation de Gabriel, et où Tartière nous chantait sur toute la route les couplets d'une chanson française dont les échos d'alentours répétaient les refrains :

Je suis Français, mon pays avant tout.

Tartière, je m'en souviens, était celui qui avait une caisse de fusils et qui nous en prêtait; je ne devinais pas que ce même Tartière, six ans plus tard, dans une position différente et dans un pays

éloigné, nous ferait entendre les mêmes chansons et que j'écrirais sous sa dictée la fin des couplets dont je n'avais d'abord entendu que le commencement.

Cependant nous nous mettons en route. « Il faut, disais-je à Louis, que tu rapportes aujourd'hui trois douzaines d'oiseaux pour notre dîner de demain; les plumes et les pattes seront pour toi. — Oui, Signor, oui, Monsieur. » Dans les bois, je suis obligé de manger avec mon suisse, car il n'y a pas d'antichambre; mais, n'importe, je ne tiens pas à établir de distance entre nous; Louis, en attendant, fait bien son service. Tout nous présage une bonne chasse; nous dédaignons les oiseaux-mouches, bien qu'ils soient de charmants oiseaux; ils sont violets de corsage et rouges à la gorge; une partie de leur plumage est azurée, la variété de la couleur charme la vue. « C'est avec leurs plumes, dis-je à Louis, que l'on te fera un lit. — Oui, Monsieur, me disait-il. — Tu seras mieux couché que le roi du Congo; le Congo est-il ton pays? — Non, Monsieur. — De quel pays es-tu donc? — Je ne m'en souviens pas. — Eh bien! alors, met le couvert et n'oublie pas le vin, la galine, le fromage et le dessert que nous n'avons pas. » Nous nous mîmes à table par terre.

Nous avions pour musique le bruissement des insectes, qui redouble de force pendant la nuit; c'est à ne pas s'entendre; du reste, ce repas champêtre est charmant; la faim l'assaisonne. J'envoie

Louis chercher de l'eau aux rigoles qui alimentent les aqueducs, en lui recommandant de prendre garde aux animaux qui vont s'y désaltérer; car il n'est pas rare de voir des serpents et d'autres bêtes malfaisantes errer sous les voûtes de ces aqueducs. « N'oublie pas de boire avant de revenir et prends garde de casser mon verre, qui est en cuir; hâte-toi, je vois bien que nous n'aurons pas aujourd'hui nos trois douzaines d'oiseaux; allons, lève la table et serre l'argenterie, c'est-à-dire les couteaux; et puis, Louis, quelle heure est-il? — Moi pas savoir. — Consulte ta montre. — Moi pas en avoir. — Allons, allons, marchons et compte ta chasse; il est temps de retourner à la ville; nous en sommes à plus d'une lieue. »

Parmi les animaux qu'on trouve dans ces climats, il faut citer de très-gros lézards, qui ont au moins 80 centimètres de long; des serpents d'une énorme grosseur, revêtus d'une peau aussi dure que celle d'un cheval et couverts d'écailles comme des poissons. On y trouve aussi des tatous, petit animal gros comme une poule, ayant quatre pattes, et de même couvert d'écailles; il ressemble à un petit cochon; la femelle a une poche sous le ventre pour y mettre ses petits. Il faut citer l'ours fourmillier, ainsi nommé parce qu'il se nourrit de fourmis; il est gros comme un petit chien, a le museau allongé comme le renard. Il y a une quantité d'autres animaux qu'il serait trop long de désigner.

Les insectes sont très-communs au Brésil; il en est qui ont 10 à 15 centimètres de longueur, d'autres qui ont des serres et des mâchoires avec lesquelles ils font des blessures fort dangereuses. Il en est aussi une autre espèce qui infestent ce pays et se nomme *baratte;* il est long et large comme le doigt, répand l'odeur de la punaise des bois et dévore papier, carton et une infinité d'autres marchandises. Voici ce qui m'est arrivé au sujet de ces insectes :

Un jour, j'achète une caisse de petits objets en cire, tels que des saints, des bonnes vierges, des enfants jésus, des bergers et bergères, des petits moutons, et beaucoup d'autres articles également en cire. Quarante-huit heures après mon achat, il me prend fantaisie de visiter ces marchandises; mais, quelle fut ma surprise, en voyant les ravages causés en si peu de temps par ces affreuses barattes. Tous les objets contenus dans cette caisse étaient plus ou moins endommagés : aux uns il manquait un bras, aux autres une jambe; celles-là n'avaient plus de tête, celles-ci étaient entièrement rongées; les petits saints étaient croqués, les vierges dévorées; les bergers, bergères et moutons n'étaient plus reconnaissables; enfin, c'était un vrai carnage.

Néanmoins, je fus encore assez heureux pour trouver un marchand très-intelligent, à qui je vendis un prix raisonnable les sujets les moins abîmés, qu'il sut remettre en assez bon état pour

en tirer parti; en sorte, qu'au résumé, ma perte fut de peu de chose.

Après la digression causée parce que j'avais à dire des barattes, je reviens sur les dangers auxquels on s'expose en fréquentant les bois du Brésil; car, indépendamment des animaux redoutables et des bêtes venimeuses qui s'y trouvent, ces bois sont aussi le refuge des nègres qu'on appelle *marrons.*

Ce sont ceux qui se sont enfuis de chez leurs maîtres et qui, dispersés dans la campagne, y vivent indépendants; ils sont fort à redouter, comme le prouvent les crânes et les squelettes que l'on trouve parfois dans les taillis, et qui révèlent leurs assassinats. Les nègres peuvent vivre dans les bois; ils se nourrissent de bananes, de plantes, de légumes sauvages qu'ils connaissent, et de ce qu'ils dérobent la nuit dans les habitations.

Ce sont là des détails que je devais donner à propos de ma chasse, dont je rapportais vingt-huit oiseaux. Chemin faisant, je dis à Louis : « Conte-moi une histoire de ton pays? — Moi pas savoir. — Avez-vous des chiens en Afrique? — Non, Signor. — C'est donc vous qui les remplacez? — Non, Signor. — Y a-t-il chez vous un soleil, une lune? — Oui, Signor. - C'est bien heureux. Avez-vous des chevaux? — Non, Signor. — Sommes-nous encore loin de la maison? — Je ne sais pas. — Allons, va, petit paresseux, et prends garde de marcher sur quelque bête venimeuse, comme cela

t'es arrivé un soir, où tu es venu me dire : Signor, une biche m'a mordu au pied, qui était effectivement tout ensanglanté. Je courus chez le pharmacien chercher un remède qui te sauva ; mais ici, dans les bois, il n'y en a pas; nous n'avons rien pour te guérir. » Enfin, après une heure de marche, nous arrivâmes à notre demeure. Je dis à Louis : « Prends de la lumière et va te coucher, sans oublier de mettre la chasse à l'abri des chats. »

C'est l'occasion de vous dire que ce petit nègre, dont je suis assez content, a un petit commerce. Je lui ai fait placer, attenant à la montre de ma boutique, une vannette, où il étale de l'amadou, des allumettes et autres menues marchandises; et, en même temps qu'il s'occupe du débit de ces objets, il surveille ma boutique, examine les mains des acheteurs suspects. Je l'avertis de prendre garde, en lui marchant légèrement sur le pied, si je le vois inattentif; mon petit commis comprend ce que cela signifie. Une fois l'acheteur parti, Louis reprend sa place sur son tabouret et tout rentre dans l'ordre.

« Maintenant il s'agit, lui dis-je, d'utiliser notre chasse, de plumer les oiseaux, d'apprêter le dîner. » Ces préparatifs de repas sont un fréquent sujet de querelles entre Louis et moi. Je ne puis pas lui faire comprendre que les feuilles de ferblanc, sur lesquelles on va chercher les mets, doivent être lavées, non pas à l'eau froide, mais à

l'eau chaude; c'est toujours la première qu'il emploie; j'ai beau lui représenter que par-là il ne peut les rendre propres, qu'il y laisse une odeur de graisse; n'importe, il s'éloigne au lieu d'exécuter mes ordres. Quand il me voit occupé avec une pratique, je n'ai que le temps de lui dire : « Arrête. » Il se voit pris, devine ce qui lui est réservé, prévoit l'examen auquel va être soumis son travail, s'attend à une correction; j'ai beau user de rigueur, il est, sur ce point, incorrigible. Du reste, nous étions bien ensemble, quoiqu'il eût plus à se louer de moi que je n'avais à me louer de lui.

Un soir (car il faut que je parle des petites choses comme des grandes, et que j'inscrive ici ce qui m'est arrivé avec un nègre pendant que j'habitais Rio), un soir, dis-je, un nègre passe devant ma porte et me dit : « Signor, voulez-vous m'acheter un serpent à corail ? » Et, ce disant, il me le fait voir attaché à un bâton avec des lianes; car les nègres savent que les étrangers aiment à faire des collections d'animaux. L'animal en question était absolument rouge, rouge comme du corail; les voisins accourent pour le voir; il était vraiment remarquable. Je demande au nègre quel est son prix, et nous convenons que je lui donnerai cinquante centimes. Il s'agissait de le mettre dans un bocal. Comme je n'en avais pas, mon patron va chez lui en chercher un, qu'on remplit d'esprit-de-vin, pour conserver l'animal; mais il s'a-

gissait de l'introduire dans le bocal. Il y avait là six à sept personnes, mais aucune n'osait s'en charger; toutes avaient peur. On ôta l'esprit-de-vin du vase, et le nègre offrit d'y faire entrer le serpent. « Prends garde, lui dis-je, de le laisser échapper; je n'oserais pas, si cela arrivait, coucher ici; mets-toi dans la rue, avant de faire ta besogne. » Les voisins s'y opposèrent, craignant de voir l'animal se réfugier chez eux; je regrettais mon achat. Louis, de son côté, quoiqu'il se rappelât avoir vu des serpents dans son pays, tremblait comme la feuille. Le nègre parvint à faire entrer d'abord la tête du serpent dans le bocal; le reste du corps suivit; on referma le vase, et, au moyen d'un entonnoir, on y reversa l'esprit-de-vin. Tout le monde recula d'effroi pendant l'opération. Quand elle fut faite, on vit le reptile monter et descendre, s'allonger, se replier sur lui-même et bondir dans sa prison; j'avais craint vivement qu'il ne s'échappât, et, quand chacun se fut retiré, nous restâmes avec lui pour dormir dans sa société. Je fis cadeau de ce serpent à M. Lefranc, au moment de mon départ pour le Chili.

Comme nos voisins doivent jouer un rôle dans cette histoire, il est bon que je les fasse connaître à mes lecteurs.

Vis-à-vis de ma maison était celle de Chabrie, bijoutier; il avait pour joaillier Cajet, homme de quarante ans et aussi bon qu'intelligent, puis

Charles, qui était un jeune homme de vingt ans. Leur commun patron était un homme doux, entreprenant, d'environ trente ans; ces trois personnes reparaîtront plus tard.

Vers ce temps, un bâtiment est signalé au Castel, montagne des signaux, au pied de laquelle sont nos habitations. Le bâtiment annoncé est anglais; il vient du Chili; peut-être m'en apporte-t-il une lettre. M. Lefranc se rend à bord pour savoir s'il y a des nouvelles de Boulard; il apprend qu'il n'y en a pas, mais que Boulard est en route pour le Brésil, où il ne doit pas tarder à arriver. Quant à moi, j'ai une lettre de mon ami Laperle. Cette lettre m'est apportée par M. Lefranc, qui, en me la remettant, me dit : « S'il y a quelque nouvelle de Boulard, veuillez me les communiquer. » Voici le contenu de la lettre :

« Mon ami Gendrin, nous avons formé un établissement, Raibaut et moi; l'ouvrage abonde; nous gagnons beaucoup d'argent; nous en avons tant, qu'au lieu d'un sac ordinaire pour l'y mettre, nous avons un grand bas de laine; vous vendriez heureusement ici les objets de votre commerce, qui manquent entièrement dans ce pays; ce serait un moyen de doubler vos capitaux. J'ai vu Boulard; il est reparti pour le Brésil, n'ayant pas, je crois, fait ici de brillantes affaires, faute de capacité pour réussir. La ville où nous sommes s'appelle *Valparaiso,* ce qui signifie *Vallée du Paradis*. Le climat est à peu près celui de la France, bien que nous soyons

au milieu de neiges éternelles; mais ces neiges ne sont qu'au sommet des montagnes qui nous environnent, et qu'on appelle *les Andes* ou *Cordillères*. Sans pouvoir vous dire au juste quelle est ma position, je me félicite d'avoir quitté Rio-Janeiro. Mes compliments à M. et à madame Catillion et à leur famille, ainsi qu'à M. Lefranc. Je vous souhaite à tous beaucoup de succès dans vos affaires. »

La personne qui a écrit cette lettre est aujourd'hui millionnaire. Elle qui disait avoir renfermé tout son avoir dans un bas de laine, occupe aujourd'hui un rang élevé dans le monde; c'est mon ami Laperle, mon ancien camarade du Brésil.

Quelques jours après l'arrivée du bâtiment, Catillion vint me voir; il se plaignait de n'avoir pas reçu de nouvelles de Laperle. Je lui fis lire ma lettre en lui disant : « Il ne vous a pas oublié; êtes-vous toujours disposé à aller au Chili avec la pacotille en question? Cela vous sourit-il? — Oui, ce sont mes intentions. »

J'allai voir ensuite M. Lefranc, à qui j'annonçai que Boulard était en route pour revenir. Avait-il fait ou non de bonnes affaires? Il n'en disait rien.

De là l'idée d'un voyage au Chili nous vint à tous. Le voisin Chabrie ne faisait que m'en parler, puis son garçon joaillier, puis Charles, puis beaucoup de Français; enfin, moi-même, je me laisse tenter. Un tel voyage présente de grandes difficultés; mais le désir du gain nous pousse, et nous revenons sans cesse sur le même sujet. D'autre

part, on hésite; je me dis à moi-même : Laperle prétend que je vendrai bien mes marchandises, mais cela est-il certain? Il peut se tromper; ici le commerce va mal, mais il peut se ranimer. Chabrie, qui s'aperçoit de mon hésitation, la combat de son mieux, me promet des bénéfices immenses; pour moi, je veux, avant de me décider, voir le retour de Boulard, qui me donnera des renseignements exacts.

En attendant, je réfléchirai au parti que je dois prendre. Je vous dois un petit détail sur les habitudes religieuses des habitants de ce pays, qui affectent beaucoup de dévotion. Voici un petit fait qui le prouve.

Une procession passe, une de ces processions où l'on porte des statues de la vierge et des saints sur des espèces de charpentes lourdement ornées, et qui exigent le concours de dix personnes, membres de confréries, lesquelles se détachent parfois des autres pour aller quêter au profit de la Madone. Un jour, un de ces hommes entre chez moi, vêtu ou plutôt chamarré d'or et de soie, comme ils sont habituellement; il tenait une bourse à la main. « Signor Français, me dit-il, avez-vous des tabatières à double fond? — Elles sont prohibées et pour cause, lui répondis-je. — Ce qui n'empêche pas, reprit-il, qu'on n'en vende en contrebande. — Sans doute, répliquai-je, le vendeur dit *non* et le commerce dit *oui*, quand il y a de l'argent à gagner. — Enfin, continue-t-il, vous devez en avoir.

Je le regarde attentivement, et reconnaissant qu'il n'est pas un agent de police, je le fais passer dans le fond de ma boutique et lui montre plusieurs tabatières, qu'il examine, en se montrant plus préoccupé de la qualité que du prix. Il me demande ce qu'elles valent? — Quinze francs, dis-je. Il compte ce qu'il a dans sa bourse et n'y trouve que six francs. — Attendez, me dit-il, je vais faire ma tournée, et dans un moment je vous rapporterai les neuf francs qui me manquent. Effectivement, il revint au bout d'une heure, acheva de me payer et me dit : — A présent, je vais travailler pour la Congrégation. » Je ne saurai raconter toutes les ruses, toutes les gaudrioles au courant desquelles il voulut bien me mettre. Je voyais souvent de ces mêmes personnes, qui venaient causer avec moi et m'achetaient toujours quelque chose, notamment quand passait une procession, dont les haltes se renouvelaient souvent; quelqu'un d'entre eux la quittait pour me demander si je n'aurai pas des livres à lui vendre, et ajoutait, en me frappant légèrement sur l'épaule : « Ne craignez rien, on vous les payera tout ce qu'ils vaudront. »

CHAPITRE IX.

PROPOSITIONS D'UN PLANTEUR.

Il venait souvent chez moi un Français, ayant une habitation de planteur à cinq ou six lieues de la ville, et qui, tout en m'achetant quelque

chose, me disait : « Vendez toutes vos marchandises, venez avec moi, nous nous associerons pour la culture des cafeyers et des cotonniers, et l'exploitation du charbon ; vous ferez aussi bien fortune à la campagne qu'à la ville. » Il y avait six mois qu'il me faisait ces mêmes propositions ; un jour, je lui dis : « Demain, dimanche, c'est fête ; expliquez-moi la route que j'ai à prendre pour aller chez vous, je m'y rendrai. » C'est convenu ; le dimanche venu, je donnai à Louis ce qui lui était nécessaire pour ses repas, et l'enfermai dans la maison, où il avait la liberté de se promener dans la cuisine et le jardin ; puis je me mis en route pour me rendre à l'habitation de mon homme. Je traversai des bois et des montagnes, promenade fort peu amusante pour moi, qui n'aime guère les champs ; mais, enfin, c'était un petit voyage curieux à faire. Le chemin me parut trois fois plus long qu'il n'était, par suite de l'ennui que je ressentais au milieu des taillis, des petits sentiers solitaires montant ou descendant toujours, interrogeant par intervalles des nègres, qui me répondaient : « Vous y êtes, Monsieur ; voyez, c'est derrière cette montagne, qui est à une lieue et demie d'ici. » Puis, après l'avoir traversée, j'en rencontrais une autre ; je croyais toujours arriver et je n'arrivais jamais ; j'en avais assez avant d'y être. Après avoir fait plus de trente questions pour savoir où est mon planteur, je l'aperçois, et, l'abordant : « C'est bien

heureux, lui dis-je; enfin, nous voilà; à vous entendre, c'était tout droit, et, au contraire, c'est une suite de monts interminables. » Mon hôte eut soin de me faire quitter mes chaussures, qui me blessaient, m'en donna d'autres, où j'étais plus à l'aise; en outre, il me fit rafraîchir avant de me montrer son habitation. On sert le dîner; mon futur associé avait fait des frais : une galline ou poule, trois plats, une salade d'oranges, d'ananas, de bananes et d'autres friandises; il a voulu me faire mordre à l'hameçon, c'est bien; mais le séjour de la campagne n'est pas mon fait. Le dîner fini, il fit venir tous les nègres et tous les mulâtres, qui défilèrent devant moi comme une garde montante. Nous descendons ensuite dans le cafeyer; il me parut beau, mais je ne suis pas à même d'en juger; cependant, mon hôte me fit parcourir toutes ses possessions, et plus je marchais, moins je me sentais de goût pour mon futur métier de planteur. On voyait bien qu'il avait le désir de me tenter. — C'est bien, c'est bien, disais-je; mais, néanmoins, je réfléchissais; le jour qui tombait, ne contribuait pas à m'égayer; le temps me paraissait long; toutefois, n'en disons rien. Quand la nuit fut tout-à-fait venue, je fus heureux, parce qu'elle faisait cesser l'ennui que j'éprouvais; mais le moment de me coucher n'était pas arrivé; il me fallut entendre le long détail de tous les avantages de la chacre, c'est-à-dire de la campagne; puis le détail des revenus de l'ha-

bitation; il y en eut pour quatre heures avant de pouvoir dormir. Je me suis bien promis, comme le corbeau de la fable, qu'on ne m'y prendrait plus. Je reposai mal, car j'étais couché sur des cocons de coton, ce qui me faisait souffrir de l'excès de chaleur; je ne pus, pour ainsi dire, fermer l'œil toute la nuit.

A trois heures du matin, je dis à mon hôte : « Je vais me lever, il est temps de partir. » Je ne fus pas long à faire mes dispositions, car j'étais presque resté tout habillé. « Voulez-vous déjeûner? — Merci, c'est trop matin. — Eh bien! prenons un verre de vin, ou de la *gordiente* (boissons du pays). — Comme vous voudrez, et puis en route. — Je passerai, me dit-il, chez vous dans une quinzaine de jours. — C'est bien, je vous attends. » Mon plus vif désir était de reprendre le chemin de la veille; j'avais hâte de regagner la maison. Je puis dire que cette route m'a prodigieusement ennuyé; je voyais à peine et seulement par intervalles; puis les branches des taillis que j'avais à traverser me fouettaient le visage; en outre, je craignais les malfaiteurs, les nègres marrons. Je marchais au moins trois heures dans l'obscurité; il y a bien des pas à faire; mes souliers, qui m'avaient blessé la veille, me font souffrir de nouveau; je les retire trois lieues au moins avant d'arriver à la ville et je marche nu-pieds, seulement avec mes bas, à travers les mêmes sentiers raboteux que j'avais parcourus la veille. Dans l'un de

ces sentiers, je veux prendre mon mouchoir, mes gants tombent, et, en croyant les ramasser, je prends un crapaud; vous jugez de l'empressement avec lequel je le lâchai, en le sentant s'agiter entre mes doigts. Ce voyage se continue sans autre incident. J'arrive à la ville, et, approchant de chez moi, je remarque qu'il y a quelqu'un à ma porte : c'est une négresse qui se baisse et reçoit quelque chose par le dessous, qui paraissait blanc; c'était une brosse à dents et un peigne à retenir les cheveux, que mon Louis échangeait contre une friandise. Je repris mon bien et donnai, pour prix du libre échange, un coup de pied à la négresse, en lui disant : Et d'une, voilà pour toi. J'ouvre la porte; mon jeune homme s'était réfugié au fond du jardin; je l'appelle, disposé que j'étais à rendre touchant mon entretien avec lui; le bonjour que je lui donnai fut une claque, mais je ne tardai pas à m'apaiser. Ainsi finit la partie de campagne; dès ce moment, j'en eus assez. On ne manqua pas de me demander ce que mon nègre et moi nous étions devenus la veille, et tout en répondant à ces questions, je me remis à mes affaires, très-fatigué. Quant à la réponse que mon planteur attend, elle n'exige pas de grandes réflexions, elle est toute faite; mais, du reste, mon voyage me donne lieu de décrire les travaux des nègres, et d'abord leur manière de transporter les marchandises. Les choses lourdes sont mises sur des voitures semblables à celles qu'on nomme

haquets à Paris, espèces de petits charriots, et qui sont les seules qui soient en usage au Brésil, si ce n'est un autre genre de voitures qu'on emploie rarement, et qui sont placées sur des roues très-hautes et dont les essieux, quand elles marchent, font entendre un bruit très-désagréable; ces dernières sont traînées par des bœufs, et les charriots par six ou huit nègres, qui n'ont pour tout vêtement qu'une écharpe de coton roulée autour des reins; leurs membres ruissellent de sueur, qui exhale l'odeur fétide de la punaise des bois. On n'a pas besoin de regarder pour savoir s'ils approchent, l'odorat les annonce.

J'ai vu peu de carrosses; ils ressemblent à des chaises de poste. Quant aux transports d'objets légers, on se sert de paniers qui ont 1 mètre de large; on les appelle des *cestes;* on les porte sur la tête. L'eau nécessaire aux usages de la vie domestique se transporte dans des cruches très-grandes, et qui tiennent deux seaux de France. Comme l'eau est à une faible profondeur, on ne peut y creuser des fosses d'aisance; de petits barils mobiles en tiennent lieu et sont emportés découverts sur la tête des nègres, pour en opérer la vidange. Ces esclaves, ainsi chargés, passent dans la ville, et même devant le palais et sous les croisées du Roi en plein midi. Un jour, un nègre passe majestueusement, ainsi chargé, devant notre établissement; mais soudain le tonneau se défonce et lui descend jusque sur les épaules. Impossible de se faire une

idée de sa situation; il était inondé; ajoutez qu'il faisait une chaleur excessive, qu'il n'y avait pas d'eau dans les rues. On donna un balai à ce pauvre diable, en lui intimant l'ordre de nettoyer le devant de notre porte et celle de notre voisin, qui se trouvait être un restaurateur. Quant à moi, j'étais à l'abri de ces inconvénients; j'avais un jardin dans lequel un puits avait été creusé pour me procurer de l'eau; elle était saumâtre mais bonne, du moins pour arroser le devant de la porte; j'en fournissais aux voisins pour toute espèce d'usage. Le puits était en partie l'ouvrage de Louis, qui avait été tout surpris de voir arriver l'eau et qui m'avait souvent répété : « Signor, elle ne viendra pas.—Va toujours, lui disais-je, tu verras. » Quand nous fûmes à huit pieds de profondeur, elle commença à sourdre; il accourut à moi aussitôt, en disant : « Signor, la voilà. — Je t'avais annoncé son arrivée, répondis-je. » Nous encaissâmes l'eau, en mettant dans le puits deux tonneaux l'un sur l'autre.

En parlant de mon logement et de mon jardin, je suis amené à dire que j'avais un cabinet que je louais parfois à des Français. Mon premier locataire fut Condé, auquel succéda M. Revelle; ce pauvre malheureux, homme excellent de tous points, après dix ans de patience, avait fini par faire fortune; puis ses affaires terminées, se trouvant content et heureux, il perdit la tête, et devint fou. Ce ne fut pas sans peine qu'on détermina un

capitaine de navire à le reconduire en France; il y était depuis six semaines, et demeurait avec sa sœur à Paris, quand il se précipita du haut du Pont-Neuf, dans la Seine, où il se noya volontairement.

Quand il était à Rio-Janeiro, il donnait aux passants tout ce qu'il avait sur lui, montre, chaîne, clef, cachet. A moi, il me remit de l'argent pour les pauvres; mais comme il n'y en a pas à Rio, je le rendais à la personne qui gérait la fortune du pauvre insensé; il parlait souvent des églises, et jusqu'alors il n'y avait jamais été; ce qui lui fit perdre la raison, c'est l'excès de la joie, c'est le bonheur, peut-être aussi fut-ce un excès de chaleur, comme Berteau, dont il sera parlé plus tard.

Peu de jours après, on signala deux bâtiments, un français et un anglais, qui arrivaient du Chili; nul doute que Boulard ne soit à bord. M. Lefranc y court tout ému, le visage cramoisi et portant sur sa physionomie une inquiétude que je remarquai; nous nous demandons comment Boulard, s'il est revenu, prendra ce qui est arrivé pendant son absence. Sa petite fille est là sur la porte à l'attendre. Elle pleure de joie. Mademoiselle Rose l'embrasse et lui dit : que si son père est à bord, il ne tardera pas à venir à elle; l'enfant rentre, sort, revient, n'y tient plus; je regarde de mon côté, à l'extrémité de la rue, où je crois qu'il viendra; sur ces entrefaites, Ca-

tillion accourt me voir et me dit : « Boulard est ici, il est avec M. Lefranc chez sa sœur. » Eh bien! me dis-je, voilà qui me décidera à accepter la proposition qui m'a été faite; le désir de voyager s'empare encore une fois de moi; Chabrie entre dans le même moment et me dit : « Ils sont arrivés; nous allons savoir à quoi nous en tenir; » en cet instant, nos gens entrent tous ensemble chez mon ancien patron; la petite fille saute au cou de son père; mademoiselle Rose verse des larmes; les voyant s'attendrir, les pleurs coulent de tous les yeux, on se serre la main; Boulard paraît avoir été instruit de quelque chose par Gabriel, qu'il avait rencontré quand l'un allait au Chili et quand l'autre en revenait, comme je l'expliquerai bientôt.

Après quelques moments passés à se donner des témoignages d'amitié, Boulard entre dans l'intérieur de la maison; je les laisse seuls pendant les premiers moments, avec l'intention d'aller à lui plus tard; Chabrie et Catillion s'en retournent chez eux, ne voulant pas les gêner dans leur entretien. Au bout de quelque temps, Boulard vint droit à moi, encore tout ému et sous le coup de la terrible nouvelle qu'il venait d'apprendre. Nous nous mîmes à causer de son heureux retour, de tout ce qui pouvait lui être agréable, des affaires de son commerce; je lui demande ensuite des nouvelles de Laperle, dont il m'apporte une lettre avec des compliments de Richaud, de Dimet, de Gabriel et de nos autres anciens camarades. Après dix minutes d'entretien, il me pria

de l'excuser s'il me quittait sitôt; et, en disant qu'il avait beaucoup à faire, il s'en alla ; à chaque instant on venait me demander ce qu'il avait dit; mais répondais-je, je n'ai pas eu le temps de causer avec lui; nous verrons plus tard où en sont les affaires au Chili et comment y va le commerce.

Pendant quelque temps je vois Boulard aller et venir avec mon patron, et reprendre son train de vie habituel; peu de jours après, il vint me trouver, et, sans me parler de son malheur domestique, il m'entretint d'affaires commerciales avec le Chili. Voilà, me dit-il à la vue de mes marchandises, voilà des objets qui se vendraient parfaitement à Santiago. — Je l'écoutai, sans lui témoigner le moindre désir de me rendre dans cette ville; je me bornai à le questionner sur le genre d'articles qui convenaient au pays.—Nous en causerons plus tard, me dit-il ; je repars dans deux mois pour la France; en attendant, je vais terminer mes comptes avec le capitaine qui m'a amené.

Parlons maintenant de la grande affaire : M. Lefranc, pour se disculper vis-à-vis du mari, disait que l'intrigue des deux amants s'était nouée chez Gendrin; mais toutes ces allégations étaient mal fondées; seulement, comme je devais de la reconnaissance à mon ancien patron, je ne voulais pas faire connaître quelle avait été son imprévoyance; et comme il avait mal reçu mes avertissements, quand je lui avais dit : « Je crois que la dame s'engage dans une mauvaise voie, » et qu'il m'avait répondu comme un homme qui est sûr du contraire,

et que les accusateurs de madame Boulard étaient de mauvaises langues, je suis obligé, pour écarter tout soupçon d'avoir aidé au succès de l'intrigue, de rappeler un fait, c'est que tous les frelons qui voltigeaient autour de l'abeille étaient des amis de mon patron comme les miens, qu'ils entraient librement chez moi comme chez lui, parce que, dans les colonies, les compatriotes sont bien plus libres qu'en France les uns avec les autres. L'amant de madame Boulard entrait chez moi quand il le voulait, comme s'il eût été de la maison, sous prétexte d'examiner des marchandises; M. Lefranc, qui dans cette affaire a manqué de prudence, s'en prend à moi; mais, en cela, il n'est pas juste.

Boulard, depuis son retour, venait à la maison; mais à son air, je voyais bien qu'il me dissimulait quelque chose; quoique poli, il n'était plus le même avec moi. Un dimanche, nous allâmes avec plusieurs Français promener ensemble; on prit des rafraîchissements plus que de coutume, et le vin, comme on sait, délie la langue; Boulard alors me prit par le bras, ralentit la marche et donna aux autres le temps d'aller en avant; puis il me dit : « M. Gendrin, je ne vous en veux pas; je sais tout, et de plus, je sais aussi que l'intrigue s'est nouée dans votre maison, où se donnaient les rendez-vous; plusieurs personnes me l'ont dit. A ces paroles, je devinai celui qui les avait prononcées, le son me fit deviner la cloche; je reconnus, en un mot, l'œuvre de M. Lefranc; alors, avec énergie je niai le tout, et je dis que ma boutique étant

ouverte à tout le monde, le jeune homme avait pu y entrer comme un autre; que j'ai été trompé le premier, et que si des bruits, ce que je n'ignore pas, m'ont fait accuser de complicité, je persiste à les déclarer faux, absolument faux. — Je vous répète, répliqua Boulard, que je ne vous en veux pas; c'est un malheur, il n'y a plus à en parler. — Sans doute, repris-je, c'est un immense malheur; Boulard me prit la main et la conversation en resta là. » Il continua de revenir à la maison et de me donner des renseignements sur les affaires de commerce au Chili. Les lettres de ce pays, les récits de Boulard, tous les entretiens où cet objet est ramené, me montent l'imagination; je ne me possède plus; la raison cesse de se faire entendre à mon esprit; d'autre part, mes voisins, Chabrie, Charles et Cajet, qui sont décidés à partir, viennent me l'annoncer; j'hésite; je vois, d'un côté, des chances de fortune; d'un autre côté, des chances de ruine. Chabrie a déjà arrêté son départ et celui de Charles. L'ami Cajet se trouve embarrassé pour compléter le prix de son passage; il calcule qu'il lui en coûtera moins d'aller à Buénos-Ayres qu'au Chili. « Mon cher Cajet, lui dis-je, si trois cents francs vous sont nécessaires pour aller au Chili, je les tiens à votre disposition; » Cajet me remercia et me dit qu'il profiterait ou ne profiterait pas de ma bonne volonté, suivant qu'il se déterminerait pour l'un ou pour l'autre des deux pays; puis il me quitta en me serrant la main.

Si l'un de nous à un reproche à se faire, c'est

moi. Cajet était mon voisin et garçon joaillier de Chabrie; il était le plus grand priseur de tabac de ma connaissance; il en prenait pour quarante centimes par jour; j'étais son fournisseur et je lui donnais bonne ou mauvaise marchandise, suivant qu'il me plaisait. Ce n'était pas bien de ma part, je l'avoue; aussi est-ce ici une confession que je fais, et où je comprends mon patron, qui m'encourageait dans mes espiégleries. J'ai promis de tout dire, et même ce qui n'est pas en ma faveur. Je dois ajouter, qu'ayant dans ma boutique de vieux tabacs provenant du fonds que j'avais acheté, je les mélangeais à ma manière avec les tabacs nouveaux et faisais passer le tout ensemble. Cajet était mon consommateur privilégié de ce qu'on appelle *bois pourri;* les Brésiliens en ont eu leur bonne part; aussi, parfois, il s'apercevait de la chose, accourait à la maison et me disait : « Mon ami, donnez-moi donc d'autre tabac. — Choisissez vous-même, lui disais-je. Alors je levai ou plutôt je lui laissai lever les couvercles. — A la bonne heure, répondait-il, en voilà qui est bon; vous ne m'en donnerez pas d'autre quand je vous enverrai mon nègre pour en chercher. Voyez, dit-il, comme j'ai le nez rouge; cela tient au tabac que vous me vendez. — Je le prends, répondis-je, dans ce même vase où vous venez de le voir; demandez-le au nègre, je n'ai pas d'autre tabac. — Alors, me disait-il, il faudra que je renonce à priser pendant quelque temps. Le nègre revint me demander du tabac comme en avait pris son maître. —

C'est exactement le même, lui dis-je. » Toutefois, je cessai quelque temps de faire mon petit mélange, dans l'intérêt du nez de ma pratique, qui se guérit : en effet, un rieur d'en face s'en aperçut et me dit : « Eh bien ! cela ne va donc plus? notre homme est en bon état. »

Valdestin, lui, fumait, et comme il aimait à rire aux dépens d'autrui, je lui contai comment, par de petites supercheries, j'avais abusé de la confiance de Cajet et de bien d'autres. Aussi, quand Cajet venait à la maison, avais-je peine à m'empêcher de rire de voir la protubérance qu'il avait sur le nez, devenue toute rouge; cela était mal et j'en ai eu du regret.

Pendant que je suis à faire ma confession, il faut que je dise que, un jour étant au billard, peu de temps après que nous eûmes ouvert notre établissement, dix-huit mois environ après notre arrivée au Brésil, un jeune homme, garçon tapissier, se présenta chez nous; c'était ce qu'on appelle un *malin*, un *Parisien*, et il ne plut pas à M. Lefranc qu'il restât à Rio-Janeiro. Mon patron me dit : « Ne vous liez pas avec lui, je ne le recevrai plus ici; je refuse de l'occuper; il faudra bien qu'il déguerpisse, qu'il aille dans un autre pays; c'est de notre intérêt qu'il s'agit; il peut arriver ici un autre maître tapissier et il se trouverait tout prêt pour lui. Voyez, comme il cherche à tout connaître; il a déjà remarqué comment nous travaillons nos crins; j'ai même appris qu'il fait dans

la maison où il habite ce qu'il nous a vus faire ici; battez-lui froid. » Malheureusement le jeune homme s'imagina que c'était moi qui l'empêchait d'entrer chez mon patron, et il communiqua cette idée à plusieurs personnes, qui m'en parlèrent, et auxquelles je répondis : « Je ne suis nullement le maître; nos travaux sont d'ailleurs à peine suffisants pour nous deux. — N'importe, reprit-on, il dit que c'est vous qui l'empêchez d'entrer, et même prenez garde que si vous allez à l'estaminet il ne vous cherche querelle. »

M. Lefranc me dit, de son côté : « N'allez pas chez Martial. » Mais moi, dans la crainte de passer pour un poltron, je voulus m'y rendre. J'y trouvai mon homme; il ne parla pas. Quand le billard, qui était pris à mon arrivée, fut redevenu libre, nous nous mîmes à jouer, Dimet, Richaud et moi. Nous reparlerons d'eux plus tard. Mon homme prétendit que je jouais mal, qne j'étais un maladroit; je lui demande pourquoi il m'insulte, moi qui ne lui ai jamais rien dit.

Alors une vive altercation s'élève entre nous et amène une explication, à laquelle se mêlent nos amis, qui, à leur tour, se prennent de querelle. Le maître de la maison, Martial, est obligé d'intervenir. Pendant la discussion, on était allé chercher M. Lefranc, qui arriva de suite, et, grace à son intervention, tout s'arrangea pour le mieux, et chacun se mit à rire de notre vivacité; depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler de mon adver-

saire, et même je ne l'ai plus aperçu que rarement.

Pendant que je pense à raconter ces petites histoires détachées, je dois faire mention d'un fait douloureux pour nous. Nous vîmes un jour deux de nos compatriotes enchaînés avec des Piémontais, un Allemand et un Belge. Ces brigands n'avaient rien que comploté la saisie du trésor royal, qu'on ramenait des mines situées dans l'intérieur des terres; mais leur complot échoua. Ils savaient que, tous les six mois, on transporte à Rio-Janeiro le produit des fouilles, et ils devaient fondre sur l'escorte qui protége ces convois. Quoi qu'il en soit, ce fut pour nous un triste spectacle que celui de leur arrivée, sans compter qu'un Brésilien regarde comme Français tous ceux qui parlent notre langue; de sorte que tous les malfaiteurs passent pour nos compatriotes. On mit les coupables en prison; mais, peu après, le gouvernement brésilien, qui est fort indulgent pour les étrangers, les mit en liberté, à la condition qu'ils sortiraient de Rio-Janeiro. Nous eûmes beau protester contre la qualification de Français qu'on donnait à ces misérables, il nous fallut dévorer l'humiliation de passer pour être du même pays de ces brigands dont l'audace surpassait tout ce qu'on avait vu jusqu'alors.

CHAPITRE X.

MON PASSAGE POUR LE CHILI.

Après l'entretien que j'avais eu avec Cajet au sujet de mon voyage, je me remis à mes affaires; enfin, après avoir médité long-temps ce projet dans ma tête, et ne pouvant plus résister à la pensée qui me tourmentait, je me résous à partir pour le Chili, et mon premier soin fut d'aller m'informer du prix de mon passage auprès du capitaine du navire anglais qui était en partance; on me répond que le prix est de douze cents francs, pas un écu de plus, pas un écu de moins. J'offre mille francs, trouvant un peu exagérée la demande qu'on me fait, et croyant être plus heureux que Chabrie; mais le capitaine anglais demeure inébranlable. « Alors, lui dis-je, nous ne ferons pas d'affaire ensemble. » Puis, parlant au nègre qui m'avait amené : — Retournons à terre. Nous partîmes, en effet; mais, à mi-chemin, je dis au batelier : — Change de direction et va droit au navire anglais. — Oui, Signor, me répondit-il. Il vire de bord, et, au bout d'un quart-d'heure, nous voilà de retour au bâtiment. Je descends dans la chambre du capitaine et lui dis : — Je viens conclure, puisque vous refusez de rien diminuer du prix du passage; voilà un à-compte de cinq cents francs; mais à quand le départ? —

Dans trois semaines ou dans un mois au plus tard. » Il me donne un reçu et je reviens; maintenant il n'y a plus à se dédire. Arrivé à la maison, mon premier soin fut d'aller chez Chabrie pour l'informer de ma résolution; lui et Charles étaient plus contents que moi; quant à Cajet, rien n'est encore décidé pour ce qui le concerne. En sortant de chez Chabrie, je me rendis chez M. Lefranc, pour l'informer du parti que j'avais pris d'aller au Chili; il ne blâma nullement mon projet, et il dit à plusieurs personnes : « Je n'aurais pas pris sur moi de conseiller ce voyage à Gendrin, mais je crois sage à lui de le faire. » Je fus content de son approbation. Je parlai de mon futur départ à Boulard, qui le trouva raisonnable; Catillion, qui vint me voir, me dit : « C'est bien; voilà qui est décidé; vous me verrez aussi au Chili. » Quelques jours après, tous les Français de Rio-Janeiro étaient instruits de mon projet.

Il me restait à me défaire de mon établissement. M. Lefranc m'offre de reprendre la boutique qu'il m'avait cédée; seulement, les circonstances n'étant plus les mêmes; je ne pouvais en espérer le prix qu'elle m'avait coûté. Je la lui vendis donc quatre cents francs; c'était une perte de moitié, sans compter celle des dépenses que j'y avais faites et qui se montaient au double; il est vrai qu'avec M. Lefranc je n'y regardais pas de si près. Je la lui cédai donc, en traitant avec lui comme avec

un bienfaiteur. L'espérance de faire fortune au Chili me rend assez facile : je me défais de tout ce qui compose mon établissement; on me demande même si je veux vendre mon nègre, et on m'en offre mille francs, en remettant la livraison à plus tard. J'achète des caisses; j'emballe mes marchandises les plus belles; je cède en gros toutes celles que je ne veux pas emporter. Avec le produit de ces ventes et mes autres fonds, j'achète des montres anglaises, de la bijouterie fine, des pistolets, que je mets dans une caisse séparée, pour pouvoir les soustraire à la visite de la douane en débarquant; en outre, j'emplis quatre grandes caisses de diverses marchandises; et puis, je fais deux forts ballots où sont, dans l'un des souliers, et dans l'autre des cannes. A la malle que je possède, et qui est très-spacieuse, M. Lefranc en ajoute une autre; j'y place ce que j'ai de plus précieux et que je compte débarquer en contrebande. J'emploie le mois qui me reste, jusqu'à mon départ, à bien disposer mes affaires; je travaille sans me préoccuper de l'avenir; j'oublie le passé. Toutefois, ma tête n'est pas tranquille; quelque chose que je ne peux définir me pèse au milieu de mes illusions. Chabrie et ses amis, pendant ce temps-là, continuent de m'encourager et de me souhaiter toute espèce de succès. Je suis le seul à douter.

Je n'ai pas d'autre souci que mon voyage; le reste m'est indifférent. Je n'écris pas en France

que je vais partir; j'étais mécontent de la conduite qu'on avait tenue à mon égard, et je comprenais plus que jamais que je n'avais à compter que sur moi-même. Je joue le grand coup; c'est quitte ou double; mais les réflexions étaient tardives. La chose était décidée, il fallait aller en avant. Chabrie, enchanté de m'avoir pour compagnon de voyage, vient me voir, me donne des conseils sur la manière d'opérer mon débarquement en contrebande; il a sur ce point une expérience personnelle. « Mettez, me disait-il, ce que vous avez de mieux dans les malles que le capitaine prend *gratis;* nous avons droit d'en avoir chacun deux. Quant aux petites caisses et ballots, tenez-les auprès de vous, pour pouvoir les débarquer plus aisément; mettez vos habits, votre linge, dans cette grande valise que vous avez apportée de France, » et que je tenais de mon père; on aurait pu y mettre un traversin, tant elle était vaste. Je suivis exactement tous ses bons avis; il ajoutait : « Marchez, n'ayez pas peur, je serai là pour vous seconder. » Et, en effet, Chabrie avait dix ans de plus que moi, et beaucoup plus d'expérience; c'est lui qui se chargea de nous obtenir des passe-ports pour nous trois. Quant à Cajet, il vint me remercier de l'offre de trois cents francs que je lui avais faite, et me dire qu'il n'en profitait pas, qu'il allait à Buénos-Ayres, et que, s'il se décidait à passer au Chili, il s'y rendrait par le désert et par les Cordillères des Andes. « Toute-

fois, dit-il, avant votre départ, je veux, pour vous remercier, que nous déjeûnions ensemble. » Je lui répondis que mon offre avait été toute cordiale; nous nous séparâmes, ainsi disposés à suivre chacun une direction différente.

A ce sujet, il faut rappeler que Chabrie était marié, qu'il avait deux enfants, une maison montée, plusieurs nègres; qu'en un mot, il était fort à son aise; d'ailleurs, homme bon et juste, comme il l'a prouvé par sa conduite, tel était mon compagnon de voyage. Les passe-ports qu'il s'était chargé de nous procurer coûtent de 75 à 80 fr., à quoi il faut ajouter 5 fr. pour le chancelier du consulat, plus 6 fr. pour l'interprète brésilien, qui se charge de dire vos noms, prénoms et votre destination; cette même personne se charge aussi de demander nos passe-ports dans les bureaux, et, grace à elle, on est en règle au moment de s'embarquer, ce qui vous sauve de grands embarras. Du reste, je ne suis nullement sûr de la réussite de mon voyage; seulement, je me dis : Si j'échoue, je n'aurai pas de reproche à me faire, car j'y ai mûrement réfléchi et personne ne m'a influencé; maintenant, je ne suis plus maître de ma conduite; mon prochain voyage ne ressemble en rien à celui que j'ai fait de France au Brésil ; alors tout était joie; aujourd'hui tout est sérieux; ce qui me préoccupe, ce n'est pas le péril de la traversée; non, ce n'est pas à cela que je pense; ce qui m'inquiète, c'est de savoir si je réussirai dans mes

opérations de commerce. Cela ne m'empêchait pas de continuer à faire mes préparatifs de départ.

Il m'en coûtait de livrer mon pauvre nègre. Louis, qui voyait tous ces apprêts, ouvrait des yeux démesurés; j'eus un instant l'idée de l'emmener avec moi; il eût fallu être dur pour le quitter sans regret. Je fus détourné de ma résolution par les observations de mes voisins et par la crainte de perdre Louis; dans les républiques où nous allions, il n'y a pas d'esclaves; j'aurais perdu mon nègre, que les maisons riches m'auraient enlevé; c'était m'y exposer d'une manière à peu près certaine, et cependant il aurait fallu être inhumain pour ne pas hésiter à me séparer de mon pauvre Louis. Boulard me dit à ce sujet : « Que pourrez-vous faire d'un enfant en mer? vous le verrez souffrir sans pouvoir le soulager; vous imaginez-vous, d'ailleurs, que le capitaine anglais vous le transportera pour rien? » Ces raisons étaient décisives; je me déterminai donc à le céder à un nouveau maître; je le conduisis chez ce dernier, et, le marché conclu, je le quittai. Le regard qu'il m'adressa en me voyant m'éloigner, eût ému le cœur le plus insensible. Je partis et lui s'en alla avec les autres nègres, desquels il était connu, parce qu'ils l'avaient vu souvent en venant acheter à ma boutique. Je me trouvai donc séparé de celui qui avait vécu trois ans de suite avec moi; cela était douloureux.

Toutes mes marchandises emballées, je n'eus

plus à m'occuper que de mon phosphore, qui avait servi à me créer beaucoup de briquets; puis j'avais acheté des moules en cuivre, fabriqué un flacon en plomb; tous ces objets étaient d'une vente certaine; ils étaient comme de l'argent; tout cela me coûta près de deux cents francs. C'est le même marchand qui me vendit la boîte en plomb et son couvercle, couvercle nécessaire pour le transport du phosphore, quand on ne veut pas s'exposer qu'il mette le feu; le flacon qui le contient doit être rempli d'eau, et renfermé dans un cylindre de plomb, garni extérieurement de son, qui l'empêche de se mouvoir; on soude ensuite le cylindre avec de l'étain et on le met dans une petite caisse en bois. Voilà les précautions que l'on doit prendre et que j'ai prises. J'avertis, du reste, le capitaine de la nature de ma marchandise, et il me permit de l'emporter; c'est Chabrie qui me conseilla de faire cette déclaration pour mettre ma responsabilité à couvert. Après avoir mis un fond de toile dans la plus petite de mes malles, je la remplis à moitié avec mes tabatières de prix et de ma plus belle bijouterie fausse; cela fait, j'y remis une seconde toile.

Cette partie de mes marchandises devait être débarquée en masse; celles que je remis par-dessus devaient être débarquées en détail, et, ce débarquement opéré, je devais remettre mes habits à la place qu'il laissait vide, pour masquer le double fond. Espérant que le tout passerait sans

difficulté, je n'oubliai pas non plus d'emporter une balle d'amadou; je vendis à M. Lefranc le crin de mon matelas, que je remplaçai par cet amadou; je me fis ainsi un nouveau matelas. Voilà mes moyens de transport. Quant à mes montres et à ma bijouterie fine, je les mis dans une boîte séparée, que je plaçai dans ma malle de débarquement; la seconde de mes malles contient des nécessaires d'homme et de femme, des rubans de soie et d'autres marchandises fines. Tout étant disposé, j'attends le moment de l'embarquement de mes caisses. Chabrie, de son côté, prépare ses marchandises, qui sont pour lui plus faciles à emporter que les miennes.

C'est Cajet qui part le premier pour Buénos-Ayres. La veille, nous déjeûnâmes ensemble; je lui fis la conduite; mais, quand il passe à la douane, il éprouve une difficulté, à propos d'une superbe paire de pistolets qu'il veut emporter et pour lesquels on exige des droits. Ils étaient d'un prix élevé, garnis en argent sur toutes leurs faces, et valaient au moins cinq cents francs. Pendant qu'il va réclamer auprès du directeur de la douane, je garde sa marchandise. A son retour, il m'annonce qu'il a obtenu de passer ses pistolets en franchise. Nous mettons tous les objets sur un bateau et nous nous rendons au navire. Nous prenons un verre de vin avec le capitaine; on lève l'ancre et le voilà parti.

Je dis au nègre de me reconduire à la plage.

Deux mots sur l'ami Cajet. Il était plus âgé que moi de dix ans, mais il n'en était pas moins bon camarade avec nous et excellent voisin; il était de Paris, où, après s'être marié, sa femme lui donna un fils. Il avait jadis été marchand joaillier; mais, en faisant bâtir, il avait dépassé ses ressources; de là sa ruine, dont il m'avait confié le secret.

Comme je suis sur le point de quitter Rio-Janeiro, je dois dire ce qui s'y passait, et raconter, entre autres choses, comment Boulard avait appris ce qui avait eu lieu en son absence : ce fut par Gabriel, le peintre-décorateur chez qui nous allions à la campagne. Gabriel, parti pour le Chili, avait passé par Buénos-Ayres; puis, après y être resté huit mois, il s'était mis en route pour Valparaiso, en traversant le désert et les Cordillères, et c'est dans cette traversée, environ à mi-chemin, qu'il avait rencontré Boulard faisant partie d'une caravane qui revenait de Santiago. Instruit antérieurement du malheur de son camarade, il le lui fit connaître, en prenant tous les ménagements possibles pour adoucir ce qu'une pareille nouvelle avait de terrible, et pour éviter qu'il ne l'apprît à l'improviste en arrivant au Brésil.

Tout était prêt pour notre départ : nos malles, nos ballots sont arrangés; nos passe-ports sont pris; trois charriots sont à la porte à attendre, avec vingt-quatre nègres, pour les traîner; mon ancien patron indique dans quel ordre doivent être emportés ces divers objets, que l'on fait sortir de la

boutique. Les nègres emportent sur leur tête les paquets, ma grosse valise, les deux vitrines, et une petite armoire formant bibliothèque.

Je laissai le reste à mon patron, ainsi que ma marquise, couchette en bois de palissandre, et autres menus objets, dont je reçus le prix; car mon patron n'était pas homme à rien recevoir sans le payer. Quand tout fut chargé, nous nous rendîmes à l'endroit où l'embarquement devait avoir lieu. Chabrie, M. Lefranc et moi, avec quatre nègres, emportons mon butin. On commença par charger le bateau des effets de Chabrie; on ne prit les miens qu'au second voyage. Pendant ces opérations, nous restâmes sur le môle, auprès de la douane; là, nous vîmes les nègres qui faillirent laisser tomber à la mer ma plus grosse caisse. Le bateau qui la portait était tellement encombré d'objets, que plusieurs dépassaient les bords de l'embarcation et la faisaient pencher de côté; M. Lefranc et Chabrie criaient déjà : *Ils vont la laisser tomber*.

Un accident semblable à celui qu'on craignait avait eu lieu à bord du bâtiment qui nous avait amenés de France : deux caisses de marbre tombèrent à la mer. Nous suivions des yeux et en tremblant tous les mouvements du bateau; en voyant le danger passé, ils me dirent : « Vous avez bien du bonheur; nous l'avons crue perdue, tant les nègres s'y prenaient mal pour la soutenir. » Enfin, nous nous retirâmes à peine remis de notre

frayeur. Il ne resta plus dans ma boutique que mon matelas d'amadou et un petit paquet où sont mes vêtements et mon linge pour une semaine. A dater de ce moment, je dîne tous les jours ou chez M. Lefranc, ou chez mes autres camarades, tels que Vendome ou Senez, son cousin, des passagers qui avaient été les compagnons de mon premier voyage; puis chez Catillion, qui projetait d'aller, avec moi, faire une dernière partie à l'île des Sept-Sœurs, avec sa femme et ses deux enfants. « Ce sera là, dit Catillion, le lieu de nos adieux, en attendant notre réunion au Chili. » La partie est remise à dimanche prochain. Nous nous rendîmes ensuite, Chabrie et moi, à la Prague, endroit où se vendent des habits de matelots ; il nous faut des vêtements assez chauds pour nous préserver du froid dans les mers qui avoisinent le cap Horn : une capote, un gros pantalon, des bas de laine, un bonnet, destiné à remplacer mon bonnet d'ours tombé à la mer, et qui, aujourd'hui, m'aurait été si utile.

Quand nous fûmes à la Prague, nous achetâmes chacun pour soixante-quinze francs de vêtements qui nous étaient nécessaires, et que nous nous fîmes apporter à la maison. Comme c'est la dernière semaine de notre séjour au Brésil, nous recevons plusieurs invitations, bien plus qu'on ne nous en aurait fait en France, et cela se conçoit. A l'étranger, les Français se connaissent, se regardent comme parents ; ils éprouvent le besoin de se créer, parmi

leurs compatriotes, des amis, ou du moins des gens qu'ils puissent fréquenter.

A ce propos, je parlerai d'un petit jeune homme, appelé *Fable,* fils d'un capitaine de vaisseau mort en mer, et que le contre-amiral, en arrivant à Rio-Janeiro, avait placé chez Chabrie, pour qu'il y apprît l'état de bijoutier, et d'avance il avait payé son apprentissage.

Ce jeune homme, qui avait quinze ans, était bien élevé; on lui avait remis une invitation, faite par l'amiral et adressée à tout capitaine de vaisseau de guerre qui toucherait à Rio-Janeiro, de transporter en France le fils d'un honorable officier, mort pour le service du Roi dans l'exercice de ses fonctions; de lui prêter aide et protection. Cet écrit, qu'il me fit voir, était de l'or pour lui; je retrouvai ce jeune homme plus tard, dans un autre pays.

Le dimanche arrivé, j'allais trouver Catillion, qui m'attendait; nous nous mîmes en route; les enfants portaient les provisions. Chemin faisant, la conversation eut pour objet mon voyage, qu'il m'encouragea à effectuer, tout en me parlant du sien, pour lequel il faisait ses dispositions. Son dessein, à lui, était de se rendre, comme Cajet, au Chili par Buénos-Ayres, où il espérait opérer quelques ventes avantageuses; que ces ventes une fois faites, il prendrait la route du désert et des Andes pour se rendre à Santiago; il devait ainsi doubler sa pacotille, plus tard faire mieux encore.

Tout en nous livrant à ces causeries, nous arrivions en face de l'île. Alors j'entre dans une *tiendre*, endroit où l'on vend des boissons; je demande du vin de Porto, un quart de gordiente; je prends des oranges, des bananes, des cigares; nous faisons venir une pirogue; nous voilà embarqués tous les cinq et bientôt arrivés dans l'île des Sept-Sœurs. Quand nous fûmes à terre, on enchaîna les chiens, qui étaient au nombre de trois, et les nègres vinrent nous saluer, puis nous offrir de l'eau; car, bien qu'il y en eût tout autour de nous, nous mourions de soif. Leur offre, que nous acceptâmes, nous fit grand plaisir. Le lieu de notre halte fut une grosse pierre, qui nous connaissait déjà pour avoir reçu de nous des visites antérieures; à côté de cette pierre, était un rocher qui abritait contre le soleil. Catillion et moi nous allâmes chercher des huîtres, lesquelles ne sont nullement difficiles à trouver, tant les bords de l'île en sont couverts; nous en rapportâmes une grande quantité. Deux heures après, notre dîner était sur la nappe qui couvrait la pierre, et, en mangeant, nous n'eûmes pas à changer le sujet de notre conversation. Le repas fini, nous fîmes le tour de l'île, puis nous remerciâmes nos hôtes pour leur bon accueil. Notre voyage se fit sans l'accident qui, la première fois, nous avait si fort effrayés, quand l'orage nous surprit dans la traversée en pirogue.

Il nous reste à faire les derniers adieux à nos

amis; car, décidément, nous allons nous embarquer. M. Lefranc, toujours bon pour moi, me fait une lettre de crédit de quinze cents francs pour son correspondant de Valparaiso; il le prie, en outre, de recevoir chez lui mes marchandises, après les avoir retirées de la douane; en un mot, à me rendre tous les services qui seront en son pouvoir. Honneur à M. Lefranc, à qui je n'avais pas demandé cet acte d'obligeance, et qui l'avait offert de lui-même et par bon cœur; il me dit : « Gendrin, j'ai vendu à Gabriel pour deux mille cinq cents francs de marchandises; je sais, par Boulard, qu'il est passé au Chili, d'où il doit m'envoyer cette somme; il y a long-temps qu'il est parti, il ne m'envoie rien; si vous le rencontrez, dites-lui, de ma part, qu'il m'a oublié, qu'il en agit mal envers moi; parlez-lui comme peut le faire un homme connu de lui pour avoir été dans ma maison, sans vous départir de la politesse qu'on doit mettre en parlant à un ami. » Je promis de soigner ses intérêts comme les miens.

Le voyage que j'allais entreprendre était une affaire capitale pour moi; ma petite fortune s'y trouvait engagée, et le bonheur de ma vie dépendait de son succès. Comme nous n'avions plus rien à faire jusqu'au départ, nous nous promenions le soir, Chabrie, Charles, toute sa famille et moi, sur le bord de la mer; mais ce ne devait pas être pour long-temps. Une petite fête, la veille de l'embarquement, eut lieu chez Chabrie; on m'y

invite; pendant le dîner, je cours chez Catillion et je lui dis : « Trouvez-vous demain, à quatre heures, chez M. Lefranc. » Puis je fais mes adieux à madame Catillion et aux enfants, et je m'en retourne chez Chabrie; on était au dessert; je repris place à table. Demain, ce sera le tour de M. Lefranc, chez lequel je vois de petits préparatifs par les soins de mademoiselle Rose, qui doit faire les honneurs de la fête.

Je vais, dès le matin, chez Gustave, le bijoutier; c'est lui qui a remplacé Laperle dans mes promenades du dimanche; il doit être du petit repas que va nous donner M. Lefranc, et nous conduire jusqu'au bâtiment.

Voici la dernière nuit que je dois passer dans ma boutique, couché sur mon comptoir. Que cette nuit me parut longue! Qu'il me tardait de quitter une maison où tout était vide et silencieux. J'ai le cœur gros; mais dans ce moment il me faut de l'énergie. Je me levai de grand matin : on devait dîner à six heures et partir ensuite pour se rendre au bâtiment; nous serons quinze personnes en allant, et trois manqueront au retour. C'est le jour suprême, c'est le jour des adieux, qu'on nous fait à droite et à gauche, et à ces adieux on ajoute des vœux pour notre réussite.

A l'heure dite, tout fut près chez mon ancien patron; nous étions six à table; Boulard est des nôtres. C'est au sujet de son voyage qu'il nous raconte ce qu'il a vu quand il a doublé le cap Horn et passé

près des montagnes de glace. « Ce cap, disait-il, est un personnage qui a les os durs; on ne le voit pas distinctement, mais on le sent bien. » On boit à la bonne santé des voyageurs, on s'anime, on rit, on se donne des poignées de main. Je vais voir chez Chabrie si l'on est prêt; je trouve que là on est comme chez M. Lefranc. L'heure commande; tout le monde est arrivé, y compris Catillion. On marche donc pour le bâtiment; la famille de Chabrie ne se fait pas attendre. Dans le courant de la journée, M. Lefranc avait trouvé le temps de me dire : Vous ne devez plus avoir d'argent du pays; et, en disant cela, il m'avait mis dans la main une poignée de pièces de monnaie, qui devaient me servir pour les dépenses de la journée; j'acceptai, et lui remis, en nous quittant, ce qui me restait de la somme. Alors commencèrent les adieux, les serrements de main; j'étais comme un nouveau marié traversant la foule de ses amis; eux partis, nous nous mîmes à disposer nos cabines pour notre coucher. Le capitaine, qui était à terre, dînant chez son armateur, ne tarda pas à revenir; quand il eut constaté la présence de tous ses passagers, il nous fit prendre un verre de rhum, puis on se disposa à se coucher. Nous ne sommes plus, comme dans mon premier voyage, à l'entrepont, mais dans la chambre du capitaine, avantage qui, du reste, est payé. La nuit, comme on doit bien le supposer, après de nombreuses rasades, fut un peu agitée. Vers midi, on appareilla et on leva

l'ancre, qui avait séjournée deux mois au fond de la mer, ce dont nous nous aperçûmes, car elle était toute couverte d'herbes. Tout étant disposé, on se dirigea vers la passe qui sépare les deux forts qui sont à l'entrée du port; nous voilà en marche sur *le Georges*, bâtiment anglais à trois mâts et du port de 400 tonneaux; c'est le deuxième navire sur lequel je m'embarque et je n'y trouve point la même gaîté que sur le bâtiment français. Les Anglais rient peu, et puis nous ne sommes à bord que trois passagers. « Eh bien! dis-je, Chabrie, nous y voilà; et vous, Charles, qu'en dites-vous? » Cependant, la police vient à bord visiter les papiers; tout se trouve en règle; nous pouvons filer.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

DÉPART DU BRÉSIL POUR LE CHILI.

La brise de quatre heures nous sortira, si elle est assez forte. Notre premier repas à bord est passablement bon ; il n'y a rien à en dire ; nous verrons la suite. Nous ne sommes que deux à la table du capitaine, Chabrie et moi ; Charles est à la seconde table, c'est-à-dire à celle des matelots ; il paye très-peu ; mais nous ne faisons pas les gros bonnets avec lui ; il est notre égal matin et soir. A l'état d'agitation où nous avait mis le repas d'adieu de la veille, il faut ajouter le roulis du bâtiment, le mal de mer ; le bruit de la manœuvre qui s'exécutait au-dessus de nos têtes, nous ôta le peu de sommeil que nous aurions pu goûter, et qui pourtant nous était bien nécessaire.

Au lever du jour, nous faisons une visite au capitaine et à son subrécargue. Le premier nous offre un verre de rhum et se frotte les mains en signe de contentement ; on appareille. Les matelots sont au cabestan ; ils tirent l'ancre qui dérape, ce dont on s'aperçoit au mouvement du bâtiment ; au bout de deux heures, l'ancre retirée est en dehors, attachée aux flancs du navire ; les matelots ne bavardent pas comme les nôtres ; chacun d'eux reste silencieusement à son poste. Le capitaine se

montre moins morose; son visage parfois se déride; il est jeune encore; le temps nous le fera connaître. Nous commençons à sortir du port; nos amis et la famille de Chabrie, qui n'ont pas cessé d'avoir les yeux sur nous, nous regardaient en aller; car nous voyions de très-loin du monde sur la plage, à qui nous faisions, avec nos chapeaux, des signes d'adieu. Enfin, nous sortons des forts, nous gagnons au large; l'horizon s'obscurcit; notre capitaine en paraît inquiet. On descend les voiles, mais il n'y a guère qu'une heure que nous marchons; on fait des préparatifs de préservation; le temps devient de plus en plus noir. Le capitaine dit que, s'il avait prévu, il ne serait pas sorti du port. Le temps se couvre davantage; on va jeter l'ancre; nous n'avons pas fait plus de trois à quatre lieues depuis notre départ. La mer devient plus mauvaise; la pluie tombe par torrents; le vent souffle avec violence, et cette position dure jusqu'au lendemain. Triste commencement! disions-nous avec Chabrie.

Au point du jour, le temps s'éclaircit et on lève l'ancre. Nous demandons aux matelots si nous sommes en bonne route; ils nous répondent par un signe de tête négatif. Il y a loin, nous disons-nous, d'ici au village voisin; patience donc, c'est notre seule ressource. Nous déjeûnons; il n'y a pas trop à se plaindre de l'ordinaire, mais peu de conversation; tous les visages portent l'empreinte de la froideur; on voit bien que ce ne sont pas là

des figures françaises; parmi nous, on regarde en face ses interlocuteurs et non en dessous; nous en concluons que nous aurons le temps de bâiller. « Avec le prix du passage, dit Chabrie, on aurait pu, en France, bâtir une maison de campagne avec un jardin. » Je lui réponds qu'avec la somme que coûtent les autres frais on pourrait ajouter à l'acquisition; mais que, vu l'impossibilité de donner à l'argent un double emploi, on ne peut à la fois bâtir et voyager. « Voyons, dis-je à Chabrie, faisons une partie de dominos; et vous, Charles, faites le troisième; le perdant ira chercher des marrons. » Chabrie y consent.

Les mœurs et les habitudes anglaises ne sont nullement les nôtres. Rien de plus froid que l'extérieur des Anglais au milieu desquels nous nous trouvons; bâiller nous paraît être leur unique récréation; nous les voyons tous allonger les bras; le capitaine, lui, a pour distraction de jouer avec son chat, dont il fait son idole, et qu'il s'amuse à faire danser sur les pattes de derrière, en lui tenant celles de devant, puis à lui dire : *stop good*; je ne sais pas ce que cela veut dire, mais il le répétait sans cesse; c'était son continuel refrain, son témoignage de bonne humeur, comme sa politesse était d'offrir un verre de rhum; mais, comme il n'aime pas à contracter d'habitude, il a cessé de nous inviter les matins à prendre quelque chose; il réserve ses libéralités pour ses jours de bonne humeur. Jusqu'à présent nous ne l'avons

pas vu en goguette; il offre bien un verre de rhum, mais si on le refuse, il boit tout seul; il a l'air assez doux, mais il n'a nulle distinction dans les manières; ce n'est qu'un simple matelot parvenu, c'est le subrécargue qui nous l'a dit. Pour charmer les ennuis de ce second voyage, j'ai emporté des livres, qui sont le reste de ma bibliothèque; car, dans l'occasion, j'étais libraire, c'est-à-dire que je vendais un peu de tout; nous passions, Chabrie et moi, notre temps à lire, chacun à notre tour; puis nous fumions; fumer était notre grande occupation. Comme ancien marchand de tabac, j'en avais une grande provision, renfermée dans deux boîtes de fer-blanc, grandes comme un boisseau; au-dessus est le tabac en feuilles, au-dessous sont les brosses, les peignes, qui doivent masquer les objets de contrebande; mais, toutefois, nous sommes obligés de régler le nombre de pipes que nous devons fumer, pour ne pas nous incommoder. Charles ne doute nullement de sa prochaine fortune; il bâtit déjà des châteaux en Espagne, ce qui me fait lui dire : « Ne vendons pas la peau de l'ours, etc. »

Cependant, le changement de température commence à devenir sensible; le matin et le soir sont frais; il y a huit jours que nous sommes en mer. Notre subrécargue tombe malade; on l'entend gémir et se plaindre dans sa cabine; il paraît avoir des attaques d'épilepsie ou de nerfs; en somme, on le voit bien souffrir.

Je ne suis, quant à moi, pas bien couché sur mon matelas d'amadou, qui est fort mal nommé; je paye cher le tort que je fais à la douane; au reste, ce que je souffre, je le compte pour rien; je ne me préoccupe que de succès et de bénéfices; que je réussisse, cela me suffit; le reste m'est indifférent; je suis aguerri contre la souffrance. Depuis quinze jours que nous sommes en mer, notre voyage n'est marqué par aucun incident. Toute la société du capitaine et de son subrécargue se compose d'Anglais pur sang; sans être impolis, ils manquent d'ouverture de cœur tous les deux; nous voyons quelquefois dans leurs yeux qu'ils parlent de nous. Les vivres sont simples, mais suffisants; tout ce que je puis dire, c'est qu'ils ont fait avec nous un marché très-avantageux. Si cela continue, nous serons à peu près satisfaits. Je l'ai déjà dit, leur politesse consiste à nous offrir du rhum, et, si nous refusons, ils en prennent seuls; quand ils ont bu *un petit coup,* nous nous en apercevons; plus le temps est mauvais, plus ils boivent, et c'est alors qu'ils sont un peu bourrus. Quant au subrécargue, c'est un ivrogne de première classe; nous avions d'abord cru qu'il était malade, mais nous étions dans l'erreur; cet homme boit, tout seul, énormément de genièvre; il s'enivre souvent; nous avions pitié de son malheur, et dans ce moment-là même il était dans un état honteux d'ivresse; il s'enfermait dans sa cabine, qui était voisine de la nôtre; s'y faisait

apporter, par son domestique, sa boisson favorite, et en prenait jusqu'à n'en pouvoir plus ; c'est dans cet état qu'il souffre intérieurement de ses excès; il frappe le sol avec les pieds, sa bouche se couvre d'écume; il se roule par terre, vomit; et se trouve enfin dans un état effroyable, où il reste quelquefois vingt-quatre heures. Alors remis, il vient nous dire qu'il a été affreusement malade. La première fois, nous avons été sa dupe; mais, depuis, étant entrés dans sa chambre pour lui porter du secours, en l'entendant gémir, nous l'avons vu se rouler, nous nous sommes hâtés de sortir, suffoqués par la mauvaise odeur qui s'exhalait de ce lieu infect; nous allâmes dire à son domestique : M. Estève est bien malade; et, pour la première fois, nous répondit : S'il souffre, c'est par sa faute; et alors il nous mit au fait de sa conduite. Nous n'avions jamais vu jusqu'alors un homme instruit et bien élevé se dégrader à ce point. Le capitaine lui-même, tout en cherchant à cacher l'avilissante passion de son subordonné, rougissait de le voir s'y abandonner ; c'était, comme je l'ai dit, un homme bien élevé, de bon ton, parlant bien français, subrécargue d'un bâtiment, l'envoyé d'un négociant et chargé par lui de vendre la cargaison, il n'avait point d'autre emploi à bord, mais considéré comme simple passager; à terre, il était chargé de traiter avec les correspondants de son patron.

La température change; nous sommes obligés

de nous vêtir un peu plus, mais sans prendre néanmoins nos habits les plus chauds, qu'il faut réserver pour les environs du cap Horn. On marche assez bien; nous sommes à environ sept ou huit cents lieues de Rio-Janeiro; la traversée ne ressemble en rien à celle de France au Brésil; tout est triste ici; pas de jeux; nous avons perdu notre gaîté; je m'aperçois bien moi-même que maintenant je spécule pour mon propre compte. Voilà trois semaines que nous sommes en mer; j'ai déjà eu l'occasion d'y remarquer de gros poissons qu'on appelle *souffleurs;* la masse d'eau qu'ils lancent par les narines est aussi grosse que celle que jettent les tritons; la mer est plus difficile; la navigation en est gênée. Les matelots, à peine vêtus, sont endurcis au service; peu turbulents, plus soumis que les nôtres, la manœuvre se fait avec moins de bruit. Pour occuper nos loisirs, nous mettons en ordre nos factures de débarquement, Chabrie et moi; nous ne voulons pas attendre, pour nous livrer à ce travail, que le temps d'hivernage nous empêche d'écrire; car les prix portés sur les factures nouvelles doivent être augmentés; nous sommes dans la chambre du capitaine; nos paperasses sont étalées; nos factures sont reprises une à une, et, en revisant mes papiers, j'ai grand soin de ne pas perdre la lettre de crédit que M. Lefranc m'a donnée sur son correspondant de Santiago. Quelle bonté de sa part de me remettre, sans la lui avoir deman-

dée, une lettre de crédit de quinze cents francs et toutes les recommandations qui accompagnaient cette lettre.

J'ai raison de dire que M. Lefranc a été, pour moi, meilleur que certain parent; je ne saurais trop le répéter, tant je trouve belle la conduite qu'il a tenue envers moi. Il me semble toujours le voir me donnant cette poignée de menue monnaie du pays, qui me servit à payer des petites dépenses de départ. Voilà de ces marques d'attention qu'il est impossible d'oublier et qu'on aime à citer.

Revenons à nos factures, qu'il est d'usage aux négociants ou pacotilleurs de faire en double. *Pacotilleur*, tel est le nom qu'on donne, dans les mers du Sud, à ceux qui font le genre de commerce auquel je me livre; c'est, du reste, un titre dont je m'honore. Nous voilà donc à la besogne, mon compagnon de voyage et moi; nous nous créons ainsi bien des cinq cents francs; reste à savoir si on voudra nous les payer; tout succès, dans ces pays, dépend un peu du hasard, et puis, comme dit le proverbe : « Le vin est tiré, il faut le boire. » A l'exemple de Charles, nous bâtissons aussi des châteaux en Espagne. Le capitaine descend de temps en temps et suit des yeux notre travail. « Vous faites-vous beaucoup d'argent? nous dit-il. — Le plus que nous pouvons, telle est notre réponse. » Dans le classement de mes factures, je commence par celles de mes montres et de ma bijouterie

fine, qui sont les objets que je dois débarquer les premiers; puis j'arrive à ma caisse de pistolets, qui est, de ma pacotille, la partie la plus précieuse. Mes deux malles de débarquement attirent ainsi, en premier lieu, mon attention; je mets tout bien en règle pour éviter la confusion.

Chabrie, qui est plus au courant que moi de toutes ces choses, me trace la marche à suivre pour les bien faire; je trouve en lui un excellent homme, rempli d'obligeance; il me rend ainsi une foule de petits services. J'écris sous la dictée de Charles et sous celle de Chabrie, parce qu'ils prennent successivement la place l'un de l'autre. Chabrie s'engage à faire passer en contrebande le plus possible de mes marchandises; puis il ajoute : « Il ne suffit pas d'écrire, il faut apprendre, en outre, une chose qui est propre à vous inspirer de la confiance. — Qu'est-ce? lui dis-je. — Je vous le donne en cent à deviner. — Comment voulez-vous que je le devine?—Savez-vous quel est le chargement du navire? — Non. — Eh bien! je vais vous le dire; nous portons d'abord de l'essence de térébenthine, du goudron, du genièvre de Hollande, toutes matières combustibles; de sorte que si nous venons à nous heurter n'importe sur quel objet, notre bâtiment prendra feu comme de la poudre. — Voilà, dis-je, une belle nouvelle que vous me donnez là. Saviez-vous cela quand nous nous sommes embarqués? — Nullement. — Qui vous l'a dite? — C'est Estève, le subrécargue, qui me l'a

apprise hier. » Ceci n'est nullement rassurant pour nous; mais rien ne prouve que nous prendrons feu. « Si vous aviez su la vérité, lui dis-je, avant de vous embarquer, seriez-vous parti ? — Également. — J'étais alors bien bon, d'après votre conseil, de le prévenir que j'avais une boîte de phosphore, de lui faire remarquer qu'elle était arrangée avec les précautions convenables, ce qu'il reconnut lui-même; j'étais bien bon aussi de m'en inquiéter, de descendre de temps en temps pour la visiter et voir s'il n'y avait aucun danger qu'elle prît feu. » J'avoue pourtant qu'avec le temps mes inquiétudes se dissipèrent et que je n'y regardai plus qu'à de longs intervalles. Quant au renseignement que m'avait donné Chabrie, j'en vérifiai l'exactitude en descendant dans l'entrepont et dans la cale. Les objets en question étaient renfermés dans d'énormes bouteilles en grès, semblables à des bouteilles d'eau de javelle; chacune d'elles était mise dans une case en bois, avec de la cendre pour l'en isoler; on ne laisse passer que les goulots; au-dessus étaient les goudrons et le genièvre. Comme le disait Chabrie, il y avait de quoi nous rôtir si, par suite de quelque choc, de quelqu'accident, ces matières venaient à s'enflammer; c'était un immense danger, surtout dans les mers où nous naviguions; d'abord j'en étais fort mécontent, puis je finis par n'y plus penser.

A mesure que nous avançions, nous nous apercevions de la diminution des jours et de l'allon-

gement des nuits; en outre, le froid devenait plus vif, les grains étaient plus fréquents; après avoir habité des pays où il y a 36 à 40 degrés de chaleur, nous étions, plus que d'autres, sensibles au froid; nous nous supposions arrivés aux environs du cap Horn; déjà on voyait tomber quelque peu de neige; un mois s'était écoulé depuis notre embarquement, et le froid devenait rigoureux; nous avions des coups de mer, des rafales. Oh! monsieur le cap Horn, vous vous faites déjà sentir, et vous nous faites aussi entendre votre voix; que sera-ce quand nous serons près de vous? quand nous aurons l'honneur de vous doubler? Le capitaine est plein de vigilance; il reste plus longtemps sur le pont; il consulte sa carte avec plus d'attention; il prend avis de ses officiers; on sonde enfin plus fréquemment, et avec la sonde on retire des coquillages, du corail; puis un oiseau inconnu tombe sur le pont; il a plus d'un pied d'envergure; il est blanc; on l'appelle *mouton du cap;* il est monté sur des pattes très-hautes et ressemble à une petite cigogne; son bec est long et effilé comme la tige d'un épis de blé, et il a bien 20 centimètres de long; à sa patte droite est attaché, avec une petite ficelle, un écrit en parchemin, sur lequel des caractères sont tracés en anglais. Le capitaine, après les avoir lus, nous dit que cet oiseau a été déjà pris sur un bâtiment de sa nation, dont il nous apprend le nom avec celui de son capitaine; puis le lieu d'où il

vient et celui où il va; une fois posé, cet oiseau ne peut pas de lui-même reprendre son vol, tant il est fatigué; on lui donne à manger, et quand il est bien reposé et rassassié, on lui permet de prendre le large et de quitter l'asile que la faim et la fatigue l'avaient sans doute obligé à nous demander.

Je ne vis point, dans ces mers, des bâtiments comme j'en avais vu en venant de France au Brésil. A peine en ai-je aperçu un; les vents redoublent de fureur, ce sont des tourmentes à briser le navire; la traversée est toute différente de celle du Havre à Rio-Janeiro. Les vagues roulent sur le bâtiment; un jour une bourrasque détachant un châssis vitré, le lança sur la table, où il brisa tout ce qui s'y trouvait. En dépit des précautions qu'on prend pour sauvegarder les verres et les assiettes qu'on enferme, les uns dans des cases en bois, et les autres qu'on entoure avec des bourrelets en sable, un coup de mer fut un jour si violent, qu'il fit sauter la soupe et tous les mets à la figure des convives : la table, les bancs, les personnes, tout fut renversé; nous nous rapprochons du pôle, la neige tombe à gros flocons; la mer se couvre d'écume, qu'elle lance sur le pont et sur les cordages; le temps devient affreux; on place dans la chambre un poêle en fonte, fait comme un poêle de campagne, et surmonté d'un couvercle qu'on appelle *cloche,* et on l'assujettit avec des chaînes de fer; nous mettons nos vêtements les plus chauds.

Les vents arrivent plus tôt qu'on ne pensait. Par suite des fatigues occasionnées par le mauvais temps, il y a des matelots qui tombent malades, nous sommes quelquefois cinq ou six jours sans pouvoir monter sur le pont; le redoublement du roulis donne plus de force au mal de mer : c'est au milieu de ces traverses et de ces souffrances, que les illusions s'envolent, que l'on se prend à réfléchir; de jour en jour le froid augmente et on se presse autour du poêle, chauffé avec du charbon de terre; c'était la première fois que je voyais un poële à bord. En même temps que nous avions froid, les vagues, qui couvraient par intervalles le bâtiment, faisaient arriver l'eau par toutes les voies; elles nous venaient par l'escalier, quand on n'avait pas soin de fermer les écoutilles. Le nombre des matelots qui feignent d'être malades ou qui le sont réellement, augmente; ils sont excédés de travail, à peine vêtus, et obligés de grimper ainsi au haut des mâts; le capitaine lui-même paraît inquiet; il avoue que, depuis huit jours, nous luttons contre tous les obstacles pour doubler le cap Horn. Le froid est si glacial qu'il nous est impossible de rester sur le pont. Les jours diminuent; nous sommes à l'entrée de la passe; dans le lointain se montre une montagne de glace, à la lueur d'un soleil pâle et presque blanc; on dirait que cette montagne est en cristal; nous n'en sommes séparés que par une distance de dix lieues; avec sa longue-vue, le capitaine prétend en apercevoir de

plus éloignées ; elle se détache de la côte de Patagonie, en face de laquelle nous passons ; elle a bien un quart de lieue de tour ; elle est haute comme un clocher, blanche, brillante, éblouissante ; c'est là un spectacle plein de grandeur, mais qui fatigue la vue ; nous serions perdus si un coup de vent nous jetait sur cette masse, dont la moitié est enfoncée dans la mer, ce qui la rend solide ; nous sommes toujours à l'entrée de la passe, sans pouvoir la franchir ; notre capitaine s'irrite contre ses matelots ; nous lisons sur sa figure jusqu'à quel point nous sommes en péril ; à chaque moment il répète : Voilà douze jours que nous sommes dans les eaux du cap Horn. Or, ce qu'il souffre nous le souffrons aussi, attendu que sa maison c'est la nôtre. Les nuits viennent très-vite ; nous sommes presque toujours dans l'obscurité, en plein hiver d'ailleurs, puis au milieu d'une tourmente continuelle ; il y a à peine quatre ou cinq heures de jour ; le reste du temps est brumeux. Dans une de ces bourrasques, notre poêle se démonte, pendant que tout le monde est occupé à la manœuvre ; les tuyaux tombent épars de tous côtés ; la cloche et le charbon, tout enflammé, roulent sur le plancher ; Chabrie et moi nous essayons de réparer le désordre, mais il nous est impossible de nous tenir debout ; le poêle est brûlant ; nous sonnons à outrance pour qu'on vienne à notre secours ; nous prenons le parti de nous lever, car, bien que ce fût en plein jour, nous restions couchés ; n'ayant

rien de mieux à faire, pour tâcher d'avoir moins froid. Étant descendus tout habillés de notre cabine, nous nous étendîmes par terre, en nous servant d'un tabouret, pour empêcher les charbons ardents de rouler et de mettre le feu au bâtiment; car, sans cesse il s'en échappait du poêle. Enfin, le novice ou domestique, qui vint, ne fut plus étonné de notre frayeur, en voyant ce qui venait de nous arriver; il nous dit : « J'ai laissé là-haut tout l'équipage luttant contre la mer; le capitaine est trempé d'eau; tous les matelots sont harassés de fatigue; je ne suis pas de trop pour aider à la manœuvre; beaucoup refusent de continuer à travailler; on donne de grands verres d'eau-de-vie pour obtenir qu'un matelot reste au gouvernail dix minutes de plus qu'il ne doit; le capitaine, furieux, ne se possède plus, tant il est mécontent de ne pouvoir doubler le cap; que, de plus, il était impossible de rétrograder dans la saison où nous étions engagés. » En ce moment on rappela le novice sur le pont, et nous prîmes le parti de regagner notre cabine et de nous recoucher tout habillés; privés du poêle et le froid étant plus glacial que jamais, nos couvertures nous servirent à nous faire une sorte de maillot. Quand la tourmente fut un peu apaisée, le subrécargue nous dit : « Il y a de quoi se désespérer; parmi les matelots, les uns sont malades, les autres sont découragés; bien qu'on leur promette de les payer plus grandement, im-

Voyages de M.r Gendrin à l'Amérique du Sud (1).



Croquis dressé, sur les indications de M.r Gendrin, par Hayet, imp. Lithographe, à Versailles.

N. B. Le George, Batiment Anglais; partant du Brésil avec ses deux passagers, Gendrin et Chabrie, passant le Cap horn allant à Valparaiso; Chili.

qui ne suis pas du bâtiment, nous sommes obligés de travailler; sans cela, notre péril en deviendrait plus grand encore; il faut donc, à l'égard des matelots, recourir à la menace, puisqu'en leur promettant une gratification on n'en peut rien obtenir. »

Nous verrons demain au lever du jour. Il ne faut pas oublier que, dans ces parages et dans cette saison, ce qu'on appelle *le jour* n'est qu'une demi-obscurité, une sorte de clair obscur.

Notez qu'en mer, le corps s'échauffe aisément, et plus encore dans des temps comme celui que nous avons ; je suis, quant à moi, indisposé depuis huit jours; en voulant sortir de ma cabine et comme je montais l'escalier, un coup de vent m'enlève et me jette contre une pièce de canon, à six pieds de distance; je n'eus que le temps de parer, avec la main, le choc que j'allais essuyer, sans compter que tout le bâtiment était couvert de neige et de verglas. Je me cramponne de mon mieux, avec mes mains engourdies, jusqu'à la guérite, qui était le lieu de ma destination; impossible de l'ouvrir; le verrou, couvert de glace, refusait de glisser ; le vent, en outre, me repoussait, m'arrachait la porte des mains. Quand, enfin, je fus entré, le vent, qui menaçait de lancer la guérite à la mer, me força de m'en retourner comme j'étais venu; de plus, l'eau qui pénétrait par toutes les fissures avait trempé tous mes vêtements.

CHAPITRE II.

DOUBLERONS-NOUS LE CAP.

Le lendemain, quatre matelots, intimidés par les menaces qu'on leur avait faites, montèrent sur le pont pour travailler à la manœuvre; le capitaine les encouragea par sa présence; les officiers se joignirent à eux; on lutta courageusement pendant six jours, et on réussit enfin à doubler le cap fatal. Pendant toute cette partie de notre traversée, les jours étant fort courts, le temps épouvantable, nous nous couchions de bonne heure, mais sans pouvoir dormir, vu le bruit affreux qui se faisait, résultat de la tempête et du mouvement de la manœuvre que nous entendions sur nos têtes; la mer frappait les flancs du navire avec furie; on la sentait comme si elle nous eût touchés, et à chaque moment on l'entendait mugir et faire craquer notre bâtiment. Eh bien! dans une pareille situation, quand notre vie ne tenait pour ainsi dire qu'à un fil, Chabrie, qui était couché à côté de moi, me disait : « Gendrin, si le bâtiment vient à se briser et à se partager en deux parties, avec laquelle des deux aimez-vous mieux vous en aller? Est-ce avec la cuisine, ou bien est-ce avec la salle à manger? » Dans ce langage, j'ai bien reconnu la légèreté de notre nation, qui fait que nous plaisantons dans les circonstances les plus sérieuses

de la vie; je me demandais comment, dans un moment aussi critique, un homme pouvait penser à rire. Je ne lui répondis rien; je rappelle seulement à mes lecteurs que, dans notre bâtiment, la cuisine était à une extrémité, et la salle à manger à l'autre; par-là se trouve expliqué le mot de Chabrie. Pour moi, je n'étais point aussi aguerri que lui; chaque coup de mer me faisait baisser la tête et tressaillir. Le bruit qui se faisait entendre au-dessus de nous me laissait croire à chaque moment que nous étions perdus. Nous avions franchi la passe, c'est-à-dire l'endroit où les deux mers se heurtent, et néanmoins le temps était le même. Au milieu de tous ces événements, je me livrais à beaucoup de réflexions fort tristes; j'avais sur le cœur comme un poids accablant de regrets et d'inquiétudes, que je n'osais m'avouer à moi-même. Je descendis dans l'entrepont, en dépit du froid et du mauvais temps, et là je me pris à pleurer; ces larmes me soulagèrent et firent sur moi l'effet d'une saignée; puis, craignant que Chabrie ne m'appelât ou ne vînt me trouver, je mis mon mouchoir sur mes yeux, qui devaient être rouges, et je reparus sur le pont. Je m'accusai moi-même de la résolution que j'avais prise, puis je me suis dit : « Les regrets sont maintenant inutiles; si je suis perdu, ce ne sont pas les larmes qui me sauveront; ce qu'il me faut, à présent, c'est de l'énergie; je suis en route, il faut marcher; je dois m'élever au-dessus de toutes ces faiblesses, montrer

que je suis un homme. » Je repris donc mon humeur et mon train de vie ordinaire; je fus même honteux, vis-à-vis de moi-même, de ma pusillanimité; j'en dissimulai les traces autant que possible. En me revoyant, Chabrie me dit : « Où étiez-vous donc? Voilà près d'une heure qu'on ne vous a vu. » Je détournai la tête pour qu'on ne vît pas ce que j'avais éprouvé; mais il s'approcha de moi, me regarda attentivement et me dit : « Vous avez pleuré; vous êtes un enfant. » Il me prit les mains et ajouta : « Comment, moi, je reste ferme, moi qui suis marié, moi qui ai femme et enfants à Rio-Janeiro; croyez-vous que je sois insensible, que je sois de fer; nullement. J'ai éprouvé ce que vous avez éprouvé, mais vous ne vous en êtes pas aperçu; et vous, vous faiblissez. Allons, Gendrin, il faut se faire une raison; nous avons doublé le cap Horn, c'est beaucoup; le temps n'en est pas meilleur, mais nous allons le laisser derrière nous; au dire du capitaine, quand nous aurons fait cent lieues, le vent faiblira; nous allons quitter le grand Océan pour entrer dans la mer Pacifique; nous n'avons plus à patienter que peu de jours; vous saviez déjà, par Boulard, que le cap Horn était un monsieur qui a les os durs; oublions-le. » La satisfaction se lisait de nouveau sur le visage du capitaine; il nous raillait sur la peur que nous avait causée la chute du poêle, sur l'étrangeté de notre accoutrement. Mon visage se voyait à peine sous mes cheveux ébouriffés, qui n'avaient pas été cou-

pés depuis trois mois; il avait d'ailleurs été noirci par la fumée du poêle; le peu de barbe que j'avais n'avait pas été rasé depuis long-temps; en outre, j'étais tellement bourré de vêtements, que je paraissais plus gros de moitié; j'étais curieux à voir. « Mais, disions-nous, dans peu de jours nous pourrons respirer, nous aurons plus de lumière, le temps sera moins rude; il était écrit que nous passerions par ces épreuves. » Chabrie et Charles n'étaient pas mieux que moi, mais ils savaient qu'avant huit jours tout cela aurait changé. Notre subrécargue recommença à s'enivrer, mais nous cessâmes d'y faire attention; nous le laissâmes se livrer à sa honteuse passion. Cependant, les jours augmentent; nous sommes à cent lieues au-delà du cap; le temps est moins rude; la traversée n'est marquée que par l'incident que je viens de retracer, incident qui peut compter parmi les malheurs; mais nous ne voyageons pas pour notre plaisir. Certes, nous aurions été plus agréablement sur un bâtiment français; mais il n'y en avait pas en partance au moment où notre voyage avait été décidé; nous n'avions pas à choisir, et il nous a fallu prendre un navire anglais.

Jusqu'à ce jour les vivres ont été médiocres; on offre sans insistance; il faut accepter sans hésiter ce qu'on vous présente, car on ne vous le présente pas une seconde fois; aussi calculons-nous que le capitaine fera avec nous de beaux bénéfices. Son caractère est celui d'un véritable An-

glais, c'est-à-dire qu'il n'est ni poli ni impoli; le subrécargue, qui est un Écossais, lui ressemble pour l'humeur, mais il a pourtant quelque chose de plus ouvert; il a reçu une bonne éducation, qui a corrigé un peu sa nature britannique. Le capitaine s'échappe de temps en temps pour aller boire un petit coup; on s'aperçoit même que sa tête est un peu prise; toutefois, nous ne l'avons jamais vu ce qu'on appelle *ivre*. Chabrie, qui a plus que moi l'usage du monde, me fait servir à table ce que je n'oserais demander; il dit tout haut : « Gendrin, voulez-vous de ceci, voulez-vous de cela ? » et il est obligé de m'envoyer son plumpunding, lequel est un mets qui a la forme d'un gâteau; mais on voit qu'il s'exécute à regret. Pour m'encourager, Chabrie me dit : « Vous payez, on doit vous donner ce qui vous est nécessaire; c'est tout profit pour eux si vous ne le demandez pas. » La tourmente ayant cessé, on se trouve un peu mieux disposé; nous ôtons nos capotes; nous faisons un peu de toilette; nous sommes déjà à deux cents lieues du cap Horn, et nous nous en apercevons au changement de température. Notre capitaine chante une chanson, dont le sens est celui-ci : *C'est qu'après l'orage vient le beau temps.* Il prie Chabrie de lui faire entendre un air de musique; car, dans la pacotille de mon camarade, il y a des boîtes qui font l'office d'instruments de musique. Quand on n'avait pas encore à doubler le cap, il donnait au capitaine cette satisfaction. Il plaçait

sa musique sur une table et la faisait entendre à tous les amateurs, qui se rangeaient en cercle autour d'elle. Je crois bien que depuis que le monde existe, c'était la première fois que, d'une pareille boîte, on tirait des sons harmonieux; un tel fait est à peine croyable. Je dois ajouter que cette musique était fort douce, qu'elle agissait sur nous au point de nous égayer, tant est grande sa puissance en général. Mon compagnon de voyage avait une fort belle pacotille de bijouterie d'or, facile à débarquer; il avait aussi des diamants. Je ne parle pas de son bon caractère et de sa disposition à obliger, sans qu'on eût même la peine de le lui demander; il ne faut pas le confondre avec Catillion, autre bijoutier, qui jouera dans mon histoire un rôle dont j'aurai occasion de parler. On voit que le capitaine oubliait sa part des souffrances éprouvées au passage du cap Horn; qu'il avait, avec ses officiers, travaillé à la manœuvre; aussi, pour se remettre et se dédommager, monsieur demandait un air de musique. Son subrécargue, l'intrépide buveur, faisait comme lui, ne pensait plus au mauvais temps. Quant à notre pauvre Charles, il a passé par de dures et cruelles épreuves; confondu avec les matelots, couchant à côté d'eux; combien il avait dû souffrir! S'il a jamais un château, comme il l'espère, assurément il l'aura bien gagné; mais c'est un jeune homme qui a du cœur; il brave tout, il ira jusqu'au bout; il comprend qu'il n'a plus que

quelques jours à patienter. Nous ne pouvions rien lui donner; il voyait bien que nous avions à faire à des gens sordides, dont on ne recevait que le strict nécessaire, et assez de fois il nous avait entendu le répéter.

Cependant, nous étions sous un ciel plus doux; on commençait à pouvoir monter sur le pont; les matelots avaient recouvré la santé. S'agit-il d'aider à manger et boire, ils sont tous prêts à manœuvrer. On annonce que, dans une douzaine de jours, on pourra apercevoir la terre. Ainsi soit-il, car, pour moi, je commence à en avoir assez. Nous nous remettons à soigner nos personnes. Chabrie me coupe les cheveux; à mon tour je lui rends le même service, en faisant avec lui ce que j'avais fait avec Valdestin au Brésil. Nous changeons de vêtements; puis nous nous préoccupons du travail du débarquement. Je me demande comment je m'y prendrai pour le faire heureusement. J'imagine un moyen de passer ma fausse bijouterie en contrebande : je découds la doublure de ma grosse capote, et, entre l'étoffe et cette doublure, je couds et j'attache solidement les divers objets, douzaine par douzaine, puis je remets les choses dans leur état primitif. Je soustrais ainsi beaucoup de marchandises à la visite de la douane. Je fais de la totalité un paquet informe, pareil à la soutane du cousin de Bourdin. Ce n'est pas tout : j'ai des bottes; je les fends par le derrière; j'y fais ensuite de petits

trous, des espèces de boutonnières, ce qui me permet de les lacer comme des guêtres et de mettre ce que je veux dans les creux que je me suis ménagés; en prenant pour débarquer de larges pantalons, on dissimule l'énormité de ses jambes. En multipliant les voyages à bord, on débarque ainsi en contrebande ce qu'on a de plus précieux. Quant à ma malle, j'ai précédemment expliqué comment je lui avais mis un double fond. Dieu veuille que tout cela réussisse. Je me propose, en outre, de remettre à Charles diverses marchandises qu'il a promis de faire passer gratis, en les plaçant dans ses poches; enfin, je combine dans ma tête mes divers moyens de débarquement invisibles. Chabrie fait, de son côté, ses dispositions. Pendant ce temps-là, nous approchons insensiblement de notre but; on nous annonce que dans peu nous l'aurons atteint; de sorte qu'à nos peines se mêle une douce espérance. Bientôt nous serons à notre cuisine; il est convenu que Chabrie, Charles et moi nous irons habiter la même maison, par économie. Le capitaine prétend que nous ne sommes plus qu'à deux cents lieues de Valparaiso; lui-même fait déjà quelques préparatifs de débarquement. L'air est doux, la nature est tout autre. Quant à nos matelots, ils sont de vraies bêtes brutes. Quelle différence de ceux-ci et nos matelots français, de notre nouveau capitaine et M. Morel; entre notre bâtiment actuel et l'*Antigone!*... il y a la différence du jour à la nuit.

Cela me faisait dire : « Vivent les Français; avec eux il y a de la ressource; ils sont légers, cela est vrai, mais du moins ils sont polis et humains; tandis qu'aujourd'hui, nous avons à faire à de vrais Ostrogoths, qui ne vous regardent presque jamais en face, qui ont quelque chose de faux dans la physionomie, et dont la froide réserve dans la conversation est fatigante pour ceux qui les écoutent; mais laissons-les pour ce qu'ils sont; nous ne tarderons pas à les quitter; notre sort n'est pas attaché au leur. »

On sonde fréquemment, on redouble de précautions, pour éviter les rescifs et les rochers qui sont à fleur d'eau; on regarde à l'horizon, on monte dans les hunes; enfin, on se persuade qu'on est sur le point d'arriver et qu'on va bientôt crier : *Terre!* Mais il n'y a pas, à l'approche de cet événement, les signes de joie que j'ai remarqués sur mon premier bâtiment. La nuit, on diminue les voiles pour ralentir notre marche; le spectacle de cette manœuvre est pour nous une distraction; nous n'en avions pas depuis long-temps. Le capitaine fait ses calculs et ses observations; il se donne beaucoup de mouvement; il a le vent arrière. La nuit, il se relève, fait le quart, prend note de tout. Nous ne savons pas s'il promet une petite gratification au matelot qui le premier apercevra la terre, car nous ne comprenons pas leur langue; aussi nous tarde-t-il d'arriver pour être avec un monde moins maussade. On marche à petites jour-

nées; on redouble de vigilance; on porte ses regards à droite et à gauche. Le capitaine affirme que nous ne sommes pas loin du port; mais, quant à nous, nous ne voyons rien. En attendant, faisons une partie de dominos; cela donnera le temps au bâtiment d'arriver, ainsi qu'au dîner, accompagné du plumpudding habituel, où, comme je l'ai déjà dit, on met du raisin, et dont on se contente quand on n'a pas mieux.

Ce qu'on sert à leur table est peu appétissant : la viande n'y est qu'à moitié cuite. Le capitaine nous demande si elle nous paraît bonne? — Oui, disons-nous. Oui, une telle cuisine est bonne... pour ceux qui l'aiment. — Vous autres, vous aimez la galine? — Oui, sans doute, et la semaine prochaine nous en mangerons, car nous ne serons plus sur votre bàtiment. Adieu les biftecks, les patates, les pois gris, et les autres mets qui sont du goût des Anglais et non du nôtre.

Le voyage continue; nous portons nos regards vers l'horizon. Le capitaine, sa longue-vue à la main, observe et s'impatiente de ne rien découvrir; ses officiers cherchent comme lui. On force de voiles sur un point qui ressemble à un nuage; il parie avec le subrécargue que ce nuage est la terre; le pari est tenu et l'on marche sur le point indiqué, qui demeure fixe, et, suivant le capitaine, nous n'en sommes plus qu'à une quinzaine de lieues. On continue de gouverner dans la même direction; pendant deux lieues on n'en change

pas. Le capitaine dit : « C'est la terre, j'ai gagné. » Alors il a bien soin de faire maintenir sur la ligne suivie l'aiguille de la boussole; il affirme que vers les six heures du soir nous serons à l'entrée du port, et en mesure d'y entrer le lendemain, si le vent ne nous est pas contraire. En effet, le nuage prétendu continue à se dessiner sous la forme d'une montagne; il n'y a plus aucun doute, c'est la terre. « Allons, Chabrie, nous allons arriver. » J'avoue être ravi de me sentir hors de péril; c'est la vérité. Je l'ai toujours dite dans le cours de mes voyages et continuerai de la dire; il n'y a que les bravaches et les fanfarons qui ne savent pas avouer ce qu'ils éprouvent d'inquiétudes; pour moi, je conviens des miennes. En ce moment, ce qui me préoccupe, ce n'est pas le débarquement, c'est le changement qui va s'opérer dans ma situation. Se lancer dans de nouvelles spéculations est toujours une chose grave; je l'ai éprouvé à mon premier voyage; il n'y a que le temps qui puisse vous rendre le calme. On croit d'abord à des succès faciles, on s'échauffe l'imagination, et puis, plus tard, les illusions s'envolent; c'est là ce qui arrive à la plupart des voyageurs, des pacotilleurs surtout, qui craignent de voir les frais d'un voyage en absorber tous les bénéfices; or, je suis un de ceux qu'agite une pareille crainte. Ainsi, demain, si le vent est bon, nous débarquerons. La première chose à faire, c'est d'écrire à mon ami Laperle, pour l'informer de mon arri-

vée; puis après, nous verrons quelle marche nous avons à suivre pour mener à bien nos affaires. Jusque-là, c'est tantôt peine et tantôt joie. Nous remontons sur le pont; nous constatons que nous sommes réellement en vue de la terre. On voit les montagnes peu à peu s'élever; nous n'en sommes plus qu'à six lieues. Allons, courage, nous arrivons. Le capitaine se frotte les mains; il fait danser son chat, il est ravi; il répète à son animal favori : *stop good*; c'est là son grand divertissement. Le malin nous avait promis de la galine, mais il paraît que nous n'en aurons que chez le traiteur de Valparaiso. Charles fait ses dispositions pour débarquer; il dit en avoir assez des Anglais, à la langue desquels il ne comprend rien, absolument rien, que les mots : *Oui, Mossieu.* A l'entendre, il a fait son purgatoire dans ce navire, ce pauvre jeune homme; il ne faisait pas le monsieur, le petit maître, mais il montrait du cœur et de la résignation, n'avait de bon temps que celui qu'il passait auprès de nous. Plus d'une fois il avait aidé à la manœuvre; c'était un bon diable, un garçon obligeant; il méritait d'être heureux. Notre plus grand désir est d'être au lendemain; l'attente nous paraît longue. Pour débarquer, on se propose de faire la toilette d'un dimanche; il y a long-temps que cela ne nous est arrivé. A propos de dimanche, j'ai remarqué qu'on ne fait pas de prières; si les Anglais prient Dieu, on n'en voit rien du moins. Ils ne chantent pas non plus de *Te Deum*, comme

on le faisait sur notre bâtiment, pour rendre graces au Ciel du succès du voyage. En tout, notre traversée a été aussi triste que coûteuse; on nous a donné peu de chose pour beaucoup d'argent; enfin, mon passage est entièrement payé; il m'a coûté douze cents francs; c'est beaucoup pour une traversée de soixante-huit jours. C'est la moins longue de toutes celles que j'ai faites, mais aucune n'a été ni plus dure ni plus chère. Celle de France au Brésil a été une promenade de Paris à Saint-Cloud par le bateau à vapeur; c'est, d'ailleurs, pittoresque, accidenté; on a bien une quinzaine de tempêtes et de bourrasques, avec une série d'autres mésaventures, qui passent vite dans le voyage de France au Brésil; mais monsieur le cap Horn est un personnage dangereux. Le voilà passé; le reverra-t-on plus tard? C'est là ce que nous ne savons pas. A la grace de Dieu! voilà notre refrain à nous autres, coureurs d'aventures; nous bravons les tempêtes et la misère pour avoir de l'or. Enfin, on est en face de la terre promise, où se trouve ce précieux métal. Toutefois, bien que nous avancions, on ne distingue encore aucune habitation; on a beau voir de loin en mer, on aperçoit, avec la longue-vue que nous prête le capitaine, que des collines verdoyantes, des routes tracées dans la montagne, puis on reconnaît quelque chose de blanc, quelque chose qui ressemble à une caserne, à un grand édifice. Notre capitaine offre à chacun un verre de rhum; nous

le prenons au mot, sachant bien qu'il n'offre pas deux fois, et que, sur notre refus, il irait boire tout seul. Chabrie a soin de me faire remarquer le changement qui s'est opéré dans sa physionomie, le redoublement de ses caresses pour son chat. « Oh! les bons Anglais, ajoute-t-il, je me souviendrai d'eux, bien que, pourtant, je n'aie point à leur reprocher de malhonnêteté. Le capitaine a été un véritable Anglais, le subrécargue a été un véritable Écossais, et, de plus, un ivrogne, buvant seul, n'offrant jamais rien à un passager, bien que, dans les froids que nous avons endurés, un verre de rhum nous eût fait du bien. » Il était encore plus avare que le capitaine; aussi doit-on penser qu'il faisait contraste avec sa nation, qui est généralement généreuse. Mais laissons cela pour penser à la journée de demain, qui doit nous voir débarquer. Chabrie, Charles et moi nous promettons de faire ce que, en France, on appelle *une noce;* il y a long-temps que nous n'avons mangé de la galine, que nous n'avons bu une bouteille de bon vin de Bordeaux; on se promet la demi-tasse, et le petit verre. Charles sera invité à être des nôtres, et il n'est pas homme à refuser; il est trop poli pour nous répondre par un *non;* et, en effet, Charles répond par un signe de tête affirmatif, qu'il a assez mangé de vache enragée, et qu'il espère se dédommager et renoncer au biscuit, à la viande salée et à tous les aliments de la traversée. En attendant, allons dîner

à bord; on voudrait bien que le capitaine, pour célébrer notre arrivée en vue du port, nous donnât quelque *extra;* mais il n'y faut pas penser; cette amélioration du dîner serait un accroissement de dépenses. Nous n'avons à espérer que des biftecks, des patates, mets favoris des Anglais; nous nous résignons à manger de tout pour pouvoir arriver vivant. Toutefois, Chabrie ne renonce pas à obtenir une gracieuseté du capitaine; bref, le patron s'exécute : après le dîner ordinaire, il fait servir du jambon, du thé, du rhum; voilà qui annonce le dernier, ou du moins l'avant-dernier jour. On le voit se frotter les mains, faire l'homme aimable; enfin, il ne mérite que des éloges. Nous nous levons de table tout guillerets et pleinement satisfaits; l'affaire du capitaine était terminée, la nôtre commençait; aussi nous dit-il : « M. Chabrie, de la musique, j'aime beaucoup la musique. » Chabrie ne se fait pas prier; il va chercher une de ses boîtes et la fait jouer, pour reconnaître la gracieuseté du capitaine, qui, en l'entendant, répétait : « C'est charmant, c'est charmant; » puis il prit son chat et le fit danser sur la table, en lui adressant son éternel refrain : *stop good.* Quand il eut fini, il nous dit, d'un air goguenard : « Vous allez gagner beaucoup d'argent? — Oui, capitaine, telle fut notre réponse. » On ne pouvait en faire une autre à son ironique prophétie; mais, tout ce qu'il pouvait dire était sans conséquence. Après être restés à table plus long-temps qu'à l'ordinaire,

on monta sur le pont; il était alors trois heures de l'après-midi; nous reconnûmes que le capitaine avait dit juste; la terre était en face de nous. Dans peu nous entrerons dans le port, dont on découvre déjà les forts et les édifices qui les entourent.

Dans une heure on pourra jeter l'ancre, et, pour charmer l'ennui de cette heure, je propose à Chabrie une dernière partie de dominos, faite en vue du port. De son côté, le capitaine, toujours joyeux, boit un nouveau *petit coup;* à l'animation de son visage, on voit qu'il a été faire une visite à cette bibliothèque, composée de bouteilles de liqueurs, et qui est placée derrière le siége qu'il occupe à table; c'est là que, de temps en temps, il fait une station debout, dans l'attitude d'un homme qui est à sa toilette; son subrécargue, d'un autre côté, n'oublie pas son genièvre.

Je ne dois pas omettre une circonstance, c'est que les matelots ont eu une double ration d'eau-de-vie; ce fut donc une fête vraiment anglaise pour eux. On ne pouvait rester long-temps à jouer, nous avons du vif-argent sous les pieds; je suis trop distrait; la vue de la terre me tourne la tête. En effet, nous approchons de plus en plus; déjà même, à l'œil nu, on distingue les maisons. Une barque vient au-devant de notre bâtiment; elle amène sans doute la commission sanitaire. On passe entre les deux forts; nous voilà dans le port; on nous fait signe d'arrêter. Le capitaine

fait descendre les voiles; on attend la barque, qui arrive avec un interprète. Ils sont près de nous; on leur jette une amarre; ils montent à notre bord, et on reconnaît en eux les membres de la commission sanitaire, comme on l'avait présumé. Ils entrent dans la chambre du capitaine, prennent les informations d'usage sur l'état de santé de l'équipage et des passagers, sur le lieu d'où l'on vient. Après une visite d'une demi-heure, ils s'en retournent et font place à la commission de police, qui, après avoir fait ce qu'elle avait à faire, s'éloigne. Enfin, il nous arrive une troisième barque, qui amène les douaniers, et ces visiteurs nouveaux diffèrent des autres; les premiers sont inoffensifs, ceux-ci sont nos ennemis. Ils s'emparent en quelque sorte du bâtiment; rien, à dater de leur arrivée, ne peut plus sortir sans leur permission; on ne peut même débarquer sans leur consentement. Le pilote vint à eux, et alors commença une scène qui faillit avoir une fin tragique. Voici comment : Le pilote dut prendre le commandement à la place du capitaine, parti avec les papiers du bord; pendant ce temps on avait amarré au navire la barque montée par les douaniers, et que quatre hommes gardaient; les officiers suivirent l'ordre de prendre position à la place où l'on devait jeter l'ancre, du quai où déjà descendu. Le capitaine, qui suivait des yeux son bâtiment, s'aperçoit qu'ils choisissent une position dangereuse; alors il se hâte de prendre un canot

et de revenir sur ses pas. Il arrive furieux, comme nous ne l'avions jamais vu ; il était encore à cinquante mètres de son bâtiment, qu'il criait déjà : *Non, non, n'arrêtez pas là.* Une fois monté, il jure après les officiers et après le maître de l'équipage. « Comment, sacrebleu, vous voulez jeter l'ancre ici ; vous voulez donc vous perdre ? Un coup de vent vous enverra à la côte. Mettez-vous là, dit-il, en désignant un endroit fort éloigné du premier. » Le bâtiment obéit et part comme un trait. Or, en ce moment-là on y amarrait la barque, parce qu'on supposait qu'il devait y garder sa première place ; les hommes que contient cette barque courent un danger terrible ; ils vont être engloutis sous les flots qui les poursuivent ; le vent, en outre, souffle avec violence. Ils crient : *Au secours !* leurs camarades leur répondent : *Courage ! amis, courage !* On n'est plus maître des voiles. Le capitaine, pour éviter les écueils, fait gagner le large. La barque, toujours attachée au navire, aurait pu chavirer et les hommes périr. Chabrie, qui était sur le pont, au-dessus des douaniers, riait à perdre haleine de les voir se cramponner aux planches. J'avais beau lui dire : « Mais taisez-vous donc, vous riez à l'approche d'un malheur ; » il continuait de rire, impossible de l'en empêcher. Je lui criais encore : « Ceux qui sont en péril sont des douaniers, qui s'en vengeront sur vous. » Chabrie, qui pourtant n'était pas un méchant homme, qui, au contraire, était bon,

riait de plus belle. Enfin, le bâtiment arriva à une place convenable; nos pauvres naufragés en furent quittes pour une immersion complète et une grande frayeur. Ils montèrent à bord, et alors on ne riait plus. Je me disais en moi-même : « Nous payerons leur mésaventure. » L'ancre fut jetée, et le capitaine, à qui on avait fait faire bien du mauvais sang, s'en retourna d'où il était venu ; nous nous préparons au débarquement pour le lendemain. En attendant, j'observe mes douaniers; je cherche à faire connaissance avec eux, sans leur rien confier, car ils sont de véritables mouchards, dont la mission est de tout examiner, visiter, sonder, et de tout voir, ce qui est naturel, puisqu'ils sont payés pour cela. Si on n'avait pas pris des précautions d'avance, on ne pourrait se soustraire à leurs recherches, et même, quoique bien préparés, on est toujours gênés par eux. Ils passent, en effet, la nuit à bord; ils ne nous quittent pas; ils sont comme nos geoliers; n'importe, je cause avec eux, et je reconnais qu'ils ne sont pas, comme dit le proverbe : « Aussi diables qu'ils sont noirs. »

CHAPITRE III.

JE CAUSE AVEC LES DOUANIERS.

Je sais assez de portugais pour me faire comprendre de ces messieurs. Je devine qu'ils sont gens à fermer les yeux et à se taire sur bien des choses, qu'il y a moyen de s'entendre; toutefois, je ne me livre pas trop, je crains un piége, comme on peut le croire. La nuit, pour nous, est agitée; on dort peu, et de bonne heure on est sur pieds. Je prépare mes effets, surtout les plus précieux : mes montres, ma bijouterie fine, mes bottes à contrebande. A ma première sortie, je serai tout-à-fait sur mes gardes; à la seconde, j'aurai plus d'expérience et je saurai jusqu'où va l'inquisition exercée sur les passagers. J'ai déjà disposé mes deux grandes boîtes, où j'ai mis des peignes, des brosses à dents, puis des feuilles de tabac, en mettant ces divers objets, les uns dans la première, les autres dans la seconde partie de la boîte, de manière à cacher ceux-ci par ceux-là. Nous faisons ensuite notre toilette; nous mettons les bottes à cachettes, et par-dessus nos pantalons, qui les dissimulent. Chabrie suit mon exemple; seulement ses marchandises sont plus faciles à faire passer en fraude que les miennes : ce sont des bijoux fins, des diamants; aussi aura-t-il opéré son débarquement avant moi. Charles tient la pro-

messe qu'il m'a faite; il met dans ses poches une partie de mes marchandises. Nous voilà près du bateau qui va nous conduire à terre. On ne fait que des adieux provisoires au capitaine, étant disposés à revenir plus d'une fois à bord. Nous voilà en route tous les trois pour le quai, sur lequel s'élève la douane. Pour nous tout est nouveau : la baie, le port, les bâtiments, qui appartiennent à diverses nations, et qui diffèrent de forme, de coupe et de tonnage. Il n'y a qu'un petit quart de lieue du point où l'on est au lieu de débarquement; aussi arrivons-nous bientôt à terre, et là nous donnons une petite gratification aux matelots; puis passant devant la douane, dont les employés suivent les arrivants des yeux, sans pourtant les soumettre à aucune inspection; enfin, nous passons.

Notre premier soin fut d'aller chez le traiteur Faroux, qui jadis avait demeuré au Brésil, mais que nous ne connaissions que de nom; seulement Chabrie avait beaucoup entendu parler de lui. Sa maison était bien fournie, et il passait pour faire bien ses affaires. Nous nous dirigeons vers le comptoir où était madame Faroux, et lui donnons à garder nos montres, nos bijoux; j'entre dans un cabinet, où je vide mes poches et mes bottes. Elle nous rend, avec une obligeance dont on la remercie, le service que nous lui demandions. En attendant que l'on prépare un déjeûner, fixé à deux heures, nous allons parcou-

rir le port et la ville, que je décrirai plus tard. Dans cette première excursion, j'éprouvai ce qu'on éprouve toujours quand on descend d'un navire : on trouve le pavé dur, on chancelle, on penche à droite et à gauche, on sent une espèce de fatigue, qui ne dure pas, et que j'avais déjà ressentie à mon premier voyage. Nous allâmes d'abord à la police, puis chez le gouverneur du port, pour lui faire connaître notre désir d'habiter la République.

On nous a fait bon accueil. C'est Chabrie qui a pris la parole en portugais, que le gouverneur connaissait mieux que lui, quoiqu'il fût Espagnol. Il entra même en conversation avec notre ami, s'informa du Brésil, lui demanda si le gouvernement de ce pays prenait de la force. Chabrie, qui n'est pas sot, lui répondit dans le sens qu'il présumait devoir lui être agréable, c'est-à-dire que le gouvernement se conduisait sagement, qu'il protégeait les étrangers, ce qui était un moyen de rendre le pays florissant; que, pour cette raison, le commerce y était très-actif en ce moment; et pendant que nous étions assis sur un banc à écouter Chabrie et le gouverneur, un Anglais entra sans se faire annoncer, et saluant comme saluent les Anglais, sans aucune démonstration de bienveillance. Le gouverneur, à qui cette manière de se présenter chez lui déplut, ne voulut point se lever, et se contenta de le saluer par un léger

mouvement de tête et continua son entretien. Il avait devant lui les représentants de trois positions sociales différentes. J'avais, moi, avec ma petite redingote verte à brandebourgs, l'air et la tournure d'un collégien, fier de sa montre, de sa chaîne et de son habit neuf; je m'en étais fait faire un, en effet, avant de songer à mon voyage du Chili. Chabrie, et Charles surtout, étaient mis comme des petits maîtres; aussi le gouverneur sembla-t-il voir en nous les types de la future civilisation de la République. Tout allait bien jusque-là; mais l'Anglais, ennuyé et fatigué d'attendre, sans doute, murmurait à voix basse je ne sais quelles paroles qui témoignaient de son mécontentement; le gouverneur, peu satisfait de son côté, lui dit vivement que sa conduite était inconvenante et lui enjoignit de sortir; qu'il était entré sans en avoir reçu l'autorisation, et qu'il avait manqué de politesse en venant ainsi interrompre la conversation; mais qu'enfin, puisqu'il était là, il devait au moins attendre silencieusement que l'audience donnée à d'autres personnes fût terminée, ou bien il devait sortir. Cela dit, le gouverneur reprit l'entretien avec Chabrie, continua de lui parler avec bienveillance, et nous félicita du désir que nous montrions de former, dans la République, un établissement; et, après qu'il nous eût assuré de sa protection, il nous congédia. L'Anglais, après notre départ, dut sans doute être tancé de nouveau.

Chabrie, quand nous fûmes sortis, me fit remarquer qu'il se serait bien gardé de rien dire de mal du Présil quand il en aurait eu sujet, car le gouverneur n'aurait pas manqué de se dire en lui-même, que lorsque les étrangers quittent la République du Chili, que probablement ils n'en parlent pas mieux que nous le faisions nous-mêmes en parlant aujourd'hui du Brésil.

Six semaines après l'obligeante réception que nous avait faite le gouverneur, s'il eût regardé par la fenêtre, il eût reconnu, dans celui qu'il avait pris pour un jeune négociant, le futur commerçant, qui, dans sa boutique, faisait un bruit à lui rompre la tête.

Après cette visite, de pure formalité, faite au gouverneur, nous parcourûmes la ville du haut en bas. Du port de Valparaiso à cette ville, il y a sans cesse à monter; car elle est bâtie sur le versant d'une montagne; elle est peu peuplée, n'a rien d'intéressant; on y comptait à peine une quinzaine de Français, quelques Anglais, quelques Allemands, quelques Italiens. Il nous fallut peu de temps pour la parcourir dans tous les sens, et, ces courses achevées, nous revînmes chez notre traiteur; nous n'étions là que dans la ville du port.

Quant à la capitale même du Chili, elle est à quarante lieues dans les terres; pour y arriver, il y a des montagnes à traverser.

C'est dans cette dernière ville qu'est établi La-

perle : elle s'appelle Santiago. Rentrés chez notre traiteur, avec lequel nous eûmes bientôt fait connaissance, nous déjeunâmes tous trois comme en famille; Chabrie se charge de commander les mets, sauf à régler avec lui nos comptes plus tard. Nous trouvons dans la grande salle plusieurs Français, avec lesquels nous échangeons des bonjours, des poignées de main, des questions sur le lieu d'où l'on vient, sur le but du voyage qu'on a fait; puis l'appétit se faisant sentir, nous faisons honneur à notre déjeûner; ensuite nous demandons une chambre séparée pour nous trois, sauf à coucher par terre, pour n'en pas perdre l'habitude. Le déjeûner fini, et il avait bien duré deux heures, nous allâmes chercher nos matelas; on n'a pas oublié que le mien était en amadou. Tout en pensant aux dispositions qu'il y avait à faire, nous prenons un bateau pour aller au bâtiment, où le capitaine demanda comment nous avions trouvé la ville, ce à quoi on lui répondit qu'elle nous avait paru ressembler à un grand village de France; on a bientôt vu ce qu'elle renferme de curieux. — Mais, reprend le capitaine, votre intention n'est pas de vous fixer au port; vous y avez une chambre? — Oui, capitaine. Puis nous nous mîmes à l'œuvre pour emporter une partie de nos effets, avec le dessein de les soustraire à la visite des douaniers, et en arrangeant ma malle à double fond; en conséquence, Charles me seconde dans

ces intentions, et, toutefois, je n'étais pas sans crainte d'être surpris dans mes tentatives. Nos précautions prises, mes bottes rembourrées mises, nous partons, et, cette fois, il faut aborder la douane, subir la visite. Nous touchons au moment critique; tout n'est pas rose dans notre métier, mais il faut s'exécuter. « Ma foi, disons-nous, vaille que vaille, au petit bonheur! »

Quand nous arrivons, les employés, qui voient un matelas replié, le regardent, le retournent, mais n'exigent pas néanmoins qu'il soit déficelé; ma grosse capote, roulée grossièrement, comme Bourdin avait roulé la soutane de son cousin, passe aussi heureusement; ensuite vient ma malle. Je l'ouvre; on y voit des habits, des pantalons, une veste, des redingotes, des chemises, des gilets; à chaque couche d'objets que je levais, je faisais une petite pause, prenant les précautions d'un homme qui craint de détériorer ses vêtements; mais le douanier, de son côté, me disait : « Hâtez-vous donc. » A mesure que j'approchais de la fin, je procédais avec plus de lenteur encore; déjà j'apercevais le drap qui recouvrait le double fond et je n'étais pas arrivé à la moitié de ma malle, lorsqu'une petite boîte tombe et attire l'attention du douanier; il l'examine, la trouve jolie; moi de lui dire : « Si elle vous est agréable, gardez-la. » Il l'accepte, et me dit : « Remettez vos effets dans votre malle. » Pas n'est besoin de dire

que je me montrai très-docile à son ordre et remis mes effets pêle-mêle dans ma malle. Chabrie, lui, n'avait nulle malle à faire passer; tout ce qu'il avait de précieux était dans ses poches; il avait seulement à la main des boîtes de fer-blanc, dont il ôtait les couvercles, afin de laisser voir qu'elles ne renfermaient que le tabac nécessaire à notre consommation. « Emportez tout cela, dit enfin le douanier. » Or, nous avions là tout prêt un portefaix, avec une brouette, pour emporter notre bagage; nous en fûmes quittes pour la peur.

Pour le moment nous fûmes donc sauvés de l'inquisition de la douane. « Vous l'avez échappé belle, me dit Chabrie; je vous ai cru perdu; la petite boîte a fait merveille; vous avez habilement profité de l'occasion; vous êtes bien heureux. » Aussi est-ce gaîment que nous allons faire une excursion autour de la ville, comme de bons bourgeois. Plus d'essais de contrebande aujourd'hui, cela pourrait donner l'éveil. La seule chose remarquable qui ait attiré notre attention, c'est un pan de muraille qui date, dit-on, des Incas. Une seule maison bourgeoise est celle du gouverneur, qui est bâtie sur une place qu'on appelle la *Place du Gouverneur*; encore est-elle bâtie en terre. C'est là un sujet sur lequel je reviendrai.

Rentrés dans notre chambre, chacun de nous se mit à écrire : moi à Laperle, pour l'informer de mon arrivée, qui devra l'étonner beaucoup;

Chabrie à sa famille, voulant profiter d'un bâtiment se trouvant dans le port en partance pour le Brésil, et devant lever l'ancre dans une quinzaine de jours.

C'est à Valparaiso que je rencontrai Gabriel. C'est à ce même Gabriel que M. Lefranc a vendu des marchandises dont il se plaint de n'avoir pas reçu le prix. Comme il m'avait prié de le faire remarquer à son débiteur si je le voyais, je profitai de la circonstance pour m'acquitter de la commission que m'avait donnée mon ancien patron. « Peut-être, lui dis-je, n'avez-vous pas encore effectué la vente de ces marchandises, ou bien n'avez-vous pas eu l'occasion de faire passer les fonds à votre créancier? — Gendrin, me répondit-il, si vous écrivez à M. Lefranc, dites-lui que je n'ai pas effectivement vendu encore ses meubles, mais que je vais partir pour Lima, et que dans quinze jours je vous remettrai les fonds réclamés. — Je n'ai pas, dis-je, mission de les recevoir; je dois me borner à vous donner l'avertissement qu'il m'a chargé de vous adresser. — Je vous trouve bon pour recevoir cette somme, me dit-il. — Soit, répliquai-je, mais moi je ne veux pas être responsable de deux mille cinq cents francs. » Toutefois, quinze jours après son retour de Lima, il me remit les fonds, je crus bien faire d'accepter cette responsabilité, bien qu'il me répugnât de m'en charger; mais pensant que par-là, je rendrais

service à M. Lefranc, je m'y déterminai, je lui écrivis donc que je m'étais acquitté de sa commission, que j'avais les fonds, et, qu'arrivé à Santiago, je les remettrais à M. Guillemann, son correspondant. Disons de suite ce qui arriva : c'est que le correspondant de mon patron fit banqueroute plus tard. Il perdit ainsi ces deux mille cinq cents francs; c'est de lui que j'appris cet événement, dans une visite qu'il me fit vingt ans après. « Il fallait me les conserver, me dit-il, un jour ou l'autre vous auriez trouvé moyen de me les remettre. » Il avait raison; mais moi, par délicatesse, je n'avais pas voulu garder cette somme.

Cependant, nous achevons de transporter nos effets du navire à notre logement; les choses se sont bien terminées; nous ne passions plus aussi près de la douane. On n'a pas toujours à transporter un matelas d'amadou, une malle à double fond; il me restait ma plus grosse malle à débarquer; elle contenait trop d'objets pour que je songeasse à les faire passer en détail. Je cherchai donc un moyen de la dérober à la visite; on m'en indiqua un : c'était d'opérer la contrebande à l'aide des douaniers eux-mêmes. Il se trouva que j'avais à traiter l'affaire précisément avec ceux qui avaient fait à notre bord la première visite, avec qui j'avais causé; je m'abouchai avec eux; nous convînmes du prix, de l'heure et du mode de transport de la malle, et de l'endroit où ils devaient la déposer. Le dépôt devait se faire à mi-

nuit, à leur retour du service dont ils étaient chargés. Je leur désignai exactement celle qu'ils devaient prendre, le ballot de cannes et celui de souliers. Le capitaine ignora complètement l'affaire. A l'heure indiquée, les douaniers descendirent dans l'entrepont, prirent les deux ballots, les mirent dans leur bateau; puis, remontant de nouveau, allèrent chercher la malle et la placèrent sur le pont. Les matelots, à cette vue, avertirent le capitaine, qui était couché; il se leva et refusa de permettre aux douaniers de la descendre dans leur bateau. « Le passager, lui dirent-ils, nous en a donné l'ordre. — Je ne veux pas; la malle ne sortira pas. » Après de longs pourparlers, les douaniers s'en revinrent avec les deux ballots seulement; il ne me restait plus que la grosse malle dans le bâtiment; j'en avais emporté les autres objets en détail, comme, par exemple, ma petite caisse de pistolets; mon phosphore, dont le transport donna lieu à un incident comique. Ils laissèrent passer la caisse qui le contenait, sans l'ouvrir; le cylindre de plomb qui l'enfermait leur faisait craindre une explosion, et Chabrie avait eu bien soin de répéter devant eux : « Prenez bien garde en l'ouvrant. » Les douaniers disaient : « Nommez-nous l'objet que contient la caisse? — Le nom de cet objet, nous ne saurions le dire en espagnol; c'est du phosphore. » Nos gens, se regardant entre eux, se disaient : « Cette caisse, si bien fermée, doit contenir

des valeurs. » Chabrie observe : « Si l'objet renfermé dans la caisse prend l'air, il en résultera une explosion pareille à un coup de canon; voulez-vous que nous l'ouvrions ici? — Non, non. — Le phosphore est comme la poudre, il s'enflamme en un instant. — Soit, disent les douaniers; si le flacon est cassé quand on l'ouvrira, nous vous dispenserons de payer le droit; mais expliquez-nous ce qu'il contient? » Or, j'avais dans ma poche de petites bouteilles de phosphore servant d'échantillon; j'en tire une parcelle, je la jette à distance et elle s'enflamme à l'instant; effrayés, ils reculent et me disent : « Passez. » Voilà de quelle manière mon phosphore entra en douane et réussit à ne pas payer de droit. Je ne puis préciser ce qu'il valait à Valparaiso, mais à Rio-Janeiro il m'avait bien coûté deux cents francs. On verra par la suite ce qu'il devint.

Le lendemain, j'allai chez mes douaniers, au bord de la mer, pour reprendre ma malle et mes ballots; mais ils étaient sortis de grand matin, et j'appris, par la femme de l'un d'eux, ce qui était arrivé. Je lui demandai le jour et l'heure où je pourrais voir son mari, et elle m'indiqua le samedi suivant comme devant être son jour de repos. Je la quittai, fort désolé de ce que je venais d'apprendre et que j'allai conter à Chabrie. « Diable, me dit-il, c'est une mauvaise affaire pour vous; la malle va entrer en douane comme objet de contrebande n'ayant pas été porté sur

le connoissement du navire. » Chabrie alla au bâtiment, où il avait à faire; il vit le capitaine, qui lui dit : « Les lois du pays défendent, sous peine d'*embargo*, de laisser sortir une caisse par-dessus le bord; que la malle en question devait être considérée comme caisse, à cause de sa grosseur; qu'il avait fermé les yeux sur le débarquement de petits objets qu'on avait pu emporter en détail, en les mettant dans ses poches, mais qu'il n'en pouvait être de même pour la malle. J'ai, ajouta-t-il, des intérêts à sauvegarder. » Quand Chabrie revint me rapporter cette conversation, je lui demandai ce qu'il y avait à faire. « Quelle était sa valeur?—Trois mille francs. Voilà la note de ce qu'elle contient : ce sont des nécessaires d'homme et de femme; ce sont des objets qu'on ne peut débarquer en les mettant dans sa poche, des douzaines de tabatières en écaille; il y en a avec portrait à cent francs la douzaine; c'est ma plus belle marchandise après ma bijouterie fine; elle est pleine comme un *œuf*; il est impossible de la passer en contrebande en détail, je me ferais prendre sans aucun doute. » J'allai trouver le correspondant de M. Lefranc, auquel je contai mon affaire, qu'il me déclara être mauvaise. « Cependant, dit-il, un dernier effort peut être tenté auprès du directeur suprême de la République, qui est un excellent et digne homme. On peut lui représenter, dans une pétition, que cette malle renferme toute votre pacotille, que

vous n'avez pas d'autre ressource, qu'il y a lieu à prendre en considération votre triste position. » A sa recommandation personnelle, le correspondant y joignit celle de huit ou dix autres notables habitants de Valparaiso, tels que l'architecte du port, quelques négociants français. La pétition rédigée et signée, on la transmit au chef de la République, résidant à Santiago, et me voilà attendant sa réponse.

« Comme il s'agit d'un objet de peu d'importance, me dit le correspondant, je compte sur le succès de notre réclamation; mais, voyez-vous, Messieurs, les fraudes exigent une répression; petits et grands, c'est à qui éludera la loi relative aux douanes; mais, ayez bon espoir, le directeur de la République est un honnête homme. » On voit, par cet incident, qu'il en résulte pour moi une première perte; c'est là un malheur qu'il faut chercher à oublier, pour ne plus songer qu'à l'établissement que je dois former. Je cherche une boutique; la ville n'est pas grande, les bons emplacements ne sont pas communs. Chabrie reste quelque temps au port et cherche à y placer des marchandises. Charles est indécis; il va et vient, sans trop savoir ce qu'il doit faire; nous sommes toujours tous les trois dans le même logement. Nos marchandises sorties du bâtiment sont entrées en douane. Je vais avoir mes caisses, mais ma malle va y entrer également, comme saisie en contrebande. On m'avait bien conseillé de

m'entendre avec le gardien de la douane, qui m'aurait permis d'en ôter préalablement le contenu précieux pour le remplacer par des objets sans valeur, que les douaniers auraient alors inspectés; mais l'on voit que la pétition rendait impossible l'emploi de ce moyen de salut; je dus me résigner à l'attendre de la bonté du président de la République.

Il n'y avait plus d'autre moyen de ravoir ma malle, depuis que le capitaine avait refusé de la laisser sortir par l'entremise des deux douaniers gardiens du bâtiment. J'avais cru devoir recourir, comme je l'ai dit, à l'intervention du chef de l'État, pour lequel le correspondant de M. Lefranc m'avait remis une pétition appuyée par plusieurs personnes de sa connaissance.

Quelqu'un essaya de me venir en aide : ce fut un négociant de Marseille, qui depuis vingt à vingt-cinq ans vivait dans le pays, où il était considéré des habitants et avait même quelque crédit auprès des autorités. Chaque fois que des Français arrivaient au Chili sur un bâtiment de leur nation ou sur un bâtiment étranger, il ne manquait pas d'aller les voir à bord, et quand on était à terre, on s'empressait d'aller lui rendre sa visite. C'était un homme d'une soixantaine d'années; il était à même de rendre une foule de petits services, de donner, soit des renseignements, soit des conseils à des étrangers. En sa qualité de Marseillais, il avait sans cesse à la bouche ces mots : *tron*

de Dious, ce qui lui avait valu le sobriquet de le seigneur *Tron de Dious*. Au moment où je me promenais sur le quai, préoccupé de la perte que je venais de faire, il vint à moi et me dit : « Eh bien! la malle? — Perdue, lui répondis-je, du moins jusqu'à présent. » Il hocha la tête et me dit : « Jeune homme, c'est une leçon; on ne réussit pas toujours à vouloir tromper la douane. » Puis il me fit signe de quitter l'endroit où nous étions et où se trouvaient plusieurs personnes. Quand nous fûmes seuls, « connaissez-vous, me dit-il, le nom des deux douaniers qui sont à bord de votre bâtiment? — Oui, lui répondis-je; l'un d'eux s'appelle *Fernando*. — Oh, oh, reprit-il, venez chez moi. » Il demeurait sur le bord de la mer, où il avait une belle maison, d'où la vue était magnifique. Il me fit entrer dans son cabinet, se mit à son bureau et écrivit un petit billet, ainsi conçu : « Fernando, si tu peux faire quelque chose pour mon compatriote, fais-le pour m'obliger. » Il me remit le papier sans le signer, puis il me dit : « Portez ce billet à Fernando et soyez discret. » Je prends la missive, en remerciant vivement celui qui me la donnait; puis ayant avisé un bateau, je me rendis au bâtiment anglais. Je ne remis, toutefois, le billet à Fernando qu'avec précaution, après avoir causé d'autre chose, et en évitant d'être vu des matelots quand je le lui glisserais dans la main. Fernando le prit, le lut, me regarda attentivement, appela son camarade et lui dit ; « Lis. » Je les en-

tendis se dire quelques mots, dont je saisissais à peu près le sens; je compris qu'ils cherchaient un moyen de me rendre le service que réclamait pour moi le Marseillais. Au bout de quelques minutes, ils me dirent : « Allez, de notre part, trouver le gardien de la douane; remettez-lui le billet et soyez bien attentif à ce qu'il vous dira. » Puis ils firent avertir, par les matelots, le capitaine anglais que j'étais à bord. Celui-ci me fit inviter à descendre dans la salle à manger, où il était; indigné de sa conduite à mon égard, je refusai d'aller lui parler. Il m'envoya prier une seconde fois de descendre; je refusai de nouveau et je m'en allai, après avoir remercié son domestique des petits services qu'il m'avait rendus, et que j'avais reconnus antérieurement, en lui donnant une piastre.

CHAPITRE IV.

JE VAIS TROUVER LE GARDIEN DE LA DOUANE.

Je pris le chemin du quai avec mon billet, et en ayant soin de ne pas oublier les recommandations du douanier. J'allai trouver le gardien de la douane; je m'y pris de la manière suivante pour arriver, sans péril, à mes fins : je savais qu'il y avait, en dehors du bâtiment, un banc où mon homme venait souvent s'asseoir; je m'y plaçai en attendant sa venue, ne voulant pas qu'on me vît

lui parler dans les bureaux et lui remettre un billet. Au bout d'une heure, il vint s'asseoir à côté moi; je tremblais d'avoir à lui parler, mais le besoin donne de la hardiesse, et je dis à mon voisin : « Vous connaissez le seigneur Fernando, qui est à bord du bâtiment anglais, dans le port? — Oui, me répondit-il. — Eh bien! il vous prie de lire ceci, » et je lui montrai le papier qui était dans le creux de ma main, en évitant, bien entendu, de le laisser voir. Le douanier prit mon billet et rentra dans le bureau; il revint me dire : « Je connais la personne qui s'intéresse à vous; de quoi s'agit-il? » Je lui racontai ce qui m'était arrivé. « Avez-vous fait, me demanda-t-il, quelque démarche pour recouvrer votre malle? — J'ai adressé, lui dis-je, une supplique au directeur suprême de la République, et je l'ai fait appuyer par un négociant et plusieurs personnes qui me portent intérêt. — Alors, dit-il, ce que me demande Fernando est impossible. Si on n'eût pas fait la démarche dont vous me parlez, voici le biais qu'on aurait pris, » et il me l'expliqua comme je l'ai indiqué plus haut. « Si, dit-il, la malle n'eût été qu'une caisse, en ôtant la planche du fond on eût retiré ce qu'elle contient et on l'eût remplacé par des objets de nulle valeur; au lieu que, si par suite d'un ordre bienveillant du président de la République, on vous la rend, il faudra en faire la visite pour la soumettre aux droits, et on s'apercevrait bien que les objets précieux en ont été

retirés et qu'on les a remplacés par d'autres; dans un magasin dont la garde m'est confiée, il en résulterait que je perdrais mon emploi, et que vous, vous seriez poursuivi judiciairement. »

Je compris parfaitement ce qu'il me disait. A l'aide de ma demi-connaissance de la langue portugaise, je le remerciai de sa bonne volonté et je lui dis que je le reverrais le soir chez Faroux, où il avait l'habitude de venir, dans le café attenant à l'hôtel; puis je revins, un peu désappointé, trouver mon négociant marseillais; je le remerciai de ses bons offices et lui racontai tout. Ce n'était pas la première fois qu'il m'obligeait; car il m'avait introduit dans plusieurs bonnes maisons, où j'avais vendu quelques cartons de rubans de soie à des prix assez avantageux. Il contribua beaucoup, avec le correspondant de mon patron, à me faire retirer ma malle.

J'ai annoncé, dans le cours de ce récit, que je dirais constamment la vérité, alors même que cette franchise m'obligerait à avouer des erreurs et des fautes. Or, il arriva qu'étant un jour sur le port, je rencontrai le capitaine de notre navire, avec le subrécargue; le premier vint à moi, disposé sans doute à m'expliquer sa conduite au sujet de ma malle; mais, exaspéré par la perte que je venais d'éprouver, je lui adressai les plus violents reproches sur le peu d'intérêt qu'il m'avait témoigné durant toute la traversée. Je lui rappelai que Chabrie et moi nous lui avions payé près de

trois mille francs pour notre passage et pour celui de nos marchandises; qu'il avait été indigne à lui de faire perdre à un jeune homme comme moi une somme aussi forte que celle que j'éprouvai; que sa conduite à mon égard était impardonnable; que, sans compromettre ses intérêts personnels, il pouvait sauvegarder ceux d'un passager venant de lui payer sa traversée un prix si élevé, c'est-à-dire près de quinze cents francs; que M. Morel, notre premier capitaine, n'en aurait pas agi ainsi.—Cela, lui dis-je en le quittant, ne vous portera pas bonheur. Tous deux, et surtout le subrécargue, me répondirent de leur mieux; mais je les voyais fort embarrassés dans les explications qu'ils me donnaient. Mais Dieu punit le subrécargue, car quelques mois après il périt sous les débris de la maison qu'il habitait, lors du grand tremblement de terre de 1822, qui me réduisit à une si triste position.

Voici maintenant ce que, plus tard, on apprit chez le traiteur Faroux : En visitant en Angleterre les papiers du subrécargue, les armateurs trouvèrent le procès-verbal des commis douaniers et du chef de la douane, qui constatait que la malle appartenant à un passager était entrée en fraude. Or, à la place du subrécargue anglais, on avait envoyé à Valparaiso un commis allemand pour surveiller les intérêts de la compagnie, et c'est ce même commis allemand qui apprit à Faroux que le capitaine anglais avait été réprimandé de

sa conduite dans cette affaire. On lui reprochait d'avoir probablement fait perdre la malle en question à son propriétaire; on disait que lui, capitaine, tout en usant de son droit, pouvait laisser au passager la possibilité d'emporter peu à peu ses marchandises, sans les lui faire perdre en entier. Voilà ce que dit le commis envoyé de Londres pour prendre les intérêts de l'armateur anglais.

Chabrie, sachant que je ne veux pas voir le capitaine, a l'obligeance de régler mon compte et de lui remettre, sans que je le lui demande, ce que je dois pour mes caisses, en me disant : « Nous compterons plus tard; gardez votre argent. » En me voyant pressé de m'établir et de trouver une boutique, il me dit : « Gendrin, vous vous hâtez trop; prenez patience et nous arriverons à notre but. » Dans le cours de mes recherches, j'avais remarqué une petite boutique qui me semblait devoir me convenir; elle était près du marché, en face du palais du gouverneur; bien que d'un prix élevé, je puis la louer. C'est un Anglais qui en est, non pas le propriétaire, mais le locataire, et il veut la sous-louer; l'affaire est conclue, à la condition qu'avec la boutique j'aurai une baraque placée en dehors, et grande à peu près comme une baraque de foire. Je compte utiliser cette construction, la démonter et m'en servir pour agrandir ma boutique, à laquelle il manque des étagères. Le prix en avait d'abord été fixé à

une somme de cent francs, payable immédiatement, comme pot-de-vin, plus, à cinquante francs par mois de loyer; quand j'eus obtenu la baraque, je convins de donner deux cents francs au lieu de cent; cette convention, qui n'était que verbale, devait être écrite en présence d'un Anglais, qui sera témoin du marché. Ce futur témoin est un homme du nom d'André, qui tient une taverne et qui vend du vin. Tout étant réglé, on me donne la clef; bien que chère, ma location me satisfait; l'emplacement me convenait. J'entrai aussitôt en possession de mon nouveau logis, auquel des réparations étaient nécessaires, et dont la charge retomba sur moi; j'y travaillai sans retard, et me rappelai pour cela le premier métier que j'avais fait chez mon père, qui, étant propriétaire, me faisait travailler à ses maisons. J'emprunte des outils à des gens que je ne connaissais pas; comme on est obligeant dans ce pays, on m'en prête volontiers; alors je me mets à l'œuvre, et, je puis le dire, ce fut de tout cœur. Chabrie, qui vint me voir, convint comme moi que c'était cher, mais, qu'en somme, l'emplacement étant convenable, l'affaire pouvait passer pour bonne. En trois ou quatre jours j'eus terminé mon travail, surtout la porte, qui jusqu'alors fermait mal. Cela fait, je me mis à démonter la baraque; elle était solide, tandis que mes ciseaux et mon marteau étaient faibles; ce ne fut pas sans des efforts violents et redoublés que j'en vins à bout.

Pour m'aider, j'allai chercher, sur le bord de la mer, un immense galet, et je puis dire que quand il tombait sur les planches, il retentissait au loin; à chaque coup, je levai les yeux sur les fenêtres du palais et sur le factionnaire, pour m'assurer si le bruit que je faisais n'attirait pas leur attention. Je m'étais levé de grand matin, ce qui importunait les voisins et le gouverneur; c'était là une chose à laquelle je n'avais pas réfléchi, et, toutefois, on fut assez patient pour me laisser achever paisiblement ma besogne. J'ignore comment j'aurais fait si on m'eût enjoint de cesser, car faire moins de bruit m'était impossible. Je finis cependant par en venir à bout et par briser ou détacher les tenons, grace à mon énorme caillou. Si le gouverneur eût été éveillé par le bruit, il aurait fait prier son jeune négociant de cesser; en cela il aurait eu raison, car personne n'a le droit d'empêcher de dormir ses voisins, encore moins les grands seigneurs. Les planches de la baraque, une fois démontées, ou plutôt brisées, l'idée me vint de la remonter dans ma boutique même, qui se serait ainsi trouvée partagée en deux parties; de cette manière, je me ménageais une petite pièce pour me coucher, dans une grande salle carrée, sans cabinet ni abri d'aucun genre. Cette bonne idée me rendit un nouveau courage. Je vais donc chercher des clous et j'élève mon nouvel édifice sans grande difficulté, vu que j'avais cassé les emboîtures et les tenons. L'ouvrage était ter-

miné au bout de huit jours, non sans bruit, mais il était plus sourd et s'entendait moins au dehors. J'avais, par mon vacarme, étourdi tout le monde, ce qui était moins pardonnable à un étranger qu'à un habitant du pays; mais, n'importe, il fallait me donner les moyens de vivre et braver le blâme.

Mes travaux étaient achevés, quand je vis entrer chez moi mon Anglais, qui regarde l'ouvrage et me dit : « Vous avez démonté la baraque? — Oui, lui dis-je. — C'est bien, me répondit-il; » puis me saluant, il sortit. Le lendemain, je me dis : Il faut qu'aujourd'hui même je termine mon logement, dussé-je veiller. Je vais en conséquence chercher de la lumière et me dispose à étendre mon matelas par terre, comme c'était mon habitude. De cette manière, me disais-je, je n'aurais pas de frais de logement à payer chez mon traiteur. Je vais donc à une maison située derrière la mienne, et qui était habitée par un Espagnol pur sang, c'est-à-dire un Espagnol venu d'Espagne, et je lui dis : « Voisin, vendez-moi une chandelle. » Alors cet homme, que je ne connaissais pas, chez lequel je n'étais jamais entré, me dit : « C'est vous qui avez loué la boutique qui est derrière ma maison? — Oui. — C'est vous qui avez acheté la baraque? — Oui. Mon homme se prit à rire. — Pourquoi riez-vous? lui dis-je. — Pourquoi je ris, jeune homme, c'est que vous êtes dupe. — Comment suis-je dupe, veuillez me le dire. — C'est que la boutique que

vous avez louée, comme toutes celles qui entourent la Place du Gouverneur, vont être démolies; d'un instant à l'autre nous attendons l'ordre de quitter nos habitations, parce qu'on veut agrandir la place; votre Anglais vous a attrappé; la maison où vous êtes était celle qu'il occupait naguère comme boucher; il l'a quittée d'avance pour avoir l'occasion de faire une dupe de plus; et c'est vous qui l'êtes; ce que je vous dis est la vérité. — Mon Dieu! mon Dieu! m'écriai-je tout troublé de l'avis, suis-je assez malheureux! — Avez-vous payé? reprit mon voisin. — Non. — Eh bien, ne payez pas; c'est lui qui sera dupe de sa mauvaise foi; reportez-lui la clef de la boutique. » Après l'avoir remercié, je m'en vais chez Faroux, où chacun me confirme la nouvelle qui venait de m'être donnée. Alors un négociant, nommé Bertomme, celui-là même qui m'avait acheté tous mes briquets phosphoriques, briquets fabriqués par moi avant mon départ pour le Chili, et qui étaient une nouveauté pour ce pays; M. Bertomme me dit : « Je connais l'architecte du port, qui est un Français; venez demain me trouver, vers une heure, et nous irons le voir. » Le lendemain nous y allâmes, et il se trouva que le renseignement qu'on m'avait donné était parfaitement exact. L'architecte ne cacha point le mécontentement que lui inspirait la conduite de l'Anglais, et il le qualifia de *picaros*, de larron, et se promit de faire justice un jour de ses escroqueries et d'autres tours qu'il avait joués

précédemment à diverses personnes; puis il me dit : « C'est donc vous qui, il y a quelques jours, avez fait tant de vacarme et qui m'avez fait croire que les démolitions avaient commencé; si j'avais su à quoi vous travailliez, je vous aurais empêché de continuer. Il me demanda, en nous quittant et en nous reconduisant, si j'avais payé quelque chose du prix de ma location? – Non, Monsieur, lui répondis-je. — Eh bien, quand il viendra vous demander son argent, envoyez-le moi. »

Le lendemain, j'allai chez l'Espagnol, mon voisin, qui m'avait donné le premier l'éveil, et je lui dis : « Mes outils ne sont pas bons. » Il m'en offre de meilleurs, et me revoilà démentelant la baraque et la reconstruisant au dehors; j'étais si irrité que je brisais plutôt que je ne reconstruisais; au lieu d'arracher les clous avec des tenailles, que je n'avais pas, je les brisais à coups de massue; en une heure j'eus détruit l'ouvrage de quatre heures, travail où j'avais mis tant de soin. Quand tout fut fini, je reportai le gros marteau à l'Espagnol, et les autres outils au traiteur Faroux. Lorsqu'un Espagnol oblige, ce n'est pas à demi; le mien donc me dit : « Vous allez reporter la clef chez votre Anglais, puis vous irez chez un Espagnol, mon compatriote, qui sait le français; vous lui expliquerez votre affaire, en lui disant que vous venez de ma part; il vous donnera une lettre; voici son adresse. »

Je rentre pour la dernière fois dans ma bouti-

que. Comme j'avais reconstruit la baraque dans un moment de colère, et que je songeais peu à rendre mon ouvrage irréprochable, je me trouvai avoir trois planches de trop, que je n'avais su où placer; alors je les emportai chez Faroux, et quand lui et Chabrie m'aperçurent, ils me dirent : « Il y a du bénéfice pour vous dans votre affaire, puisque vous rapportez des planches. » J'allai le lendemain chez l'Espagnol en question; il me reçut avec bienveillance, et je lui contai ma mésaventure en langue française, qu'il comprenait bien, circonstance qui avait porté mon voisin à m'adresser à lui. Il me fit une lettre dans le sens de ma réclamation; il ajouta qu'il connaissait mon Anglais pour l'avoir vu souvent passer à cheval dans sa rue. Cette rue était la route qu'il devait suivre pour se rendre, hors la ville, chez les personnes chez lesquelles il demeurait; c'était pour ainsi dire à la campagne, et comme il n'avait pas de domicile fixe, il était assez difficile à trouver. J'attendais tous les jours qu'il passât pour aller chez lui, et sans vouloir le rencontrer, pour lui remettre, avec la clef de sa boutique, la lettre qui expliquait cette remise, et dans ce but je les portais toujours sur moi, l'une et l'autre. Un jour je le vis passer; alors, profitant de son absence, j'allai jusqu'à sa demeure, qui était une maison d'assez bonne apparence. « Est-ce ici, dis-je, que reste un Anglais qui a une boutique sur la Place du Gouverneur? — Oui, Monsieur, me répond-on.

— Eh bien, voilà la clef de cette boutique et une lettre pour son propriétaire. » On refusait de recevoir mon message, mais je le déposai sur une table. Ces gens, qui avaient cru comprendre que je venais de la part du gouverneur, se crurent forcés de recevoir ce que je leur remettais. Je m'en allai. Ce qu'il y avait eu d'obscur dans mon explication m'avait été utile; mais mon Anglais, en rentrant le soir, témoigna beaucoup de mauvaise humeur de ce qu'on avait reçu la clef rapportée par moi; il ne se regarda pas comme vaincu, ainsi que nous le verrons plus tard. Je restai, à dater de ce moment, plusieurs jours au repos; j'étais découragé de cette longue suite de tribulations que j'avais éprouvées depuis mon arrivée.

Laperle, qui ne m'avait pas écrit, vint me voir au port de Valparaiso. Il avait fait pour cela quarante lieues, accompagné de son domestique, et tous deux à cheval. Il m'embrasse comme un parent, me fait l'accueil le plus cordial, tout en témoignant sa surprise de me voir au Chili; il me donne, en présence de Chabrie, dont il est bien connu, tous les renseignements qui pourront être utiles à nos intérêts, et m'offre, si j'en ai besoin, deux mille francs, qu'il a apportés avec lui, pour retirer mes marchandises de la douane. « Je n'en ai pas besoin, lui dis-je, car M. Lefranc m'a remis, pour son correspondant, une lettre de change de mille cinq cents francs, dont je n'ai pas encore fait usage; » mais je n'en fus pas moins

touché de la marque d'affection qu'il me donnait, en venant de si loin pour me voir. Voilà de ces choses qu'il est impossible d'oublier jamais. Il resta trois jours avec nous, me conseilla de me défaire de mes marchandises au port, où j'avais chance de les vendre à meilleur prix; « puis, dit-il, vous éviterez par-là les frais de transport d'ici à Santiago, frais qui sont considérables. » Je lui montre ma bijouterie fine, et il m'indique les articles qui sont d'une vente plus avantageuse.

« Quant à vos montres, dit-il, vous les vendrez aisément. Il veut me laisser les deux mille francs qu'il m'a apportés. Je les ai pris dans la persuasion qu'ils vous seraient utiles; je vous les laisse; aussi bien, en les reportant, risquerai-je de me les voir enlever par des brigands, qu'on rencontre fréquemment sur la route qui traverse les montagnes. » Je n'avais rien de mieux à faire, en le voyant me montrer tant de bonté, que d'accepter et de lui dire : « Je vous les reporterai. » Il faisait pour moi mille fois plus que je n'aurais imaginé. Je lui serrai la main avec une affectueuse reconnaissance et nous nous mîmes à parler du cap Horn. Chabrie dit alors : « Gendrin a manqué de résolution dans un moment critique; il a été pleurer dans un coin. — Comment, reprit Laperle, il a pleuré, et eux de me plaisanter. — Ce n'étaient pas, leur répliquai-je, les dangers que je courai près du pôle, ni les glaces qui m'effrayèrent, mais les illusions qui s'échappèrent et firent faiblir un

instant mon énergie.—Véritablement, ajoutèrent-ils, le passage du cap est fort dangereux. » Je lui raconte ensuite la saisie de ma malle. « Vous vous y êtes mal pris, me dit-il, mais il y a possibilité de vous tirer d'affaire. » Puis je lui racontai la location de la boutique de mon Anglais, qui m'avait trompé; ce qui le fit rire, ce fut mon travail de construction, de démolition de la baraque, et de sa reconstruction en partie brisée. « Bien joué, me dit-il, bien riposté à ce picaros, à ce voleur. » Il m'apprit alors que le garçon tapissier Pinchon, qui m'avait succédé chez M. Lefranc, était à Santiago, où il faisait bien ses affaires; qu'il avait fondé depuis deux ans un établissement de tapissier, bien achalandé. « Si j'ai, dit-il, un conseil à vous donner, c'est de vendre toute votre pacotille et de vous associer avec Pinchon; je me charge, si vous y consentez, d'arranger cette affaire.—Je le priai de garder la chose secrète, promettant de lui écrire; en attendant, il ne fallait pas parler de mon commerce, de ce que je devais faire ou ne pas faire, afin de me laisser libre du choix entre les deux partis. — Quant à moi, dit-il, je suis content de mon établissement. Richaud et Dimet, tous nos amis, m'ont prié de les rappeler à votre souvenir; Lacroix, le second garçon du coiffeur Lambert, est ici; nous sommes environ douze Français à Santiago. » Les trois jours que Laperle passa au port furent pour nous trois jours de fête, qui me rendirent le courage que tant de mé-

comptes m'avaient ôté; je le retrouvai plus décidé, plus homme, en un mot; je lui dis : « Emportez mes montres à Santiago, vendez-les le mieux que vous pourrez, d'après les factures de Révelle et Triquet, que vous connaissez; quand mes affaires seront terminées ici, j'irai vous rejoindre; en attendant, bien des amitiés à nos connaissances. » Nous allâmes le conduire à une distance d'environ une lieue; nous le mettons lui et son domestique sur le chemin des montagnes, puis nous le quittâmes très-satisfaits de cette entrevue. Après avoir achevé la journée à nous promener, Chabrie et moi, nous rentrâmes chez notre traiteur, qui ne put s'empêcher de me dire : « Quel bon camarade vous avez là ! » Au bout de huit jours, je me remis à chercher une nouvelle boutique, et je finis par en trouver une moins bien placée que la première; car ici les bons emplacements sont rares, mais suffisante, néanmoins, et je crois pouvoir la prendre comme dépôt ou magasin; elle n'est pas d'un prix de location élevé et puis elle n'exige aucune réparation.

Mes caisses me reviennent de la douane. J'ai maintenant à ma disposition les diverses marchandises que j'ai débarquées en détail, mes ballots de cannes et de souliers, c'est-à-dire les deux articles que j'ai été chercher au bord de la mer, chez le douanier, à qui j'ai donné, en reconnaissance de son office, une canne et une paire de souliers, le tout d'une valeur de vingt francs à peu près.

J'installe toutes mes marchandises dans ma petite boutique, j'y couche sur mon matelas, que je mets pendant le jour dans une de mes plus grandes caisses, et que je place la nuit sur le dessus pour y dormir; quand je me lève, la caisse passe sous mon comptoir. Je n'étais pas trop bien, mais j'étais chez moi; du reste, ma boutique était assez bien garnie et je la parai de mon mieux; je ne m'y entendais pas trop mal; c'est une justice que me rendaient mes amis et connaissances. Le temps seul pouvait donner de l'activité à mes affaires; jusque-là elles n'étaient pas brillantes; depuis trois semaines j'étais installé et la vente allait petitement. Comme j'étais sur le passage de mon Anglais, il m'aborda et me dit : « Vous restez ici? — Oui. » Puis il s'éloigna; à son air j'ai bien vu que je n'étais pas quitte avec lui. Trois semaines après, comme j'étais couché, ce que je faisais de bonne heure, parce que j'avais peu d'occupation, il frappe à ma porte et me dit : « Vous êtes couché, c'est bien, je reviendrai. » Je me dis en moi-même : Que me veut ce grand voleur; il faut que je me méfie de lui.

CHAPITRE V.

LA TEMPÉRATURE DE MA BOUTIQUE.

On m'avait bien dit qu'il était capable de beaucoup de choses, et, en conséquence, je me tins sur

mes gardes et pris mes mesures pour échapper à son ressentiment. Tout mon voyage était marqué par des événements plus ou moins fâcheux; il fallait me résigner à celui-là comme aux autres. C'était une étrange position que la mienne. Ma boutique était des plus petites; on n'y peut faire quatre pas sans être au bout; le matin, il y fait un froid glacial; à onze heures, il commence à y faire chaud, au point qu'on est obligé de changer de vêtement; à quatre heures de l'après-midi, le froid recommence à se faire sentir. Il en résultait qu'au moment du froid je restai blotti dans un coin, et que, lorsque venait la chaleur, je me tenais dehors, puis ensuite, à quatre heures, je me trouvai obligé de rentrer de nouveau, à cause du froid qui reprenait; en un mot, j'étais un thermomètre vivant, tantôt haut, tantôt bas, tantôt brûlé, tantôt gelé. En outre, je vivais au milieu de cette poussière que le vent soulève dans les pays où il ne pleut pas; mon commerce était faible, si ce n'est nul. Chabrie, qui venait me voir souvent, me disait : « Vous ne pouvez pas rester dans cette situation. » Je profitai de la circonstance pour lui raconter la visite de l'Anglais, dont il me conseilla de me méfier. « Nous ne faisons pas fortune, lui disais-je tristement; espérons que plus tard les choses iront mieux à Santiago; nous ne sommes encore qu'au port. — Toutefois, me dit-il, vous vendez toujours un peu? — A peine pour vivre, lui répondis-je, et puis, pour venir jus-

qu'ici, nous avons fait des dépenses considérables. — C'est vrai, me disait-il. » Je le voyais presque tous les jours chez le traiteur, car j'ouvrais et je fermais ma boutique quand je voulais, faute d'acheteurs. Mes articles n'étaient pas goûtés; il y a bien des riches, en effet, à Valparaiso, mais il y a bien plus de pauvres, indifférents aux jouissances du luxe, et qui, une fois qu'ils ont de quoi manger, mettent leur suprême bonheur à ne rien faire. Au Brésil, au contraire, les nègres même achetaient mes articles. La population, à Valparaiso, se divise de la manière suivante : les riches y entrent pour un tiers, les pauvres pour deux tiers.

Il y a, au Chili, beaucoup de monnaie d'or; la monnaie d'argent n'y sert que comme appoint ou monnaie courante. On paye en pièces d'or de quatre-vingts francs; la piastre et la creusade ont peu de valeur; on donne à un pauvre une pièce de cinquante centimes, comme en France on lui donne un sou; la monnaie de cuivre manque tout-à-fait. Chez les négociants, les piles de pièces d'or se voient comme chez nous les piles d'écus de cent sols sur les comptoirs. Un négociant me disait : « Ici, vous voyez rouler l'or partout, et à la fin de vos opérations commerciales, vous vous apercevez que vous avez moins gagné que dans un autre pays; comme ici tout est plus cher, avec plus d'or on n'a pas davantage; l'industrie l'emportera sur le commerce, voilà ce que le temps

vous prouvera. » Mais je ne veux pas anticiper sur les événements, et je reviens à ma boutique; il m'importe de bien préciser quelle était alors ma position.

Dans ce pays, il ne pleut pas, ou du moins il pleut rarement; le climat le veut ainsi. J'ai vu dix mois se passer sans une goutte de pluie; il n'y a, pour alimenter la végétation, d'autre humidité que celle des rosées du soir et du matin, qui sont très-abondantes. Ce que je rapporte ici du manque de pluie, explique la fréquence des tourbillons de poussière qui envahissaient ma boutique, et comme je ne pouvais y rester sans cesse, à chaque absence j'étais dans l'inquiétude. Je ne me trouvais bien ni chez moi, ni hors de chez moi; il semblait qu'un démon s'attachât à me tourmenter; en outre, j'étais éloigné de mes connaissances; je ne voyais que celles qui venaient par nécessité, chacune d'elles ayant ses affaires; les dimanches seulement je m'acheminais du côté du traiteur, et là je retrouvais mes amis; le reste du temps je vivais comme un ermite. Ce genre de vie ne pouvait durer; les circonstances ne tardèrent pas à y amener un changement, comme je l'expliquerai plus tard.

Revenons à mon Anglais, qui ne se croyait pas payé par le renvoi de sa clef, et qui, après m'avoir harcelé de mille manières, finit par me faire appeler chez l'alcade, commissaire qui est comme le juge de paix du pays; je dus me rendre chez le

magistrat. Comme j'avais peine à m'expliquer en espagnol, je priai un Français, qui, habitant le pays depuis de longues années, connaissait cette langue, de me servir d'interprète auprès de l'alcade-commissaire. Au jour dit, mon jeune interprète et moi nous nous rendons au lieu indiqué; là nous prenons place sur un banc de bois, et nous attendons, ce qui fut long, que le seigneur alcade eût cessé de s'entretenir avec mon antagoniste, qui parlait commerce de beurre, de viande, de lard et de graisse; quoique je ne comprisse pas bien la langue du pays, j'en devinai assez pour me convaincre qu'ils étaient très-bien ensemble, ce qui me fit mal augurer de mon affaire; mais je suis poussé par la nécessité, il faut marcher jusqu'au bout.

Quand l'alcade eut fini de causer avec mon adversaire, il vint à nous, et, s'adressant à mon interprète, il lui dit : « Si vous ne tenez pas à l'avenir une meilleure conduite, je vous ferai arrêter et mettre en prison; vous vous conduisez mal; faites-y attention, je ne vous épargnerai pas; voilà plusieurs fois que vous vous mettez en faute, prenez garde à vous. » L'interprète promit de s'observer à l'avenir. J'avais compris l'admonestation de l'alcade, et j'en avais conclu que j'avais eu tort d'amener avec moi un homme que je ne connaissais point; je l'avais vu pour la première fois quand il était venu chez moi acheter une paire de pistolets; j'ignorais qu'il fût, quoique Français,

un mauvais sujet, connu pour tel dans le pays. L'alcade vint à moi et me dit : « Expliquez-moi votre affaire. » Je la lui exposai, par l'intermédiaire de mon interprète. A chaque instant, l'Anglais interrompait l'explication; mais je répétais en français, à mon jeune homme, ce que j'avais dit. Le juge m'entendit affirmer résolument que j'avais été trompé, qu'on avait usé de mauvaise foi à mon égard et que j'étais prêt à le prouver; alors l'alcade, qui voulait donner gain de cause à mon adversaire, prit, pour en venir là, un biais, et je le compris assez bien pour me convaincre qu'il était, lui aussi, un fripon qui ne valait pas mieux que l'autre. Voici son arrêt :

« La convention relative à la boutique est résiliée, soit; mais vous avez acheté la baraque, vous devez la payer le prix convenu.—Mais, monsieur le juge, j'ai acheté la baraque parce que je devais l'utiliser dans la boutique; mais du moment qu'elle cesse d'être à ma disposition, la baraque me devient inutile; les deux choses ne pouvaient être prises l'une sans l'autre; je n'aurais pas acheté la baraque si je n'avais préalablement loué la boutique. » Il maintint son jugement, c'est-à-dire qu'ayant acheté la baraque, je devais la payer.

Quand le juge eut fini de parler, l'Anglais lui dit : « Alors le seigneur Français peut me payer? — Soit, dit le juge, mais il a le droit d'appeler de mon jugement à un tribunal supérieur.

— C'est précisément ce que je ferai, répondis-je au magistrat. » Cela dit, l'alcade nous congédia, en admonestant de nouveau mon interprète et en lui recommandant de se tenir sur ses gardes à l'avenir. Je me retirai, à moitié condamné par un juge corrompu et gagné par mon adversaire avant mon arrivée; nous verrons plus tard quelles furent les suites de ce jugement.

Le lendemain, Chabrie vint me dire qu'il savait, par le commis de M. Guillemann, correspondant de mon patron, que la permission de retirer ma malle de la douane venait de m'être accordée par le président de la République, que l'ordre de me la donner était expédié; le président avait eu égard à ma jeunesse, à l'ignorance où il me supposait des lois relatives à la douane; qu'il n'avait voulu que me donner une leçon, que je payerais double droit et les frais qui venaient de l'entrée en douane de mes caisses. Je remerciai Chabrie de sa bonne nouvelle; je lui racontai alors ce qui s'était passé à l'audience de l'alcade, ce que l'Anglais avait dit, quel jugement avait été rendu. « Oh! le fripon, dit-il, il a été jusque là; eh bien! nous verrons. » Revenons à ma malle : ce n'était rien moins que trois mille francs que j'aurais perdus, si on l'avait gardée; avec une demi-douzaine d'affaires semblables, j'étais ruiné tout-à-fait; enfin, je m'estime encore heureux de la recouvrer; tout n'est pas perdu. Elle représentait l'argent qui me venait de mon père; c'était ma

dot; la voilà retrouvée. Quel beau jour! C'est bien le cas de dire : Hier en guerre, aujourd'hui en paix.

Je dis à Chabrie : « Ce qui me tourmente maintenant, c'est que mon commerce ne va pas; et vous, cela ne vous inquiète que médiocrement; enfin, espérons. »

Je ferme ma boutique et je me rends chez le négociant, ou du moins chez son correspondant, pour y chercher ma malle; elle est sauvée et sauvée d'un immense péril. Comme le bureau du correspondant était fermé, nous nous adressons au commis, qui nous remet mon dépôt; je le remercie de l'obligeance qu'il m'a montrée dans toute cette affaire. La malle arrivée dans ma propre boutique, je m'empresse d'en retirer tout le contenu; que de souvenirs réveille la vue des objets que j'y avais rangés avec tant de soin, et dans l'espoir de faire fortune, qui ne s'était point réalisé; mais laissons toutes ces idées, que je m'étais promis d'écarter. Au lieu de faire du commerce, je m'appauvris; j'ai besoin qu'on me soutienne. Quand j'ai ouvert ma boutique toute une journée, je la referme sans pour ainsi dire avoir rien vendu; cela ne peut durer, il faut que je me crée une nouvelle carrière.

Alors je me souvins qu'au Brésil, il y avait un Piémontais qui vendait des marchandises en les promenant à travers les rues, qui les colportait de maison en maison, et qui même passait souvent

devant la mienne. Si je suivais son exemple? Personne ici ne me connaît; allons, mettons la honte de côté; avant tout il faut vivre, et pour vivre il faut travailler; c'est descendre, sans doute, mais la nécessité est là. Je communique mon plan à Chabrie, qui me conseille de ne pas perdre ainsi l'espérance. « Espérer, espérer, lui dis-je, cela est bon à dire; mais comment croire au succès à venir quand je gagne à peine de quoi payer ma dépense? » Chabrie, sans être plus heureux que moi dans son commerce, a plus de fortune acquise; pour moi, loin de gagner, j'ai perdu; j'ai, depuis mon départ, dépensé une somme énorme; voilà à quoi ont abouti mes rêves de bénéfices. Allons, à dater de la semaine prochaine, je verrai à prendre un autre parti; ce parti peut être bien pénible, mais j'y suis forcé; ici mes articles ne sont point connus; il y a beaucoup de pauvres, d'ailleurs, et les riches, qui ne sont pas nombreux, vivent sans luxe. Il n'en était pas de même au Brésil, où les grandes fortunes sont très-communes, où la classe moyenne achetait mes marchandises; j'étais plus heureux à Rio-Janeiro.

Aujourd'hui je suis seul, je n'ai plus de voisins, je n'ai plus l'aisance et l'aplomb du temps passé. Où est ton nègre? me disais-je à part moi; où est ton pauvre Louis? Où sont tes trois ou quatre mille francs, avec lesquels tu achetais des marchandises de toute sorte et garnissais si amplement tes vitrines d'objets variés? Où est ton petit

jardin, où tu te promenais pendant que Louis gardait la boutique? Où est ton débit de tabac? Dans mon fol espoir de faire une fortune plus rapide, dans une aveugle ambition, je me suis perdu; me voilà à quatre mille lieues de France, me voilà séparé de mon bienfaiteur, qui était pour moi une si précieuse ressource; à Rio, je ne pouvais me trouver dans l'embarras; à défaut de mon commerce, s'il fût venu à me manquer, j'avais la possibilité de redevenir tapissier, j'avais enfin la bourse d'un ami toujours ouverte pour moi; où tout cela est-il?

Relégué dans le coin d'une petite boutique, solitaire, isolé, livré au regret d'avoir perdu un avoir, gagné avec tant de peines, de soins et d'économie, je me dis sans cesse : Voilà le fruit de mon voyage, voilà le châtiment de la faute que tu as commise. Oui, alors j'étais un objet d'envie pour mes compatriotes, qui disaient de moi : « Voyez, il a commencé avec rien. » Oui, voilà ce qu'on disait, et maintenant, après un séjour de plusieurs mois, j'en suis réduit à projeter de vendre dans les rues. J'étais dans une belle situation; je rougis de moi, puis je sens que je dois écarter ces pensées désolantes si je veux me sauver. « Allons, me dis-je courageusement, disposons les divers objets que je dois mettre dans ma vitrine pour la semaine prochaine, plaçons-y des tabatières, des brosses, des pipes, de la bijouterie fausse, mais belle dans son genre, des rubans de

soie, des flacons d'odeurs, des savonnettes, enfin, un ensemble de menus objets légers à porter; peut-être qu'en vendant tout cela je me ferai quelqu'argent. » Allons, le parti en est pris, pas de fausse honte; personne, après tout, ne m'a vu dans mon ancienne position; mais, j'ai beau vouloir m'affermir, les tristes pensées se représentent à mon esprit; je ne puis relever mon courage abattu; j'en reviens toujours à me dire que je suis seul au monde, que j'ai perdu l'espoir de retourner dans mon pays, que je n'ai à me plaindre de personne, que j'ai voulu ce qui m'arrive; je lutte en vain contre la faiblesse de mon caractère, contre mon trop de sensibilité, et pourtant ce n'est pas la mort qui m'effraie; non, je sais lutter avec énergie contre tout ce qui est péril; j'ai exposé ma vie plus d'une fois sans pâlir; ce qui m'afflige, c'est le souvenir de mon pays et de ma famille; ce qui m'accable, c'est la prévision de ma ruine, qui m'ôte tout espoir de retourner en France. Une dernière fois je me dis : surmontons tout cela, je le dois et je le ferai. Tout n'est que déboire depuis que j'ai quitté le Brésil, qui était pour moi une terre fortunée; mais, apparemment, ce qui est arrivé devait avoir lieu; Dieu l'a voulu, puisse-t-il arrêter le cours de mes malheurs. Allons, c'est demain dimanche, j'irai de nouveau prendre conseil de Chabrie; nous dînerons ensemble et je lui conterai mon projet d'aller vendre à travers les rues. J'ai disposé celle de mes vitri-

16

nes qu'à Rio je suspendais en dehors de ma boutique.

Chabrie, instruit de ma résolution, l'approuva et m'y affermit; sans me rappeler le passé, il se porta garant que je vendrais, que cela était certain. Ces paroles me rassurèrent; nous allâmes nous promener le reste du jour, et, pendant la promenade, il me parla de sa famille, du désir qu'il avait de la voir venir, dans un temps plus ou moins éloigné. « Au reste, ajouta-t-il, c'est à Santiago que je me déciderai. Il me parla en outre de Laperle, me dit qu'il prospérait. — C'est, dit-il, un bon ami que vous avez là, un homme qui peut vous être très-utile, et il est heureux d'avoir de telles connaissances. Il finit par m'annoncer qu'il comptait s'établir à Santiago; que, jusqu'à présent, il n'avait pas fait de brillantes affaires. » A l'arrivée de la nuit, nous nous quittâmes, lui pour rentrer dans la chambre qu'il occupait chez Faroux, et moi pour rentrer dans ma maison, où je me prive de tout, par un désir ardent de rétablir ma fortune, et par un amour de travail dont j'ai donné bien des preuves dans ma vie; malheureusement, aujourd'hui, je suis tout découragé et mon intelligence semble être à bout de moyen. Que Dieu veuille que je recouvre la plénitude de mes facultés, et me fasse la grace de surmonter cette cruelle épreuve.

Au Brésil, je ne buvais que de l'eau, le vin y était cher; seulement, quand j'avais vendu plus

qu'à l'ordinaire, je disais à Louis : « Va me chercher un petit pot de vin; » encore me servait-il pour plusieurs repas. Aussi, dans mon malheur actuel, ai-je la consolation de me dire : que je ne l'ai point mérité par l'excès de mes dépenses, que je le dois uniquement à des circonstances imprévues et sur lesquelles je ne pouvais rien, qu'il est possible que le cours de tant d'événements contraires s'arrête? Le lundi suivant je ne pus me décider à me mettre en route; je remis ma tentative au lendemain mardi. Dans l'intervalle, j'avise un petit garçon d'une douzaine d'années, qui me fit l'effet d'un jeune mendiant; je lui dis : « Mon ami, veux-tu gagner quelque chose, viens avec moi; tu prendras l'une de ces deux boîtes et nous irons dans la rue vendre ce qu'elles renferment; je te payerai l'emploi de ton temps, je te donnerai deux réaux, ce qui fait un franc vingt-cinq centimes. » L'enfant accepte.

Le lendemain mercredi, je fermai ma boutique, et tous deux, chacun avec notre vitrine, nous voilà partis. J'avais eu soin de fermer à clef celle du jeune garçon, car, dans ce pays, les petits vagabonds sont souvent des voleurs. Il allait devant, se montrait avec sa marchandise aux croisées, et quand on l'arrêtait, j'arrivais, je donnais les objets à examiner, et communément je vendais quelque chose; de là pour moi un encouragement; plus loin, même succès; enfin, la vente s'étendit; je parcourus ainsi quelques rues, et le produit de

ma vente monta à cinquante francs. Rentré dans ma boutique, je donnai l'argent promis à mon jeune homme, en lui disant : « A demain. » Nous continuâmes ces courses pendant plusieurs jours, et, à chaque nouvelle tournée, je portais de nouveaux objets ; comme les Chiliens sont en général très-paresseux, au bout de six jours mon petit commis cessa de venir; je me détermi- nai à aller seul. Je vendis assez heureusement et je me fis ainsi une quinzaine de cents francs. Je fus ravi, et l'idée me vint alors de mettre de côté, dans une boîte, cent cinquante francs, que je destinais à mon fripon d'Anglais; je lui devais, il est vrai, deux cents francs, mais j'espérais obtenir un rabais; je regardais cet argent comme perdu, et j'en faisais d'avance le sacrifice pour avoir l'esprit tranquille de ce côté-là. Je présumais bien qu'il réclamerait de nouveau l'exécution du jugement rendu en sa faveur; il attendait probablement l'expiration du délai dans lequel je pouvais me pourvoir en appel; mais je ne pensais point à user de ce moyen, convaincu que tous les juges de ce pays n'étaient pas plus justes les uns que les autres, et qu'un second magistrat ferait de moi une dupe comme le premier. Ma qualité d'étranger rendant la chose plus facile, ils étaient les maîtres; force était à moi de courber la tête et de payer quand on m'en ferait la sommation. J'avais bien la ressource de mon propriétaire, qui, lui aussi, était alcade; mais, malheureusement, il

n'était pas alors de service, le temps de son trimestre n'était pas venu, et, en l'attendant, il ne pouvait que parler pour moi.

Revenons à ma vente dans les rues. J'avais toujours quelque peine à m'enhardir dans mon office de colporteur. Un jour que je passai devant une maison habitée par un Italien, le maître de cette maison m'appelle, et, après m'avoir choisi quelques objets, il me dit : « Vous êtes Français? — Oui, Monsieur. — Vous n'êtes pas habitué à faire le métier que vous faites? — A quoi le voyez vous? — A votre timidité. — Le mauvais succès d'une spéculation, lui dis-je, m'a réduit à vendre dans la rue. — Oh, dit-il, je m'en suis bien vite aperçu. » Un peu désorienté par cet incident, je me remis en course. Je vendais quelquefois par douzaines des boucles d'oreilles, des brosses à dents, à la personne qui m'avait acheté des rubans. Un jour, j'entre chez un marchand de toiles et de mercerie; il choisit trois ou quatre pièces de rubans de soie; puis, ce choix fait, il me dit : « Repassez demain, je vous payerai. » Or, mon habitude était de ne pas faire de crédit; j'en faisais même rarement à Rio-Janeiro, si ce n'est à quelques Français; depuis la malencontreuse idée que j'avais eu de changer de séjour, je m'étais dit : Pas de crédit; cependant, cette fois, comme je voyais une maison ouverte, je cédai et je répondis : « Va pour demain ou pour après-demain. » Le lendemain, je passe devant la maison à une autre heure que la

veille, la maison était fermée. « Ah! je crois que mon homme a aujourd'hui fermé sa boutique. » Je passe mon chemin en me disant : « Il lui est peut-être survenu un empêchement de vaquer à son commerce. » Quatre ou cinq heures après je repasse, et je trouve le magasin encore fermé. A demain donc, pensai-je en moi-même. Le lendemain, la maison n'est pas plus ouverte que la veille. « Oh! oh! mon débiteur est donc un voleur? on dirait qu'il a attendu l'achat qu'il m'a fait pour fermer sa boutique. » Je m'approche et je me mets à frapper, doucement d'abord, puis ensuite avec force, si bien qu'une fenêtre s'ouvrit au-dessus de ma tête, et un homme tout en colère me demanda ce que je voulais; puis, me reconnaissant, il me dit : « Vous me prenez donc pour un voleur, puisque vous venez à l'heure où l'on fait la sieste; puis refermant sa croisée, il ajoute : passez demain, on vous payera, pourvu que vous ne veniez pas à cette heure-ci. » Je m'en allai, réfléchissant à ses paroles et ne pouvant comprendre que l'on fît la sieste sous un ciel où la chaleur est loin d'être aussi forte qu'au Brésil; mais mon homme était un véritable Espagnol, qui avait gardé les habitudes de son pays, et il s'était couché en plein midi. J'attendis trois jours avant de retourner chez lui, et je m'y présentai à une autre heure. En me voyant, il se mit de nouveau en colère, prit l'argent dans son comptoir, puis le jeta devant moi, en s'écriant : « Il n'y a que des

Français ou des chiens qui puissent être dans la rue par un soleil aussi brûlant. » Je pris mes trente et quelques francs, et me dis : « Voilà une pratique qui est perdue pour moi, mais ce n'est pas ma faute. » Le lendemain, je repassai comme d'habitude devant sa maison, mais sans regarder de son côté. Je me fis, par ce nouveau mode de vente, une quinzaine de cents francs. Je remboursai à Chabrie ce qu'il avait eu l'obligeance d'avancer pour payer au capitaine le prix du transport de mes marchandises, plus le traiteur, puis enfin mon loyer, qui n'était pas d'un prix élevé; je me trouvai aussi en fonds, ce qui m'était agréable. J'avais bien l'argent de M. Lefranc, mais je ne le regardais pas comme à moi, ne pouvant pas en disposer; aussi, l'ai-je déjà dit, j'étais enchanté de l'amélioration de mon sort. Cela était bien naturel; après tant de tribulations, une nouvelle m'attendait.

CHAPITRE VI.

TENTATIVE DE VOL LA NUIT DANS MA BOUTIQUE.

Une nuit, pendant que j'étais couché, et vers deux heures du matin, un homme vint à mon volet, et, avec un sabre, essaya de soulever le crochet du contrevent; il resta plus d'un quart-d'heure à ferrailler pour en venir à bout. J'étais à si peu de distance de la fenêtre, que si je m'étais levé il

m'aurait piqué la poitrine avec son arme; je criai: *Au voleur!* il n'en continua pas moins son opération; je l'interpellais à travers les volets, il ne me répondait pas. Je pris alors un de mes pistolets et fis semblant de le charger et de l'armer, puis je lâchai la détente pour faire du bruit; mais je n'avais pas de poudre, et j'en étais réduit, pour l'effrayer, à un simulacre de défense; tout cela ne parut pas l'émouvoir. Voyant qu'il ne parvenait pas à forcer le volet, il alla à la porte, où il ne réussit pas mieux. Pendant ce temps-là, je continuais de crier, de faire du bruit pour que l'on vînt à mon secours; mais mes cris n'aboutirent qu'à faire venir un autre voleur. Je les entendis se parler à voix basse; puis, lassés de l'inutilité de leurs efforts, ils s'éloignèrent, et tout rentra dans le silence.

Ce qui explique leur mauvais succès, c'est qu'en prenant possession de ma boutique, j'avais reconnu qu'elle n'était pas solidement fermée; j'avais donc mis une barre de bois en travers de la porte et un tire-fond dans le volet; en outre, à la croisée et au volet, j'avais attaché des cordes pour les tirer en dedans avec force, et, par ce moyen, je me crus très-solidement enfermé. Je jugeai, à la manière dont s'y prit le voleur, que, connaissant parfaitement les êtres de la boutique, il voulait, avec son sabre, soulever le crochet qui s'appuyait sur les pitons qui étaient en dedans; il ne put y parvenir, grace aux barres de traverse que

j'avais mises à la porte et à la fenêtre. Cet événement me donna quelqu'intiétude, non pour le jour, mais pour la nuit ; je savais bien qu'il y avait des voleurs à Valparaiso, mais je n'aurais pas imaginé qu'ils fussent si audacieux. Je renonçai pour quelques jours à sortir, et ce dernier fait acheva de me faire prendre en dégoût ma position, et regretter encore plus un voyage où je n'avais éprouvé que des mécomptes. Je racontai ma mésaventure à mon propriétaire, qui me demanda pourquoi je n'avais pas appelé. — Eh ! comment donc m'y prendre pour appeler mieux que je n'ai fait? Pouvais-je, dis-je? aller vous chercher? Je n'avais d'autre issue que ma porte d'entrée. Je racontai aussi le même événement à mes amis et à mes connaissances; les uns en riaient, les autres s'en étonnaient et ne pouvaient comprendre une pareille audace.

Dans le même temps, je reçus une lettre de mon ami Laperle; il a devancé le moment où il devait parler de son projet de m'associer à Pinchon. Je lui avais dit : attendez que je vous écrive; mais il a pensé devoir se hâter, dans le dessein de me servir. Voici le sens de sa lettre :

« Gendrin, j'ai cru devoir parler à Pinchon de votre arrivée au port, de votre intention de venir vous fixer à Santiago; il s'est inquiété de ce projet; étant tapissier lui-même, il a craint votre concurrence et m'a manifesté le désir de vous voir former une association avec lui; je me suis tenu

sur la réserve; mais, provisoirement, j'ai cru devoir vous instruire de ses dispositions. J'ai vendu vos montres, les unes à vingt, les autres à vingt-cinq pour cent de bénéfice; celles d'argent se sont mieux vendues que les autres; j'ai agi en ce qui vous concerne comme pour moi. Mille choses affectueuses de nos amis; nos compliments à M. Chabrie. Au revoir, à bientôt. »

A ma première sortie, j'allai porter ma lettre à Chabrie, qui en fut content; peu de jours après, il m'envoya un négociant, disposé à acheter toutes mes marchandises, avec les vitrines. Nous nous mîmes en rapport, et, après bien des pourparlers, des examens, des estimations, il m'offrit un prix de quinze pour cent au-dessus du prix des factures qu'il avait sous les yeux; il consentait, en outre, à payer les frais de douane, la valeur des vitrines séparément. Ce qui le tentait beaucoup, c'était une petite armoire, qui semblait être un ouvrage d'ébénisterie, que je n'avais pas voulu laisser au Brésil, et qu'il me faisait peine de vendre, même à Valparaiso, mais que, du reste, je vendis un bon prix; je voulais en avoir vingt pour cent en sus du prix de facture. Nous ne pouvions nous mettre d'accord; pendant trois jours, nous fûmes à balancer l'un et l'autre.

J'allai trouver Chabrie, à qui je confiai mon indécision. « Vous souvenez-vous, me répondit-il, qu'en mer nous avons augmenté le prix de nos factures, et qu'il y a lieu de les remettre à une ré-

duction de vingt-cinq pour cent? — C'est vrai, lui dis-je. — En outre, la valeur de la malle a été cotée double à la douane; n'oubliez pas non plus que Laperle nous annonce le désir qu'a Pinchon de vous prendre comme associé dans son commerce de tapissier; vous voyez combien vous avez de raisons pour quitter ce pays, où la fatalité semble vous poursuivre. En acceptant ce que l'on vous propose, vous sortez d'embarras, vous vous donnez de la tranquillité; je sais bien que vous n'aimez pas les associations, mais celle-ci paraît devoir vous être avantageuse; vous y gagnerez de l'argent, vous aurez toujours en main une partie de votre petite fortune, et, dans un temps donné, vous pourrez, sur de nouvelles bases, former des spéculations commerciales. »

Chabrie, en me parlant ainsi, répondait à mes désirs; seulement, en méditant un changement, je cherchais les moyens de ne pas me tromper; je l'écoutais avec plaisir, et, après les terribles mécomptes que je venais d'éprouver, j'étais disposé à prendre conseil de tout le monde. Je me rendis donc à son avis, que mes dispositions personnelles appuyaient et qu'approuvait Laperle; je m'inquiétais aussi de la tentative de vol qui avait eu lieu chez moi. En conséquence, j'allai trouver M. Carles Hortonne, avec qui j'avais commencé une négociation, et je lui annonçai que j'acceptais ses prix. Après un nouvel examen des marchandises, il me dit : « Je vous les prends, à la condition de

vous donner comptant le tiers du prix et de vous remettre, pour le reste, un billet à six mois. » Déterminé, je revins trouver Chabrie, à qui je fais part que mon affaire avec M. Carles Heurtonne allait avoir lieu, et, retournant chez mon négociant, je lui dis : « Si vous le voulez, le marché est conclu. » L'affaire fut, en effet, décidée. De là je me rendis chez le propriétaire de ma boutique, auquel j'annonçai qu'ayant vendu en bloc toute ma marchandise, je venais le payer, en ajoutant qu'à la fin du mois je lui remettrais la clef de mon logement; antérieurement, je l'avais informé de toutes mes tribulations. « Partez, bon jeune homme, me dit-il, mais ne dites mot à personne de votre projet de départ; votre fripon d'Anglais, une fois que vous serez parti, ne pourra pas vous poursuivre. Si vous n'avez pas besoin, ajouta-t-il, du petit comptoir que vous avez établi récemment dans votre boutique, vous me ferez plaisir de me le laisser; il m'aidera à trouver un autre locataire. — J'y consens volontiers, lui dis-je, en reconnaissance des services que vous m'avez rendus dans ma contestation avec mon Anglais. » Puis, après l'avoir salué, je partis, en promettant de lui rendre la clef après l'enlèvement de mes nombreuses marchandises. Je m'en revins chez moi respirer un moment, et me remettre de toutes les secousses que j'avais éprouvées depuis huit jours. Que d'événements, en effet : la fourberie de mon homme, l'attaque nocturne de mon logement, la

vente à travers les rues, la vente en bloc de toutes mes marchandises, enfin, la lettre de Laperle, tout cela était beaucoup pour ma pauvre tète.

Les choses allaient de mieux en mieux; mais les occupations nouvelles m'arrivaient en foule, au moment où j'avais le plus besoin de repos et où j'entrevoyais vaguement un meilleur avenir. Une association avec Pinchon, que je connaissais quelque peu et que j'avais lieu de croire un honnête homme; mon rapprochement de Laperle, qui remplacerait pour moi Chabrie; l'espoir de le voir bientôt lui-même venir nous rejoindre à Santiago, et de me trouver ainsi avec une douzaine de compatriotes, parmi lesquels seraient Richaud, Dimet, des amis du Brésil, qui m'avaient rendu de petits services quand j'étais sorti de chez M. Lefranc. Tout en vendant le fond de ma boutique, j'avais gardé néanmoins mes marchandises les plus fines, aussi bien que mon phosphore, dont il me serait toujours facile de me défaire, puis les moules nécessaires à la fabrication des petits flacons, puis encore les tabatières à double fond. Ce triage opéré, je me mis à emballer dans mes trois caisses ce que je devais livrer, et cela avec tout le soin possible, bien qu'elles ne dussent pas aller loin; une charrette que j'avais été quérir arriva, et je la fis approcher de la croisée que le voleur avait essayé de forcer; on chargea cette charrette des trois caisses, de la grande malle, des vitrines et de la petite armoire vitrée, de mon matelas d'a-

madou, vendu avec le reste, et d'autres objets détachés.

Pendant que je me livrais à ces occupations, mon Anglais passa, vint à moi et me dit : « Vous vous en allez d'ici? » Je ne pouvais nier la chose, puisque mes effets étaient sur la voiture. « Où allez-vous? me dit-il.— Dans l'intérieur de la ville, lui répondis-je. » Il s'éloigna et je ne le revis plus, mais je ne pus m'empêcher de dire : « Il faut que la fatalité me poursuive, pour que cet homme passe précisément au moment de mon départ, car, deux heures plus tard, il ne m'eût pas trouvé dans ma boutique. »

Je reviens au négociant à qui j'ai vendu mes marchandises. C'est un Allemand, qui est venu très-jeune au Chili, où il s'est fait naturaliser. Il a environ trente-six ans; sa tournure est celle d'un Français; il parle parfaitement notre langue; il est l'ami de la plupart de nos compatriotes; il est, d'ailleurs, un homme fort doux et très-estimé; on lui a donné les fonctions d'alcade; il a contribué à me faire restituer ma malle, avec l'architecte français.

Comme je l'ai dit, j'avais mis à part, dans une boîte, l'argent réclamé par l'Anglais et que je destinais à le payer; mais au moment de partir, je me dis : « Quand un homme vous a volé une chose et qu'on peut la lui reprendre, il me semble qu'on ne blesse en rien la justice. » C'est là la réflexion que je me fis et qui ne souffre pas de contradic-

tion; je ne lui prends rien, je ne lui donne rien; en conséquence, je mis les cent cinquante francs dans la poche de leur vrai propriétaire, c'est-à-dire dans la mienne; je ne crus nullement manquer à mon devoir ni à la probité. Voilà donc pour le moment cette affaire réglée; nous verrons plus tard comment elle se terminera. Cependant, les marchandises dont la voiture était chargée avaient été conduites chez le négociant, à qui je les avais livrées; nous restâmes quatre heures à régler nos comptes, qui furent terminés à notre commune satisfaction; il se chargea de payer les frais de douane, et les droits doubles dont avait été frappée ma malle pour l'avoir introduite en fraude. Sur la somme qu'il me devait, il m'en paya le tiers à l'instant; il me fit un billet de cinq mille francs, pour le reste, payable dans six mois. « Vous dînerez avec moi, me dit-il? » J'acceptai avec plaisir, heureux de voir mes fonds rentrer; puis j'allai trouver Chabrie, auquel je racontai mon entrevue avec mon intrigant. « C'est bon, me dit-il, l'affaire tournera mal pour lui et non pour vous; puis il ajouta : —Votre négociant a une maison tellement bonne, que je suis prêt à vous escompter son billet. » Je fus ravi de lui voir cette confiance; mais je n'acceptai pas sa proposition, n'ayant nul besoin d'argent. « Voyons, me dit-il ensuite, si vous êtes en perte depuis votre arrivée ici; comptons. » Les calculs faits, il me dit : « Vous avez presqu'entièrement recouvré votre avoir, tandis que moi, je

suis encore un peu au dessous; mais tout cela se relevera; allons, du courage. » Nous étions plus heureux de notre position; néanmoins, j'étais encore sous le coup des émotions que j'avais éprouvées, malgré le bonheur que je ressentais de me voir délivré du fardeau qui pesait sur moi.

Pendant le dîner qui eut lieu chez le négociant, la conversation tomba naturellement sur le commerce. « Il me demanda ce que j'avais le dessein de faire à Santiago? — On m'attend, lui répondis-je, pour former une association; je dois exploiter un établissement de tapissier avec quelqu'un que je connais, et qui a fondé cette maison il y a plusieurs années; on a traité cette affaire pour moi et on m'attend pour la terminer. — Ainsi, me dit-il, vous aviez, en venant ici, deux cordes à votre arc? — Oui, repris-je; l'état de tapissier est le premier que j'aie exercé. Bien, me répondit-il, vous pouvez, en le reprenant, bien faire vos affaires. »

Je racontai aussi à mon négociant l'attaque nocturne qui avait été dirigée contre ma boutique. « Je vous sais gré, me dit-il, de m'en avoir fait part; dans quelques jours je reprends mes fonctions d'alcade, je ferai exercer une grande surveillance du côté de votre ancienne habitation; je tâcherai de découvrir les coupables. » A la fin du dîner, il me dit : « Où coucherez-vous? — Je n'en sais rien, répondis-je. — Eh bien, reprit-il, couchez dans le magasin jusqu'à votre départ. » J'ac-

ceptai son offre avec plaisir. Or, il faut dire que Chabrie, à qui je racontai le fait, forma, avec le frère de Faroux, le commis de mon négociant, et Charles, un complot pour m'attaquer dans mon nouveau logement et pour parodier mon aventure. En conséquence, ces farceurs se dirent entre eux : Dès que notre homme sera couché, nous ferons semblant de vouloir forcer la porte du magasin avec des clefs, des outils et une pince; nous frapperons, nous paraîtrons l'enfoncer; il aura une frayeur diabolique et il dira : c'est donc un enfer que ce pays-ci; ce qui fut fait. Chabrie, qui avait une poignée de farine, devait, après s'être fait connaître, au moment où j'aurais ouvert la porte, me jeter cette poignée de farine au visage, ce qui n'aurait pas manqué de faire rire tous les camarades à mes dépens; puis, pour mieux m'exciter à sortir, ils me dirent : « Venez, nous allons jouer une partie de billard chez Faroux; on ne se couche pas de si bonne heure.—Je me lève, répondis-je. » Pendant ce temps-là, Chabrie, qui était à la porte, où il s'impatientait, se dit en lui-même : que je m'amuse aux dépens de l'un ou aux dépens de l'autre, peu importe, c'est tout un; alors il lance la poignée de farine à celui des assaillants qui était le plus près de lui; les autres, qui, sans se le dire, avaient fait aussi leur provision de farine, commencèrent à s'en jeter des poignées au visage; ce fut un bombardement complet; bientôt ils furent tous blancs comme des meuniers. J'en-

tendais leurs éclats de rire, sans en deviner la cause, quand, sortant par une porte de derrière, je vis l'état dans lequel ils étaient; à les entendre, c'est moi qui devais être seul l'objet de la plaisanterie, et ils avaient fini par la rendre générale et la faire tomber sur chacun d'eux.

Comme Chabrie avait l'intention d'aller à Santiago, lui et Charles profitent de mon voyage pour y aller de compagnie. On s'occupe de chercher un muletier pour nous transporter; malheureusement nous ne pûmes trouver le nombre de mules dont nous avions besoin, et il fut convenu que Charles et Chabrie partiraient les premiers, et que moi, pour lors, j'attendrais le retour du muletier; en effet, le lendemain matin leur bagage est prêt, et ils se mettent en route, chargés par moi de compliments pour nos amis, que je devais bientôt rejoindre.

Il est à propos d'expliquer ici quelle était ma position chez Faroux. Bien que tout y fût assez cher, il me prenait moins qu'à d'autres; nous étions, lui et moi, d'anciennes connaissances, non du Brésil, où pourtant il avait été, mais de Versailles. Faroux était le fils d'un aubergiste du Point-du-Jour, près Paris. Dans un de nos entretiens ensemble, je lui dis un jour que j'avais, ainsi que mon père, couché chez sa mère; à dater de ce moment, il me prit en amitié et me dit en particulier : « Je vous prendrai moins cher qu'à d'autres pour votre dîner; vous déjeûnerez comme

vous voudrez, avec votre ami Chabrie, et vous n'aurez, par jour, à me payer, que deux francs, tandis que les autres payent, leur déjeûner compris, la somme de quatre francs pour leur nourriture. »

Au moment de quitter Valparaiso, je réglai mon compte avec Faroux; il ne me pressait nullement et m'aurait plutôt offert de l'argent; je n'en avais jamais manqué, voilà le beau côté de ma position jusqu'à présent. Le frère de Faroux, qui était aussi un bon jeune homme, nous traitait et nous servait bien. Alors, en réfléchissant à la meilleure situation que j'allais avoir, je me trouvais soulagé de tous les embarras que j'avais éprouvés depuis mon arrivée. Je suis avec des personnes de connaissance, et qui, comme moi, ont été au Brésil; je trouve là aussi un jeune homme, qui est tailleur, et qui est né à Versailles. Il s'appelle Deschamps; il me nomme une foule de personnes qu'il connaît, et dit aussi connaître le *passage Gendrin*, maison qui porte le nom de mon père; il nous plaçait plus haut que nous n'étions; mais, à vrai dire, cela ne me nuisait pas. Il y a aussi, chez madame Faroux, une dame qui me connaissait pour m'avoir vu chez M. Lefranc, au Brésil; elle avait été modiste chez madame Lambert, et parlait de moi aussi avantageusement que le jeune Deschamps; elle racontait que j'avais eu toute la confiance de mon ancien patron. Gabriel avait dit, de son côté : « Je n'ai pas hésité à lui

remettre les deux mille cinq cents francs. » Il en résultait que Faroux me portait beaucoup d'estime.

Ma position, devenue plus heureuse, me permit de respirer, de me remettre du passé, et d'abord, en attendant mon départ pour Santiago, je me promène. Ainsi, dussé-je rester quinze jours encore à Valparaiso, je m'en occupe peu; cela me donnera du repos, et j'en ai besoin, comme aussi d'un peu de distraction; car le temps qui vient de s'écouler a été rude pour moi, et les divers mécomptes que j'ai éprouvés m'ont fatigué la tête. Les habitués de la maison Faroux étaient des médecins excellents pour ma maladie; il y avait là du nouveau tous les jours; il y arrivait du monde continuellement, soit du Brésil, soit de l'Angleterre, soit de la France. On y trouvait des journaux, cela distrait; puis chacun y racontait son histoire; puis on jouait au billard; le temps se passait ainsi; en un mot, j'étais infiniment mieux qu'à Saint-Jean-de-Dieu, mon ancienne demeure, située à l'extrémité de la ville, dans une sorte de petit faubourg, où naturellement je ne voyais personne. La chance avait tourné d'une manière heureuse pour moi. J'ai recouvré à peu près une partie de ma fortune, après avoir failli la perdre. Le sort, comme dit Chabrie, a ses caprices; mais je n'en suis pas moins à quatre mille lieues de mon pays; il y a un monde entre nous et la France; que de choses à dire et à faire avant de la revoir; pour le moment, je ne désire point retourner dans

cette patrie bien aimée, je ne cherche qu'à me créer une honnête aisance, le reste est mis de côté; ces préoccupations de la patrie étaient bonnes au Brésil; ce serait de la folie que de vouloir réaliser sur-le-champ ses beaux rêves; avant tout, il faut tâcher de se tirer d'affaires, et suivre forcément la devise qui dit : *Chacun pour soi et Dieu pour tous.* Donc, pour me sortir d'embarras, je ne dois compter que sur moi.

Si j'avais eu un service d'argent à réclamer, je me serais adressé sans rougir à M. Lefranc, au Brésil; à Laperle ou à Chabrie; c'est aux bons conseils de ce dernier que je dois d'avoir pu résister aux terribles épreuves auxquelles j'ai été soumis. Assurément, mon pauvre père n'aurait jamais consenti à mon voyage, s'il avait pu en prévoir les résultats, et pourtant c'est en pleurant que je le conjurais de me laisser partir; il est vrai qu'il ne s'agissait alors que d'un voyage au Brésil; c'est à celui-là seul qu'il donna son consentement; mais le moyen de maîtriser une ame ardente comme était la mienne? Le penchant qui vous entraîne n'est il pas plus fort que la raison? J'étais né sans doute pour les entreprises hasardeuses; du reste, si j'avais fait fortune au milieu de tous ces hasards, si même je la faisais encore, alors mon voyage serait apprécié tout différemment; on me trouverait un habile homme, on me porterait aux nues; ce sont là des vérités; mais il est bon de ne pas juger le monde d'après la manière

dont il règle ses opinions, car on ne le verrait pas en beau; voilà les réflexions auxquelles je me livrais, et j'ai eu tout le temps d'en faire.

Dans ce monde, les uns bâtissent sur un terrain solide, les autres sur un terrain mouvant, chacun suivant son caractère et aussi la position où le sort l'a placé. Mon père me disait souvent : « Reste dans ton pays, mon ami, où la nature t'a instruit. » Il y avait bien de la sagesse dans cette recommandation; mais voir qu'une maxime est sage et la suivre, ce sont là deux choses bien différentes. Mon père n'existe plus; il ne saura jamais quelle a été l'issue de mon voyage. A présent, il faut que je m'occupe de mon départ pour Santiago. Je vais chercher mes effets et ma malle; cette fois j'emporte tout, sans rien oublier. Je rends à mon propriétaire la clef de sa boutique, boutique de malheur; je vais maintenant courir d'autres chances; je me trouve dans une position qui a changé du tout au tout; c'est un rêve.

Mais, avant de quitter Valparaiso, je dois donner quelques détails sur la manière de vivre de ses habitants. Là, il n'y avait pas jadis de boulanger; il y en a un depuis peu; c'est un Français, qui fait et qui vend le pain comme on le fait et comme on le vend en France. Quant aux boulangers du pays qui sont établis avant lui, ils font des pains qui ressemblent à de petites galettes, qui ont la forme de cuillers à pot; ils y mettent de l'anis vert et de la graisse, ce qui en fait une nour-

riture assez mauvaise, et que, nous autres, nous ne mangions qu'avec répugnance. Les mœurs, ici, sont celles de l'Espagne. Les femmes, si ce n'est celles de la classe pauvre, ne sortent point; bien que paresseuses, elles travaillent pourtant plus que les Brésiliennes, qui ne font absolument rien. Du reste, elles sont aimables, obligeantes, et assez jolies; elles appartiennent au type des femmes espagnoles; à trente ans elles sont vieilles; elles commencent à travailler à douze ans; leurs mères, dans la classe pauvre, s'occupent avec soin de leur éducation; elles exigent une faible rétribution pour leur travail; elles se contentent de peu. On est généralement bien reçu dans les maisons des Chiliens. Beaucoup d'hommes prennent le titre de *seigneur* et font précéder leur nom de la particule *don*; les titres de noblesse sont prodigués; ils aiment la toilette; une belle mise les séduit; la leur ne manque pas d'agrément.

Une fois admis dans une maison, un cavalier y est toujours bien accueilli; entre la politesse des Brésiliens et celle des Chiliens, il y a la différence du jour à la nuit, et ces derniers sont aussi beaucoup plus sociables. Le Chili était autrefois si riche, que beaucoup de meubles y étaient en argent; on voit encore, même chez de pauvres gens, des pelles à feu, des casseroles et d'autres ustensiles de cuisine en argent, noircis, qui semblent être des vieilleries qu'on n'a pas nettoyées depuis vingt ans. De mon temps, le cuivre, bien qu'abondant,

ne servait point aux usages de la vie domestique. A la douane, l'argent retiré des mines et apporté tel qu'il est, est pesé comme si c'était du plomb, dans les vastes plateaux d'une balance. Voilà un petit résumé de mes observations sur les usages du Chili.

On m'avertit que le muletier avec lequel je dois partir est arrivé; nous allons nous mettre en route pour la capitale. Je fais mes adieux à Faroux, à tout son monde, à mon négociant, à son commis, qui est un excellent jeune homme, qui aime beaucoup les Français et qui est toujours avec eux. La nuit étant passée, mon muletier arrive avec deux mules; le prix du voyage est de quarante francs. Quand tout fut chargé, nous nous mettons en route. Nous voilà engagés dans un chemin, où il y a une longue chaîne de montagnes à traverser, et parmi ces montagnes, est celle des Sapattes, qui est la plus redoutée de toutes; c'est là ordinairement que les brigands attaquent les voyageurs. J'ai gardé une paire de pistolets; je l'ai chargée avant de partir; une telle précaution était sage à prendre, car les fonds que j'emportais eussent été une bonne capture. On m'a raconté qu'un voyageur, armé, et passant tout seul les montagnes, n'en fut pas moins arrêté par les brigands. J'ignore s'il avait de l'or, mais ce que je sais, c'est que ses pistolets lui furent habilement enlevés, et qu'on les lui attacha au col, après lui avoir lié fortement les mains derrière le dos, et après lui

avoir enlevé aussi tout ce qu'il portait; il fut laissé dans cet état jusqu'à ce que d'autres voyageurs, qui passaient, l'aperçurent. On voit que messieurs les voleurs ne sont pas tellement occupés de leur affaire, qu'ils n'aient encore le temps de plaisanter et de montrer qu'avec eux les armes sont inutiles. Bien qu'on cite de leur part beaucoup de faits tout aussi peu rassurants, un médecin français, nommé M. Firmain, qui faisait souvent le trajet de Santiago à Valparaiso, fut assassiné entre la montagne des Sapattes et Casa-Blanca. Il avait l'habitude de voyager seul; et fut ainsi victime de son imprudence. Cet homme jouissait d'une belle réputation. Je me suis trouvé plusieurs fois en compagnie avec lui, chez Faroux, où j'aimais à l'entendre causer. En voilà un exemple. Il faut néanmoins aller son chemin, lequel, comme je l'ai dit, est traversé dans toute son étendue par des montagnes, où il y a sans cesse à monter et à descendre. Ces montagnes, du reste, renferment des mines d'argent; on y voit des malheureux creuser la terre pour en retirer quelque peu de ce métal, qui les fait vivre. En partant pour ce petit voyage de Santiago, j'avais passé devant ma fatale boutique; j'avais retraversé les rues où, avec mes vitrines, j'avais été, de porte en porte, demander si on voulait m'acheter quelque chose. La résolution que je pris de recourir à ce moyen de vente est ce qui m'a sauvé; il m'a été pénible de la prendre.

CHAPITRE VII.

RÉFLEXIONS SUR LE PASSÉ.

Après sept mois écoulés depuis mon départ du Brésil, si j'étais jamais assez malheureux pour me retrouver dans une pareille position, je ferais encore ce que j'ai fait; je me souviendrais du passé, je comprendrais qu'il n'y a point de déshonneur à travailler; qu'avec du courage on surmonte tous les obstacles; nous autres coureurs d'aventures, nous devons nous attendre à des mécomptes; quand ces mécomptes arrivent, on en souffre cruellement; c'est ce que j'ai éprouvé; jusque-là j'avais été gâté par la fortune, mais la médaille avait un revers; confions-nous aux promesses de l'avenir; après avoir revu ma boutique, je passai devant la porte de mon alcade-commissaire, qui est presque la dernière maison de Valparaiso, du côté des montagnes. Je lui jetai un regard de méprisante colère, comme étant la demeure d'un juge corrompu. Enfin, nous voilà cheminant vers Santiago. Après tant de courses antérieures, cette nouvelle route me parut moins longue. De temps en temps je faisais trotter ma mule; mon muletier me paraît être un brave homme, il a soin de moi et je me promets, s'il continue, de lui donner une gratification; mieux vaut, assurément, un homme semblable, qu'un

sournois, qui regarde un étranger comme une bête curieuse. A mesure que nous avançons, nous voyons le chemin s'encaisser; c'est l'annonce des hautes montagnes que nous allons avoir à passer.

A présent je me berce des plus douces illusions; il me semble qu'il n'y a plus pour moi que du bonheur à attendre; je me vois avec Laperle, Richaud, Dimet et Pinchon, mon associé futur; je ne dissimule pas que je change bien souvent de commerce et de profession; mais en cela j'obéis aux circonstances qui me dominent; va donc pour le métier de tapisserie; à chaque temps son travail, et puis on retrouve toujours son premier état.

Maintenant il faut que je cause avec mon homme; je commence par lui demander combien il a d'enfants? il me répond qu'il en a deux. — Quel âge ont-ils? — L'un a neuf ans et l'autre douze. — Sont-ce des garçons? — Non, ce sont des filles. — Cela vous fera aller à la noce. — Oui. — Puis en disant cela, il me montrait son fouet. — Est-ce qu'elles vous donnent des sujets de mécontentement? on le croirait à vous voir montrer un instrument de punition. — Ce fouet, c'est le mari que je leur réserve. Mais ce n'est pas là un témoignage de tendresse. — C'est comme cela qu'il faut les faire marcher. — Mais est-ce que vos parents vous ont fait marcher ainsi? — Oui, à peu près. Et votre femme est-elle plus douce que vous? — Oui, elle les gâte; mais moi je remédie

au mal. — Vous ne paraissez pourtant pas méchant. — Non, mais voyez-vous, je veux que ça travaille comme moi. — Soit; mais elles ne peuvent pas mener comme vous les voyageurs à Santiago. — Ce n'est pas cela que je leur demande; c'est de coudre, c'est de raccommoder les habits. — Vous avez raison. Sommes-nous bien loin de Casa-Blanca? — A deux lieues. — Oui, à deux lieues. — Vous voulez dire que nous y coucherons ce soir? — Oui. — Y trouverons-nous une bonne hôtellerie? — Elle n'est pas cher. — A quelle heure arriverons-nous demain à Santiago? — Le soir, à huit heures. Vous n'êtes pas accoutumé à aller à cheval? — Non, j'aime mieux voyager avec un navire. — On fait parfois ce qu'on n'aime pas; ainsi, moi, par exemple, je n'aime pas à boire de l'eau, et pourtant j'en bois quelquefois. — Moi je n'en ai jamais bu. — Ah! eh bien, ce n'est pas une raison pour que vous n'en buviez pas un jour; on voit tant de choses étranges dans la vie, surtout quand on voyage, en mer, par exemple. — Est-ce que vous sauriez par hasard des histoires de naufrages? — Oui, et c'est pour cela que je ne les aime pas. — Vous n'êtes pas comme tout le monde. — Sommes-nous encore loin de Casa-Blanca, c'est-à-dire de la maison blanche? — Elle est en face de vous, de l'autre côté de la montagne. — Ce n'est pas ici que les voleurs font ordinairement leurs expéditions? — Non, c'est à la montagne des Sapattes, qui veut dire *montagne des Souliers*. — Vous battez-

vous pour défendre les voyageurs que vous conduisez? — Oh! ils se défendent bien eux-mêmes; ils savent que moi je n'ai rien à perdre; je les laisse s'arranger avec les brigands comme ils l'entendent. — Ainsi, vous les laissez assommer? — Non, je demande grace pour eux. — Mais vous êtes brave pourtant? — N'ayez pas peur pour aujourd'hui; ils ne viendront pas. — Qui vous le garantit? — Les patrouilles. — Mais les patrouilles ne peuvent être partout; on peut vous attaquer par-derrière, tandis qu'elles sont en avant. Est-ce la nuit ou le jour que les brigands arrêtent les voyageurs? — Oh! oh! est-ce que vous craignez, quand je vous dis qu'ils ne me prendront rien; n'ayez donc pas peur. — Ah! c'est ainsi que vous nous rassurez; il paraît que vous êtes aussi brave que votre mule. Dites-moi, sommes-nous loin encore de notre destination? — Est-ce que vous n'êtes pas bien sur cette mule? je l'ai pourtant choisie à votre intention. J'ai dit à Bernando : Une mule pour le seigneur Français, une mule douce, fine. — Dites-moi, à quelle heure partirons-nous demain? — A quatre heures du matin, pour arriver à huit heures du soir, si nous n'éprouvons pas d'accident. — Comment, si nous n'éprouvons pas d'accident? — Dame! on ne peut répondre de rien avec les brigands qui fondent sur vous au moment où vous y pensez le moins. — Je le vois, vous prendriez la fuite, et moi je vous suivrais. A combien sommes-nous de Casa-Blanca! — Oh! bien, Seigneur, nous

l'avons passée; elle est derrière vous. — Vous m'avez donc trompé? — Oui, nous sommes plus d'à moitié chemin; nous coucherons ce soir dans une vraie cabane, dans une espèce de hangar, au pied d'une montagne; c'est dans cette vallée que vous apercevez là-bas; mais je vous avertis que plus nous avançons, plus le chemin est difficile; qu'ainsi, la moitié de la route qui nous reste à parcourir est la plus pénible. Nous n'arriverons pas tard; avant la fin du jour, vers quatre heures de l'après-midi, et vous en serez content. — Eh! soit; en raison de cette circonstance, je vous pardonne de m'avoir trompé; vous êtes un malin. — Je fais mon état; les muletiers sont comme les perruquiers, ils ont toujours quelque chose à dire pour désennuyer leurs pratiques; est-il possible de faire quarante lieues sans raconter quelqu'aventure? et puis, ces récits font oublier le péril auquel on est exposé en voyage; je m'arrange pour m'arrêter en temps utile, pour reprendre ma course par les chemins et aux heures où il y a moins de risque d'être attaqué par les voleurs; c'est mon métier de les dépister. J'aime à égayer mes voyageurs par des récits plaisants, des pasquinades. Vous avez des pistolets, par exemple; eh bien! comment sont-ils attachés? Je vous les prendrais si je voulais; mais, du reste, vous n'en aurez pas besoin, dit-il en levant la tête, nous voilà arrivés; vous n'en êtes pas fâché, n'est-ce pas? Allons, à terre.

Nous voyons, en entrant dans le rendechou, une jeune femme avec un enfant sur les bras; nous mettons nos bagages à terre, avec des couvertures pour nous coucher, ce qui me donne lieu de penser à mon matelas, qui a été vendu avec mes autres marchandises; le muletier, de son côté, après avoir ôté les harnais de ses mules, leur donne à boire, puis leur laisse la liberté de paître dans les environs.

Cela fait, il demande à notre hôtesse si elle a quelque chose à nous donner; mais la pauvre femme répond qu'elle n'a rien à nous offrir que du fromage, qui n'est pas bon, et de ce pain anisé et graisseux, qui est mauvais; la boisson, c'est de l'eau ou un petit vin du pays : tout cela était détestable. « A Casa-Blanca, me dit le muletier, nous aurions été beaucoup mieux; là, on nous eût servi de bonnes choses; nous eussions eu un lit, tandis qu'ici il nous faut coucher par terre, sur nos couvertures. Quand, continue-t-il, on s'en retourne de Santiago à Valparaiso, on va tout droit à Casa-Blanca, et par-là on passe la partie dangereuse de la route pendant le jour, tandis que si on s'y arrêtait, en y allant de Valparaiso, on passerait la nuit où il y a du danger; c'est là ce que j'ai voulu éviter, dans l'intérêt de votre sûreté. Comme vous me parliez toujours de Casa-Blanca, j'ai voulu la passer sans vous en prévenir; car, voyez-vous, je réponds de mes voyageurs. — Oui, lui répondis-je, vous en répondez, pourvu qu'on ne les attaque

pas. » Nous nous résignons à manger le mauvais fromage et le pain à la graisse. Quel triste repas! mais, en définitive, il vaut mieux cela que rien. Nous mangeons sur le pouce, puis nous nous passons la sebille, pour boire de l'eau tour-à-tour; le muletier me fit l'honneur de m'inviter à boire le premier; il ne faut pas examiner de trop près si elle est propre. Le repas fini, nous nous couchons; moi par terre, sur mes couvertures, le muletier sur un banc de terre, et la femme je ne sais où. Il n'y a, dans cette cabane, ni meubles, ni chaises; la porte était attachée avec une courroie; le plafond était un toit formé de roseaux et percé en divers endroits, ce qui est plus supportable dans un pays où il ne pleut pas; l'hôtesse fit pourtant de son mieux pour nous bien traiter dans cette masure, qui présentait le spectacle de la plus complète misère.

Après une nuit passée dans de si pauvres conditions, nous nous levâmes de grand matin; mon muletier alla à la recherche de ses mules; mais comme il les avait laissées en pleine liberté, il n'en retrouva plus qu'une; les deux autres avaient disparu, et il dut, avec un camarade, aller voir où il pourrait les retrouver; il courut, comme on dit, par monts et par vaux; il les rappela dans les bois et dans les clairières; mais ces mules avaient marché toute la nuit en mangeant, et il ne les retrouva qu'au bout de trois heures; je craignis un moment de me voir arrêté, dans cette malheu-

reuse demeure, un laps de temps considérable. A son retour, bien qu'il eût pris un cheval, il se trouva très-fatigué; car ces gens-là ne feraient pas un quart de lieue à pied. Après qu'il eut rechargé ses mules, je payai notre hôtesse, et je la payai généreusement, à cause de sa pauvreté, et nous partîmes. Mon homme était d'abord de fort mauvaise humeur; mais, deux heures après, la gaîté lui revint; il se remit à plaisanter et à me demander si j'avais bien dormi? — Parfaitement, lui répondis-je, mais je dormirai mieux encore à Santiago.— Oui, reprit-il, vous dormiez bien, je vous ai entendu.—Maintenant, après le retard de trois heures que nous avons éprouvé, à quelle heure arriverons-nous?— A la même heure; nous ne ferons aucune halte, nous doublerons le pas, cela reviendra au même; en passant auprès d'une *tiendre* ou *rendechou*, nous prendrons quelque chose, sans descendre de notre mule. – Cela me convient, pourvu que nous arrivions. — Vous êtes pressé? — Non, mais j'aime mieux la vue de la ville que la vue des montagnes. — Nous allons en gravir une, c'est la plus haute de toutes; il y a à monter pendant un long espace de chemin; puis, après, nous descendrons en allant au pas. — Mais si, au passage de cette haute et longue montagne, les voleurs arrivaient? — Eh bien! nous les recevrions.—Vous êtes bien résolu. On dit qu'ils sont très-bien montés, qu'ils connaissent parfaitement tous les ravins et les détours de la montagne.

A voir mon guide, on le prendrait pour une espèce de sauvage; mais, à l'entendre parler, on prend meilleure opinion de lui. Il a du bon sens, il est même bon, moralement, à sa manière; il a soin de veiller à ce que son voyageur ne manque de rien; c'est un brave homme; je suis content. J'apprends par lui qu'il a conduit récemment deux voyageurs français, que le plus âgé des deux se rend chez un ami, que ce voyageur s'est aperçu qu'il avait perdu deux sacs suspendus de chaque côté de sa mule, qu'il était fort triste de cette perte; comme je suis reparti immédiatement de Santiago, pour aller vous chercher à Valparaiso, je n'ai pas su quel objet il a perdu; vous l'apprendrez sans doute à votre arrivée. Je compris que le voyageur à qui ce malheur était arrivé, devait être Chabrie; cet accident me fit craindre pour les valeurs que je portais avec moi, ma lettre de change, les fonds de M. Lefranc, ceux de Laperle et les miens; mon inquiétude est plus vive qu'auparavant; je me garde bien de la montrer à mon guide, qui rie des voyageurs poltrons. En ce moment, nous faisons une halte de cinq minutes, sans descendre, pour prendre un verre de vin du pays, puis un morceau de pain à l'anis et à la graisse; cela n'est pas bon, mais il faut le prendre sans faire la grimace, sous peine d'irriter mon Espagnol, qui n'aime pas à être raillé; cela suffirait pour amener une brouille, et plus il porte d'amitié à quelqu'un, moins il supporte ses plai-

santeries, il le laisse-là immédiatement; cependant nous continuons notre route; nous n'avons plus qu'une montagne à traverser, et c'est pour moi une occasion de reprendre le cours de mes réflexions. Je redoutais, non mon arrivée chez Laperle, mais mon entrée chez Pinchon; je me demande ce que je lui dirai, comment je sauvegarderai mes intérêts, ce qui va résulter pour moi de ce nouveau changement dans ma position; enfin, je me dis : « Ce changement sera peut-être heureux. » La montagne, une fois passée, je me trouvai en face de la barrière, de la douane, et à l'entrée de la ville. Le muletier me demande si, dans mes paquets, il y a des marchandises. — Oui, lui répondis-je. — Alors, me dit-il, nous allons nous arrêter ici; vous me donnerez une partie de ce que vous avez à faire passer, parce que moi je ne suis pas soumis à la visite des douaniers. Alors je descends, j'ouvre ma malle et je remets à mon conducteur une partie de son contenu, que lui replaça dans ses sacs, en remettant du capis ou foin par dessus; je refis ensuite ma malle, dans laquelle je laissai mon phosphore, sans chercher le moins du monde à le cacher. La chose était, en effet, impossible, à cause du poids et du volume de l'objet; je me dis : « A la grace de Dieu! »

Quand nous fûmes à la portée des douaniers, ils vinrent à nous; l'un d'eux me regarde attentivement, depuis les pieds jusqu'à la tête; c'était la première fois que l'on me toisait ainsi; puis il me

dit : « Votre valise, votre malle. » Je les descends, je les ouvre, et je commence à en retirer ce qu'elles renferment; puis, après avoir vu cinq ou six objets, il me dit : « Remettez-les à leur place. » Il aperçoit le cylindre de plomb, le soulève, examine ce qu'il peut contenir, et me demande ce qu'il y a dans ce cylindre. — Il y a du feu, lui dis-je. — Du feu? Ah! emportez cela. La visite ne se prolongea pas davantage.

Nous continuons notre route et nous voilà dans la ville, dans la rue de la Cathédrale, où se trouve la demeure de Pinchon, puis, six boutiques plus haut, celle de Laperle, bijoutier-fabricant. Le muletier, qui les connaît tous deux, me demande chez lequel je descends? Laperle, qui, en ce moment, m'aperçoit de loin, vient à moi et dit au muletier : « Apportez ici ce bagage; » puis il fit tout déposer dans le fond de sa boutique, s'occupa du muletier, le paya, ajouta quelque chose au prix convenu, lui fit boire un coup, et le congédia, après avoir vidé ses sacs. Le muletier vint me donner une poignée de main et s'en alla fort satisfait. Dès-lors la conversation entre nous s'engagea sur l'association qu'il s'agissait de former avec Pinchon; mes intérêts devaient être débattus et réglés avant d'en venir à un traité définitif; nous ne devions pas aborder la question à la première visite, mais il était bon de ne pas se laisser prendre au dépourvu, dans le cas où des questions nous seraient adressées.

Une heure après, nous allons faire notre visite à Pinchon, qui me reçut poliment et me parla de son établissement et de ses affaires de manière à me prouver qu'il était content de sa position, et en annonçant aussi l'intention de donner plus d'extension à son commerce. Ensuite on parla du malheur de Chabrie. On me dit alors que les objets perdus par lui étaient des diamants, dont la valeur était considérable; j'appris, en outre, que ces diamants n'étaient pas à lui. Il les avait mis dans les sacoches de sa mule, suspendues de chaque côté de l'animal, et sans réfléchir que, dans les mouvements du trot de sa bête, les sacs, suivant toute apparence, étaient tombés. Chabrie supposait que c'était à peu de distance de la barrière; il espérait que la personne qui les trouverait viendrait, pour en connaître la valeur, les montrer aux bijoutiers français, et que par-là, peut-être, on pourrait les recouvrer. Il est allé au port par le vieux chemin, tandis que vous, vous êtes venu par la route neuve; voilà pourquoi vous ne vous êtes pas rencontrés. Avant de nous séparer, Laperle dit à Pinchon : « Eh bien! ferons-nous affaire?—C'est comme M. Gendrin voudra, répondit Pinchon. — Eh bien, repris-je, nous en reparlerons. » Puis nous retournâmes chez Laperle; de là, j'allai voir deux camarades du Brésil, Richaud et Dimet, qui s'étaient associés pour la coutellerie et la serrurerie; on me donna leur adresse.

En me voyant arriver, ils me félicitèrent de ma

résolution et me firent mille amitiés. Quant à Gabriel, ils me dirent qu'il était absent pour quelques jours, que nous ne tarderions pas à le voir; qu'ils étaient environ une douzaine de Français à Santiago; ils me nommèrent, entre autres, M. Deubré, bijoutier, arrivé avant Laperle. On ne manqua pas de reparler du malheur de Chabrie, puis de me demander ce que je comptais faire à Santiago. — Nous verrons, répondis-je. — Oh! c'est à Pinchon qu'il faut vous associer; c'est votre homme; cette association est dans votre intérêt à tous deux. — On ne peut se décider tout-à-coup; il faut y réfléchir auparavant. — Vous avez raison, réfléchissez-y; et votre affaire avec l'Anglais, comment s'est-elle terminée? — Vous la connaissez donc? — Oui, elle nous a fait rire; c'est Laperle qui nous l'a racontée. Votre Anglais s'est enferré lui-même; tant mieux, c'est un fripon. — Parlons affaires; comment vont les vôtres? — Bien doucement. — Mais mieux cependant qu'au Brésil? — C'est vrai, mais aussi y a-t-il plus de frais; de sorte que l'excédant de bénéfice est peu de chose. — Mais vous, Richaud, vous devez être plus content? Les marchandises que vous tenez, les couteaux, les rasoirs, etc., sont des articles dont on a toujours besoin, et qui, par conséquent, se vendent bien. — Oui, on vend, mais on vend peu; les Anglais apportent ici des marchandises en masse; il faut donc patienter long-temps avant de gagner beaucoup. — C'est vrai, dis-je.

Puis, cette visite faite, je retournai chez Laperle, qui m'attendait pour me présenter sa Manuelita, qui est une jeune fille qu'il a prise en affection, qui paraît une excellente personne et qui me reçut avec beaucoup de bienveillance, comme quelqu'un dont elle avait souvent entendu dire du bien. Le premier mot de Laperle fut : « Gendrin, vous dînerez avec nous; mon logement vous est ouvert; on vous mettra un matelas par terre, comme à un voyageur. — Oh ! repris-je, je suis depuis long-temps accoutumé à ce genre de coucher. — Mais, dites-moi, où est Charles? — Je viens de le faire entrer chez Deubré, mon voisin; c'est un bon jeune homme, fort doux, que j'estime beaucoup. — Eh bien! tant mieux. — Mais, dites-moi, quelles sont donc ces montagnes de neige qui environnent la ville? — Ce sont les Cordillères des Andes, que recouvrent des neiges éternelles; elles vont se perdre dans les environs du pôle; vous les verrez plus tard, si vous avez à passer au-delà. » Nous sortîmes, parce que le logement de Laperle n'était pas contigu à sa boutique, et qu'il fallait, pour s'y rendre, descendre deux rues plus bas. Pendant le dîner, Laperle me parla des avantages de sa position, me dit qu'il avait un cheval à lui; puis, me montrant sa Manuelita : « Ajoutez à tout cela une gentille petite femme. » Je le félicitai de son bonheur; alors on parla de la somme que je devais mettre dans la société que j'allais former avec Pinchon; nous pensâmes l'un et l'au-

tre que je devais y mettre quatre mille francs au plus, que cette somme était supérieure à celle qu'y engageait mon associé, et qu'enfin elle suffisait parfaitement; nous causâmes ensuite d'autres intérêts, des montres que je lui avais données à vendre; puis je lui rendis les deux mille francs qu'il m'avait apportés, acte d'obligeance dont je le remerciai, et qui était le témoignage d'une véritable amitié. Nous retournons à sa boutique, et la journée se passe ainsi à recevoir d'anciennes connaissances.

C'est alors qu'on me fit connaître à M. Vielle, colonel au service de la République, et que j'avais antérieurement connu à Versailles. Mes amis, qui le savaient être de cette ville, me présentèrent à lui comme un compatriote, et, en outre, pour nous ménager en lui un protecteur pour notre commerce; toujours est-il qu'ils insistèrent pour que je lui fisse une visite. Après les premiers compliments, mes amis dirent : « La personne que nous vous présentons est de Versailles, où son père est établi et où il est propriétaire; c'est pour nous une ancienne connaissance du Brésil, où il avait formé un établissement. — Ah! ah! dit le colonel, puisque vous êtes de Versailles, vous devez connaître la pension de M. Camatte, avenue de Saint-Cloud; c'est là où j'ai fait mes études. — Oui, Monsieur; mes frères et moi nous avons été élèves dans cette pension. — Votre nom? — Gendrin. — Mais, en effet, je crois me rappeler votre nom. — Moi, Monsieur, je me

souviens parfaitement du vôtre; vous étiez parmi les grands élèves de la pension. » Ainsi eut lieu entre lui et moi un renouvellement de connaissance, qui parut lui faire plaisir; car il dit à son domestique de nous servir des liqueurs, et, en les prenant, nous nous mîmes à parler de notre pays; puis il me demanda ce que je comptais faire à Santiago? Mes amis répondirent :

« Nous allons, et en parlant ils montraient Pinchon, le réunir dans une commune association. » Peu après, nous jugeâmes qu'il était convenable de nous retirer; j'ai su plus tard que le colonel avait contribué à me faire restituer ma malle, en plaidant ma cause auprès du président de la République; je le revis à diverses reprises, et, en passant à Buénos-Aires, je rencontrai madame sa mère qui allait le rejoindre au Chili. On me fit ensuite force questions sur le Brésil. Je l'avais quitté, il est vrai, depuis huit mois; mais, pour des gens qui en étaient à deux mille lieues, ce que j'avais à en dire avait le mérite de la nouveauté; le lendemain je vais trouver Pinchon pour lui parler de notre affaire, qui paraît lui sourire et qu'il est disposé, si nous nous entendons, à faire marcher ensemble; il me montre le logement, les étoffes, les bois de fauteuils, les canapés, les crins, en un mot, ce qui est nécessaire à nos travaux et tout notre matériel; l'affaire me paraît convenable, du moins pour le

présent; nous remettons à la semaine suivante la discussion de nos intérêts réciproques et l'inventaire de ce que possède mon futur associé; je me réserve de dire alors quelle somme je compte e gager dans la société. A en juger sur les apparences, je serai ici mieux qu'au port; j'ai échappé à une bourrasque qui a été terrible, et maintenant je vais me retrouver en pays de connaissance; oublions donc le passé et occupons-nous du présent. Quatre jours s'écoulent en promenades et en dîners, car Richaud et Dimet ne manquèrent pas de m'inviter. Leur maison était comme au Brésil, la maison du bon Dieu; il est convenu avec Pinchon qu'il fera son inventaire et qu'ensuite nous le vérifierons en commun; il compte mettre les divers objets au prix le plus exact, estimer également, d'une manière convenable, les frais de son logement; tout cela me paraît fait avec justice.

CHAPITRE VIII.

L'ESPÉRANCE RENAÎT EN MOI.

Je pouvais donc espérer de nouveau que la fortune consentirait à me sourire encore quatre à cinq ans; je n'en demande pas davantage; notre travail peut être productif; et puis, quand on est deux, on s'entre aide par de mutuels conseils; Chabrie

est revenu, non-seulement sans avoir rien découvert, mais même sans avoir entendu parler de rien; il est tout bouleversé d'un pareil malheur; encore est-il sage de ne rien ébruiter, pour ne pas éveiller l'attention des gens qui, ayant pu trouver les diamants perdus, songeraient à les vendre; il faut s'en remettre au temps du soin de les lui faire retrouver; en attendant, il cherche à louer une boutique et à vendre quelque chose pour s'indemniser de son malheur; je n'ose pas lui en parler; mais bien que je le voie inquiet, je conserve pour lui une bonne espérance. Pendant toute cette semaine, passée à accepter des invitations, je continue à loger chez Laperle, et enfin je termine mon affaire avec Pinchon, dont l'inventaire est vérifié et signé par moi; il en résulte que l'apport de Pinchon est de trois mille francs et que le mien est de cinq mille francs; l'acte, fait double, est signé, en présence de Laperle, qui nous sert de témoin; nous dînons tous les trois ensemble, et, à dater de ce moment, j'ai un chez moi et une modeste position. Les fonds que j'apporte seront employés dans le commerce, où nous aurons chacun notre partie; il sera, lui, chargé des décors, moi de la confection des fauteuils et des canapés. C'est dans les premiers jours de notre association, qu'en descendant un petit escalier dont les degrés avaient deux pouces de haut, que je fis un faux pas et me donnais une entorse;

je dus rester trois semaines sans sortir; des soins me furent donnés alors par Antonita, maîtresse de Pinchon.

Je me construis un lit avec des planches; je prends un matelas de la boutique, puis mes draps, et mes couvertures ordinaires, et me voilà mieux que je n'ai jamais été depuis mon départ; j'avais près de moi Pinchon, un peu plus loin Laperle, enfin, il y avait dans mon sort une grande amélioration ; maintenant, me disais-je : marchons. Laperle, qui voit les choses prendre une bonne tournure, se montre très-satisfait. Pour le lendemain, qui est un dimanche, il y a une grande invitation à se rendre à la Chimbas, c'est-à-dire à un endroit que mes lecteurs ne connaissent pas et qui est, pour ces messieurs, notre jardin de Tivoli; là, dit-on, on trouve des jeux de Siam, de boules, de quilles, puis on tient des vins et des liqueurs du pays ; enfin, on y danse aussi, ce qui est un amusement dont je n'avais pas vu le spectacle depuis mon départ de France; mais la Chimbas est assez loin; il faut, pour s'y rendre, traverser le boulevart, et un pont jeté sur une rivière, où les femmes se baignent en plein jour, devant tout le monde, sans que leur pudeur s'en montre alarmée et même sans se préoccuper des regards jetés sur elles ; à partir de cette rivière, il y a bien encore une demi-lieue de France ; les Chiliens, les Français, les Italiens se trouvent confondus sur

ce point comme dans une fête en plein Paris ; la vue d'une telle réunion est, pour nous, une nouveauté. MM. Dimet et Laperle, qui ont tous les deux un cheval, sont en avant, comme deux chefs à la tête de leur corps d'armée ; bref, on s'amuse beaucoup mieux que par le passé. Quant à Pinchon et à moi, il est convenu que nous n'aurons qu'un cheval ; c'est dans cette promenade que je fis connaissance de M. Deubré, marchand bijoutier, estimable homme, très-dévoué à ses amis et livré tout entier à son commerce.

Au sujet de cette fête je vais en citer une autre qui eut lieu peu de temps après.

Le commencement de mon arrivée à Santiago fut aussi l'époque de la lune de miel de mon association avec Pinchon. Nous eûmes alors quelques heures de plaisir, et nous en profitions avec d'autant moins de scrupule, que les marchands, un peu en retard dans leurs fournitures, nous laissaient parfois manquer de laines et de crins pour notre commerce.

Pinchon me dit un soir : « Si vous voulez, au premier jour de fête, jeudi prochain, par exemple, nous ferons une partie de campagne avec Antonita et la Mariquita, nos ouvrières. Nous louerons des chevaux, et nous passerons la journée gaîment. — J'acceptai la proposition. — Nous avions alors, pour doreur, un jeune homme Chilien, celui qui avait fabriqué les couronnes que

nous mîmes au lit du président de la République. Étant assez liés avec lui, nous le chargeâmes de nous louer quatre chevaux. Il comprit le motif, et nous demanda de faire partie de la cavalcade; nous y consentîmes ; car c'était un jeune homme d'un caractère aimable et qu'on eût volontiers pris, à son entrain, pour un Français. Il se chargea donc de la location de nos montures, qu'il fut chercher dans un herbage, et au jour dit, on nous les amena. — Il faut savoir qu'au Chili, on loue les chevaux moins chers qu'au Brésil, où ils valent douze francs, tandis qu'au Chili on ne les paye que cinq francs; c'était donc ce prix de douze francs que payait M. Lefranc lorsqu'il en avait besoin; mais comme il était bon et juste, il avait la générosité de payer pour moi la moitié de la somme, de sorte que la dépense n'était plus que de six francs pour mon compte.

J'ai dit, je crois, que Pinchon était très-adroit; et qu'outre notre état et notre commerce, il s'était mis à faire des casquettes de loutre. Il nous taillait aussi des pantalons en coutil anglais, dont il sera fait mention plus tard! Ayant eu la fantaisie, pour la partie de campagne projetée, de donner des chapeaux à nos ouvrières, il leur fit coudre et monter des carcasses et les couvrit lui-même avec de l'étoffe de soie. Les chapeaux furent faits tout petits, à l'mitation de coiffures anglaises de ce temps-là...

Le jeudi arrivé, Théodore, le Chilien, alla chercher les chevaux, et les fit conduire hors la ville, parce que ces dames ne voulurent pas monter à notre porte. Elles cachèrent aussi leurs chapeaux dans des mouchoirs, pour n'être pas vues coiffées ainsi, et ne gardèrent que leurs bonnets; mais, arrivées à la barrière, au premier endroit détourné, elles essayèrent bien vite leurs chapeaux, et, se regardant l'une l'autre, se demandèrent quel air elles avaient? Pinchon dit, en riant, qu'elles ressemblaient à des marchandes de chansons; c'est pourquoi elles voulurent garder leurs bonnets par-dessous. « Si nous rencontrons des étrangers, dirent-elles, nous retirerons bien vite les chapeaux, ne voulant pas faire rire de nous, et nous serons encore coiffées. »

Nous voici donc tous les cinq en route, et très-contents de l'idée qui nous était survenue, d'aller chez nos marchands de laine, pour utiliser notre partie de campagne.

Notre petite société, toute joyeuse, se disperse, folâtre et s'amuse comme des jeunes gens peuvent le faire, en se poursuivant les uns les autres à travers champs.

Tout allait bien jusque-là; mais ne sachant pas où étaient situés les rendechoux de nos fournisseurs, nous étions obligés de nous arrêter de temps en temps, demandant si on connaissait le père Pédro et le vieux Francisco; c'étaient les noms de nos hommes. Chacun de nous se séparait un peu

des autres, pour s'informer de son côté; il arriva, que trouvant un rendechou sur mon chemin, et m'en approchant pour interroger une jeune fille assise dans l'intérieur, auprès de sa mère, celle-ci ayant un enfant sur ses genoux, et un autre à quelques pas, jouant près d'elle; il arriva, dis-je, qu'au moment où je faisais ma demande, mon cheval, au lieu de s'arrêter, passa la tête d'abord, et le corps ensuite, à travers la porte ouverte du rendechou, de sorte que ma tête frappa contre le linteau de cette porte, qui était fort basse. Pour éviter d'être tué, ou du moins gravement blessé, je dus baisser la tête, et, involontairement, je serrai les jambes; mais alors, mon cheval, se sentant éperonné, entra dans le rendechou. Je me trouvais dans une piteuse position; obligé d'avoir la tête baissée, à cause du plafond, qui n'était point assez élevé pour que je puisse me tenir droit. A la vue du cheval et de son cavalier, faisant irruption dans leur pauvre réduit, la mère et les enfants poussèrent des cris affreux.

La pauvre femme courut à son enfant, qui se roulait à quelque distance, et se plaça devant lui.

Je ne savais que devenir, craignant de blesser quelqu'un, et n'osant ni avancer ni reculer, lorsque mon cheval me tira d'embarras : se trouvant plus près de la fenêtre que de la porte, il s'élança bravement par la première, dont l'appui était fort bas.

Les fenêtres de ces rendechoux sont à peu près

de la grandeur des portes, et n'ont ni châssis ni carreaux; l'escalade eut donc lieu sans difficulté.

Mais les habitants des rendechoux, voisins de celui dont j'étais sorti si victorieusement, accoururent aux cris de la mère et des enfants que j'avais involontairement effrayés, et s'armant de pierres et de bâtons, s'apprêtaient à me faire un mauvais parti. — Pinchon survint en ce moment, et apprenant ma mésaventure, il se mit à rire aux éclats, ce qui redoubla la colère des voisins. Ils crurent qu'on se moquait d'eux, et nous menacèrent de plus belle. Quelques pierres furent même lancées contre nous lorsqu'arriva le Chilien. Prévoyant aussitôt ce qui pouvait résulter de cette scène, il se mit à frapper mon cheval. Je compris ce que cela voulait dire, et, piquant des deux, je laissai Théodore s'expliquer avec ses compatriotes; ce qu'il fit aisément, car je n'avais eu aucune mauvaise intention à leur égard.

Il revint peu de temps après, et me dit qu'il avait tout arrangé; que M. Pinchon les avait exaspérés, en venant rire au nez de ces Espagnols, qui ne sont pas gens endurants; que, pour tout concilier, il leur avait donné une piastre.

Nos amazones en jupons courts riaient comme des folles de cet incident, et me disaient : « Comment, signor don Victor, vous entrez par les portes et vous sortez par les fenêtres; votre cheval a sans doute pris le rendechou pour son écurie. »

Pendant toute la journée, ils ne cessèrent de me plaisanter sur ce burlesque contre-temps.

Nous nous arrêtâmes dans le hameau voisin, où nous trouvâmes peu de chose à manger, et le soir, à dix heures, se termina notre petite partie, si bien commencée, mais qui faillit mal finir.

Tous nos amis, Laperle, Dimet et autres se divertirent à leur tour de ce qui m'était arrivé.

Le lendemain matin, Pinchon et moi nous étions à la besogne. Je demeure à côté de mon ami Laperle, qui, de tous les Français, se trouve le plus rapproché de nous. Chaque pays ayant sa manière de vivre, son genre de politesse, j'ai toujours envie de rire quand j'entends la Manuelita dire sans cesse : « Bonjour, seigneur don Victor, seigneur cavalier, » et donner ainsi le *don* comme en France on donne le *de* à la noblesse. On est accablé de civilités lorsqu'on passe dans une rue où les bourgeois sont sur le devant de leurs portes. Pinchon me disait parfois : « Nous allons, en passant, ôter nos chapeaux, et vous entendrez une foule de qualifications nobiliaires saluer notre passage. » En fait de marques de politesse, on est ici sur un perpétuel *qui vive?* L'urbanité est beaucoup plus grande qu'ailleurs, et, je suis fâché de le dire, les Chiliens ne nous le cèdent en rien.

Avec l'argent que j'ai apporté, nous achetons des marchandises, des tissus, des franges, des dorures; nous nous chargeons de garnir jusqu'à l'intérieur des voitures bourgeoises. Laperle me

demande comment je me trouve?—Mieux que jamais, voilà ma réponse, et il en paraît ravi. Pinchon me semble un bon jeune homme. Nous dirigeons nos travaux d'un parfait accord.

Mon pauvre Chabrie vient me voir et me dit en particulier : « Vous êtes ici beaucoup mieux qu'à Valparaiso. Quelle différence entre votre ancienne et votre nouvelle position! Combien vous êtes aujourd'hui plus heureux que jadis.—Personne, lui répondis-je, ne le sait mieux que vous; j'étais, en effet, bien bas. — Je suis persuadé, reprit-il, que si vous eussiez été de mon voyage, nous n'aurions pas couru follement, comme nous l'avons fait, et que je n'aurais pas perdu mes sacoches; mais ce maudit Charles courait toujours, et moi, bêtement, je faisais comme lui.—Ne vous tourmentez pas outre mesure, lui dis-je, vous serez peut-être plus heureux que vous ne pensez. — Que Dieu vous entende! me répondit-il; mais voilà déjà long-temps que j'ai perdu mes sacs et je n'en ai aucune nouvelle.—C'est vrai; mais, pour les retrouver, il ne faut qu'un moment. » Je le quittai un peu attristé par une conversation qui roulait sur un pareil sujet. Laperle m'avait confié que lui et Deubré s'employaient de leur mieux pour le succès des recherches qui se faisaient dans l'intérêt de Chabrie. Ce dernier me demanda si je voulais aller avec lui examiner une boutique qu'il voulait louer, et qui était située rue de la Plata, c'est-à-dire rue de l'Argent. Je vais à ce sujet le

rejoindre chez Dimet, où il reste. « On a bientôt fait une boutique ici, me dit-il, c'est comme au Brésil; il suffit de tenir ouverte la porte d'une maison, d'y mettre des marchandises dans un châssis, avec un écriteau. » Vous voyez que l'ouverture d'une maison n'est pas une chose coûteuse; elles sont toutes de même; ici, pas plus qu'à Rio-Janeiro, on ne se ruine pas pour les décorer; en cela, peut-être, on est plus raisonnable qu'en France, où l'on sacrifie tout aux apparences. La rue de la Plata est belle, composée, en général, de maisons bourgeoises; il n'y a de boutique de bijouterie que celle de M. Deubré. « Voilà, dit Chabrie, l'emplacement que je désire; je suis tout à la fois fabricant et marchand, et ici les marchandises qu'on y fabriquent se vendent mieux. — Moi, j'ai donné à Laperle une boîte de bijouterie fine; mais comme ses bijoux ne sont pas montés à la mode du pays, il a toutes les peines du monde à s'en défaire; mais vous, lui dis-je, vous êtes dans une position toute différente, vous confectionnez. — Sans doute; il faut que je travaille beaucoup pour regagner ce que j'ai perdu et dépensé depuis huit mois; ainsi, au port, je n'ai vendu que pour trois mille francs, et encore ai-je peu gagné; voilà ce qui ne m'arrange guère; je m'étais chargé d'opérer cette vente de diamants pour le compte de mon frère; comment aujourd'hui concilier tout cela? »

Chabrie me quitta, après avoir soigneusement

examiné l'emplacement qu'il avait en vue. Ici, c'est l'usage qu'une boutique mise en location soit laissée ouverte à tout venant, afin que son propriétaire ne soit pas à chaque instant dérangé par un visiteur. Mon ami se propose de réfléchir, avant de conclure, sur le prix qui lui est demandé. En attendant, nous rentrons chacun chez nous; j'y trouve Pinchon occupé à faire sa toilette pour aller voir sa petite Antonita, qui est une assez belle femme; c'est elle qui confectionne les franges de soie tricolores pour nos draperies; Pinchon, qui est fort intelligent, lui a donné des leçons et lui a montré à tresser toutes les espèces de passementerie dont nous faisons usage.

Nous avons chez nous, pour nous aider, un petit Indien, et une ouvrière, pour coudre et pour nous faire la cuisine, dont nous sommes assez contents. Quant à Pinchon, voici son portrait : c'est un homme d'une taille moyenne et assez mince, d'une physionomie fine et aimable, haut en couleur; mais, en somme, d'une complexion délicate; à l'entendre tousser sans cesse, on le croirait poitrinaire; d'ailleurs, actif et adroit dans son travail, qu'il prolongeait souvent jusqu'à minuit et au-delà; dans les intervalles de ses travaux ordinaires, il aimait à dessiner, soit pour les besoins de son état, soit pour fournir des modèles à d'autres personnes; enfin, il y avait en lui autant d'intelligence que de hardiesse dans ses conceptions. Je ne puis pas encore juger de son caractère; mais,

envers moi, il se montre amical et même plein d'égards; jusqu'à présent, nous marchons d'accord; nous voyons tous deux parfaitement clair dans notre situation; il n'y a rien de caché entre nous; bref, il me paraît être un parfait honnête homme.

Aujourd'hui, dimanche, il y a grande promenade; nos supérieurs Laperle et Dimet y vont à cheval; Pinchon, Chabrie, Richaud, Deubré et moi, nous y allons à pied, avec plusieurs autres compatriotes. Notre but est la Chimbas, qui est notre Tivoli. En y allant on rencontre, à mi-chemin, comme je l'ai dit, une rivière, sur laquelle est un pont; c'est, en réalité, une très-jolie promenade, et à laquelle on arrive en suivant un boulevart assez beau; nous sommes tous gais, hormis notre ami Chabrie, qui pourtant dissimule autant qu'il lui est possible son chagrin.

En arrivant, chacun choisit le genre de divertissement qui lui convient; moi, je regarde. Le jeu qui me plaît le plus est le jeu de siam; je le compare à la fortune, qui roule d'un côté et de l'autre, qui pirouette sur elle-même, d'abord sans rien abattre, et qui ensuite, par des détours inattendus et presque insensibles, va renverser les quilles dont on prévoyait le moins la chute. Je vais examiner ensuite tous les autres jeux, les uns après les autres; puis, voyant mon ami occupé à jouer, je lui demande s'il veut que je monte son cheval? — Volontiers, me dit-il. Alors, je dé-

tache la bête pour monter en selle et je pars, laissant ma monture aller à sa fantaisie; mais, au détour d'un sentier, elle s'emporte; je cesse d'en être le maître et elle me jette à bas dans la poussière. Comme je n'avais pas quitté la bride, et que j'avais encore un pied dans l'étrier, je fus d'abord traîné sur la route; puis, m'étant débarrassé, je restai tout confus et tout étourdi, regardant à droite et à gauche pour voir si mon accident avait eu des témoins. Après m'être essuyé de mon mieux, je repris ma course; mais, en tombant, je cassai la chaîne de ma montre, qui vola je ne sais où; enfin, après de longues recherches, je finis par la retrouver dans la poussière, à quelque distance de l'endroit où j'étais tombé; or, ce n'était pas au moment même de l'accident que je m'en étais aperçu, mais en secouant la poussière dont j'étais couvert, et tout en me demandant, un moment après, si je n'avais rien perdu. Je fus assez heureux pour me relever sans être blessé; car ma chute pouvait me tuer, ou au moins me casser bras et jambes; j'en fus quitte pour la peur et pour quelques douleurs de peu de durée. Je ne savais si je devais remonter sur mon cheval ou retourner à pied; mais l'amour-propre l'emporta et j'y remontai jusqu'à la Chimbas, où, en arrivant, je le rattache; je me donnai un quart-d'heure pour me remettre, avant d'aller rejoindre ces messieurs. Mon ami me demanda, tout en continuant de jouer, comment j'avais trouvé

son cheval; je crus d'abord qu'il s'était aperçu de ma chute, mais il n'en était rien. « Oh! il est bon, n'est-ce pas? — Oui, il est vif, il a du feu; il en a même trop. » Du reste, ils ne m'avaient pas vu dégringoler, ce qui n'aurait pas manqué de les divertir à mes dépens. Trois semaines après, un jeune Chilien tombait et roulait dans la poussière, à demi-mort, à la porte de la Chimbas; il était de notre société et ne revint à lui qu'au bout de deux heures.

Quand on fut las de jouer, nous reprîmes le chemin de la ville; en passant sur le boulevart, nous entrâmes chez Faroux et Barthélemy, marchands boulangers, associés et nouvellement établis; le premier était le frère de Faroux, de Valparaiso, et celui-là même qui s'était chargé de me jeter une poignée de farine à la figure, à ma sortie du magasin du négociant chez qui j'avais couché. C'est, dis-je, à la porte de ces deux personnes que nous fûmes arrêtés par une patrouille, autrement dit des voleurs, qui essayèrent à s'en prendre à Dimet, en fouillant dans ses poches de côté; mais Dimet était très-vigoureux, plein de courage, et, en sa qualité de serrurier, peu sensible à la peur; il asséna à son adversaire une de ces bourrades qui valent des coups de marteau, et il l'obligea à lâcher prise; par hasard, j'avais ce jour-là mes pistolets chargés; j'allonge le bras derrière Dimet et je lui dis : « Prenez. » Alors il marche droit à la bande, les pistolets au poing, les leur

met sous le nez et leur dit : « Vous êtes des misérables! » Ils se sauvèrent en disant : « Ces Français ne sont pas bons! » Ce n'est pas le jour de notre promenade à Tivoli que cette attaque eut lieu; ce fut un soir que nous étions allés voir Faroux et Barthélemy, et que nous nous disposions à regagner chacun notre domicile; du reste, le jour de notre promenade à Tivoli est un de nos plus beaux; ce fut pour nous une fête de famille. Après ce délassement, nous reprîmes nos travaux.

Le dictateur suprême de la République nous commanda, à cette époque, un lit en soie, très-riche, avec des dorures et force couronnes. Ces républicains, qui n'en veulent pas sur la tête des autres, en veulent au-dessus de la leur. Ce lit coûtera fort cher. Le président fournit l'étoffe, mais il nous laisse le soin d'y ajouter bien des ornements; l'ouvrage achevé, son prix monta à six mille francs; la main-d'œuvre ici est fort coûteuse, et nous comptons sur un beau bénéfice.

C'est dans ce moment qu'on vint nous annoncer que Chabrie avait retrouvé ses diamants et une partie de sa bijouterie fine. A l'exception de quelques objets qui manquaient, le tout avait été retrouvé sur la route de Santiago à Valparaiso, par un jeune homme qui s'était présenté chez un négociant pour savoir ce que cette trouvaille pouvait valoir; le marchand ayant arrêté les objets, en avait fait prévenir M. Chabrie, qui se rendit en toute hâte au port, avec les notes et les factures.

Le jeune homme le fit demander chez l'alcade, où il réclama une récompense, qui fut fixée à trois cents francs, ce qui, joint à la perte de quelques bijoux qui ne furent point retrouvés, constitua, pour Chabrie, un dommage de six cents francs; c'est à ce prix qu'il recouvra ses diamants, qu'il estimait valoir une somme de quinze mille francs. Il est bien heureux d'en être quitte pour cela; il est dans la joie; il me donne des poignées de main à profusion; il a l'intention d'aller voir une seconde fois la boutique que nous avons déjà visitée ensemble; il la trouve à sa convenance; il espère y faire de bonnes affaires.

De mon côté, je suis occupé à faire une montre vitrée; je la construis dans notre chambre; elle a bien six pieds de haut; malheureusement je m'aperçois, qu'une fois terminée, elle ne peut passer par la fenêtre; en vain démontons-nous le tambour de l'escalier, impossible d'en opérer le transport. Alors nous prenons le parti de défaire un grand balcon, scellé à six endroits; c'est la nuit, vers deux heures du matin, que nous menons à bien notre entreprise; nous dissimulons notre travail aux regards de la propriétaire, qui nous donnerait congé si elle en avait connaissance; malheureusement le garde de nuit, c'est-à-dire la sentinelle qui répète les heures qui sonnent et qui veille à la sûreté des habitants, nous voit détacher le balcon, et ne comprenant pas le but de cette opération, nous en demande l'explication; nous

sommes obligés de la lui donner, de le mettre dans notre confidence, de lui payer à boire et une gratification; il est vrai qu'il nous donne un coup de main et qu'il nous remercie, au lieu d'aller nous dénoncer à la police et à la propriétaire; aussi n'en sut-elle rien; tout fut remis dans l'état où il devait être et personne d'autre ne s'en aperçut.

En ce moment, Laperle vint me dire que Gabriel arrivait à l'instant; qu'il était descendu à la maison du bon Dieu, c'est-à-dire chez Dimet; il vient, dit-on, de la province d'Arica; il est content; c'est, indépendamment de cela, un des hommes le plus gai et le plus jovial de notre société. Avec lui, il est impossible d'avoir un moment de mélancolie; heureusement le voilà de retour; la prochaine fête de la Chimbas sera brillante; avec Gabriel on oublie tout, même son pays; il résulte que notre société française est au complet.

Parmi nous, une bonne nouvelle ne reste pas long-temps captive; elle se répand. Or, on nous annonce que l'on va changer le directeur suprême de la République; un prétendant aspirait à le remplacer, une révolution est sur le point d'éclater; les troupes sont mises en mouvement; elles marchent les unes contre les autres. A cette nouvelle, nous nous inquiétons; car le lit somptueux qui nous a été commandé par le président actuel n'est pas payé; nous craignons de perdre nos avances et nos fournitures; chacun de nous

se dit : Il faut y aller; mais il y a péril; l'hôtel du gouvernement est envahi; le temps presse; il faut se décider promptement. J'engage Pinchon à courir chez le directeur suprême; j'avoue que les circonstances étaient critiques; mais était-il possible d'agir autrement? Pinchon s'arme de courage; il se rend à l'hôtel du gouvernement; il demande à parler au président de la République; on le renvoie à des dames du palais, qui nous connaissaient, lesquelles font appeler leur frère, car celui-ci était garçon; le général, instruit de l'objet de la visite, fit payer de suite la somme réclamée par nous.

CHAPITRE IX.

PINCHON REVIENT LES POCHES PLEINES D'OR.

Pinchon s'en revint à la maison avec ses poches pleines d'or, sans que le compte eût été réglé; nous fûmes ainsi payés immédiatement et sans rabais. Quelques jours après, on nous chargeait de démonter le lit que nous venions de fournir; le directeur de la République, pour qui nous l'avions fait, avait cédé la place à un autre. A cette occasion, je dirai que la nuit suivante les troupes, par suite d'un malentendu, firent feu les unes sur les autres, et qu'il en résulta une collision déplorable; le lendemain, heureusement, tout rentra dans l'ordre. Tel fut le résultat d'une journée qui, pour nous, avait été alarmante; mais, je dois

dire que le jour où, Pinchon et moi, nous montâmes le lit du président de la République, nous dûmes rester toute la journée au palais; on nous dressa une table parfaitement servie par deux domestiques, et nous fûmes traités comme deux petits seigneurs; c'est là un fait qui mérite de trouver place dans notre histoire.

Cependant, Chabrie est installé dans sa nouvelle boutique; il est un peu rêveur; il est même triste; les choses ne vont pas comme il voudrait. Je cherche à l'encourager; tous nos amis, de leur côté, viennent le voir, et, parmi eux, Gabriel, qui jusqu'alors nous avait manqué. De nous tous, c'est Laperle qui gagne le plus; il dépense, il est vrai, beaucoup d'argent.

Je remarque que la santé de Pinchon n'est pas bonne et qu'il est menacé de devenir poitrinaire; il tousse et crache beaucoup; son teint n'est pas comme il devrait être; ses couleurs ne sont pas naturelles. Il se peut qu'avec le temps ces symptômes alarmants disparaissent; mais je ne suis pas sans inquiétude pour lui.

Maintenant, il faut que je vous décrive la manière de construire les maisons au Chili. Elles sont en terre; les murs ont un mètre d'épaisseur et bâties avec des briques et de la paille hachée. Tous les bâtiments ont, dans chaque encoignure, des pièces de bois pour retenir l'écartement des murs et prévenir les malheurs que causent les tremblements de terre; car ce

phénomène est fréquent au Chili. Alors on entend les verres, les bouteilles, toute la vaisselle s'agiter; tous ces objets semblent se heurter les uns contre les autres. Veut-on avoir une idée de l'effet produit par un tremblement de terre, c'est de se mettre dans l'embrasure d'une porte; on sent alors la terre vaciller; voilà ce qui explique pourquoi les encoignures des maisons sont des charpentes qui préviennent les écartements que pourraient causer les secousses; aussi les églises, construites en pierres, sont-elles lézardées, et du haut de leurs voûtes voit-on parfois des pierres se détacher.

Les prêtres, au Chili, sont très-intolérants en matière de religion, et ennemis des étrangers, dont ils redoutent les lumières et le contact avec les indigènes. Notre voisinage de l'église nous permit de voir les pratiques qu'ils emploient pour retenir le peuple dans l'ignorance et pour le rendre fanatique. Il n'y a point, chez eux, à plaisanter sur la religion; on risquerait de se faire assassiner. Les Chiliens, regardent mal les Anglais, comme n'étant pas catholiques. Il y a même des provinces où le peuple ne veut pas que les hérétiques soient enterrés; il demande qu'on les jette à la mer; le gouvernement s'y oppose le plus qu'il peut, mais il n'est pas toujours assez fort pour l'empêcher.

Les rues de Santiago sont larges et assez belles; les maisons n'y ont qu'un étage; le pavé est com-

posé de galets tirés de la mer; il est traversé par un petit ruisseau qui descend des Cordillères et qu'alimente la fonte des neiges; les montagnes forment une enceinte autour de la ville, d'où l'on aperçoit leurs sommets blanchis; un petit filet d'eau, passant d'une maison à une autre, fournit à chacune d'elles toute l'eau dont elle a besoin; les cours intérieures des hôtels sont revêtues, comme les rues, de cailloutis, mais du moins disposés avec symétrie. Nulle part je n'ai vu de fontaine, et comme il est quelquefois dix mois en un an sans pleuvoir, la sécheresse est extrême, ainsi que la poussière; avec un peu de soin on pourrait s'en préserver; mais les pauvres du Chili aiment mieux mendier que de travailler; ils s'installent à la porte d'une maison bourgeoise, et ils y attendent qu'on leur donne ou de la soupe ou une nourriture quelconque; la plupart de ces mendiants sont jeunes; ils se couchent par terre et ils y resteraient, s'il le fallait, toute la journée; heureusement, les domestiques des bonnes maisons qui les savent dehors, prennent soin d'eux; ils n'ont que des savates pour chaussures; à peine sont-ils vêtus et souvent ils n'ont pas de chemises; ils offrent, en un mot, le spectacle de la plus grande misère; un d'eux me dit un jour : « Vous mourez donc de faim, dans votre pays, puisque vous le quittez et venez si loin pour avoir de quoi exister? — C'est que, lui répondis-je, notre manière de vivre ne ressemble nullement à la vôtre;

c'est que, chez nous, chacun veut, autant que possible, se procurer une existence douce, tandis que pour vivre comme vous le faites, il n'y a pas, en effet, à se déranger; le métier que vous exercez est un métier qu'on peut faire partout. » On leur dit parfois : « Mais que devenez-vous quand vous êtes malades? — L'hôpital, répondent-ils, n'a pas été établi pour les animaux; » et, en les entendant parler ainsi, nous nous regardons comme des gens qui reconnaissent une locution française; l'un d'eux me dit un jour : « Vous voyez bien cette île, eh bien! on me donnerait tout une fortune pour y aller, que je ne le voudrais pas, » et pourtant, pour se rendre à l'île indiquée, il n'y avait pas plus de six lieues; « vous êtes des gens sans courage, lui répliquai-je. » Pour lui faire comprendre la distance qui sépare la France du Chili, je lui disais : « Vous voyez ce beau soleil, eh bien! c'est derrière lui que nous demeurons. » Les Chiliens sont, en un mot, des peuples bien inférieurs aux autres en fait de lumières, et, pour la paresse, ils sont de véritables Patagons; une fois, m'étant un peu éloigné de la ville, je suis entré dans une vallée qui en est voisine, et là j'ai eu le spectacle d'une misère qui surpasse tout ce qu'il est possible de voir dans un autre pays : les maisons ou plutôt des barraques fermaient avec des ficelles, les vêtements des habitants y étaient des haillons, ceux-ci ressemblaient à de vrais sauvages; ils manquaient de tout, vivaient de rapines, et quiconque

eut été les visiter la nuit, eût couru risque de n'en pas revenir vivant; je ne me serais jamais imaginé que dans une contrée aussi prodigieusement riche, il pût se trouver des habitations aussi hideuses et des hommes aussi misérables; je me suis bien promis de ne jamais retourner dans un repaire semblable, où le hasard seul m'avait conduit.

Un jour que nous faisions une promenade à cheval, Pinchon et moi, et que nous étions à sept kilomètres de la ville à peu près, ne sachant pas trop dans quel sens nous devions marcher, nous traversâmes une plaine couverte de blé, chose que, dans mes voyages, je n'ai vu qu'au Chili, puis, en nous avançant plus loin, nous découvrîmes un immense cercle, une sorte de cirque; comme cet emplacement était isolé et qu'on n'apercevait dans ses environs aucune habitation, l'envie nous prit de nous approcher et de reconnaître la destination de cet amphithéâtre; nous y arrivons; au-dessus s'élevait une immense rotonde, dans les parois circulaires étaient creusés des trous au nombre d'environ douze cents, qui formaient divers étages superposés les uns sur les autres; j'en comptais plus de dix; nous étions dans un cimetière que personne ne gardait, puis des ouvertures pratiquées dans les murailles étaient fermées, nous en conclûmes que le cimetière n'était point public, mais qu'il était réservé à la sépulture des notabilités du pays. Il n'avait qu'une seule entrée; l'in-

térieur en était rempli d'herbes, comme il arrive aux lieux qui ne sont pas fréquentés; il y régnait un silence absolu; tout y respirait la tristesse; après l'avoir parcouru deux fois, sans descendre de nos montures, nous nous hâtâmes d'en sortir; sa vue nous avait ôté tout le plaisir de notre promenade; il était deux heures de l'après-midi quand nous nous arrêtâmes dans cet endroit; je ne dois pas oublier de dire qu'au-dessus de chacune des ouvertures pratiquées dans ce cimetière, il y avait un numéro.

Revenons à notre commerce : le caractère de Pinchon se montre de plus en plus triste; il est des jours entiers sans parler; dans nos promenades du soir, pas un mot; ne le connaissant pas à fond, je ne pus deviner la cause de sa mélancolie.

Il y a ici un des anciens garçons coiffeurs de Lambert; celui dont je parle est le dernier; il se nomme Lacroix; son patron l'avait renvoyé comme voleur, et, en effet, quand, à son départ, on fit la visite de sa malle, on y trouva des marchandises qu'on lui reprit; l'idée lui vint alors de passer au Chili.

Mais Pinchon, qui le connaissait, et qui ne voulait avoir aucun rapport avec lui, dit un jour sur son compte, en présence de nombreux témoins, ce qu'il en pensait; Lacroix, à qui le fait fut rapporté, en conçut une violente indignation; il menaça Pinchon de le faire repentir de ces discours; on blâma généralement ce dernier d'avoir tenu ce

langage ; on lui reprocha d'avoir perdu un malheureux; mais Pinchon, dont le caractère était irascible, ne tint aucun compte des observations qu'on lui avait adressées, et j'étais au nombre de ceux qui lui disaient : « Mon ami, ayez un peu de pitié et d'indulgence pour un compatriote; laissez-le se tirer de la fâcheuse position où il s'est placé, pour le moment. » L'affaire n'alla pas plus loin, bien que les sentiments des deux ennemis n'eussent point changés ; un jour Lacroix passe devant notre boutique; il voit Pinchon, et marchant à lui, il essaie de lui donner un coup de pied. Mon associé lui dit : « Si tu avances, je te tue. » Cette violence de caractère me donna à penser et m'inspira des inquiétudes. Un jour qu'il causait avec moi, il m'avoua avoir fait feu sur un homme dont il avait reçu une offense, je ne sais pas laquelle. Tout cela ajouta à la peine que j'éprouvai de ses fréquentes tristesses.

Voici un autre fait : « Il y avait au Brésil, à Rio-Janeiro, un homme appelé Lozier, qui montrait la lanterne magique ; mais de jeunes étourdis voulurent lui briser son instrument; de là des querelles, dont le bruit arriva à la police, qui lui défendit de continuer un métier, dont l'exercice était une occasion de désordre.

Lozier, qui ne pouvait vivre que de son travail, renonça à son industrie, quitta Rio-Janeiro, et vint au Chili, où il exerça le métier d'intrigant ; c'est comme tel du moins qu'il était regardé; il

se donna pour le chargé d'affaires du gouvernement français, qui lui aurait donné la mission de surveiller ses nationaux; à l'entendre, il avait toutes les connaissances qu'exigeait un tel emploi; il ne se montrait jamais en public que vêtu de noir, se donnait de grands airs auprès des personnes qui ne le connaissaient pas; mais moi, je le connaissais parfaitement pour l'avoir vu venir souvent à ma boutique du Brésil; à diverses reprises il avait cherché à me parler en particulier, il avait su également s'introduire dans une maison opulente, chez des gens simples et bons, lesquels se trouvaient très-honorés d'avoir des relations avec un diplomate et se montraient émerveillés des connaissances de M. *de* Lozier; car il était vain de la particule au plus haut point; or, un jour que nous étions à la Chimbas, formant une réunion d'amis ou plutôt de famille, voilà mon intrigant qui vient à moi, qui, ne jouant jamais, m'occupais à voir jouer les autres; il est, dit-il, ravi de me rencontrer au Chili, me demande ce que j'y fais, depuis combien de temps j'y suis établi. « J'ai, dit-il, reçu une mission du gouvernement français. Cette mission consiste à surveiller les nationaux, à arranger les différends en affaires de commerce et même en toute espèce de matières, qu'il est naturellement disposé à être utile à ses compatriotes; tout en m'annonçant qu'il me ferait avant peu une visite de politesse, il me pria de ne point parler des fonctions

qu'il remplissait au Brésil, parce qu'il n'avait pas encore reçu sa nomination, mais que, du reste, il avait déjà des notes sur beaucoup de Français établis au Chili; puis, me prenant la main, il s'éloigna en me priant une seconde fois de garder le silence sur les désagréments que lui avait attiré sa lanterne magique; mais les camarades, qui avaient vu un inconnu, un beau monsieur me parler en particulier et presque une demi-heure, ne manquèrent pas, dès qu'il fut parti, Dimet, Laperle et surtout Pinchon, de me demander ce qu'il m'avait dit, d'où je le connaissais. Je répondis que je l'avais connu au Brésil. — Qu'y faisait-il? — Il y faisait divers achats. — Mais dites-nous donc nettement son commerce? J'hésitais à répondre, car mon homme n'était pas encore loin, lorsque Pinchon se prit à dire tout haut : « Mais c'est mon escamoteur du Brésil! c'est l'homme qui en a été expulsé; je crois, du moins le reconnaître, non, je ne me trompe pas, c'est bien lui! Pourquoi, Gendrin, faites-vous difficulté de l'avouer? mais, messieurs, c'est bien mon homme; allons, Gendrin, avouez-le, quel intérêt avez-vous à le dissimuler? Les uns me demandent où il demeure? depuis combien de temps il est au Chili? que vous a-t-il dit, il n'y a qu'un instant? Comme pendant qu'on me faisait ces questions, M. Lozier s'était arrêté à peu de distance de nous, je ne pus d'abord satisfaire leur curiosité; mais peu après je leur racontai la chose; alors Pinchon

de se mettre à crier : « C'est bien lui, c'est mon escamoteur du Brésil, c'est l'homme à la lanterne magique, à la chambre noire, on l'a renvoyé du Brésil ! c'est un espion : » Richaud et Dimet déclarent l'avoir vu chez les frères Favier, où il va souvent ; Pinchon dit : « Demain je vais chez eux les prévenir qu'ils ont des relations avec un chevalier d'industrie. » A la fin du jour les jeux cessèrent ; nous rentrâmes chacun chez nous ; le lendemain, il alla, sous prétexte de leur porter un dessin, et ne manqua pas de se présenter chez les frères Favier, leur raconta ce qui s'était passé et ce qu'il savait lui-même du prétendu diplomate. « C'est, leur dit-il, un intrigant dont vous devez vous méfier. » Au reste, Lozier, à dater de ce moment, ne fit plus de dupe et cessa de paraître dans son ancienne maison ; il quitta le pays, sans rembourser l'argent qu'il avait emprunté à nos amis, lesquels remercièrent Pinchon de les avoir avertis ; ils auraient, sans cela, prêté et perdu davantage. Telle est l'histoire de monsieur *de* Lozier, dont le vrai titre est celui *d'escamoteur et d'intrigant.*

J'appris, dans le même temps, la présence de mon Anglais à Santiago ; j'étais dans notre logement, au premier, quand soudain j'entends un cheval venir ; je me mets à la fenêtre, curieux de savoir qui galopait si vite ; je reconnais parfaitement le fripon et je me dis en moi-même : voilà dans la ville un homme qui est mon ennemi ; je

me retirai de la fenêtre et me dis : prenons contre lui nos précautions; mes inquiétudes ne furent pas de longue durée; Laperle m'avait fait demander, et pendant que j'étais dans sa boutique, l'Anglais, dans ce moment, passe dans la rue, nous aperçoit et entre dans la maison, puis, me saluant, me dit : « Vous restez ici? » Mais Laperle, qui est au courant, répond pour moi à mon vendeur : « Vous êtes un picaros, un voleur, un malhonnête homme, vous vendez une boutique que vous savez devoir être démolie; un fripon peut seul en agir ainsi. » L'Anglais, sans répliquer, sortit de la boutique, et à dater de ce moment je n'ai plus entendu parler de lui. Je croyais bien qu'il ferait quelque tentative pour recouvrer le prix de sa honteuse location, mais il me laissa tranquille, et j'en fus pour toujours débarrassé; il aurait pu réclamer la valeur de quelques clous et de deux ou trois planches, mais, de mon côté, j'avais à lui demander le prix de mon travail, auquel sa mauvaise foi m'avait condamné; j'étais plus que quitte envers lui.

Un autre jour que j'étais chez Chabrie occupé à le voir travailler, on vint nous annoncer l'arrivée au Chili de Catillion, qui était venu par les Cordillères; c'était un nouvel ami qui nous arrivait du Brésil, l'ancien patron de Laperle, celui avec qui nous avions été faire une partie à l'île des Sept-Sœurs. Dès que je connus cette circonstance, je quittai Chabrie pour aller chez Laperle, où notre voyageur était descendu. Le muletier

qui l'avait amené était encore à la porte; à sa vue je m'écriai : quelle joie de vous revoir! puis ce furent des témoignages d'amitié sans fin, puis des multitudes de questions sur lui et sur sa famille. « Vous avez mieux aimé, lui dis-je, venir ici par le désert et les Cordillères? Vous avez pris un chemin qui est l'opposé de celui que nous avons suivi en doublant le Cap Horn. Mais vous devez être fatigué? Allez vous reposer; nous dînerons ensemble chez Laperle, car je sais qu'il vous a déjà retenu et offert un logement; eh quoi! m'écriai-je, Catillion au Chili! mais l'idée de venir au Chili prend donc à tout le monde? Catillion était l'homme du Brésil que Laperle et moi nous estimions le plus.

Une seule réflexion nous est pénible, c'est qu'il vient augmenter ici le nombre des bijoutiers et apporte une pacotille très-considérable de marchandises; nous souhaitons, cependant, qu'il réussisse et qu'il retire des bénéfices de son voyage.

Revenons à ce qui me concerne; Pinchon et moi nous ne sommes pas sans travailler; nous ajoutons même à nos travaux ordinaires la garniture en soie des voitures à l'intérieur. Pinchon se montre plus que jamais ouvrier habile; son seul défaut est l'amour du changement, qui le domine, ainsi, en ce moment, il forme le projet d'aller à Lima, c'est-à-dire à cinq cents lieues de Santiago; il est fâcheux qu'un homme si actif, si intelligent, si hardi, compromette ces belles qualités par un

naturel morose, taquin, difficile, non pour moi, il est vrai, mais pour tout le monde; il est en continuelle opposition avec ses connaissances, ne veut jamais faire que ce qui lui plaît, se montre souvent capricieux; je le laisse, d'ailleurs, parfaitement son maître, je le connais pour un homme incapable de compromettre nos intérêts communs; il travaille beaucoup; ma spécialité c'est de donner à notre boutique une belle apparence; c'est moi qui tous les jours dispose l'étalage, qui lui donne un air d'opulence; on me reconnaît ce genre de mérite, puis, celui de savoir garnir des fauteuils, chose de laquelle Pinchon s'occupe peu; aussi avons-nous chacun notre partie, et je lui laisse tout ce qui est draperie; il travaille la moitié de la nuit; quand je me réveille, je le retrouve écrivant encore ou dessinant; en vain je le prie d'aller se coucher, de prendre le temps de dormir, il me répond : « Dormez, vous, ne vous occupez pas de moi. »

« Singulier homme, me dis je. » Je communique mes idées sur son compte à Laperle, qui avoue le trouver comme moi, un homme d'une humeur noire. « J'ai peine à croire, ajouta-t-il, que vous puissiez long-temps vous entendre avec lui. — Soit, lui dis-je, mais nous sommes associés, et dussé-je éprouver quelques difficultés dans mes rapports, si je veux fortement une chose, je finis toujours par l'obtenir. — Eh bien! vous irez aussi long-temps que vous le pourrez, en dépit de son

humeur contrariante. Si vous veniez à rompre avec lui, il partirait immédiatement pour Lima; c'est une résolution qu'il a prise dès avant notre arrivée; c'est à vous à ne pas augmenter votre mise de fonds, à ne pas accéder à ses demandes d'argent, s'il vous en fait; car s'il arrivait un malheur, vous vous trouveriez n'avoir plus que des marchandises, dont les tapissiers seuls peuvent faire usage, au lieu que l'argent peut toujours être employé comme on veut; ce que je vous dis est vrai, et le temps vous en convaincra; pourtant vous avez toujours bien fait de venir ici. » Notre entretien fut interrompu par l'arrivée de Catillion; ce dernier nous apprend qu'il sera obligé d'aller au port pour y chercher une malle venue par mer et pleine de marchandises, que Gudin de Rio-Janeiro l'a chargé de vendre. Ces marchandises sont des pantalons, des gilets et des habits; elle est arrivée depuis trois mois et mise en douane; il a hâte de l'avoir pour vendre son contenu au profit de son commettant. Ce Gudin est le tailleur chez lequel Dupont faisait des boutonnières, en attendant qu'il pût ouvrir un café, chose qui ne fut pas exécutée.

C'est aujourd'hui dimanche, nous allons tous à la Chimbas, qui est pour nous notre point de réunion, où tous les Français se trouvent, ainsi que tous les Brésiliens venus à Santiago; je vais les classer par ordre d'arrivée : MM. Deubré, Laperle, Richaud, Dimet, Gabriel, Pinchon, Cha-

brie, Gendrin, Charles, et enfin, le dernier arrivé, le nouveau venu, Catillion. On veut lui faire faire connaissance avec la Chimbas et la chitchat; cette partie est montée de manière à ce que personne n'y manque, hormis M. *de* Lozier, qui venait de disparaître et de partir sans tambour ni trompette, tout envoyé qu'il était du gouvernement français.

L'après-dîner fut aussi amusante que possible; on joua avec ardeur; Catillion et Chabrie oublièrent un moment leur famille; la bonne humeur fut générale; je fus, pour mon compte, plus gai que de coutume; je n'avais plus au Chili ces tristesses qui me poursuivaient au Brésil quand je me trouvais dans des réunions d'amis; je me divertissais comme tout le monde; j'avais pris mon parti de mon éloignement; mes amis avaient remplacé ma famille; le Chili m'était devenu une patrie, je ne m'en portais que mieux; le plus âgé d'entre nous était Catillion, grand, maigre, alerte, vrai Parisien, quoique né à Versailles, honnête homme, du reste, aussi, quoiqu'ayant quelque ressemblance avec Bourdin, quant au physique, mais ne négligeant ni son travail ni ses affaires; on n'oublia pas dans cette fête, de boire de la chitchat; qui porta à la tête de nos amis et entre autres à celle de Catillion, ce qui ajouta à sa gaîté naturelle. Chacun raconta son histoire, ses mécomptes; la conversation devint des plus confuses; on se perdit au milieu de tant de récits di-

vers; la journée fut bonne et nous fit passer d'agréables moments. Catillion nous annonce qu'il part le lendemain pour le port, où il va chercher sa malle et tâcher de vendre les marchandises qu'elle renferme. Les Chiliens, c'est là une chose que je dois dire, aiment peu les Espagnols. Nous demeurons maintenant rue de la Cathédrale, près de l'hôtel-de-ville. Chaque fois que je passe devant cet édifice, je ne puis me lasser de regarder le tableau qui est au-dessus de la porte; sur ce tableau sont représentées les armes de l'Espagne, ancienne métropole du Chili.

C'est toujours avec plaisir que nous voyons, à une si grande distance, les armoiries d'une nation amie et alliée de la France..... j'achève ce que je disais plus haut de notre ami Catillion, il est fâcheux qu'il soit obligé de nous quitter et faire quatre-vingt lieues pour aller au port de Valparaiso, mais il nous promet d'être de retour le plus tôt possible.

CHAPITRE X.

CONFIDENCES DE LAPERLE.

Il paraît que Laperle a une confidence à me faire, car il me dit un jour : « Gendrin, je suis seul, venez dîner avec moi; j'ai une communication à vous faire : vous savez, me dit-il pendant le repas, que j'ai chez moi une personne que vous

connaissez; comme la pensée m'est venue de me marier, je serais bien aise d'avoir votre avis sur l'intention où je suis de l'épouser; dites-moi, en ami, qu'en pensez-vous? que feriez-vous à ma place? — Votre confiance, répondis-je à Laperle, est une marque d'estime que vous me donnez et dont je suis touché; puisque vous me demandez mon avis, je vous le donnerai en toute franchise. Nous nous connaissons depuis le séjour que tous deux nous avons fait au Brésil, nous avons vécu ensemble, n'ayant rien de caché l'un pour l'autre. Jusqu'à présent, je le sais, vous n'avez pas eu de maîtresse, ou, si vous aimez mieux, de bonne amie; mais comme ici, il y a plus de femmes aimables qu'au Brésil, vous vous êtes attaché à l'une d'elles, que vous voulez épouser; assurément, à votre départ de France, vous ne soupçonniez pas que, par faiblesse pour une femme, vous changeriez tous vos plans, compromettriez les moyens que vous avez de gagner de l'argent, que vous renonceriez, après votre fortune faite, à aller en jouir dans votre patrie, comme le font tous vos compatriotes; vous détruisez ce que vous avez construit, au risque de vous rendre malheureux; attendez, pour vous marier, que vous soyez de retour en France avec une belle fortune; vous la doublerez par un mariage avantageux; je n'approuve donc nullement le projet dont vous me parlez. » Laperle avoua que j'avais raison et que, n'ayant point eu de femme jusqu'alors, il s'était

épris de la première venue, bien qu'elle soit, dit-il, fort honnête; en conséquence, il promit de renoncer à ce mariage et de garder sa position; il me remercia amicalement de mes conseils, heureux, disait-il, de connaître ma pensée. « J'ai un regret, ajouta-t-il à mon grand étonnement, c'est de ne pas vous avoir reçu, comme j'aurais dû le faire, comme j'aurais dû recevoir un ancien ami. — Je ne m'en suis nullement aperçu, lui répondis-je, vous avez fait pour moi ce qu'un ami pourrait faire pour son ami. » Il n'en maintint pas moins ce qu'il avait dit. Ce sujet de conversation étant épuisé, je lui pris la main, puis nous sortîmes de la maison pour prendre l'air, car nous étions un peu émus, l'un et l'autre, de ce que nous venions de dire.

Ce que m'avait rapporté Laperle de son refroidissement pour moi, m'avait bien un peu frappé; j'avais bien remarqué que, depuis mon départ du Brésil, il avait fait d'autres connaissances qu'il me préférait et que j'avais cessé d'être son premier ami; mais, d'un autre côté, il n'avait point cessé d'être obligeant pour moi, de me rendre beaucoup de petits services; ce fut avec le temps que je reconnus le changement qu'avait opéré dans sa manière d'être l'amélioration de sa fortune; la prospérité de ses affaires lui ôtait quelque peu de sa raison; je n'étais pas le seul à m'en apercevoir, Dimet surtout le remarquait; il le voyait ébloui par ses succès, et plus d'une fois il m'en avait

parlé, tout en ajoutant : que Laperle n'en était pas moins un bon camarade.

En continuant de causer avec Laperle, j'appris que Catillion était parti pour le port, qu'il avait vu les marchandises, mais qu'il craignait beaucoup ne pouvoir les placer avantageusement; que ces marchandises, destinées d'abord au Brésil, seraient peu goûtées au Chili, où l'on était plus difficile, que, d'ailleurs, il chercherait à les placer le mieux possible, tout en regrettant qu'on eût commis une faute, du moins à son avis, en les faisant passer du Brésil au Chili; je saisis cette occasion pour lui demander, si dans tout cela, je pouvais lui être utile à quelque chose, et s'il avait besoin de fonds, que je serais heureux de reconnaître ses bons offices, en l'obligeant à mon tour; il me répondit que, jusqu'à présent il avait pourvu à ses dépenses, qu'il espérait s'indemniser; qu'à la vérité, il ne suffisait pas d'espérer; aussi, avouait-il son intention, s'il échouait, de repartir pour le Brésil par les Cordillères, c'est-à-dire par le chemin qu'il avait suivi pour se rendre ici.

Je reviens à ce qui concerne l'intérieur de notre maison, où nous exécutons des travaux de toute sorte. Notre commerce ne va pas trop mal; les fonds que j'ai mis dans la maison me rentre, je me défais aussi de mes marchandises du port, telles que les tabatières, ma bijouterie fausse, que j'avais gardées jusqu'ici. De son côté, Laperle m'a remis le montant de la vente des montres; il

n'y a plus à faire rentrer que celui de la lettre de change, laquelle est payable dans un mois; alors tout mon avoir sera entre mes mains. Quant à ma bijouterie fine, dont la vente est moins rapide, je dois dire que je n'ai vendu que quelques chaînes, que le placement en est difficile, qu'il y a trop de bijoutiers à Santiago, pour le nombre de ses habitants; que tous les Européens, à commencer par moi, y apportent de la bijouterie. D'ailleurs, les Chiliens aiment mieux, en fait de bijoux, ceux qu'ils font travailler chez eux et à leur goût; c'est là ce que fait Laperle, qui est le plus actif et le plus intelligent des orfèvres, et qui sait aussi être souple avec ses acheteurs, ce qui leur plaît beaucoup; c'est là aussi ce que fait Pinchon, qui a toujours un air gracieux et qui se montre accommodant dans ses ventes; ce qui n'empêche pas qu'à la maison, il ne continue à être rêveur et plongé dans des idées noires; il est, en un mot, très-inégal dans son humeur et très-difficile à bien connaître; nous en verrons la preuve plus tard.

A la même époque, j'apprends par Laperle que Richaud et Dimet ont l'intention de repartir pour Buénos-Aires; ils disent que pendant les dix-huit mois qu'ils ont passé au Chili, ils n'ont réussi qu'à couvrir leurs dépenses, ou du moins ils n'ont fait que de minces bénéfices. Laperle ajoute que, suivant toute apparence, Gabriel sera du voyage; chacun de nous, répliquais-je, est donc déçu dans ses espérances; les Français ne restent long-temps

nulle part; nos futurs voyageurs sont décidés à s'en aller par le premier convoi en partance pour Buénos-Aires; de son côté, Catillion annonce l'intention de faire ici un court séjour; il revient du port; il nous raconte que la malle de Gudin, le tailleur, remplie d'habits, qu'il est chargé de vendre, est perdue, que tout le contenu en a été mangé par les fourmis blanches; que cela tient sans doute à ce que cette malle est depuis quatre mois en douane, attendant l'arrivée de Catillion; qu'il en est ainsi pour son voyage et Gudin pour ses marchandises; il a fait constater légalement l'état où il a trouvé les objets, et il s'en est fait délivrer une attestation signée de plusieurs personnes; il y a à examiner qui sera responsable d'un dégât, ou Gudin, qui a expédié la malle par mer, ou Catillion, qui est venu par terre, au lieu de venir par mer; c'est un débat qu'ils videront entre eux; Catillion, qui reconnaît l'imprudence de ces spéculations, parle de retourner à Buénos-Aires, d'où il vient. Cela est fâcheux pour lui. Une nouvelle, c'est celle de l'arrivée des Indiens de terre non soumises, se dirigeant vers Santiago; ils viennent réclamer le tribut que la République est convenu de payer tous les ans aux parties sauvages. Pour acheter la paix avec eux, on leur fait des présents; ces présents consistent en articles qui peuvent leur être utiles, comme étoffes de laines, outils, armes, poterie et autres choses de même valeur; ils ont

à leur tête leurs caciques ou chefs; ils sont environ quinze personnes; par-là, la République évite une guerre incessante. Le parti qu'on a pris a été jugé le meilleur. Notre ouvrière, en les voyant entrer dans la boutique, me dit: « Prenez garde, seigneur don Victor; si vous leur retirez des mains un objet quelconque, ils vous donneront un coup de poignard; la seule chose qu'ils sachent, c'est prendre. Ces Indiens étaient presque nus; ils n'avaient à l'entour des reins qu'une ceinture de laine. J'en ai vu sur les marches de l'église qui était en face de notre maison, se porter à des actes très-répréhensibles envers plusieurs jeunes filles; ils sont restés environ une douzaine de jours; on n'a pas tardé à se lasser de leur présence; c'était à la partie des habitants que la chose intéressait, à prendre des précautions contre eux.

Gabriel a rapporté, de l'intérieur, quatre têtes d'Indiens qu'il a achetées et qui proviennent de chefs faits prisonniers par une tribu ennemie; ces têtes sont desséchées, mais gardent encore leurs dents et leurs cheveux; leur peau est tatouée, c'est-à-dire qu'elle porte l'empreinte de sillons qu'on y a tracés quand ils étaient jeunes; c'est quelque chose de curieux à observer; Gabriel veut les vendre cinq cents francs, et j'ai eu un moment la tentation de les lui acheter. Le prix seul m'a effrayé, et plus tard j'en ai eu du regret, car je crois qu'en France j'en aurais tiré un prix

élevé; la hardiesse m'a manqué. Ces têtes d'Indiens étaient dans des boîtes de fer blanc.

Décidément Catillion nous quitte pour retourner au Brésil; c'est avec peine que je l'entends me répéter en particulier et d'une voix amicale : « Reviens avec moi au Brésil, mon cher Gendrin; si tu y consens je te donnerai ma fille en mariage; reviens, nous ferons route ensemble; et le moment où Catillion me tenait ce discours, était celui où nous faisions tous les deux une partie de plaisir chez des Espagnols; mais, lui disais-je, je suis bien ici avec Pinchon. — Tu ne seras pas moins bien avec moi. — Mais cela ne se peut; on ne quitte pas son état, une maison formée, un établissement où j'ai des intérêts engagés; et, en outre, une lettre de change d'une valeur importante à toucher; j'ai une position; quitter tout cela serait un coup de tête. — A votre place j'attendrais quelque temps. — Impossible, mon ami. « Cette journée fut la dernière que nous passâmes ensemble; à l'entendre, le Brésil était, de tous les pays qu'il avait traversés, celui qu'il préférait; il m'annonce qu'en me quittant, il va s'occuper des préparatifs de son départ, bien que je lui répétasse qu'il avait tort et qu'il s'en allait trop promptement.

Le lendemain, en effet, il s'apprêta à repasser les Cordillères, à gagner Buénos-Aires, pour de là se rendre au Brésil. Ces dispositions à prendre lui demandèrent quelques jours, au bout desquels

il exécuta son projet comme il l'avait conçu. Je perdais en lui un excellent compatriote; je lui donnai une lettre pour M. Lefranc; je le conduisis à quelque distance, en le chargeant de mille témoignages d'affection pour nos amis. Ainsi finit le voyage de Catillion au Chili, voyage dont il n'eut pas lieu d'être satisfait. Toutefois, comme il a du cœur, il ne se montre pas trop abattu; je n'ai plus, à dater de ce moment, entendu parler de lui; voilà comme, nous autres voyageurs, nous nous dispersons au loin.

Catillion parti, je rentrai dans les habitudes de ma vie ordinaire; je suis toujours sur le même pied avec Pinchon, c'est-à-dire que nous ne sommes ensemble ni bien ni mal; il ne me dit rien de désobligeant, mais il ne me parle pas; j'informe Laperle de cette position, car il me pèse de sortir tous les soirs avec un homme qui ne me dit pas une parole; c'est là pour moi une pauvre société, et il est heureux, pour me distraire, que Laperle demeure dans notre voisinage et que j'aie en lui un homme avec qui je puisse causer; j'ignore si l'humeur sombre de Pinchon durera long-temps, mais elle me paraît des plus étranges.

Les promenades que je fais tous les jours avec lui sont dirigées vers le boulevart, qui se trouve à une demi-lieue de là; or, un soir que nous étions à peu près à moitié chemin, nous entendons un bruit sourd, et ressentons une secousse; nous voyons les édifices trembler; à l'instant les ha-

GRAND TREMBLEMENT DE TERRE de 1822 à SANTIAGO au CHILI,

qui compromit si gravement les intérets de Mr Gendrin



1. M Gendrin
2. M pinchon

bitants s'élancent hors de leurs demeures, frappés d'épouvante, les uns nus, les autres à demi vêtus, les femmes emportant leurs enfants entre leurs bras ou les tenant par la main; les vieillards, les jeunes gens, les hommes faits, tous étaient frappés d'un effroi qui leur ôtait la raison; le bruit souterrain qu'on entendait ressemblait au roulement de lourds charriots courants sur un plancher; la terre oscillait de droite à gauche, et il était impossible de se tenir en équilibre sur les jambes; les pierres, les tuiles, les briques tombaient du haut des maisons et leur chute soulevaient une poussière qui empêchait de rien voir; les habitants, croyant être arrivés au dernier jour, s'embrassaient en pleurant et en sanglottant; puis, comme ils cherchaient à gagner les carrefours et les places publiques, ils arrivèrent en foule sur le boulevart où nous étions; là, ôtant leur chapeau et se mettant à genoux, ils prièrent Dieu d'avoir pitié d'eux; et nous fîmes de même; à cette vue, Pinchon, lui, se mit à rire; je lui disais : « Taisez-vous, vous allez nous faire assassiner par ces fanatiques. » Autant que je puis m'en souvenir, nous étions à genoux près d'un grand bassin, tête nue et demandant grace à Dieu, comme les autres, et la terre continuait de trembler sous nos pieds; nous n'étions pas loin de la rivière qui va à la Chimbas, non loin du pont; or, cette rivière, pendant un moment, cessa de couler; je l'avouerai, un tel spectable me faisait une

vive impression; mes regards erraient tout autour de moi et il me semblait à chaque instant que la terre allait s'entr'ouvrir. J'étais muet et immobile de terreur, et en même temps que j'étais effrayé du tremblement de terre, j'avais peur des habitants; aussi les imitai-je dans leurs génuflexions et dans leurs prières. Ce phénomène eut lieu à dix heures trois quarts du soir. Au dire des vieillards, jamais à Santiago on n'avait ressenti un pareil tremblement; la terre était fendue par intervalles; elle ne cessa pas un moment de la nuit d'être agitée, et tout ce temps se passa en prières; pendant six semaines les habitants de la ville couchèrent dans des endroits écartés, loin des maisons, dans des baraques alignées comme celles d'une foire et séparées les unes des autres par des tapisseries qui servaient de cloisons. Je passai plusieurs nuits dehors; mais Pinchon, par bravade, coucha dans la maison.

Les mères disaient à leurs enfants : « Vous êtes cause que Dieu nous punit. » La terreur était si générale, que le factionnaire de l'hôtel-de-ville avait lui-même pris la fuite; en un mot, toutes les maisons étaient désertes; une chose qu'on aura peine à croire, c'est qu'à la faveur du tremblement de terre, des voleurs entrèrent dans de riches habitations pour voler, et que ces habitations furent trouvées pillées quand leurs propriétaires y revinrent.

Les prêtres profitèrent de cet événement pour

accroître leur influence et pour rendre leur pouvoir absolu; le fanatisme de la population s'exalta au dernier point, à la suite de leurs prédications; ils obtinrent de tous une foi aveugle à leur doctrine; comme ils ne pouvaient plus exercer leur ministère dans les églises, qui avaient besoin d'être réparées, ils célébrèrent les offices dans des chapelles construites en bois et éloignées des édifices, crainte de nouveaux malheurs; une procession s'organisa par leurs soins; plus de trois mille personnes y figuraient, puis la foule resta des heures entières en présence des vases et du Saint-Sacrement; elle s'augmentait de moment en moment, priait Dieu, tandis que les prêtres entonnaient un cantique d'action de graces. Rien n'était plus lugubre que ces mots : *Ora pro nobis*, répétés sur divers tons, et par intervalles; il y avait dans cette prière une grande tristesse; et, en les voyant tous se frapper la poitrine, on semblait pressentir la mort; leurs lugubres sanglots retentissaient comme le bruit sourd et lointain du canon.

Il y avait quelque chose de pénible à voir tous ces pauvres insensés s'abîmer la poitrine pour apaiser la Divinité.

Il faut que je vous dise ce qui se passait dans le même temps à Valparaiso; là, le désastre était plus grand : le palais du gouverneur fut renversé, ainsi que l'église; les maisons n'étaient plus que des ruines; bâties sur le penchant de la montagne,

elles avaient glissé sur le sol; la maison qu'habitait notre subrécargue et qui était située au bord de la mer, avait été précipitée et lui-même écrasé sous les ruines; ce bâtiment était celui d'un armateur dont il était l'hôte. Le négociant à qui j'avais vendu mes marchandises fut ruiné par cet événement.

Faroux, dont la maison était au bas de la montagne, eut peu à souffrir du tremblement de terre; il en fut quitte pour la perte de ses glaces et de sa vaisselle, qui furent brisées. Toute la Place du Gouverneur, où étaient la maison et la baraque de mon Anglais, n'avait plus un seul édifice; ma boutique de malheur, ma boutique de S.-Jean-de-Dieu, qui jusqu'alors avait résisté, fut submergée par l'eau de la mer; ainsi, si j'y étais resté, j'y aurais été englouti sous les flots. Bref, Valparaiso avait été plus malheureux encore que Santiago.

A Valparaiso, on ne voulait pas que les Anglais, après leur mort, y fussent enterrés, mais tout simplement jetés à la mer. Le fanatisme des Chiliens est tel que, pendant le tremblement de terre, un d'eux alla voler un crucifix dans une église pour en faire présent à une autre église, celle de sa paroisse probablement; du reste, le prêtre apprenant d'où venait le crucifix, le fit reporter au lieu où on l'avait pris : nous n'osions manifester nos sentiments sur ce qui se passait et que nous apprenions par nos ouvrières; étant même avertis de nous tenir sur nos gardes, par la maîtresse de

Pinchon, qui nous recommandait de nous taire; toutes ces démonstrations avaient pour cause l'éruption d'un volcan dans les Cordillères; les prêtres, je le répète, sont, au Chili, peu tolérants; leur extérieur est sombre; ils contrastent, sous ce rapport, avec les Chiliens; ils sont aussi tout différents des ecclésiastiques du Brésil, qui se montraient amis des Français. Mais de tous ces clergés, il n'est tel que celui de France.

Les six semaines qui suivirent la catastrophe, furent employées en actes expiatoires; il y avait danger à les blâmer ou à refuser d'y prendre part; notre existence était en péril; une nouvelle procession eut lieu; elle avait bien 3 kilomètres de long; des gens y figuraient pieds nus, d'autres avec un bâillon dans la bouche : ceux-ci se donnaient des coups de discipline de manière à se mettre la peau en sang; ceux-là se faisant attacher sur une croix, qui rappelait celle du Christ, et suivaient la foule dans une voiture.

On en vit plus tard qui jeûnaient de manière à s'exténuer; les personnes riches se condamnaient à coucher par terre, les cheveux en désordre; ils pleuraient. Les prêtres ne manquaient pas de les maintenir dans ces sentiments de repentir exagéré.

Cependant, la terre n'avait pas cessé d'être agitée, les secousses continuaient avec plus ou moins de force; on n'osait pas rentrer chez soi.

Les prêtres bénirent les ruines des maisons

qui devaient remplacer les églises et leur permettre d'y célébrer les offices; à leur instigation, des gens se montrèrent la corde au cou et se meurtrirent le visage en public; enfin, ils provoquèrent mille extravagances; ils ne nous aimaient pas, comme étant étrangers; ils disaient que nous étions bons catholiques sous le rapport de la foi, mais n'aimant pas pratiquer notre religion; convaincus que nous cherchions à tirer les Chiliens de leur ignorance, ils fulminaient contre nous des sentiments de haine; ils n'aimaient pas davantage les Anglais; il aurait fallu bien peu de chose pour que l'on nous massacrât.

Revenons un moment sur ce qui se passe à la maison : en y entrant, les premières personnes qui se présentent, ce sont Richaud et Dimet, lesquels nous apprennent que notre petit Indien nous cherchait. Aux premières secousses du tremblement de terre, ce jeune homme était sauté par la fenêtre, et heureusement, quoique ce fût d'un premier étage, ne s'était fait aucun mal; nous entrons dans la boutique, toute bouleversée : canapés, fauteuils, chaises étaient par terre; plusieurs avaient les pieds cassés, une immense poussière couvrait les étoffes, dont il était devenu impossible de distinguer les couleurs; nous attendîmes au lendemain pour réparer ce désordre, et une brouette suffit à peine pour emporter les décombres hors de notre demeure; en sortant du magasin, nous nous rendîmes à la maison de

Laperle, où tous les Français s'étaient réunis; là, chacun raconta ce qui lui était arrivé et dit dans quelle position il se trouvait. « Un de mes voisins, dit Dimet, a eu les deux jambes prises dans une excavation. »

En somme, nous en fûmes quittes, dans ce désastre, pour quelque frais de réparations et des travaux de nettoyage.

Quand nous fûmes remis de l'agitation qui avait produit cet événement, nous reprîmes nos affaires; mais en parlant de ce qui venait d'arriver, il m'échappa de dire que je n'aimais pas à me trouver sur une terre si élastique; ce mot ne fut pas perdu par Gabriel, qui aimait à plaisanter de tout, et qui dit aux autres : « Gendrin n'aime pas la terre élastique. » On rit de l'expression, et le nom d'*Élastique* m'en resta; ce sont là des riens qui amusent et qui rappellent les événements.

CHAPITRE XI.

SITUATION COMMERCIALE.

La catastrophe nous amena à examiner la situation commerciale où elle nous avait mise; les travaux s'en trouvaient ralentis; en outre, pour ce qui m'est personnel, je reconnais qu'ayant vendu mes marchandises à six mois de terme pour leur payement, et cela à un négociant qui

peut-être a été enseveli sous les ruines de sa maison, je n'ai aucun espoir d'être payé; c'est là pour moi un malheur irréparable. Chaque jour je reçois du port des détails affligeants; les Français qui savent que j'ai là des intérêts, ne manquent pas de m'informer de tout ce qui peut me toucher; c'est par eux que j'apprends que don Carlos Hourtonne a beaucoup perdu; moi, de le plaindre, et de dire : « C'était un homme honnête et intelligent; j'ajoutais même : il se remettra de ce désastre; » ou plutôt je parlais de lui le moins possible; je trouvai que c'était là ce que j'avais de mieux à faire pour éviter les bavardages; seulement je communiquai mes inquiétudes à Laperle, qui, ainsi que Chabrie, me disaient : « Il payera; » d'autres, pour sonder ma pensée, augmentaient mes doutes par leurs questions, auxquelles j'évitais de répondre, ce qui n'empêcha pas que, d'après leurs discours, on ne me fît parler à Valparaiso, où pourtant je ne disais rien; mais il y a dans tous les pays des méchants, des jaloux et des bavards; on rapporta donc à mon négociant que j'avais témoigné la crainte qu'il ne me payât pas et ne mît à profit, pour se soustraire à ses obligations, les désastres de fortune occasionnés par le tremblement de terre.

En ce temps-là une personne que je connaissais à peine et seulement depuis mon arrivée à Santiago, m'ayant invité à dîner, fit tomber la conversation sur mon Anglais, et osa me dire

que j'avais eu tort de quitter Valparaiso sans avoir terminé avec lui, comme si on était tenu de suivre, avec un fripon, les règles ordinaires du droit; comme si on avait à transiger avec un voleur qui vous arrête, avec un malhonnête homme, sur qui l'on a repris, à son tour, ce dont il vous a fait tort. Toutefois, et bien qu'étant ici le convive d'un homme qui m'avait invité, je ne crus pas devoir entendre de sang-froid ses paroles malsonnantes, et j'y fis une réponse catégorique, où j'expliquai comment ma conduite avait été celle d'un parfait honnête homme; puis, j'ajoutai : « Si j'ai eu tort, j'ai donc eu bien des complices, car plus de trente personnes, instruites de l'affaire, m'ont dit : Si vous n'avez pas encore payé, gardez votre argent. » Ce qui explique le langage de l'homme chez qui j'étais, c'est qu'il avait épousé une fille du pays, et qu'il fallait faire quelque chose pour lui.

L'échéance de ma lettre de change ne tarda pas à arriver. Je laisse passer deux mois sans en réclamer le payement; le négociant qui l'avait souscrite, m'écrit que sa position est gênée, qu'avec le temps il s'en tirera, que si je veux lui faire passer mon billet, il me le renouvelera pour un terme plus éloigné et qu'il en payera les intérêts à l'échéance définitive. J'envoyai donc la lettre sous enveloppe au correspondant de M. Lefranc, qui était au port, avec prière de la remettre à Chabrie, qui s'y trouvait également; la chose se fit sans la moindre difficulté. Chabrie me rapporta

la nouvelle lettre de change en m'assurant qu'elle serait exactement payée à l'époque indiquée. Toutefois, quand je voulus la négocier dans une maison de commerce, on ne la trouva pas faite d'une manière régulière; on me dit qu'il y manquait une formalité nécessaire à la garantie de son remboursement; comme je pouvais seul expliquer ce qu'il y avait à indiquer dans cette circonstance, je dus faire un voyage à Valparaiso, et à cet effet, j'achetai le cheval de Dimet, dont il voulait se défaire avant son départ pour Buénos-Aires. Je payai cette monture 80 francs. C'était moins que ne m'eût demandé le muletier; seulement il fallait avoir la hardiesse d'aller seul au port, sans prendre un conducteur gouanche, comme le font d'ordinaire les voyageurs; mais, que voulez-vous? J'étais d'un naturel assez aventureux, et à l'âge que j'avais alors, les difficultés ne m'effrayaient pas; je pris donc jour pour le petit voyage de 150 kilomètres, que j'eus le courage d'entreprendre; Laperle me prête son chapeau de paille et son ponche, c'est-à-dire une petite couverture dont on se couvre les épaules, à l'exemple des gens du pays.

Ma résolution, une fois bien arrêtée, je pars de bon matin; mon cheval était frais et dispos; peut-être même l'était-il un peu trop, car d'abord il m'emportait avec rapidité; il se calmera, me disais-je; tant qu'il fit jour, mon voyage alla bien, pas de voyageurs sur la route; mais la nuit venue, la frayeur s'empara de moi. Quant à mon cheval,

il avait cessé de galoper. A mesure que l'obscurité augmentait, je me sentais moins à mon aise; mais j'étais sur la route, il me fallait avancer; je me retrouvai dans ces mêmes montagnes que j'avais déjà franchies; j'avais encore à traverser des bois, des vallées, des escarpements.

Je ne rencontrai ni habitations ordinaires, ni cabanes de bûcherons; ma couchée était à Casa-Blanca, qui est à mi-chemin; mais je n'y suis pas encore; je parle de Casa-Blanca, et pourtant je ne le connais pas; quand je suis passé près de lui avec le muletier, je ne l'ai pas vu, parce qu'il avait dévié de sa route pour dépister les brigands; j'ai donc à découvrir ce que je ne connais pas, et de plus, la nuit est si obscure, que je vois à peine la tête de mon cheval; je cheminais tout pensif, quand, derrière moi, j'entends arriver au galop des cavaliers; à ce bruit, mon sang se glace, et il n'est pas besoin de dire ce que j'éprouvais; ces cavaliers (ils étaient deux) me montrèrent quelqu'étonnement de me voir seul sur la route, à quoi je leur répondis : « que je n'avais rien à perdre. » Un instant après, ils m'avaient dépassé; heureux de n'avoir éprouvé aucun procédé fâcheux de leur part, je piquai mon cheval et je les suivis à distance; mais au bout de 2 kilomètres ils quittèrent la route, prirent un petit sentier et s'engagèrent dans un fourré, où ils savaient qu'il y avait un rendechou.

Je me dis alors : Que faire? j'avais été de con-

serve avec eux, un assez long espace de chemin; j'avais conclu de là qu'ils n'étaient pas des malfaiteurs; je me décide à attendre leur retour au bord de la route, sans savoir combien ils seraient de temps sans revenir; mon attente ne fut pas déçue; au bout d'un quart-d'heure, ils reparurent; en repassant auprès de moi, ils me dirent : « Jeune homme, vous avez peur? — Je ne sais pas, leur répondis-je, où est Casa-Blanca. — Nous allons vous le montrer, me dirent-ils. » Je les suivis. Au bout de 3 kilomètres, ils m'indiquèrent la petite route où je devais trouver l'hôtellerie où je comptais coucher. Je les remerciai poliment et je m'engageais sur le chemin qui devait me conduire à Casa-Blanca. Au bout d'un quart-d'heure, je le voyais et j'arrivais au gite dont j'avais tant entendu parler, et où je désirais si vivement arriver; c'est une hôtellerie assez confortable, bonne pour les voyageurs, mais trop chère pour les muletiers. A mon arrivée, un garçon se présenta et prit mon cheval pour le mener à l'écurie, tout en me demandant où était mon domestique? — Je suis tout seul. — Comment, tout seul? — Je ne suis pas riche. — C'est égal, on ne voyage pas seul, on prend un muletier. — C'est vrai, j'aurais dû le faire; mais, enfin, me voilà. — Vous êtes Français? — Oui. — Oh ! alors, cela ne m'étonne pas. » Ce disant, il me fit passer dans une petite chambre, où l'on me servit un bon souper, meilleur que je n'avais coutume d'en prendre; mais je voulais

me faire oublier la frayeur que j'avais eue et puis j'étais content d'être à Casa-Blanca. Après mon souper le sommeil me prit et je me couchai; le lendemain, mon cheval me fut amené tout harnaché, ayant demandé ce que je devais : — Cinq fr., me répondit-on; ce prix me parut modéré : je bus, en signe de satisfaction, un verre de chitchat, et partis, fort content de me remettre en route en plein jour, de voir devant moi et d'être sur un cheval bien repu. Comme j'avais déjà fait la moitié du chemin, le courage me revint, j'augurai bien de l'avenir, je fus de belle humeur; le reste du voyage était moins dangereux; le jour est un auxiliaire admirable; j'arrive enfin à la dernière montagne qui touche à l'entrée de la ville, me voilà dans la rue où est ma boutique de malheur, je l'examine pour savoir à quelle hauteur l'eau était montée.

Les ruines produites par le tremblement de terre sont sous mes yeux; l'église n'est plus qu'un amas de décombres; à droite et à gauche c'est le spectacle de la désolation; ainsi qu'on me l'avait annoncé, le palais du gouverneur était à demi-renversé; la baraque de l'Anglais était à terre, et sa boutique presqu'abattue; la ligne de maisons qui bordaient la rue n'existait plus; il ne restait que des constructions en planches et des tentes pour marquer la place qu'elles avaient occupée; en arrivant chez mon négociant, dont la boutique et le magasin sont détruits, et qui est fort étonné

de me voir, je lui explique l'affaire, il se met à rire et me dit : « Vous dînerez avec nous et j'arrangerai tout à votre satisfaction. » Il me fit en même temps connaître l'étendue de ses pertes. Après une heure passée à tout examiner avec lui, j'allai chez Faroux, le restaurateur, qui parut enchanté de me revoir; il me raconta ce qui lui était arrivé, me montra ses glaces et sa vaisselle brisées, et m'avoua enfin la peur que lui et sa femme avaient ressentie, puis vinrent les questions sur ma position à Santiago, sur celle de nos connaissances, si Chabrie, entre autres, se remettait de ses pertes, dernière question à laquelle je répondis affirmativement; de là il vint me montrer les débris de la maison où avait péri le subrécargue de notre bâtiment. « Vous êtes bien heureux, ajouta-t-il, de n'avoir pas été, au moment de la catastrophe, dans votre boutique de Saint-Jean-de-Dieu, vous auriez été submergé; l'eau de la mer est montée à plus d'un mètre; il n'en fallait pas davantage pour vous noyer; il est heureux que Dieu vous ait sauvé de ce malheur. » A notre retour de cette excursion, nous prîmes quelques rafraîchissements avec d'anciennes connaissances. On se faisait un plaisir de me montrer la boutique et la baraque de l'Anglais, entièrement rasées.

L'heure du dîner approchant, je m'en retournai chez mon négociant et nous nous mîmes à table avec sa famille; on causa de nouveau du tremblement de terre et je lui appris ce qu'il avait déjà

entendu dire, que, dans cette circonstance, Santiago avait été moins maltraité que Valparaiso. Le dîner fini, il me rédigea la lettre de change dans la forme que l'on m'avait demandée et d'après le modèle que je lui avais apporté. En le quittant, j'allai coucher chez Faroux, où je passai le reste de la soirée. Mon cheval fut installé sous un hangar, où je lui fis donner à boire et à manger, pour qu'il eût les forces dont il avait besoin pour repasser les montagnes. J'eus chez mon hôte le lit que je connaissais, la chambre que Chabrie, Charles et moi nous avions habitée; le lendemain j'allai faire mes adieux à mon négociant et déjeûner chez Faroux. Il était dix heures quand je me remis en marche, en reprenant mon chemin de la veille; en passant je regardai encore, du coin de l'œil, mon ancienne boutique, puis les diverses rues que j'avais parcourues et surtout le magasin de l'Espagnol dont j'avais reçu un si bon accueil pour lui avoir vendu des rubans.

Maintenant, il s'agit d'aller de nouveau coucher à Casa-Blanca; jusqu'à présent je n'ai qu'à me féliciter du succès de mon petit voyage : tant qu'il fait jour tout va bien, on ne rencontre que de rares voyageurs. Il y a deux chemins, le nouveau et l'ancien; c'est par le premier que Chabrie a perdu ses diamants; toutefois, je chemine sans accident; je m'habitue à ma vie aventureuse, puis je me lance dans des projets chimériques de bonheur, qui occupent mon imagination; mon cheval ne va

pas si bien que la veille; on voit qu'il a déjà fait cinquante lieues depuis bientôt deux jours. En supposant qu'il le puisse, il aura fait ainsi quatre-vingts lieues presque sans s'arrêter; la pauvre bête est fatiguée; je ne lui demande que de me faire arriver à mon but sans encombre; pour moi-même, qui n'ai pas l'habitude du cheval, quatre-vingts lieues sont une bonne course; du reste, si je réussis, la fatigue sera bientôt oubliée; il y a en moi quelque chose qui me rend hardi et même téméraire; quelle est cette chose? c'est là une question que je me fais quelquefois à moi-même; un rien me porte à courir au-devant d'un danger, et quand j'y suis, la crainte me saisit; puis, le danger passé, j'en affronte un autre, comme si le premier ne m'avait aucunement impressionné; on dirait que j'obéis à une force inconnue; alors je m'abandonne à l'instinct qui me pousse, puisque c'est lui qui me met en mouvement.

Cependant, je vois la nuit arriver avant d'apercevoir Casa-Blanca. Impossible de demander où l'on en est du chemin; on n'y rencontre personne; c'est seulement à la durée de ma course que je me suppose près de mon hôtellerie; les abords sont plus battus, on voit plus de traces de passage d'hommes et de chevaux; enfin, me voilà arrivé; le même garçon que la veille vient à ma rencontre; je m'aperçois en outre qu'il y a d'autres voyageurs dans l'hôtellerie. Mais, quoi! je ne me trompe pas! c'est Barthélemi! c'est l'associé de François Fa-

roux, qui est établi sur le boulevart. « Eh bien! lui dis-je, nous allons souper ensemble; à table on se raconte ce qui nous amène l'un et l'autre dans ces parages, » et j'apprends que pour lui il va à Valparaiso chercher des farines; nous passons une soirée des plus gaies, où le vin, la galine, la perdrix contribuèrent à nous mettre de bonne humeur. « La pièce y sautera, disons-nous, je l'ai bien gagnée. » Rien n'est plus agréable qu'un tel repas avec un compatriote que l'on retrouve à quatre mille lieues de France. Oui, je m'estime heureux de recontrer ainsi de loin en loin de nouvelles connaissances et d'avoir une santé qui se soutient au milieu de courses que je fais ainsi par monts et par vaux, puis enfin d'avoir toujours à ma disposition l'argent nécessaire pour ma dépense. « Oui, me dis-je, s'il y a de mauvais jours, il y en a aussi de bons. » Barthélemi ne connaissant pas le Brésil, nous parlâmes de la France, et passâmes un instant bien doux en abrégeant quelque peu la nuit; nous étions pourtant tous les deux fatigués, mais tant pis, demain se passera comme il pourra. Ce ne fut qu'assez tard que l'on se décida à prendre du repos. Nous nous quittâmes donc avec la pensée de nous retrouver le lendemain matin, avant de se remettre en route, chacun de son côté. Je dormis peu, ainsi que Barthélemi; aussi dès le point du jour étions-nous levés : une bouteille de

chitchat était sur la table, mais cette fois nous prîmes peu de chose et sans s'asseoir, le tout pour qu'on eût le temps de seller nos chevaux; on se donne une poignée de main, et puis adieu et en route. « Nous nous reverrons, lui dis-je, à Santiago, dans une huitaine. » Je repars la tête un peu montée, ce qui, quand on voyage, a peu d'inconvénient; on en est plus hardi, plus animé, plus exigeant à l'égard de sa monture, dont on active la marche, et à mesure que je redevenais plus calme, je reprenais mes inquiétudes; mon cheval était visiblement fatigué, et bien qu'il fît jour encore, il était évident que je n'arriverais pas avant la nuit, car je n'étais qu'à la moitié du chemin qui me restait à faire; enfin, il m'était désagréable de ne rencontrer personne. Allons, me dis-je, à la grace de Dieu! Je me trouve, il est vrai, traversant la partie des montagnes la plus dangereuse, et bien que je n'aie rien à perdre, je comprends que les voleurs, qui ne le savent pas, peuvent débuter d'une manière fâcheuse pour moi et ne pas attendre mes explications pour agir. Je ne crains rien pour ma lettre de change, qui est bien cachée et dont la prise leur serait d'ailleurs inutile. M. Carlos Hortonne est trop honnête homme pour refuser d'en payer le montant à son légitime possesseur, cette lettre fût-elle perdue; ce qui me préoccupe, c'est une entrevue avec les brigands. En attendant, je n'aperçois ni dix, ni cinq, ni même un seul de

ces messieurs; la nuit arrive, je ne vois plus à dix pas derrière, je ne distingue plus rien devant moi; les arbres donnent une profondeur d'obscurité qui m'inspire une vague terreur; je marche à l'aventure, à petits pas; je ne suis plus intrépide; mais, au contraire, tellement faible, que peu de chose suffirait pour me jeter à terre; je tressaille au moindre bruit qui se fait entendre dans les bois que je traverse. Au moindre cri que font entendre les animaux qui les habitent, je me reproche la témérité qui me fait m'aventurer ainsi dans cette solitude; je m'abandonne à ma destinée; je descends en ce moment une grande montagne; la nuit est complètement noire; mon cheval, que je presse de l'éperon et du fouet, n'en va pas plus vite. Je le livre à lui-même, tout en promenant mes regards à droite et à gauche; j'ai renoncé à l'exciter, puisqu'il est devenu tout-à-fait insensible aux coups. Il faudra bien, quoiqu'à pas lents, qu'il finisse par arriver; je me trouve toutefois au moment fâcheux, et c'est celui de répéter la chanson :

On est heureux de trouver en voyage.

Hier, au contraire, j'étais avec Bathélemi au moment agréable de mon excursion. Si du moins nous étions deux sur la route, l'isolement serait moins lugubre; ma monture trotte un peu quand le sol est uni, mais quand il y a à monter, elle baisse la tête; les voleurs, me dis-je, peuvent

me tuer s'ils veulent, je suis maintenant à la merci du plus faible ennemi; comment diantre sortirai-je de cette infernale position? Je ne me dégage d'un embarras que pour tomber dans un autre; quand donc serai-je hors de cette situation? quand donc serai-je tranquille? Me voici en face de la dernière montagne qui me reste à traverser; je me dis, à mesure qu'on approche de la ville : le danger doit diminuer; allons, prenons courage; l'épaisseur des ténèbres augmente; en ce moment je me rappelle qu'il y a sur les bords du chemin d'immenses carrières, des trous dangereux; enfin, j'aperçois une lumière dans le lointain; mon cheval, avec cet instinct commun des animaux, évite les mauvais pas; il se détourne des excavations, pendant que moi je ne distingue plus aucun objet; au bout d'un demi-kilomètre, ne sachant plus où je suis, je me dirige sur la lumière et demande à des hommes qui sont au bord d'un sentier, si l'un d'eux veut me conduire jusqu'à l'entrée de la ville, dont j'étais encore éloigné d'environ 3 kilomètres; ma demande est accueillie, mon guide prend un cheval. Je me méfiai de lui, et probablement il s'en aperçut, car il courait devant moi comme pour me faire voir que je n'étais exposé à aucun danger. Nous arrivons aux portes de Santiago. En recevant la récompense que j'avais promise, mon guide me dit : « Comment, seigneur étranger, allez-vous au port sans un mu-

letier? J'ai remarqué que vous aviez froid, car vous teniez constamment les mains sous votre ponche, c'est-à-dire sous cette petite couverture que les gens du pays se jettent sur les épaules. » C'est, lui répondis-je, que je ne suis pas riche, et que j'ai besoin d'être économe pour pouvoir vivre; puis, je retirai mes pistolets de dessous mon ponche. « Je comprends, ajouta-t-il, que vous les ayiez ainsi cachés et je m'explique maintenant votre attitude; mais enfin, vous voilà arrivé. » Il n'est pas nécessaire de me demander si j'étais content d'être de retour à huit heures passées, c'est-à-dire près de deux heures et demie depuis la chute du jour; quelques moments après, je suis à la porte de notre boutique, au grand étonnement de Pinchon, qui ne m'attendait pas si tôt, et qui avait supposé que j'arriverais seulement vers dix heures. J'envoie conduire mon cheval où Dimet le mettait, et me voilà racontant le succès de mon voyage; puis, ce que j'avais vu au port; après une conférence d'une demi-heure, j'allai me coucher et le lendemain je fus chez Laperle faire le même récit et lui dire que la lettre de change présentée au négociant qui devait l'escompter, avait été refusée, sous prétexte qu'il n'avait pas de fonds pour le moment; mais le motif véritable de ce négociant, c'est que la lettre de change avait été refaite à trois reprises différentes. Du reste, elle fut remboursée à son échéance à MM. Laperle et Deubré, qui me l'avaient

escomptée. Après ce rapport, je lui fis part de la rencontre que j'avais faite de Barthélemi à Casa-Blanca, et combien j'avais été effrayé, fatigué et découragé dans le cours de ce petit voyage.

Le lendemain, j'allai trouver Dimet, qui me demanda si j'étais content du cheval qu'il m'avait vendu. « Avez-vous eu peur durant votre route? — Un peu. — Vous avez risqué beaucoup. — C'est vrai. — Je n'ai pas voulu vous décourager, vous faire craindre pour votre créance; j'ai voulu, au contraire, vous laisser la confiance dont on a besoin en toute chose, mais surtout dans ces cas fâcheux. Eh bien! que pensez-vous faire de votre cheval? — Je vous le payerai. — Si vous n'en avez pas besoin, je vous offre de le reprendre pour soixante francs, tout fatigué qu'il est. - C'est une affaire arrangée, c'est vingt francs que je vous remettrai. — C'est bon. » C'est ainsi que mon cheval fut revendu le lendemain même de mon retour; de la sorte, mon voyage, dans lequel j'avais dépensé quinze francs, me revint à plus du double, tandis qu'un muletier demande à un voyageur quarante francs pour le conduire d'une ville à l'autre, et au moins autant pour l'en ramener. J'en aurais eu ainsi pour cent francs. A la vérité, j'eus eu un peu moins de peur, mais je ne trouvais pas que la tranquillité fût une compensation suffisante d'un tel accroissement de dépense; le danger passé, on se dit : *Qui ne risque rien, n'a rien.*

Le voyage du port terminé, je reprends con-

fiance pour le reste : je jugeai que Richaud et Dimet regrettaient d'avoir vendu leur cheval, car deux jours après ils m'exprimèrent le désir de le racheter; mon associé et moi nous l'aurions gardé volontiers.

En me remettant à travailler avec Pinchon, j'eus lieu de reconnaître qu'il était toujours le même; il me fait entendre qu'il serait bon d'augmenter ma mise de fonds dans notre commerce. « Quoi! lui dis-je, n'en ai-je pas mis suffisamment? Je suis engagé pour une somme qui surpasse celle que vous avez fournie vous-même, d'au moins deux mille francs. — Mais vous avez des fonds disponibles qui ne vous rapportent rien. — C'est possible, mais je ne vois pas la nécessité d'en donner davantage. » Pour le moment il ne répondit rien. Je parlai de cette proposition à Laperle, qui en savait déjà quelque chose. « Je ne vous conseille pas, me dit-il, d'acquiescer à la demande qui vous est faite. Votre associé est un homme très-capricieux, on ne peut compter sur lui; un jour vous auriez peut-être à vous repentir d'avoir ainsi cédé; sans cesse il médite de nouveaux voyages; on le voit quand on cause avec lui. Si donc il revient à la charge, résistez à ses instances. Suivant moi il a quelque projet en tête qu'il n'ose avouer. Prenez-y garde. » Plusieurs jours se passèrent sans que Pinchon me reparlât de sa proposition; mais il ne tarda pas à la reproduire et de me rappeler la promesse que j'aurais faite, si

les affaires prospéraient, d'apporter plus de fonds dans la société, qu'ainsi je manquais à ma parole en refusant de faire ce qu'il demandait. « Je ne comprends pas ce langage, lui dis-je; seulement je crois entrevoir que, depuis trois mois, notre association commence à vous peser; vous gardez avec moi un silence qui n'est pas naturel; avez-vous à vous plaindre de moi? Vous êtes le maître ici, rien ne se fait que par vous ou de votre agrément, vous êtes dépositaire des fonds; ce que vous demandez, je le fais comme si, au lieu d'être votre associé, j'étais votre subordonné; je consens à ce qu'il en soit ainsi; mais quant à aller plus loin, quant à me dessaisir de ce qui m'appartient, cela m'est impossible. » A cela, il ne répondit rien, sinon : « C'est comme vous voudrez, nous verrons. » De ce jour date la mésintelligence entre nous; il semble attendre une occasion de discussion. Laperle, à qui j'en parlai, me dit : « Il veut partir pour Lima et il ne sait comment rompre l'association qu'il a formée avec vous. Ce qu'il demande est un essai de rupture; vous ne pourrez pas rester ensemble; il a une mauvaise tête, et s'il continue à vouloir de nouveaux fonds, demandez-lui qu'il dise nettement ce qu'il en veut faire? d'après sa réponse, nous verrons quelle conduite vous aurez à tenir. » Quelques jours après, Pinchon me dit : « M. Gendrin, si vous vous ennuyez ici, nous romprons notre association. — Moi, je ne m'ennuie nullement. — Mais puisque

vous refusez d'engager de nouveaux fonds, je dois le croire. — Mais, je vous répète qu'avec des fonds plus considérables nous ne ferions pas plus d'affaires. — Pardonnez-moi, avec ces fonds nous achèterions de nouvelles marchandises. — Nous ne pourrions les utiliser qu'avec le temps. Nous pouvons marcher parfaitement sans cela. — Moi, je tiens à ces nouveaux achats. — Moi, je crois inutile de les faire. » Les choses en restèrent là pour le moment; mais il était visible qu'une rupture était inévitable. Laperle finit par me dire : « Promettez-lui d'ajouter à votre mise de fonds, après cela nous verrons. » Je suivis ce conseil; mais Pinchon, mis en demeure d'accepter, s'y refusa; c'est une dissolution de notre maison de commerce qu'il veut.

« Eh bien! me dit Laperle, envoyez-le promener; puisqu'il veut rompre, il en résultera immédiatement l'accomplissement de son vœu; il a l'intention de quitter Santiago, laissez-le suivre sa pensée. Voyant qu'il était impossible de continuer avec Pinchon, je consentis à cette rupture; quelque temps après, l'inventaire de nos marchandises fut fait, comme il l'avait été au commencement de notre établissement, Pinchon me remit ma part des bénéfices, laquelle était assez considérable pour le peu de temps qu'avait duré notre association; il me rendit, en outre, ma mise de fonds, et, satisfait pour sa part, d'être arrivé à son but, il me pria de ne pas me fâcher, m'offrit

de me garder chez lui jusqu'à ce que j'eusse pris un parti; j'exprimai le désir de m'en aller avec Richaud, Dimet et Gabriel, qui en parurent très-satisfaits. Pinchon craignait de me voir rester à Santiago; en cela il avait tort, il n'avait rien à redouter de ma concurrence; son talent était trop supérieur au mien pour que je pusse lutter avec lui. Tout en causant, il me dit : « M. Gendrin, je n'ai aucun mauvais sentiment contre vous, mais mon intention est d'aller à Lima, peut-être plus loin. »

Il faut dire de suite que Pinchon, sur le point d'effectuer ce projet, six mois environ après la rupture de notre association, en fut empêché par des réclamations que lui firent plusieurs personnes à qui il avait vendu et livré des marchandises défectueuses, telles que des matelas et des fauteuils pour lesquels il employa des laines et des crins mal dégraissés, où le ver s'engendra; il lui fallut donc remettre ces marchandises en état, ce qui le retint encore trois mois à Santiago.

CHAPITRE XII.

JE DEVAIS M'Y ATTENDRE.

Me voilà donc encore avec mon avoir en portefeuille; la disgrace qui m'atteignait avait été impossible à éviter; j'avais inutilement parlé raison à mon associé; il avait été sourd à toutes mes re-

présentations; c'est alors que je me déterminai à partir pour Buénos-Aires; Chabrie, qui, comme Laperle, connaissait ma position, me dit : « Vous ne pouvez plus rester avec Pinchon, venez chez moi; mais Pinchon, qui, de son côté, tenait à ce que notre séparation eût un caractère amical, fit tous ses efforts pour me retenir; il ne demandait qu'une seule chose, c'était d'être libre de partir quand il le voudrait; c'est un homme bizarre. Cependant nos futurs voyageurs, Dimet, Richaud, Gabriel et un autre jeune homme, faisaient leurs préparatifs de départ; cela explique pourquoi Dimet m'avait racheté le cheval qu'il m'avait vendu; ils avaient déjà assuré tous leurs moyens de transport, s'étaient pourvus de passeports et de provision, en un mot, de tout ce qui est nécessaire pour le passage des Cordillères; malheureusement j'avais, moi, deux mois à attendre jusqu'à l'échéance de ma lettre de change; je dus les laisser aller, et pourtant j'aurais bien désiré faire partie de la caravane. Laperle fit de son mieux pour retarder leur départ; eux-mêmes l'eussent désiré; mais les choses étaient trop avancées; j'avais retenu de l'or à M. Deubré, qui, sur ma demande, puisque je ne partais pas, le céda à Gabriel; il m'assura, d'ailleurs, qu'il m'en trouverait d'autre pour le moment où il me le faudrait; l'idée me vint un instant de partir avant d'avoir reçu mes fonds, que l'on m'aurait fait passer plus tard; mais Chabrie, plus prudent que moi, m'en-

gagea à attendre jusqu'à ce que je fusse payé.....
Je trouvai son conseil raisonnable, et je me résignai au chagrin de voir partir mes amis sans moi ; au jour dit, ils se mirent en route.

Le quatrième voyageur, qu'on appelait les *Sept Douleurs*, était le jeune homme qui m'avait dérobé ma boucle d'argent, qui m'avait coûté vingt francs et que j'avais achetée à Laperle, comme souvenir du Chili. Voici comment cette escobarderie eut lieu : Je montrai à mon homme combien ma boucle était belle ; elle avait été fabriquée dans le pays même. Sa forme était très-ancienne, mais curieuse ; mon jeune homme la prend, la regarde, l'examine... puis, la mettant dans sa poche, il me remercie. Quelque temps après, je lui dis : « Veuillez me rendre ma boucle. — Oh ! répondit-il, je la garde, je veux avoir un cadeau de vous. — Mais, repris-je, je ne veux ni ne puis vous faire de cadeau. » Il feignit de ne pas me comprendre et il garda ma boucle ; j'eus beau me récrier, toutes mes réclamations ne produisirent aucun effet ; c'est ainsi qu'il me la vola, c'est-à-dire, en plaisantant, ce qui est une étrange manière de prendre ; j'aurais pu me fâcher, je ne l'ai pas voulu, convaincu qu'il faut savoir vivre avec des gens de toute sorte ; les personnes à qui je contai ce fait, n'en firent que rire, et, parmi les rieurs, se trouva Laperle, qui me reprochait de faire si peu de cas de mes souvenirs du Chili ; j'achetai aussi à Laperle

un petit étui en or, pris parmi ses marchandises, gravé sur toutes les faces; il venait de Lima; j'en fis cadeau plus tard à ma nièce, fille de mon frère Adrien, lorsque je revins en France.

Quand nos voyageurs partirent, il fallut, pour les conduire un peu loin, se procurer des chevaux; mais moi n'en ayant pas, je ne pus aller qu'à deux lieues; les camarades, qui étaient bien montés, poussèrent encore au moins deux fois au-delà. Parmi eux se trouvait un jeune Français, officier au service de la République du Chili, et comme il était avec des compatriotes, il ne crut pas devoir mettre son uniforme, mais prendre, comme les autres, l'habit bourgeois. Laperle était de la partie; tous ceux, dis-je, qui avaient des chevaux, allèrent plus loin, comme je l'appris plus tard; seulement de distance en distance on faisait des haltes; mais à la dernière, c'est-à-dire à celle où l'on devait se quitter, on attacha les chevaux, qui étaient au nombre de cinq ou de six, à la porte d'un rende-chou (expression du pays). Parmi ces chevaux était celui de l'officier, avec des harnais précieux, plaqués d'argent; la bride, la selle, les mors, tout était couvert d'ornements; il y en avait même jusque sur les courrois; et comme on était à prendre le dernier verre de chitchat, des voleurs emmenèrent deux des chevaux de nos voyageurs, dont l'un était celui de l'officier, puis ils se hâtèrent de s'éloigner; cependant les

conducteurs gaouches ayant pressé les voyageurs de se remettre en selle, de partir et de se séparer, on s'aperçut, en sortant, de la disparution de deux montures; l'officier, à l'instant, enfourcha le premier cheval qui se trouva sous sa main, et courut de tous côtés, avec d'autres cavaliers, à la recherche des bêtes volées. A force de tourner dans toutes les directions, l'officier aperçut de loin deux hommes qui fuyaient; il redoubla de vitesse dans sa poursuite, et finit par atteindre les deux fripons; il va pour ressaisir son cheval, mais le voleur tire son poignard, et l'enfonçant dans le ventre de l'officier, le tue, puis prend sa course avec le cheval; les Français, désespérés d'un pareil crime, rapportent le cadavre du mort jusqu'à la Casa où avait eu lieu la dernière halte; les voyageurs durent partir, et les amis qui les avaient accompagnés jusque-là, restèrent jusqu'au lendemain, attendant qu'on eût averti les autorités de la mort d'un officier de la République.

Le lendemain, en effet, on vint faire la levée du corps, qui fut mis sur une charrette et transporté à Santiago, sous la conduite des Français qui avaient été les témoins de l'événement; le jour suivant, on fit au mort des funérailles, auxquelles assistèrent les autorités du lieu, et tous les Français qui résidaient à Santiago. Ainsi périt ce malheureux jeune homme, qui paya de sa vie une marque d'amitié qu'il avait voulu donner à l'un de ses compatriotes. Il était le fils

de ce Drouet qui, à Varennes, avait arrêté le roi Louis XVI cherchant à gagner le pays étranger. Drouet de Varennes était le maître de poste de la petite ville où il demeurait; son histoire se rattache même à celle de la France. Comme je ne veux omettre aucune des particularités de ce meurtre, je dirai que ce fut un nommé Tiole, Italien, qui vint nous apprendre que le pauvre officier était mort assassiné. Tiole, comme tous les autres étrangers, se disait Français. C'est à lui que Laperle avait vendu toutes mes montres, dont il a été parfaitement payé; malheureusement cet Italien était d'un caractère agressif; de mon côté, je n'étais pas endurant; or, un jour que nous étions chez Richaud et Dimet, la conversation tomba sur mon Anglais, que j'avais revu à Santiago, et il me dit : « Vous n'avez pas agi honnêtement envers lui.—Comment, s'écria Dimet, est-ce que Gendrin était tenu de se montrer délicat envers un fripon? —Quand on a été condamné, répondit l'autre, il faut payer. — Comment, dis-je, en prenant alors la parole, quand un malhonnête homme cherche à me faire donner, par des moyens frauduleux, le prix d'une chose qu'il sait ne pouvoir me livrer, il ne me sera pas permis de me soustraire au piége qu'il me tend? »

Une longue discussion s'engagea sur ce sujet, et Tiole me reprocha d'avoir agi déloyalement. A ces mots, de l'enclume de Dimet où j'étais assis, je m'élance, et d'un bond je saute à la tête de mon

homme, qui était une sorte de géant de six pieds de haut, et j'essayai de lui asséner un coup de poing sur la tête; mais Dimet, qui avait vu mon mouvement, m'arrête; Richaud, de son côté, saisit l'Italien, qui, de toute sa hauteur, allait tomber sur moi. On me blâma de ma violence, et on le blâma, lui, de s'être fait le champion d'un escroc. On lui dit : « Vous avez été l'agresseur. » Tiole paraissait vouloir m'exterminer, mais j'avais mes deux défenseurs. Il se contenta de me montrer de l'animosité pendant long-temps, et le départ de mes camarades me fut une occasion de le rencontrer à table, avec plus de douze personnes; nous n'en trinquâmes pas moins ensemble. Richaud et Dimet ont exigé qu'il en fût ainsi; ils ne voulaient pas, disaient-ils, laisser en partant deux connaissances fâchées l'une contre l'autre. Voici le motif de l'intérêt qu'il semblait porter à l'Anglais. Tiole, qui était Italien, avait épousé une demoiselle du Chili, et voulait, pour son amour-propre, que je supportasse un jugement inique et déloyal dans le seul but de ne pas faire connaître qu'un juge du pays de sa femme pouvait être un homme corrompu et injuste. Notre réconciliation eut donc lieu avec un oubli complet du passé. Ce fut vingt-cinq ans plus tard, qu'étant à Paris, à l'hôtel de M. Laperle, j'appris, en conversant avec sa femme, que Tiole avait été fusillé pour crime politique, à Santiago, du Chili.

Quinze jours s'étaient passés depuis cet inci-

dent, quand la nouvelle se répand qu'un général se dispose, avec toute sa maison, à passer les Cordillères pour se rendre à Buénos-Aires; qu'il s'occupe en conséquence de former une caravane : Pinchon prend des informations, s'assure de l'exactitude de ce projet. J'allai trouver Laperle, à qui je témoignai ma peine de ne pouvoir profiter une seconde fois d'une heureuse occasion de voyager en compagnie; alors, une bonne et amicale pensée lui vint à l'esprit; il me dit : « Oui, il est fâcheux que votre lettre de change soit encore à une échéance si éloignée. Eh bien! si Deubré veut l'escompter pour moitié, je me chargerai, de mon côté, de l'autre partie. Je vais donc le voir et lui parler en votre faveur. » Il se rend, en effet, chez Deubré. « Voyons, lui dit-il, nous ne pouvons pas laisser Gendrin manquer une seconde fois une heureuse occasion de partir. » M. Deubré, à qui il expose ce dont il s'agit, consent à ce qui lui est demandé; ils me tirèrent ainsi d'un grand embarras; ils convinrent entre eux d'escompter ma lettre de change, qui avait encore deux mois à courir. Heureux de ce bon office, je m'empressai d'aller trouver le général pour lui demander la permission de faire partie de la caravane, et il me l'accorda avec grand plaisir; il promit, en outre, qu'il m'instruirait du moment de son départ. Quand je lui demandai où se prépareraient les provisions, il me répondit : « Il y en aura pour vous parmi les miennes. » Ce fut pour moi encore

une grande peine de moins et une chance d'économie; puis, l'ayant remercié de sa bonté à mon égard, je le saluai et m'éloignai. Laperle, à qui j'allais raconter ma bonne fortune, s'en montra enchanté; j'allais aussi remercier Deubré d'avoir accepté la proposition de Laperle, pour m'obliger. « Ce n'est pas évidemment par intérêt, dit-il, que je l'ai fait, c'est uniquement pour vous être agréable, dans l'embarras où vous vous trouviez. » Je le remerciai également de la bonté qu'il me témoignait. Bientôt, l'aide-de-camp du général vint me dire quel jour était fixé pour notre départ. Laperle me donna les fonds promis, en lingots d'or, qu'il avait achetés pour moi, et il m'en procura pour tout l'argent que je possédais. Deubré me paya en même matière, et je me trouvai ainsi nanti de la somme complète.

Si j'ai parlé de mes misères, je parle avec bonheur de ce qui m'est arrivé d'heureux; je note donc ici que, payé de ma lettre de change, remboursée par Pinchon, de ma mise de fonds, et de ma part des bénéfices communs, plus du prix de mes montres, je me trouvai, en y joignant ce que j'avais en réserve pardevers moi, avoir une somme plus forte que celle apportée à mon arrivée du Brésil.

Je dois mentionner que Laperle, en trouvant de l'or pour moi, m'en acheta plus que je ne pouvais en prendre, mais il l'avait fait dans mon intérêt. « Gendrin, m'avait-il dit, ne vendez pas cet or

sur le territoire de la République; en le vendant en France, vous y gagnerez beaucoup; je suivis son conseil, et quand j'eus mes lingots, j'allai dans la chambre de Pinchon les mettre dans des sacs de cuir; en faisant ces sacs, qui furent au nombre de quinze, je ne comptais pas les pièces que j'y mettais, je me bornais à emplir les sacs au fur et à mesure que je les avais faits; je ne réfléchissais pas qu'étant assis auprès d'une table basse, entourée de monceaux de laine qui montaient jusqu'au plafond, un de mes sacs pourrait tomber, et que, ne comptant pas mes lingots, je ne pouvais être sûr de la quantité. Quand mon travail fut fini, je me mis à les compter, puis, je me dis : je croyais en avoir fait un plus grand nombre; je recommence mon calcul; personne n'était entré, j'étais resté à ma place, c'était à ne pas le croire; je vais chez Laperle : « Faites-moi, lui dis-je, le plaisir de peser tout ceci, en défalquant le poids des sacs de cuir. Je lui raconte ce qui m'était arrivé. — Il vous manque dix onces d'or. — Alors, lui dis-je, un sac sera tombé dans les laines qui encombrent la chambre. » Nous y retournons, et cherchant partout, nous finissons par retrouver le sac que sans doute un mouvement de mon coude avait fait glisser de dessus la table. Pendant que je travaillais, et comme il était tombé sur la laine, sa chute n'avait causé aucun bruit; j'étais sûr que personne de la maison n'était entré dans la chambre, puisque je m'y étais renfermé pour faire mon

travail. « Vous avez agi sagement, dit Laperle, de venir à la maison éclaircir vos doutes et d'avoir compté seul vos sacs; car, si l'un d'eux fût tombé entre les mains d'un de vos ouvriers, vous auriez pu lui dire un éternel adieu. — Oui, lui dis-je, le moyen que j'ai pris était le seul qui pût m'éclairer, et je vous remercie de m'être venu en aide. »

En considérant ma position de fortune, je reconnus qu'elle eût été bonne, sans ma rupture avec Pinchon ; maintenant que j'étais en possession de mon avoir, je me vois obligé de me créer un autre avenir. Voici quel fut alors mon plan : c'est d'aller à Buénos-Aires, sauf à me décider ensuite à retourner, soit en France, soit au Brésil. Le temps en décidera; en attendant, un éclair de bonheur semble luire devant moi ; je ne sais si c'est à tort ou à raison, mais je me trouve heureux. Laperle a un père qui est dans le besoin. Un de ses amis lui a écrit de France, pour lui reprocher son ingratitude, laquelle est d'autant plus blâmable qu'il a maintenant de la fortune; il l'accuse d'oublier son père. « Gendrin, me dit-il, si vous allez en France, faites-moi le plaisir de remettre ce lingot à l'ami pour qui est la lettre que voici. » Je me chargeai de cette commission, qui était honorable pour moi, et je n'ai pas besoin de dire que je m'en suis religieusement acquitté; on saura plus tard comment je dus m'y prendre pour trouver la personne dont il était question. Laperle me remit mon écrin de bijouterie, dont il n'avait

pu se défaire, et que je me proposais de vendre à Buénos-Aires. Tout étant réglé sur ce point, j'emballe mes effets et le peu qui me restait de marchandises, comme mon phosphore et autres menus objets; il me fallut ensuite me procurer un passeport, qui ne me coûta pas moins qu'au Brésil. Avant de partir, je fis aussi achever six pantalons de coutil anglais, qui n'étaient pas terminés, puis je me fis faire, chose convenue entre Pinchon et moi, un matelas avec la plus belle laine de la maison; enfin, on m'établit ce qui m'était nécessaire pour mon voyage; il paraît que Pinchon tenait à user de bons procédés à mon égard, car il alla au-delà de nos conventions; je ne pouvais comprendre un homme qui, après avoir rompu avec moi, prenait maintenant plus de soin de mes intérêts que je n'y songeais moi-même; toutefois, comme je me trouvais alors dans une situation plus nette que par le passé, j'étais assez content de lui et j'oubliai ses torts; car sa conduite était la cause de mon départ prématuré; j'avais espéré gagner avec lui beaucoup d'argent, attendu qu'il était très-capable dans notre partie de tapisserie et plus que moi; c'est là un aveu que je fais volontiers. Quand tout fut terminé, je dis à Pinchon : « Je voudrais donner à nos amis un dîner que je leur dois, bien entendu, à mes frais.—Vous le donnerez, si cela vous plaît, me répond-il; mais je désire être pour moitié dans la dépense de ce dîner. — C'est, répliquai-je, à l'occasion de mon

départ. — N'importe, mais tout se fera ici et j'en payerai moitié. » A cela, il n'y avait rien à dire, puisque telle était sa volonté; je n'allai nullement à l'encontre d'une chose qui ménageait ma bourse; nous fixâmes un jour rapproché, parce que mon départ lui-même n'était pas éloigné; en conséquence, chacun de nous invita ses amis, qui étaient presque les mêmes, c'est-à-dire, à peu près tous les Français de Santiago, y compris Tiole, que j'invitai, afin de lui montrer que j'étais sans rancune; il accepta. On y invita aussi la Manuelita, la maîtresse de Laperle, qui se trouva seule de femme au milieu de gens assez décidés. Je vous demande comme elle devait s'amuser; mais alors il n'y avait, dans un pareil fait, rien d'extraordinaire. Le jour du festin venu, ceux des convives que j'avais invités se mirent de mon côté; les autres se placèrent où ils voulurent. Le repas fut copieux; on n'y épargna pas la chitchat; on avait fait cuire presqu'un veau entier, tant Pinchon craignait qu'il n'y eût insuffisance de viande. Lui-même avait été l'ordonnateur de la fête, et il y déploya cette intelligence qu'il est impossible de lui contester; tout se passa convenablement. Son ouvrière et son Indien, qui servirent à table, s'en acquittèrent au mieux; il avait commandé des fricassées pour huit jours; j'étais content que le repas ne pût être accusé de frugalité; les vins furent aussi abondants que fins, la chitchat fut de deuxième qualité; mais comme on la servit

dans des bouteilles de forme différentes, elle fut trouvée meilleure à la fin du repas, si bien qu'alors Laperle commença à déraisonner et qu'il lui échappa une sottise bien caractérisée. Le repas fini, on retira le couvert, qui se composait d'emprunts faits aux convives eux-mêmes. Nous avions emprunté des assiettes, des plats, notre table même : une fois qu'elle fut libre, Laperle s'en fit un piédestal; il y monta, et là, il se mit à parler et à débiter mille extravagances; mais ce qui ne me donna pas à rire, c'est qu'il dit tout haut : « Croiriez-vous, Messieurs, que Gendrin, ici présent, m'a donné le conseil de ne pas épouser la Manuelita, qu'il m'a détourné fortement de ce mariage. » On peut deviner combien je fus atteré d'un pareil coup et d'une telle indiscrétion; je dus rougir, car je sentais le sang me monter au visage; personne ne répondit à cette apostrophe, soit qu'on fût trop échauffé pour comprendre sa faute, soit qu'on ne voulût pas la lui faire sentir; j'espère que la petite femme n'aura pas compris non plus la portée de ce qu'elle venait d'entendre.

Mais toujours est-il qu'il se rendit coupable d'une impardonnable inconséquence, facile à éviter, s'il avait été de sang-froid; mais, au milieu du bruit qui avait lieu, il est probable que son propos se perdit et n'excita nulle attention; quant à moi, j'en fus vivement frappé. Nous nous dirigeâmes du côté de la Chimbas, pour finir la journée dignement; cette promenade était une sorte

d'adieu; puis nous rentrâmes chacun chez nous. Après avoir terminé tout-à-fait nos comptes avec Pinchon, je ne sais quelle idée lui passa par la tête; nos intérêts étaient réglés et nos expertises faites; nos laines, car nous en avions des milliers de livres, avaient été estimées en masse, nous étions tombés d'accord sur notre partage; eh bien! il lui passa, dis-je, par la tête, de tout calculer, partie par partie; il se mit donc à la besogne; il y passa deux jours et il trouva qu'il nous revenait près de trois cents francs de plus que la somme que notre inventaire avait constatée. « M. Gendrin, me dit-il, car il me parlait toujours avec une sorte de déférence, j'ai reconnu que notre bénéfice est de trois cents francs plus élevé que nous ne pensions, c'est donc cent cinquante francs que je vous redois.—Vous ne me devez rien, lui dis-je, nos comptes ont été arrêtés; ces trois cents francs sont à vous, gardez-les.—Non, prenez ce qui vous revient. » On peut, par ce trait, juger Pinchon; je ne lui demande rien, je ne veux rien de lui, et il me force de prendre ce qu'il m'offre; du reste, je ne me fis pas trop tirer l'oreille; je me résignai à mettre les cent cinquante fr. dans ma poche. Mais, comprenez-vous cet homme, tout à la fois d'un caractère si difficile et d'une probité si scrupuleuse? quoi qu'il en soit, nous nous quittâmes dans des dispositions très-amicales. Il me donna un paquet de lettres pour la France; d'autres amis m'en donnèrent également, et parmi

eux, Laperle, qui m'en remit une pour la personne à laquelle je devais porter en même temps le précieux lingot d'or de quatre cents fr. destinés à son père, qui était dans un hospice. Tous mes effets étant réunis, je les mis dans ma malle; elle fut transportée à l'hôtel du général, qui fit placer mon matelas dans une toile à voile, objet dont il était pourvu en sa qualité d'amiral, bien qu'à terre il ne prît pas ce titre. Peu de jours après, tous les muletiers étaient dans la cour de son hôtel; je vais donc adresser le dernier adieu à tous mes amis, et à Laperle en particulier, celui qui m'avait rendu tant de services, sans chercher à les faire valoir; puis à notre ami Chabrie, que je n'ai jamais oublié; après avoir pris congé de l'un et de l'autre, je me rendis chez le général; deux heures après nous étions en route pour les Cordillères; pendant les huit premiers jours, nous n'avions encore avec nous que les gens de sa maison, et nous marchions à petites journées, et quand il arriva, nous avions déjà fait cent lieues; la caravane se composait du général, de son aide-de-camp, de son valet de chambre, mulâtre âgé de trente-six ans, d'un domestique nègre, de cinq conducteurs gaouches et de moi, qui seul était étranger et voyageait pour mon propre compte. Jusque-là, dans mes traversées, je n'avais jamais été seul de Français.

Dans le voyage précédent, j'avais avec moi Chabrie et Charles; aujourd'hui je suis tout seul; pas un mot de conversation ne m'est possible avec

qui que ce soit; j'ai une triste figure; la nécessité m'en fait une loi; mais mon voyage n'en est guère plus gai; il ne faut pas me demander si je suis fatigué d'une existence aussi accidentée que la mienne; depuis mon entrée dans la caravane, j'ai mangé avec les domestiques de M. Blanca. C'est dans cette marche, qu'à mon grand étonnement, j'ai vu dresser des quilles sur un billard dont une toile cirée remplaçait le drap; je n'avais rien vu de pareil à Santiago. Nous vivions en route comme en famille; en ma qualité d'étranger, je me trouvais aussi bien que ma position le permettait; d'ailleurs, on me montrait assez d'égards; je n'avais, il est vrai, aucun droit de dire : je veux ceci, je veux cela; mais enfin pouvais-je me plaindre? J'en étais quitte pour me voir un peu froissé dans mon amour-propre. Quand le général arriva, il s'informa comment le Français avait été reçu; le domestique répondit : « Le Français a vécu avec nous. —A l'avenir, dit M Blanca (ou le général), vous le servirez à part; vous entendez? — Oui, Signor. » Moi, de le remercier d'une telle marque d'attention et de bonté, bien qu'étant seul en voyage et parmi des étrangers, je fusse assez indifférent à toute espèce de distinction. Averti ainsi par son maître, le valet de chambre, mulâtre, fut on ne peut mieux pour moi. Il se nommait Joachim; le nègre se montra moins docile aux injonctions qu'il avait reçues et je n'en fus pas content; j'étais obligé de l'admonester, et bien souvent il se faisait tancer

par son maître, qui le remettait à sa place. Son nom était Raymond; celui de l'aide-de-camp était M. Desport; celui du général, Blanca. Voici en quoi consistait ma table à part : on prenait la plus plate des malles, sur laquelle on étendait une serviette, voilà ma table, et mon couvert, voilà comme était sauvegardée ma dignité; tout cela, d'ailleurs, n'était que pour la forme, car, dans la réalité, je mangeais, ainsi que tout le monde, comme je pouvais. Nous continuions de marcher vers le pied des Cordillères; nous avions encore cent lieues à parcourir avant d'être à la Concave, c'est-à-dire au point où l'on commence à monter; nous comptons y rester un jour pour y faire les préparatifs de notre ascension et aussi s'assurer qu'il ne nous manque rien. Arrivés là, on sera juste à 200 lieues de Santiago, et nous ne serons encore qu'au pied des Cordillères des Andes; nous avons chacun deux bêtes de conduite, notre mule de charge et notre monture. La caravane se compose en tout de dix personnes, c'est bien peu, car plus elle est nombreuse, moins on court de dangers; Dieu veuille nous accorder une bonne traversée. Voici quel est mon coucher : on place des malles rapprochées les unes des autres, dont on forme un carré au milieu duquel je place mon matelas; voilà ma chambre, dont, comme on voit, le plafond est d'une belle hauteur, car ce n'est rien moins que la voûte étoilée. M. Blanca a une petite tente, qu'on lui dresse chaque nuit; puis,

dans cette tente, on étend un grand sac de cuir sur lequel se couchent, à côté l'un de l'autre, le général et son aide-de-camp. Quant aux autres, ils se placent où ils veulent et comme ils peuvent; on ne s'occupe pas d'eux.

Cet état de chose se maintient tant que dure le voyage. A quatre heures du matin, les muletiers rassemblent les mules, qu'on a laissées libres, les sellent, les rechargent et les amènent aux voyageurs, puis on se met en route pour marcher à petites journées. Comme c'est moi qui garde la caisse, je ne suis pas le moins exposé; mais, d'un autre côté, si je veille à la caisse des autres, je n'oublie pas la mienne. Or, j'ai été averti par l'aide-de-camp de me tenir en garde contre les conducteurs, qui passent pour être généralement des voleurs, dont il faut sans cesse se méfier. « M. Gendrin, me dit-il, ne vous écartez jamais du gros des voyageurs; ces gens-là vous expédieraient sans scrupule pour l'autre monde, et partiraient avec la caisse pour les montagnes, où il serait impossible de les poursuivre; sans témoigner ouvertement des soupçons, usez de prudence. — Merci de l'avertissement, lui dis-je; Joachim m'avait déjà donné le même avis, mais je n'avais compris qu'imparfaitement. » Ceci m'amène à dire que M. Blanca et l'aide-de-camp parlaient très-bien le français. Cet avertissement me fit mieux encore comprendre que je n'avais pas le plus beau poste; en conséquence, à chaque station j'ai soin

de faire placer mon lit non loin de la tente du général, non pas par peur, mais par prudence, attendu que les heures où l'on est le plus exposé, ce sont celles de la nuit; on devine aussi qu'il faudra redoubler d'attention quand on sera dans le désert; il est d'expérience que, dans tout voyage, le sentiment qui domine tous les autres, c'est la frayeur et il en fut ainsi dans le nôtre. Nous marchons, les nuits commencent à être fraîches; on sent qu'on approche des Cordillères; j'ai, pour me garantir du froid, mes habits d'hiver, ma grosse capotte du Cap Horn; plus, le gros pantalon de laine dont Chabrie, qui n'en avait plus besoin, s'est défait en ma faveur.

C'est ici le moment de dire que ce bon et estimable Chabrie, qui n'avait pas réussi dans sa profession de bijoutier, s'était décidé à acheter le fonds de restaurateur de Faroux, à Valparaiso, dans lequel il fit de brillantes affaires. Aussitôt après l'acquisition de cet établissement, sa femme et ses deux demoiselles, qu'il avait laissées au Brésil, allèrent le rejoindre. Je tiens ces circonstances d'une personne qui a été à son service.

Ainsi, voilà un exemple qui prouve que le sort se lasse quelquefois de nous poursuivre, et qu'après avoir long-temps échoué dans une entreprise que l'on connaissait bien, on devient tout-à-coup plus heureux dans un commerce dont on n'a souvent aucune connaissance. Ainsi va le hasard, et

c'est alors qu'on est approuvé de chacun quand on réussit.

Pour en revenir au vêtement de Chabrie, et qui va m'être d'une extrême utilité, j'ai en plus une paire de grosses bottes, que j'ai achetées à Santiago avant de partir; je suis assez content des muletiers, qui m'amènent toujours ma mule bien sanglée, et qui regardent soigneusement si rien ne me manque. Voici l'ordre de notre marche :

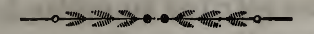
Le général, quand le terrain le permet, va côte à côte avec son aide-de-camp; je les suis immédiatement. Après moi viennent les deux domestiques, puis après les conducteurs gaouches; dans les montagnes, l'ordre de la marche change; ce sont les conducteurs qui, allant un à un, précèdent tout le monde, et ces changements ont lieu fréquemment. L'aide-de-camp, qui comme je l'ai dit, parle très-bon français, est un homme bien élevé, qui a fait ses études dans un collége; il est jeune, d'ailleurs, a de bonnes et belles manières; il ne me paraissait pas avoir plus de 24 ans. Quand nous sommes au milieu de la caravane, et avec des gaouches, des muletiers, de tous ces hommes sauvages, véritables brutes, semblables aux animaux des bois, il me dit : « Ne parlez pas français; les gens avec lesquels nous sommes n'aiment pas les étrangers; vous et moi, nous pourrions bien leur déplaire; ce n'est pas une querelle que vous avez à craindre de leur part, c'est pis que cela; évitez donc d'y donner lieu; parlez espagnol

le plus que vous pourrez, ou ne dites rien. » C'est bon à savoir, me dis-je; mais toutefois ce silence à garder ne peut être éternel comme les neiges des Cordillères; dans vingt-quatre heures, nous y serons arrivés, et très-près de la Concave. A ce propos, le valet de chambre me raconte qu'il y a cinq jours, en venant au-devant de son maître et l'ayant rejoint, il avait reçu de lui un sac rempli d'or, qu'il portait en marchant à distance derrière les autres, mais que des malfaiteurs lui avaient donné la chasse, et qu'il avait eu beaucoup de peine à rejoindre le général sans être atteint par eux. « J'ai failli, disait-il, tomber entre leurs mains; ils n'ont renoncé à me poursuivre qu'à la vue de M. Desport, qui venait au-devant de moi. » Tout en causant ainsi, nous étions arrivés au pied de la montagne appelée *la Concave;* nous sommes sur le plateau d'où nous partirons demain pour commencer notre ascension des Cordillères; l'hôtellerie consiste en un grand hangar percé à jour, avec une porte unique, laquelle même ne ferme pas; c'est une véritable écurie dans laquelle nous entrons, bêtes et gens; on délivre les mules de leur fardeau, on les abandonne à elles-mêmes, puis on se met à manger, le tout sans feu; les muletiers sortent du hangar, les conducteurs se disposent à mettre en ordre et en bon état, pour le lendemain, les divers harnais. Quand nous fûmes un peu délassés, nous nous mîmes, le général et moi, à faire une petite tournée aux environs. Un

orobout frappe sa vue, et comme il avait toujours ses pistolets sur lui, il m'en donne un pour que je tire sur l'animal qui était devant nous ; mais celui-ci, prudemment, s'était esquivé ; je tirai donc en vain, et M. Blanca en fut pour sa poudre. A peu de distance est une prairie et une petite rivière où j'allai me laver les mains et la figure pour me donner un extérieur plus propre. En revenant, je remarquai une grande variété de fleurs ; j'en fis un gros bouquet, que je déposai à la porte du général ; comme on sut que cette attention était de moi, elle me valut une politesse de lui et de son aide-de-camp, qui me dirent : « Monsieur, vous êtes Français. » Et ils ajoutèrent : « Il faudra demain vous envelopper de la tête aux pieds ; ici, il ne fait pas chaud ; le temps sera glacial ; voilà notre dernier repas avant le terrible passage, et notre dernière nuit pour la montée ; que Dieu nous conduise et nous protége. »

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.



CHAPITRE PREMIER.

NOUS GRAVISSONS LES CORDILLÈRES DES ANDES.

Le lendemain arrivé, le départ est un peu retardé, afin qu'un dernier coup-d'œil puisse être donné aux préparatifs. Il faut, en effet, que les selles soient appropriées à la position nouvelle des voyageurs ; et puisque l'on continue d'y être assis horizontalement, tandis que la mule monte presque verticalement et ressemble à une chèvre qui broute les herbes d'un rocher ou d'un arbre ; il faut ôter les éperons des bottes ; les mules ne doivent être ferrées que de la moitié du pied ; on ne doit faire usage ni de la houssine, ni de la cravache ; mais les guider légèrement, sans les tourmenter ; si malgré vous, votre mule quitte un sentier, il faut la laisser faire et ne pas la contrarier. Tel est le sommaire des instructions qu'on nous donne avant notre départ ; chacun est ici pour son compte, et le trajet à faire est une chose très-sérieuse, qui mérite toute attention. Voici la caravane en marche : une mule la précède, agitant une grosse sonnette qu'elle a au cou ; elle n'a ni charge ni cavalier ; sa mission est de chercher un sentier à travers les neiges ; aussi met-elle le pied tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé un point solide. Alors toutes les

autres, jusqu'à la dernière, la suivent docilement, à commencer par les mules de charge, qui se guident sur celle qui est leur chef de file; puis viennent les conducteurs, qui se suivent un par un; après eux viennent le général et l'aide-de-camp, auxquels je succède. Les domestiques sont derrière moi; pas une parole ne se prononce. Dans ces sauvages solitudes règne un silence absolu; on n'y entend pas le mouvement d'un quadrupède, pas le chant d'un oiseau; rien, en un mot, n'y annonce la vie; il ne s'y trouve en ce moment qu'une dizaine de personnes gravissant ces monts déserts; puis, à nos regards apparaissent les précipices; tout est neige autour de nous. Lorsque la mule *madrine* ou conductrice s'arrête, le mouvement de toute la caravane en est fortement interrompu; aucun voyageur ne peut passer devant celui qui le précède, car tantôt les sentiers sont larges, mais tantôt aussi ils sont étroits; les seules paroles que l'on entende sont celles des muletiers qui encouragent les mules à marcher; ces pauvres bêtes, épuisées de fatigue, s'arrêtent parfois pour respirer, et il n'en faut qu'une pour empêcher la marche des autres; alors on entend les jurons des guides. La terre a disparu sous la neige, dont la blancheur éblouit. Il est arrivé quelquefois qu'une mule veut passer devant une autre; mieux vaut alors lui laisser prendre le devant que de lui résister, car par-là, le cavalier qui la monte se met en péril; on m'a recommandé d'avoir sur

ma mule mon petit trésor ; si donc je tombe dans le précipice, si c'est moi qui suis la victime, tout est perdu, je n'ai plus besoin de rien ; si c'est ma mule de charge qui vient à tomber, je ne suis que ruiné, ma vie est sauvée ; aussi ai-je été très-docile aux conseils que l'on m'a donnés pour la circonstance, elle est grave; la chute d'un homme dans un de ces précipices, c'est comme celle d'une balle de plomb dans la mer ; aussi, recommanderai-je à ceux qui, après nous, prendront le même chemin, de faire bien attention à eux.

Nous continuons de cheminer sans dire mot; les muletiers seuls, comme je l'ai dit, parlent pour exciter leurs mules. J'explique maintenant comment je suis vêtu : outre mes gros habits d'hiver, j'ai une couverture qui m'enveloppe la tête, à l'exception d'un œil, que je laisse découvert pour voir la caravane ; ma mule va comme elle l'entend, à la suite des autres; chaque voyageur s'occupe uniquement de lui-même et se tait; le froid est celui du Cap Horn. La montagne des Cordillères et le Cap Horn sont le frère et la sœur; mes oreilles sont gelées; mes lèvres sont gercées; mon nez est glacé, je n'ai pas la force de réfléchir, je suis comme anéanti ; je n'ai d'autre préoccupation que celle de ma position présente; le souvenir de toutes mes traverses passées m'ont rendu insensible; quand on voyage par mer, tout le monde est dans la même position ; mais là où nous sommes, on se dit : « Chacun pour soi, et Dieu pour tous. »

Mettons cette maxime en pratique. Lorsque le général hésite à avancer et à franchir un endroit qu'il croit dangereux, ce qui est naturel, puisqu'il est en tête et qu'il marche immédiatement après les conducteurs ou *gaouches*, on entend le chef de la caravane dire : « Allons donc, patron, avancez; est-ce que nous allons rester là ? » Il paraît que l'aide-de-camp a quelque chose à me conter; il se détourne comme pour se mettre à ma portée et me dire un mot qu'il n'ose pas prononcer tout haut; ce qui est visible, c'est qu'il est de mauvaise humeur; ce n'est pas contre moi, mais contre les muletiers; je le devine sans qu'il ouvre la bouche; je suis une masse informe, n'ayant qu'un œil de libre et m'en aidant pour suivre la caravane et examiner si elle s'arrête; il faut, de plus, que je sois attentif aux mouvements de ma mule, que je reconnaisse si elle ne veut pas monter à un étage supérieur, voilà ce qui attire toute mon attention; la route est tortueuse, tracée en zig-zag; au détour de chaque encoignure, il y a péril; or, on en compte près de deux cents dans la première montée, qui est d'environ onze kilomètres de haut; car, telle est l'élévation des Cordillères. La pente opposée est de près de quatre cents kilomètres. Quand la caravane s'arrête, elle paraît, à ceux qui la suivent, grimpée à une hauteur de deux ou trois étages superposés les uns sur les autres; c'est un beau spectacle. Mais, hâtons-nous de passer outre; il y a des endroits où l'on doit se dresser telle-

ment à pic, qu'on semble marcher en se renversant sur le dos, comme l'animal sur lequel on est, et que l'on entend gémir et respirer péniblement.

Le bruit des flancs des mules est celui d'un soufflet; il est douloureux de l'entendre. On voit en même temps ces animaux environnés d'un nuage de vapeur qui sort de tous leurs pores, et la bave couler de leur bouche. Au Cap Horn, on avait à supporter de dures fatigues, il est vrai, mais ici, on a plus à souffrir encore et l'on n'est pas moins exposé dans l'une que dans l'autre position; on a aussi la mort sous les pieds.

Nous voilà bientôt arrivés à notre dixième montée ou à notre dixième étage, d'où nous dominons bien des montagnes de neige; on se voit seul dans la nature.

On dit que nous sommes arrivés à la moitié de notre chemin. Le général se montre en tout très-opiniâtre, mais il est décidé et brave, cela est visible; c'est lui qui donne l'exemple du courage quand il y a un péril à affronter. Là où M. Blanca s'est avancé, on s'expose avec plus de hardiesse. Je ne dis pas mot depuis que nous sommes en marche, mais intérieurement je ne suis nullement tranquille, et sous ma couverture je fais aussi une piteuse figure; le froid est excessif; le général s'arrête et demande au chef de la caravane à quel point du chemin on se trouve; le chef répond sèchement : « Marchez, patron; est-ce que vous avez peur? » Alors, je m'aperçois que l'aide-de-

camp me regarde de nouveau. Je ne pus, cette fois, m'empêcher de lui dire : « Ce sont des brutes. » Voilà les seuls mots que j'aie prononcés pendant les quatre heures de la montée. Cependant, la réponse faite au général : « C'est que nous sommes à plus de moitié chemin; puis, quand nous serons en haut nous le verrons bien. » Désormais, Dieu merci, on n'a plus à gravir de montagnes qui dominent celle où l'on est. Nous continuons de monter; et, si je suis en un fâcheux état, mes compagnons de voyage ne sont pas mieux. Raymond me paraît avoir les larmes aux yeux; il pleure même véritablement; il n'a guère qu'une vingtaine d'années; il est encore tendre et délicat; c'est lui qui vient immédiatement après moi. En ce moment, le soleil pâle qui éclaire la hauteur de ces montagnes, nous donne à contempler un magnifique spectacle, mais en même temps l'éclat de cette lumière blesse la vue; à combien de gens dans le monde serait-il impossible de se faire une idée de notre position? Il paraît cependant que l'on approche : voici des montagnes qui sont au-dessous de nous; nous les dominons presque toutes; encore un peu de marche, et nous serons au sommet; déjà la caravane est sur le plateau, mais elle a laissé du monde en arrière, et je suis de ceux qui sont en retard; ce n'est pas notre faute; nos mules s'arrêtent à chaque instant toutes ensemble, ou bien la mienne est empêchée d'avancer, parce que celle qui est devant



Le pied des Cordillières, sur le plateau desquelles nous chantâmes l'hymne de la Marseillaise.



s'écarte du sentier; plus de la moitié des voyageurs a rejoint la première escouade, le reste viendra avant peu; enfin, nous sommes tous réunis; le froid est terrible, pourtant nous n'en rions pas moins les uns les autres. Au moment où la halte a lieu sur le plateau, l'aide-de-camp vint à moi et me dit : « M. Gendrin, chantons; » et nous nous mîmes à entonner l'hymne :

Allons, enfants de la patrie,
Le jour de gloire est arrivé.

Et le général de battre des mains.

Je crois bien que depuis que le monde existe, c'est la première fois que l'hymne de *la Marseillaise* a été chanté sur ces hauteurs. Le plateau où nous étions m'a paru avoir l'étendue de la place d'Armes de Versailles. Voilà ce que je me suis dit d'abord, mais le froid était tel qu'il valait mieux rester là le moins possible; on descendit une malle, non sur la terre, mais sur la neige; les domestiques chargés de ce travail éprouvèrent une peine infinie à l'exécuter; ils ne pouvaient se servir de leurs mains. On tira de la malle quatre ou cinq bouteilles de vin blanc, que l'on but à l'instant; on ne prit pas d'eau-de-vie, parce qu'elle refroidit, dit-on, la poitrine. Quant à moi, l'aide-de-camp me donna un grand verre de vin; je voulais faire la petite bouche, mais il me dit à voix basse : « Buvez, il vaut mieux que ce soit vous que ces....... Il n'acheva pas sa phrase. Je bus donc

mon verre tout entier, et j'avoue que je m'en trouvai parfaitement bien. Ici je dois parler d'un fait que j'ai omis de citer plus haut; le voici : Arrivés vers le milieu de la montée, M. Blanca, faisant arrêter la caravane, demanda au chef des muletiers si nous n'étions pas menacés d'une chute de neige, c'est-à-dire de ce qu'on appelle un *temporale*. Le ciel, en effet, était blanc et paraissait chargé; le général fit, en outre, remarquer que la saison était avancée, que nous risquions d'être surpris par la grosse neige qui tombe dans ces parages; le chef, qu'on interrogeait, examina le ciel, regarda attentivement tous les points de l'horizon, interrogea ses gens et leur demanda ce qu'ils pensaient du temps; tous répondirent qu'il leur paraissait bon; que sans doute la saison était avancée, mais que les apparences menaçantes ne tarderaient pas à se dissiper; en conséquence, on se mit en route. Il faut dire qu'il tombe parfois des neiges qui s'élèvent à des hauteurs prodigieuses, à dix ou douze pieds au-dessus des montagnes; qu'elles engloutissent alors des caravanes; cela s'est vu très-fréquemment, quand on voyage dans un temps qui n'est pas celui que l'on choisit ordinairement; or, ce temps favorable aux trajets ne revient que deux fois par an, et nous touchions à la fin de l'une des deux époques. Lorsqu'on eut laissé suffisamment reposer les mules et que nous nous fûmes remis de notre mieux du froid que nous avions souffert, lorsqu'enfin

on eut rechargé la malle d'où l'on avait tiré le vin blanc, et qu'on eut promené ses regards sur le panorama au milieu duquel on se trouvait, panorama immense où s'élevaient à perte de vue des monts couverts de neiges éternelles, nos regards se portèrent sur les sommets, les cimes escarpées des Cordillères des Andes, où des goinacs (animaux inoffensifs) se promènent par bandes et regardent attentivement et comme par curiosité, les caravanes qui traversent ces ravins périlleux. Les animaux dont je parle sont de la même espèce que ceux que j'ai décrits dans ma narration du Brésil. On se remit en route, avec la pensée qu'étant à la fin de la belle saison, il n'y avait pas de temps à perdre ; nous avions à descendre pendant un espace d'environ quatre cents kilomètres; on nous annonçait que nous aurions le spectacle de plusieurs phénomènes curieux : nous serons tantôt plongés dans les entrailles de la terre, tantôt nous serons comme suspendus au-dessus des abîmes ; nous verrons des cavernes qui semblent déchirer le sein de la terre ; mais n'anticipons pas sur les récits à faire plus tard. Nous commençâmes, dis-je, à descendre, ce qui est plus difficile que de monter : d'abord les pieds des mules en sont moins fermes et glissent plus aisément; ensuite, cet animal ayant la tête et le corps penchés en avant, le cavalier, qui se trouve de son côté dans le même sens, court plus le danger de tomber de sa monture ; à tout cela, il n'y a à opposer

que la résignation ; plusieurs des voyageurs quittent leur mule pour marcher dans les petits sentiers, je les imite ; j'ai le vertige de me trouver à une pareille hauteur, sur ma mule ; je veux voir si je serai mieux à pied ; je marche tant que ma tête ne se trouble pas ; puis, un peu plus loin, je me laisse glisser sur mes talons en m'appuyant sur mes deux mains ; j'ai un précipice de chaque côté ; alors, quand ma peur s'accroît, je marche sur mes genoux comme font les enfants.

Une telle position est pénible ; j'avoue qu'en ce moment le sentiment qui me domine n'est pas la curiosité ; les passages les plus difficiles sont ceux où il y a des angles à tourner ; alors, en effet, il faut redoubler de précautions ; je le fis assez longtemps, en marchant comme je viens de le dire ; mais, l'excès du froid et de la fatigue me firent remonter sur ma mule ; c'est alors que mes frayeurs ont été vives ; les autres n'étaient pas plus rassurés, et chacun de nous pensait à soi ; le soir, nous devons coucher dans une de ces maisonnettes en briques, qui sont établies de distance en distance, afin que les voyageurs puissent y trouver un abri ; chacune de ces maisonnettes est haute d'environ quatre mètres, afin que, dans les grandes neiges, on puisse s'y abriter ; on sait que des caravanes, faute d'avoir où se retirer, ont péri en entier, hommes et bêtes, et que d'autres, enfermées dans ces maisonnettes, n'ont pu en sortir et que les neiges les y ont tenues prisonnières ; les muletiers

racontent en route ces déplorables histoires. Nous nous disposons à passer la nuit dans une de ces cabanes, mais tout le monde ne couche pas dans l'intérieur. On y place la caisse, et puis les matelas du général, celui de l'aide-de-camp et le mien; quant aux domestiques et aux muletiers, ils couchent au dehors et où ils peuvent. Dans cette circonstance, je dus m'estimer bien heureux de trouver, dans M. Blanca, une personne qui avait des égards pour moi, et qui m'admit avec lui dans la maisonnette; sans doute elle n'était pas assez grande pour contenir tout le monde, mais leur position au dehors n'en était pas moins difficile. Le lendemain, nous nous remettons tous en marche; mais au lieu de monter, nous descendons, en laissant derrière nous les montagnes, qui forment comme un rempart; nous sommes au milieu des neiges, mais le froid est moins rude; je n'ai plus la tête enveloppée d'une couverture, je puis mettre le nez à l'air; l'espérance renaît en moi; notre situation, sans être bonne, est moins mauvaise; nos mules ont le pied plus sûr, à mesure que nous avançons; j'ai seulement les mains déchirées par les épines, auxquelles je me suis accroché pour ne pas glisser sur la pente des précipices, quand, en descendant, je me suis dit: « Ayons confiance dans la Providence! »

Déjà la neige est moins haute; on la laisse derrière soi, sur ces gigantesques montagnes, et nous nous disposons à aller coucher dans

une des maisonnettes dont j'ai parlé; là, nous cessons de craindre les avalanches, l'air y est plus doux.

C'est ici le lieu d'expliquer à quoi servent et comment sont construites ces petites cases. Le gouvernement les a fait faire dans l'intérêt des voyageurs, auxquels elles servent d'abri; on y monte par un escalier de meunier, en briques; ces constructions sont de trois à quatre mètres de profondeur et d'autant de largeur; elles ressemblent assez à des tours de moulins à vent, comme on en voit en France; c'est là un fait que je tiens à bien constater.

Le lendemain, en continuant de descendre, nous cessâmes de traverser des neiges, ou du moins nous n'en vîmes que de légères couches; en outre, on nous annonce que nous allons avoir sous les yeux de curieux phénomènes, et entre autres un pont formé de branches d'arbres jetées sur un torrent auquel la fonte des neiges donne une effrayante rapidité; toute la caravane doit traverser ce pont, et ce passage est regardé comme fort dangereux; déjà le bruit sourd du torrent retentit dans la solitude; puis, un instant après, on aperçoit les flots bouillonner; enfin, nous le voyons dans tout ce qu'il a de terrible, ainsi que le pont qu'il s'agit de franchir; j'avoue avoir une certaine frayeur en mettant le pied sur le premier arbre, que je sens trembler sous mes pas; on voit, à travers ses ouvertures, les ondes mugissantes qui

entraînent avec elles des blocs de pierres énormes. Je le répète, je n'étais nullement rassuré en le traversant et en remarquant qu'il se compose de morceaux de bois à demi-pourris, jetés les uns sur les autres; il y a de chaque côté une rampe en fagots; l'ensemble est consolidé au moyen de bandes de cuir, mais il n'en résulte pas moins qu'à chaque bond des eaux du torrent, une commotion est imprimée au pont; et si, par suite de cette commotion, le voyageur tombe dans une des ouvertures, sa mort est certaine. Toutefois, il n'y a pas à rire; après l'avoir très-bien examiné, il faut le passer : le général est celui qui donne l'exemple; il est hardi; et, sans quitter sa mule, il s'avance résolument; une partie de la caravane le suit; je fais comme les autres; j'abandonne ma mule à elle-même et je marche en me tenant à la rampe, qui est, comme je l'ai dit, composée de fagots; je choisis, pour y mettre le pied, les endroits qui me paraissent être les plus solides, mais je n'en suis pas moins aussi tremblant que le pont lui-même; enfin, je suis arrivé à l'autre bord, tout ému et tout agité encore. Nous considérons de nouveau le fragile support sur lequel nous venons de nous engager; à chaque secousse qu'il reçoit, on dirait qu'il va se rompre; je ne l'oublierai de ma vie; je n'ai parlé que de mes frayeurs personnelles, mais aux regards que jetaient sur lui les autres voyageurs, quand ils l'eurent franchi, je dois supposer qu'ils ont éprouvé dans le

trajet ce que j'ai ressenti moi-même. Il fallait voir alors les conducteurs se montrer ouvertement intimidés, donner des signes extérieurs de religion, faire des signes de croix avant de passer, et témoigner franchement leur joie en se voyant sauvés : notre voyage continue.

Le temps est plus doux, les sentiers sont moins rudes ; jusqu'à présent, nous avons marché sur les hauteurs ou sur la pente des montagnes ; maintenant, nous allons entrer dans l'intérieur des terres ou plutôt pénétrer dans les entrailles des Cordillères, et nous allons avoir sous les yeux les phénomènes dont on nous a parlé. Ce sont les cascades formées par le torrent que nous venons de traverser ; dans ce torrent sont des blocs de pierres immenses, sur lesquels les eaux rebondissent ; puis ailleurs des rochers forment, sur ces eaux, des ponts naturels semblables aux voûtes des caves, mais à des voûtes qui atteignent une hauteur qui effraie la vue, et qui menacent à chaque secousse de s'écrouler dans les flots du torrent ; notez que ces éboulements ne sont pas rares ; que les mugissements de l'eau sont tels qu'ils obligent les voyageurs à élever la voix s'ils veulent être entendus.

On rencontre dans cette descente des Cordillères des sentiers si rapides, qu'il faut quitter les mules et aller à pied, tant le péril est grand ; on est forcé de se tenir aux saillies du rocher pour ne pas rouler dans le précipice ; les mules che-

minent par des chemins qui n'ont pas plus de vingt centimètres de large, tant ces animaux ont naturellement le pied sûr, bien qu'ils aient sur le dos une charge assez lourde; pour plus de sûreté, néanmoins, nous mettons pied à terre; et ce qui nous confirme dans nos idées de prudence, c'est la vue des croix de bois qui marquent les endroits où un malheur est arrivé; là, nous dit-on, un rocher s'est écroulé sur une caravane; ici, c'est une famille anglaise qui a disparu dans un abîme ouvert par un tremblement de terre.

J'ai bien vu au moins huit ou dix de ces croix funèbres, formées de troncs d'arbres, et que l'on place dans l'intervalle que laissent deux blocs de pierre crevassés; à la vue de ces symboles religieux, tous les voyageurs se découvrent; leur cœur ne peut se défendre d'un sentiment de douleur et de vague effroi; plusieurs de ces croix datent de plus de vingt ans; mais comme elles sont faites de poutres épaisses, elles peuvent durer long-temps.

Le chemin creux où nous marchons a des escarpements qui ont la hauteur au moins de trois cloches; les rayons du soleil n'y ont jamais pénétré; en outre, il est à remarquer que plus nous descendons, plus la force du torrent augmente, plus le fracas de ses ondes est épouvantable; on voit, à d'immenses élévations, des minéraux, des pépites d'or et d'argent qui n'ont pas encore eu le temps de se minéraliser entièrement; on les voit

briller au loin d'un magnifique éclat; on dirait qu'ils sont en pleine fusion ; il y a là des métaux d'une richesse inouie, mais il est impossible de les atteindre, ils ne peuvent que charmer les yeux des voyageurs qui les aperçoivent, comme le renard voit les raisins qui sont hors de sa portée; ils sont, en effet, à plus de six cents mètres au-dessus de nos têtes; il faut donc passer outre, et aller chercher fortune ailleurs.

D'autres singularités frappent les regards; par exemple, des cristaux de toute beauté, dont les mille facettes répercutent la lumière comme autant de miroirs, et se teignent de mille couleurs quand le soleil les frappe sur les hauteurs où ils sont placés; c'est là un spectacle qu'il est impossible de décrire. On distingue aussi aux flancs des rochers, d'immenses galets, comme il s'en trouve au bord de la mer, ce qui prouve qu'elle a autrefois couvert les parties supérieures du globe; on remarque, dans ce qui est coupé à pic, jusqu'à quatre couches horizontales, qui sont séparées les unes des autres par des intervalles de quinze mètres, et de chaque côté du chemin se montrent les mêmes couches, au même niveau; l'eau, après un séjour de plusieurs siècles sur ces couches, s'est infiltrée graduellement sur des terrains inférieurs, d'où elle est descendue plus bas encore. Il n'est donc pas possible de révoquer en doute le séjour des eaux de la mer sur la cime des montagnes; les coquillages qu'on y trouve n'ont pu y

être déposés que par les eaux du torrent qui coule à nos pieds. Les phénomènes que je viens de décrire ne s'expliquent que par les grandes catastrophes qui ont eu lieu dans les premiers âges du monde.

Cependant, nous continuons de descendre les Cordillères, en suivant la profonde cavité dans laquelle nous sommes engagés, et, au milieu de ces débris de la montagne, qui ressemblent à d'immenses squelettes, nous longeons toujours le torrent, dont le volume s'accroît en marchant; parfois on rencontre des quartiers de roc qui se dressent comme autant de mâts de vaisseau, et qui restent debout au milieu des terres qui se sont éboulées autour d'eux. Plusieurs ont une sorte de chapiteaux, ce qui de loin les ferait prendre pour d'immenses champignons soutenus par leurs tiges. Ces phénomènes se reproduisent surtout à la suite de tremblements de terre; puis, par suite de nouvelles commotions, ces colonnes sont renversées et obstruent le passage; elles sont parfois grosses comme une des maisonnettes des Cordillères; il m'est impossible de trouver un autre terme de comparaison. Pendant toute notre traversée, nous eûmes sans cesse le même spectacle sous les yeux.

Mais, en définitive, on ne meurt pas de peur; chacun se croit privilégié et compte échapper au danger; enfin, soutenus que nous sommes par l'espoir, on suit sa route en silence. Nous passons au-

près d'un volcan éteint; j'y ai ramassé des fragments composés de bitume, de souffre et de terre, je devais les rapporter en France, comme échantillons de ce que vomissent les volcans; je crois qu'avec ces laves, on ferait des choses très-curieuses; mais à les voir refroidies, il était facile de croire qu'au temps où elles étaient en ébullition, on l'aurait laissée à au moins six lieues de distance; il nous reste à passer auprès d'un lac dont on m'a parlé à Santiago, et qui se trouve au sommet d'une montagne; c'est une œuvre de la nature, et pour pouvoir attester personnellement son existence, on m'a recommandé d'y enfoncer ma main; il en sort un jet d'eau chaude où l'on m'a dit de ne pas me baigner, attendu que des personnes qui l'avaient fait, en étaient sorties le corps couvert de plaies; nous avons exprès changé notre route et gravi une montagne pour le voir; c'est, en effet, quelque chose d'étrange que cet immense enfoncement sur la crête d'une montagne; il est de forme ovale. Au risque d'y tomber, je suis parvenu, en me penchant, à y tremper un doigt; je n'ai pas voulu y mettre ma main; les autres voyageurs m'ont regardé faire, mais sans m'imiter; ils m'ont demandé si je l'avais trouvée chaude, et j'ai répondu que oui. L'excédant des eaux de ce lac tombait dans le torrent.

Après cette excursion, qui nous demanda dix minutes, nous allâmes rejoindre nos mules, dont

nos conducteurs avaient rajusté les harnais en attendant.

Il n'y a pas de doute que l'eau de ce lac ne soit chauffée par quelque volcan; du spectacle de ce phénomène, et il y en a beaucoup d'autres dans ces parages, que la vie entière d'un homme ne suffirait pas à étudier, nous passâmes à celui du pont de l'Incas, qui est naturel; les eaux, à force de battre le terrain qui est au-dessous, l'ont percé à jour et n'ont laissé intact que la partie supérieure, qui est un bloc de granit voisin d'un autre; sans doute il a fallu des siècles pour opérer ce changement.

Maintenant, pourquoi ce pont est-il appelé *le Pont de l'Incas*, le voici : A l'époque de la conquête du Pérou par les Espagnols, un Péruvien, un Incas, fut poursuivi par leurs soldats; il allait être atteint par eux; il franchit cet intervalle, c'est-à-dire qu'il sauta d'une montagne à l'autre, au risque de se tuer, mais pourtant sans se blesser; force fut aux Espagnols, qui n'osèrent l'imiter, de rester sur le bord du rocher; en vain de là lui tirèrent-ils plusieurs coups de fusil, il réussit à s'échapper sain et sauf; les Espagnols avaient trouvé un homme plus hardi qu'eux. Ainsi s'explique le nom donné à ce pont.

Ce passage franchi, nous descendîmes à petites journées jusqu'au pied des Cordillères; là, j'ai trouvé ce fameux biscaïen de cuivre, que de loin j'avais pu croire être en or; il est rongé par le

temps, gros comme une balle avec laquelle jouent les enfants; il pesait bien un demi-kilogramme; on le regarde comme une rareté qu'on est étonné de trouver dans un endroit si désert, et où l'on ne rencontre rien qui soit fait de la main des hommes; on se demandait dans quel temps et dans quelle guerre ce boulet avait pu être lancé. Le général l'examina long-temps, comme un objet curieux; je le regardai aussi, pensant que ce pourrait être un objet précieux; mais après l'avoir nettoyé, je reconnus m'être trompé; je l'emportai néanmoins avec le morceau de lave.

Du reste, à mesure que l'on s'éloigne de la montagne, le jour est plus pur, la voie moins rude; on entend bien toujours le torrent mugir, mais il a cessé de nous effrayer; nous parlons peu, préoccupés des magnifiques objets que nous rencontrons, et qui inspireraient plus d'admiration si nous étions sans inquiétude sur notre destinée. On commence à voir un peu de verdure; les muletiers, chaque fois qu'on fait halte, peuvent laisser paître leurs mules; enfin, nous entrevoyons le terme de nos fatigues, de nos dangers et de cet infernal chemin; voici sept jours que nous sommes au milieu des montagnes; dans vingt-quatre heures on sera arrivé sur le territoire de la République de Mendoza; là, il nous sera permis de goûter un peu de repos, de nous remettre de nos tribulations, de sortir de ces sauvages solitudes, où l'homme ne s'engage qu'en

tremblant; notre situation désormais est bonne; Dieu veuille nous prendre en pitié et nous accorder un avenir plus heureux. Voilà les Cordillères franchies! quel bonheur. J'ai passé sur son dos et sur celui du Cap Horn; l'un et l'autre m'ont paru raboteux; j'aime mieux passer sur celui du bonhomme l'équateur, il est moins dur; malheureusement, en voyage, on ne peut choisir son chemin. Enfin, nous allons donc entrer sur un nouveau territoire, que l'on dit pacifique; il est séparé du Chili par les Cordillères. On nous annonce que les denrées ne sont pas chères, qu'on y trouve tout en abondance; dans cette espérance, chacun songe à se donner une tenue plus propre. J'avais un joli petit nécessaire, garni d'un miroir; le général ne manquait jamais de me le faire emprunter chaque fois que nous avions à faire un peu de toilette.

CHAPITRE II.

NOUS APPROCHONS DE MENDOZA.

Nous allons quitter notre costume de voyageurs, qui viennent de traverser les Cordillères des Andes. Aussi, en les quittant, aurai-je plus à raconter qu'à compter, attendu que j'y ai plus souffert que gagné; d'ailleurs, je me berce de l'espoir que mes malheurs auront un terme. Je me suis embarqué sur une vraie galère, mais au moins j'en vais sortir. La nuit se passe; on se lève de grand

matin; on donne des soins à sa personne et à sa mise; enfin, on va arriver. De leur côté, les muletiers sont sur pied, courent après leurs mules, les sanglent et les rechargent; puis, tout le monde est en selle à la suite du général et de son aide-de-camp, qui tiennent la tête de la colonne. L'ordre est le même qu'au moment de notre départ; nous avons d'abord à traverser une longue avenue de peupliers, espèce d'arbres que je n'avais vu qu'en France; aussi, étais-je presque tenté de me croire dans ma patrie; le terrain était uni, couvert d'arbres fruitiers, comme j'en avais vu à Santiago seulement, car il n'y en a point au Brésil; je retrouvais enfin les plaines cultivées de l'Europe, et un tel spectacle réjouissait le cœur; en outre, la température était tout autre; plus on avance, plus la nature est belle et contraste avec celle que nous venons de traverser; chacun des voyageurs se félicite de cet heureux changement, et, de plus, de notre arrivée.

Nous nous sommes parés pour notre entrée; j'ai mis mes habits de deuxième ordre; quant aux conducteurs, ils sont vêtus comme des gens chargés de nettoyer les puits; on ne peut savoir s'ils ont des chemises; je sais seulement qu'ils n'ont pas de bas et qu'ils n'ont pour chaussure qu'une semelle de cuir; d'ailleurs, nous ne nous occupons pas d'eux. A l'extrémité de l'allée de peupliers dont j'ai parlé, se trouve la place de Mendoza, sur laquelle s'élève une église; les habitants du pays

nous regardent avec curiosité, comme si nous arrivions du ciel; il serait plus juste, à mon sens, de nous regarder comme des gens venant de l'enfer, car c'en est un véritable que le lieu d'où nous sortons. Le général se fait directement conduire chez un de ses amis; j'étais à peine arrivé depuis dix minutes, que l'aide-de-camp vint me dire : « M. Gendrin, la maison où loge le général étant trop petite, on va vous conduire dans une hôtellerie la plus confortable du pays, où vous serez bien traité. » Je le remerciai de son intention et j'acceptai l'offre avec plaisir, il me fit conduire à l'endroit indiqué, où j'eus une chambre et un lit, circonstance qui me plut singulièrement, car il y avait long-temps que je n'avais couché dans un lit; je fus en effet bien accueilli chez mon hôte; on m'y donna de la galine, dont j'avais perdu le goût depuis mon départ de Santiago; je fus étonné de trouver une si bonne hôtellerie à Mendoza; c'est là que la caravane Richaud et Dimet, Gabriel et les *Sept-Douleurs* avait fait halte; ces bons camarades en étaient partis depuis quelques jours. Seulement, et comme preuve de leur passage, le chien caniche de Dimet était resté dans la maison où j'étais logé; le pauvre animal n'avait pu retrouver son maître, et comme il me reconnut, il me fit mille caresses; il sautait autour de moi et me témoignait sa joie, à sa manière, par ses mouvements et ses aboiements. L'aide-de-camp, dans lequel il semblait reconnaître un Français, fut

aussi l'objet de ses caresses ; malheureusement, ces démonstrations multipliées finirent par l'impatienter; il me dit : « Faites-le taire, ou je lui tire un coup de pistolet. » Il me fut pénible de voir un chien qui n'était pas à moi, m'attirer cette menace, laquelle était sérieuse; je m'empressai de dire à M. Desport « que le chien ne lui ferait aucun mal; que ses aboiements témoignaient uniquement de la joie qu'il éprouvait de voir quelqu'un qui ressemblait à un Français ; » l'aide-de-camp cessa alors de le menacer; je fus d'autant plus désolé de la contrariété éprouvée par ce dernier, qu'il était venu me voir par politesse; au surplus, l'incident n'eut pas de suite: M. Desport l'oublia, continua de venir me voir; il fit plus, il me présenta dans plusieurs maisons bourgeoises. La mission du général avait pour objet une levée de troupes à Mendoza; on en avait besoin pour achever de soumettre ceux des Espagnols qui luttaient encore contre le gouvernement du Chili ; il venait donc réclamer les contingents promis par les Républiques alliées de la Métropole, afin d'achever la défaite de l'ennemi; voilà pourquoi il passait ici, pour se rendre à Buénos-Aires. Cinq à six jours après, on nous dit que M. Blanca allait partir pour un autre district avant de continuer sa route pour la province Argentine.

L'aide-de-camp me dit : « Si nous allions plus loin que Mendoza avant de nous rendre à notre destination, viendriez-vous avec nous? » Je ne sa-

vais pas trop ce que j'avais à faire, car la caravane avait été organisée par le général; lui, changeant de route, je n'avais plus de conducteur pour m'aider à passer le désert. Je me trouvai dans un extrême embarras; je répondis donc à M. Desport : « Oui, je vous suivrais. » J'espérais par-là me soustraire à l'obligation de payer les frais du voyage; c'était une grave considération pour moi, qui n'était pas riche, il s'en fallait de beaucoup; j'étais donc disposé à accompagner M. Blanca partout où il lui plairait de m'emmener, dût-il me conduire aux Antipodes, dussé-je me nourrir à mes frais et payer même mon voyage; cela ne m'aurait pas arrêté; j'étais décidé à ne le quitter à aucun prix; je me trouvais dans une mauvaise position; je n'avais plus de volonté; seulement, je me persuadais que tôt ou tard le général se rendrait à Buénos-Aires; dans le cas contraire, j'aurais eu à attendre le passage d'une autre caravane; or, il n'en passe que deux fois par an. Il en fut autrement : le muletier Estrelle ou Étoile, qui, sans avoir d'emploi, faisait partie de sa suite et voyageait aux frais de M. Blanca, vint me trouver chez mon hôte, et me dit : « Je vous préviens, Monsieur, que le général ne part pas immédiatement pour Buénos-Aires; je viens donc vous demander si vous voulez voyager avec moi; je vais traverser le désert pour me rendre à la Plata; je lui répondis que je savais, qu'en effet il y avait doute sur la décision du général; que j'attendrais sa détermination

avant de prendre un parti moi-même. D'ailleurs, ma résolution était bien arrêtée; je ne voulais pas m'embarquer seul avec un inconnu dans le désert; il est très probable que je ne l'aurais pas traversé jusqu'au bout, que j'y aurais péri; il m'eût paru moins fâcheux d'attendre une autre caravane; en m'engageant seul dans ces plaines, on m'eût peut-être ôté la vie pour avoir mon or, et je n'étais nullement d'avis d'en courir le risque; les événements, du reste, tournèrent autrement que je ne pensais; j'appris, cinq jours après, que le général allait se remettre en route; ce fut l'aide-de-camp lui-même qui m'en informa; nous avions séjourné quinze jours à Mendoza. Avant de partir, je fis de nouveau viser mon passeport, et l'accomplissement de cette formalité me coûta 15 francs; puis, j'allai faire une visite à M. Blanca, pour le remercier de m'emmener de nouveau avec lui. On vint donc prendre ma malle, qui devait être transportée à petites journées sur une de ces charrettes que traînent des bœufs à travers le désert. Les effets du général devaient être transportés par la même voie à Buénos-Aires, aussi bien que ceux de son aide-de-camp; c'était un grand embarras de moins pour moi; je n'avais plus à m'occuper que de ma monture, et à dater de Manzora, les mules sont remplacées par des chevaux, qui sont relayés par d'autres, de douze lieues en douze lieues; M. Blanca, de son côté, prit la voiture de sa famille, voiture qui reste habituellement à Mendoza, la-

quelle, à son retour de Buénos-Aires, devait s'arrêter au pied des Cordillères, car ces montagnes se passent toujours à l'aide de mules. Le général et son aide-de-camp, montés dans la voiture, avaient devant eux quatre postillons et un piqueur. Les domestiques et moi, commerçant, nous nous trouvions en même nombre qu'à notre départ du Chili. Pour que je fusse en règle dans cette traversée, j'aurais dû me présenter aux autorités de chaque ville, déclarer la quantité d'or que j'emportais, et payer le droit de transit à toutes les barrières et à mon arrivée à la Plata; or, l'acquittement de ces droits divers et les frais de passeport et de visa, aurait réduit à presque rien ma petite fortune, qui avait encore à subir les exigences des douanes françaises.

Comme je n'étais pas homme à vouloir rentrer en France les mains vides, absolument vides; comme j'aurais préféré à ce malheur celui de vivre ignoré dans je ne sais quel coin de l'Amérique, j'ai mieux aimé, à mes risques et périls, soustraire le peu d'or que je possédais aux droits de la douane; en outre, si dans les divers lieux que je traversais, j'avais fait connaître quel métal j'emportais, une telle déclaration m'aurait infailliblement fait assassiner; les douaniers sont des gens peu susceptibles qui m'auraient suivi ou fait suivre.

Privé de mes bagages et de mon matelas, n'ayant plus que mes deux couvertures, je suis réduit,

comme les soldats, à coucher sur la dure ; je descends ainsi graduellement d'une position triste, à une autre plus triste encore. « Allons, me dis-je, résignons-nous à ce désagrément ; puissé-je seulement arriver enfin à me tirer d'affaire. »

Mais, avant de quitter Mendoza, je dois en donner une légère idée : c'est une petite ville assez jolie, avec peu de boutiques, et semblable, pour la disposition des rues et des maisons, à Santiago ; on y trouve à peu près autant de luxe; elle dépendait jadis des Espagnols; les bâtiments y sont d'une extrême simplicité, sans aucun ornement extérieur ; les environs sont très-fertiles; on y récolte du bon vin et d'excellents fruits, tels que pommes, cerises, dont nous n'avions pas goûté depuis notre départ de France. En entrant dans l'église de Mendoza, qui est bâtie sur une place assez large, j'y ai remarqué un pan de muraille surmonté d'un chapiteau, que l'on m'a dit être du temps des Incas ; c'est là le seul monument qui mérite quelque attention ; je ne puis en donner une longue description, le séjour que j'y ai fait ayant été très-court.

Une chose me frappe dans les divers pays où je m'arrête et que je parcours, c'est qu'il n'y tombe jamais d'eau, et que les terres y seraient incultes si elles n'étaient fertilisées par des rosées du soir et du matin ; on peut juger de ce que j'éprouve la nuit, abrité par un plafond aussi haut que celui du ciel, sans compter que le matin je me sens tout

endolori et tout meurtri; aussi, regrettai-je ma cabane faite avec les malles du général et la mienne. Je suis exposé à tous les vents.

En compensation, je n'ai plus la responsabilité du trésor qui est dans le coffre de la voiture de M. Blanca; nous marchons quelquefois dix heures sans faire halte; nous nous levons à quatre heures du matin; quant au général, il couche dans sa voiture; par intervalles, il m'offre amicalement une tablette de chocolat; en outre, quand la faim me presse trop vivement, je vais clandestinement attaquer la réserve de pain, et j'en détache adroitement, et sans mot dire, quelques parcelles; car, j'avoue que si chacun m'eût imité, il n'y en aurait pas eu pour tout le monde pendant la traversée. Les tourbillons de vent nous enveloppent de poussière; des mouchoirs, qu'on se met sur la bouche, vous en défendent un peu; on en a sur ses habits des couches épaisses; les yeux pleurent; aussi, avons-nous le visage tout couvert de boue; à chaque relais, le général recommande qu'on me donne un cheval fin, ou pour mieux dire, un cheval léger, qui ne me fatigue pas, comme font souvent les chevaux dont le trot est dur; on m'en sella un de ce genre, et il faillit me disloquer tout le corps; il en résulta que l'on fut obligé de m'en procurer un autre, parce qu'on me voyait rester en arrière. J'étais redevable de cette attention à M. Blanca; aussi, disais-je un jour à l'aide-de-camp, dans une conversation que j'eus avec lui :

« Sa bonté me touche au plus haut point; partout où je passerai, partout où je résiderai, en France même, j'en parlerai, si toutefois je suis assez heureux pour y retourner. »

Je n'en eus pas moins beaucoup à souffrir; j'étais meurtri, brisé, harassé et pas du tout à mon aise, après de si longues courses; d'ailleurs, on supposerait à tort que les postes sont dans ce pays organisées comme en France. Il n'en est absolument rien; d'abord, l'endroit où l'on met les chevaux ressemble au local d'un manége; c'est une rotonde formée de branches et de poteaux grossièrement taillés, rattachés les uns aux autres au moyen de bandes de cuir; les intervalles qui séparent les poteaux sont remplis par un ciment grossier, composé de boue et de paille de blé de Turquie; la couverture est formée de roseaux contenus par des courroies. Comme il pleut rarement dans ces contrées, on ne se donne pas la peine de boucher les trous; les portes ne sont autre chose que des peaux séchées et attachées seulement par le haut; il suffit, pour les ouvrir, de les pousser de la main et de les soulever. Voilà un aperçu des habitations du pays; plus tard, je reviendrai peut-être sur ce sujet.

La mise du maître de poste répond à l'extérieur de sa maison; c'est un homme à qui on ne voit jamais ni chemise, ni souliers, ni bas; sa chaussure consiste en un morceau de peau doublée au talon, et le pantalon est en cuir; le chapeau est

haut et pointu comme un pain de sucre; il est fait de peau. Ils tirent un grand profit de leur chasse, et passent presque tout leur temps à ce travail; lorsqu'ils ont tué une pièce de gibier, la dépouillent, gardent la peau pour leur servir de vêtements, et mettent la chair à la broche; celle-ci est bientôt trouvée; c'est un morceau de bois effilé comme un manche à balai, dans lequel on enfonce le corps de l'animal; on suspend cette pièce sur deux autres coupes ou fourches; on creuse la terre au-dessous, et un enfant commence immédiatement les fonctions de tournebroche, autour d'un feu qu'on allume avec des broussailles qu'on va chercher à deux pas, et dans lequel on jette quelques branches d'arbres desséchées. Un cercle se forme autour du foyer, voilà un salon comme les habitants s'en procurent. Y arrivez-vous, on vous offre de prendre du rôti, sans embarras comme sans fierté, avec la simplicité des temps primitifs; ils savent qu'un homme, pour vivre, a besoin de manger, et ils vous invitent à partager leur repas avec une franchise toute naturelle, sans aucune cérémonie.

Notre voyage continuant, j'eus lieu de remarquer que plusieurs voyageurs se plaignaient comme moi d'être toujours à cheval; les conducteurs eux-mêmes trahissaient leurs fatigues par l'altération de leurs traits; l'aide-de-camp m'en fit remarquer un qui pleurait; il souffrait, en effet, comme

un martyr, mais toutefois en silence ; ce qui ajoutait à sa douleur, c'est qu'il portait un pantalon doublé d'un cuir trop dur. Les domestiques du général n'étaient pas dans un état moins fâcheux ; sans être aussi malheureux, j'étais fort à plaindre; aussi personne ne songeait-il à rire de son voisin.

Déjà nous étions à cent lieues au-delà de Mendoza, et c'est alors que nous aperçûmes trois à quatre brigands embusqués dans un taillis. M. Blanca leur ayant demandé ce qu'ils faisaient là, ils répondirent qu'ils étaient des déserteurs; je descendis de cheval et j'allais allumer ma pipe à leur feu; ils me saluèrent très-poliment.

Je ne puis ni ne veux passer sous silence un trait d'humanité et de générosité du général, qui démontrera une fois de plus la bonté de son cœur. Nous sortions, comme je viens de le dire, de la République de Mendoza; nous étions à environ 400 kilomètres dans le désert; la voiture de M. Blanca s'arrêta; nous fîmes halte, et tout le monde mit pied à terre. Nous allions faire le repas de midi, ou autrement et pour mieux dire, déjeûner. Nous étions tout près d'un rendechou, ou case, et quelqu'un de nous y étant entré, fut bien surpris de n'y trouver qu'un enfant de quatre à cinq ans, que ses parents, probablement à la chasse, avaient laissé seul. On remarquait dans cette case des gamelles en bois dans lesquelles se trouvaient les débris d'un repas. Le général et l'aide-de-camp,

à qui l'on fit part de la rencontre de ce petit garçon, voulurent le voir; et, à cet effet, entrèrent dans le rendechou, où ils parlèrent à l'enfant le langage des habitants du désert, mais ils ne purent tirer de lui aucun renseignement sur son père. Nous nous mîmes à déjeûner, et le fîmes manger avec nous, ce dont il s'acquitta beaucoup mieux que de répondre aux questions que nous lui adressions sur le compte de ses parents. On commanda au nègre de le débarbouiller, car il était tellement sale qu'on l'aurait pris pour un petit ramoneur de nos pays; ensuite, chacun l'embrassa et le caressa. M. Blanca lui donna du chocolat et fit laisser des vivres sur un banc de terre, principal meuble du logis; de plus, il fit déposer deux piastres sous un des plats de bois garnissant le rendechou; il mit un foulard en soie autour du corps du petit garçon, comme une écharpe devant annoncer aux habitants de cette case, pour eux, notre bienheureux passage. Après une heure de repos, compris le temps du repas, nous continuâmes notre marche, sans avoir vu personne arriver au rendechou. Quelle aura été la surprise d'abord, et la joie ensuite des parents de cet enfant en rentrant chez eux, d'y trouver des vivres autres que ceux desquels il faut qu'ils se contentent, le cadeau d'un foulard de soie et puis de l'argent. Sans doute, dans leur reconnaissance, ils auront béni l'auteur de ces bienfaits!

Nous traversons des rivières, sans descendre de nos chevaux, qui passent à la nage; seulement, chaque voyageur place ses jambes sur le cou de sa monture, rien de plus commode; quant à la voiture, elle entre dans l'eau et on la tire avec des cordes d'une rive à l'autre; elle est mouillée, mais en courant elle ne tarde pas à sécher; le général, qui préalablement l'a quittée, en a fait ôter les coussins et les matelas. Il y a des rivières si profondément encaissées, qu'on y descend comme dans un puits, c'est-à-dire à l'aide de cordes auxquelles on suspend aussi les chevaux et la voiture; au bas de l'escarpement, il y a un bac où passe toute la caravane avec les animaux, qu'on a soin d'attacher; on les remonte sur la rive opposée par le même moyen qui a servi à les descendre. Ces diverses opérations et la descente de la voiture n'en est pas la partie la moins curieuse et demandent ordinairement trois heures. La marche est reprise ensuite jusqu'à ce que l'on rencontre un nouvel obstacle; parfois, la nuit, on fait halte pour pouvoir reconnaître, au lever du jour, un chemin dont la trace a disparu dans l'obscurité. Le conducteur, descendu de cheval, cherche à reconnaître, en étendant les mains par terre, si le terrain a été battu; s'il devine un sentier; si la fiente des chevaux le lui indique; si enfin le moindre indice le renseigne, il continue; mais, si la nuit est tout-à-fait obscure, il y a nécessité de suspendre la marche et de coucher là où l'on se trouve. Il est

arrivé qu'une fois, à deux heures du matin, les conducteurs, qui n'y voyaient pas, mirent le feu aux broussailles et au bois de toute une plaine, afin, disaient-ils, d'éclairer la route ; à la vue de ce feu, le général, homme de bon sens et de grand cœur, se montra indigné d'un acte qui, à ses yeux, était digne de vrais sauvages, et il leur signifia, en termes très-sévères, de n'avoir pas à le renouveler.

Comme il était resté dans sa voiture, et n'avait pas vu mettre le feu, l'aide-de-camp vint à moi et me dit : « M. Gendrin, il n'en faudrait pas davantage pour nous faire assommer, et, après le meurtre, ces gens-là se sauveraient ; nous risquons donc d'être les victimes de leur faute ; tenez-vous sur vos gardes vis-à-vis d'eux ; pour peu que vous remarquiez quelque chose d'extraordinaire, faites-le-moi savoir, ou prévenez Joachim, le valet de chambre. » Quant à moi, je savais à quoi m'en tenir ; mais ce feu, qui s'étendait dans toutes les directions, dévorait tout sur son passage ; le vent le chassait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et mettait en fuite tous les animaux, qui se sauvaient devant nous ; les oiseaux s'échappaient à travers les airs, mais les quadrupèdes se laissaient brûler sans bouger ; c'était un spectacle affreux. Cependant, le général faisait hâter le pas ; nos chevaux, à peine domptés, hennissaient bruyamment, incommodés qu'ils étaient par la fumée et par la chaleur ; nous avons suivi la voiture qui nous ou-

vrait la marche; le feu ne s'est arrêté que devant une rivière, et, à vrai dire, je ne sais pas au juste jusqu'où a été l'incendie; la conduite des conducteurs était d'un détestable exemple, et pouvait avoir pour nous des suites funestes. M. Blanca, qui les savait les maîtres de nos personnes, parce que seuls ils connaissaient la route et pouvaient nous conduire à notre but, ne leur dit pas, par prudence, tout ce qu'il avait sur le cœur; l'aide-de-camp me rappela, à cette occasion, avec quelle rudesse et quelle grossièreté ils avaient parlé au général durant la traversée des Cordillères. « Chaque fois que je les entendais s'exprimer ainsi, me dit-il, je vous lançais un coup-d'œil. — C'est vrai, lui dis-je. Quand ces hommes sont au milieu du trajet, et absolument nos maîtres, ils sont insolents; mais, maintenant que nous approchons de Buénos-Aires, ils baisseront la tête. »

C'est au passage d'une des rivières dont je viens de parler, que nous avons trouvé des rendechoux, qui sont des huttes semblables à celles où se retirent les gardes-ventes dans nos bois; elles sont composées de branches, et pour ferrure elles ont une lanière de cuir; la porte est également en cuir; l'ameublement consiste en un banc de terre; la cheminée est un trou où l'on jette des brassées de bois sec; les siéges sont des troncs d'arbre; le lit est une peau de bœuf que l'on étend sur le sol; on fait la cuisine dans des vases de terre; la nourriture consiste en une pâte de blé de Turquie, pilé

dans un mortier de bois, et cette pâte est broyée, délayée et à pleines mains, avec de la graisse, sans nul souci de propreté de la part des cuisiniers, qui, avec leurs ongles, enlèvent ce qui s'attache aux parois de leur mortier. C'est de cette pâte que se composent les petits pains que l'on fait cuire en les mettant devant le feu, et qu'ensuite on vous donne à manger; ce qui, comme on le voit, n'est pas une nourriture bien appétissante; outre ces aliments, il y a ceux que procure la chasse et dont ils vivent en grande partie, car elle est leur occupation habituelle. Un jour, je leur vis rapporter un animal gros comme un cerf, et dont le nom m'est inconnu. Après l'avoir dépouillé, ils le coupèrent en deux dans le sens de sa longueur; puis, ils firent rôtir les deux morceaux par le moyen que j'ai indiqué plus haut, en plaçant l'un à droite et l'autre à gauche du foyer; la graisse de ces rôtis tombe dans le feu, que tantôt elle enflamme, et que tantôt elle éteint; quand l'animal paraît suffisamment cuit, chacun en prend le morceau qui lui convient, et le repas se fait ainsi tout simplement. Quant à la boisson, elle n'est autre que de l'eau claire, ou bien une sorte de piquette faite avec je ne sais quels ingrédients, mais qui m'a paru très-amère. Voilà ce qu'on nomme un *rendechou*.

C'est là que nous faisons halte et couchons; M. Blanca, pour ôter toute idée que nous fussions les auteurs de l'acte sauvage que je viens de rap-

porter, se montra, à l'égard de nos hôtes, plus libéral qu'il ne l'avait été jusque-là; il coucha dans sa voiture, mais il paya largement l'hospitalité donnée aux gens de sa suite; de son côté, l'aide-de-camp dit tout haut que le général avait été on ne saurait plus mécontent de ce qui était arrivé; les habitants furent ainsi convaincus qu'il était étranger au désastre causé par le feu; non-seulement il tenait à désavouer une mauvaise action, mais il désirait aussi écarter les dangers qui auraient pu, dans six mois, menacer son retour. Les conducteurs prétendirent, il est vrai, avoir mis le feu sans le vouloir, et en allumant leurs pipes; mais moi, je me souvenais fort bien avoir vu un tison dans la main de l'un d'eux; c'était là une remarque dont je n'avais fait part à personne, ne voulant pas m'attirer l'inimitié de ces gens-là. Je n'avais pas besoin de dire que je ne savais pas monter à cheval; M. Blanca ne croyait pas que je pusse traverser le désert; aussi, avait-il dit à son aide-de-camp : « Si le Français ne peut pas continuer la route, vous prendrez sa place et il prendra momentanément la vôtre dans ma voiture. » Mais moi, je me persuadai toujours que je pourrai faire le chemin sans le secours d'autrui; et puis, à mesure que nous approchions de Buénos-Aires, je sentais le courage me venir. Ne sachant pas jusqu'où avait été la bonté du général à mon égard, je m'étais avisé du moyen suivant pour ne pas tomber : c'était d'attacher au pom-

meau de ma selle un cuir blanc dont j'enveloppai mon poignet pour m'en faire une attache; je m'y retenais quand j'étais emporté par les chevaux fougueux, presque sauvages, qui, dans leurs courses désordonnées, couvrent leur frein d'écume; ces animaux ne travaillent guère que tous les six mois; le reste du temps ils sont dispersés dans les plaines et dans les bois, où ils vivent en chevaux libres; ils sont à peine domptés; il est aisé de deviner combien je me trouve peu à mon aise sur un de ces animaux, qui ne ressemblent guère à ces bêtes pacifiques que je voyais chez mon père; aussi, pendant le voyage, suis-je tombé plusieurs fois. Mes chutes, si j'ai bonne mémoire, ont été au nombre de sept; parfois, ma monture me jetait d'un bond à six pas; j'ai été bien heureux, au milieu de tous ces accidents, de n'avoir ni jambes ni bras cassés. Si ce malheur fût arrivé à l'un de nous, c'était fait de lui, car il eût fallu l'abandonner dans le désert, sans médecin. Dieu nous a sauvés d'un pareil malheur.

Le général est un homme très-sobre; il ne boit pas, il ne fume pas; il est d'une politesse européenne, grand dans ses manières, noble dans sa conduite. Je ne manquai pas, de mon côté, de chercher à lui donner bonne opinion des Français, par mon langage et par ma conduite envers lui; il s'en aperçut, et M. Desport ne manqua pas de m'en informer. Cet aide-de-camp, comme tous les jeunes gens, aimait bien à s'égayer; quand

donc, après une marche de 390 kilomètres, on trouvait un rendechou tel qu'en comporte le désert, il n'était nullement fâché d'y trouver un petit verre de chitchat; le matin, il me faisait signe de m'en informer, et si mes recherches avaient été heureuses, je le lui annonçais par un clin-d'œil, en tournant autour de la voiture; moi parti, il arrivait, expédiait le petit verre si prestement, que personne, pas même Raymond, ne s'en apercevait, et pourtant celui-là était revêche au point de s'attirer de temps en temps de petites corrections. Quant à Joachim, c'était un brave homme et il n'y avait pas à le redouter. La position tout exceptionnelle que j'avais dans la caravane, m'imposait l'obligation de me chercher partout des appuis; comme étranger, j'en avais besoin, et l'aide-de-camp en était un pour moi; j'étais le confident de ses pensées; d'ailleurs, nos petites distractions étaient rares. Car habituellement je buvais de l'eau, et je n'en avais pas toujours à ma volonté.

Dans les parages que nous traversions, nous aperçûmes un jour une bande d'autruches; on les voyait à peu de distance marcher avec pesanteur et comme en traînant l'aile; le général me fait signe, me passe une carabine par la portière de sa voiture, et m'engage à tirer sur un de ces oiseaux; malheureusement, quand je m'avançai vers eux avec mon cheval, ils prirent la fuite. Je continuai de les poursuivre, mais ce fut sans succès, et ma déconvenue amusa beaucoup M. Blanca; il rit de

me voir chasser sans rien tuer. Quand je cessai de ne plus voir d'adversaires, je m'en revins auprès de la voiture et restituai l'arme qu'on m'avait confiée. A dire vrai, n'ayant jamais manié que mon fusil du Brésil, chargé avec du petit plomb et de la cendrée, que je connaissais, je me souciai peu de faire usage d'un fusil qui m'était complètement inconnu, de même qu'au général, et qui était chargé à balle. Voilà pourquoi je songeai moins à tirer qu'à effaroucher les autruches; je réfléchissais, d'ailleurs, qu'étant à cheval, je craignais d'avoir à lâcher la bride de ma monture. Je sais bien qu'en faisant un pareil aveu, je m'expose à passer pour poltron; mais, qu'on veuille bien se mettre à ma place, et se demander ce que je serais devenu dans un désert, s'il m'était arrivé de me blesser.

CHAPITRE III.

TRAVERSÉE DU DÉSERT.

Je crois donc qu'il ne faut pas montrer d'autre bravoure que celle que comporte la position où l'on se trouve.

Un peu plus loin nous eûmes à traverser un espace immense, un espace d'au moins 25 kilomètres couvert de racines de bois de réglisse; toute cette partie du désert ne produit que des broussailles,

des taillis, des herbages; plus loin elle est stérile. Plus d'une fois, vaincu par la fatigue, je me suis endormi sur mon cheval vers neuf et dix heures; c'est là pour moi un nouveau péril; aussi fais-je des efforts inouis pour me tenir éveillé, assuré que je suis que par-là j'évite la mort ou du moins quelque terrible accident; mais par malheur le sommeil est un besoin si impérieux, qu'il triomphe de tout, même de la peur; en outre, une fois que la caravane s'est remise en marche, tous ceux qui en font partie doivent la suivre; on n'attend personne, et pourtant, comme je l'ai déjà dit, on la perd de vue quelquefois, parce qu'on se trouve enveloppé par des tourbillons de poussière, puis il y a des chevaux qui refusent d'aller aussi vite les uns que les autres, qui vous laissent en arrière à de grandes distances; quand cela arrive, il faut laisser le cheval à lui-même, car, guidé par son instinct, il retrouve la caravane perdue et au milieu même des flots de poussière, qui empêchent son cavalier de la voir; ce cavalier ayant le visage couvert d'un mouchoir et n'ayant qu'un œil de libre, il est tout simple que parfois il se trouve distancé et isolé; mais durant le jour, il n'en résultait pas grand inconvénient; le cheval, séparé un moment des autres, ne tardait pas à les rejoindre.

Au passage d'une rivière qui se trouvait sur notre route, le cheval que montait le nègre voulut se coucher dans l'eau; son cavalier, qui ne savait

pas nager et qui s'aperçut de ses intentions, n'eut que le temps de sauter à bas ; mais ce fut dans l'eau qu'il descendit, et en le voyant trempé, tout le monde se mit à rire ; heureusement un des conducteurs, qui le vit de loin se débattant dans l'eau, lança son cheval vers lui pour le tirer du péril ; le naufragé s'attachant à la queue de l'animal, gagna la rive opposée, mais tout mouillé ; comme on le connaissait pour un homme assez taquin, on se prit à le plaisanter de sa mésaventure. Quant à lui, il se mit piteusement à pleurer, bien qu'au fond il ne lui fût pas arrivé grand mal et que l'eau dans laquelle il était tombé ne fût pas froide, bien qu'aussi, au lieu de s'en prendre à tout le monde, il eût dû ne s'en prendre qu'à lui-même ; quant à la monture de notre homme, elle revint toute seule et se sécha en courant ; cependant nous approchons du village qui est au milieu du désert et qui est depuis long-temps l'objet des vœux des gaouches, qui en font un grand éloge et pourtant il consiste en trois ou quatre ruelles formées de maisons en bois ou en torchies, et où il n'y a guère qu'une centaine d'habitants ; du moins je n'en ai pas, moi, aperçu davantage ; toutefois, après y être arrivé, il est décidé qu'on s'y arrêtera. Le général veut un moment de plaisir et de repos ; notre halte ne dure qu'un jour et une nuit ; le lendemain, dès quatre heures du matin, nous lèverons le camp. On appelle ce village la *Pointe S.-Louis.* En attendant, nous entrons

chez le seul hôtellier qu'il y eût dans l'endroit; on trouvait chez lui une place pour danser et suffisante pour une vingtaine de jeunes garçons et de jeunes filles. Pour les exciter à se réunir, l'hôte envoya dire qu'un grand seigneur de Santiago venait d'arriver, que sa voiture était à la porte. Le brave homme nomme son logis une maison; car, dans ce pays, on emploie souvent l'hyperbole; mais, maison ou rendechou, le nom importe peu; l'appel qu'il adresse aux curieux est fait au bruit d'un tambour qui a bien quatre pieds de long et qui se terminait en pointe, comme un cornet; deux hommes étaient nécessaires pour faire usage de cet instrument; l'un des deux tenait le tambour par sa partie la plus étroite et l'autre frappait sur l'extrémité opposée, laquelle était recouverte d'un cuir; on annonça ainsi, dans les trois ou quatre petites ruelles dont se compose le village, que le soir, à la danse, il y aurait bal et fandango, qu'un seigneur étranger régalerait toute la réunion, qu'il y aurait à manger et à boire pour tout le monde. On accourt de tous côtés; nous nous emparons du rendechou pour faire notre toilette et nous donner un air élégant. L'aide-de-camp apprête ces cadeaux de confiture, de chocolat et de dragées, toutes friandises dont le général avait fait provision à Mendoza; on y ajoutera un bon dîné, dans lequel la galine n'est pas oubliée; voilà ce que me confia M. Desport, qui me dit que M. Blanca désirait garder l'inco-



LA POINTE St LOUIS au milieu du Desert

Fête donnée par le Général, ou Mr Gendrin joua le role d'un personnage étranger et celui de chef de la Caravane.

gnito. « C'est vous, me dit-il, qui, dans cette circonstance, devenez le chef de la caravane. Les domestiques sont à vos ordres. Vous êtes un seigneur étranger, un Italien qui voyage pour son plaisir. — J'accepte naturellement les fonctions qu'on me donne, on met Joachim dans le secret, je transmets des ordres aux domestiques, qui, étonnés d'abord, finissent par obéir, quand on leur dit : que tel est le bon plaisir du général. » Il n'y avait pas à répliquer, le souffre-douleur, dans cette comédie, fut le nègre; cependant la nuit venue, les danseurs n'arrivaient pas; le tambour se fit entendre de nouveau; deux curieux vinrent, enfin, deux autres leur succédèrent. Puis il en arriva bientôt un plus grand nombre; enfin, la première timidité étant vaincue, les bancs se garnirent d'une vingtaine de jeunes gens; mais ces jeunes gens restèrent immobiles; on avait beau leur dire, la table est servie, c'est un prince italien qui paye la dépense, ils semblaient cloués sur leurs places et répondaient : Nous ne connaissons pas plus ce prince italien que les habitants de la Lune. » L'hôte, cependant, qui tenait à satisfaire les convives et qui devinait la pensée du général, redoublait d'instances auprès des jeunes filles; alors, il se détermina à mettre sur la table des bouteilles de chitchat, puis des vivres et des friandises.

Notez que, sous leurs vêtements grotesques, c'était à peine si on distinguait les filles des garçons

tant les formes des uns et des autres étaient semblables; leur coiffure seule différait; l'objet de l'attention générale était le nègre, que tout le monde venait considérer, parce que, dans ce pays, on en voyait un pour la première fois; comme il paraît qu'ici après avoir bu et mangé, on doit en témoigner sa satisfaction, les convives se mirent à danser un fandango espagnol et puis un boléro, et cela avec des mouvements de jambes qui nous divertirent infiniment; le musicien redoublait d'ardeur et donnait à ses accords une force qui fatiguait les oreilles du prince italien et de sa suite; pour nous faire honneur on nous avait placé sur des bancs et une barre en bois nous séparait du reste de la société; nous nous retrouvions dans un nouveau Tivoli. Le bal était des plus animés; les conducteurs y vinrent figurer et leur costume ne formait aucunement disparate; ils étaient aussi propres que les danseurs et les danseuses du pays.

Il fallait me voir donnant mes ordres, demandant à l'aide-de-camp, comment faut-il dire en espagnol telle ou telle chose? Sans cela il m'eût été impossible de me faire obéir; l'hôte, homme de tout point semblable à ses compatriotes, était dans le secret de la comédie; il se prêtait, sans me connaître, à toutes mes exigences, n'étant pas plus capable de voir si j'étais Français que de connaître si j'étais Italien, Russe ou Chinois; ses connaissances n'allaient pas au-delà du cercle

des voyageurs qui passent tous les six mois dans son village. Le nègre riait des danseurs qui riaient de lui, et qui, bien que blancs, ressemblaient à des ramoneurs; ils en avaient le teint et les habits; ce qui l'indignait, c'est qu'on vînt le regarder de trop près; on voulait surtout et il ne s'en doutait pas, voir sa langue; c'était là le grand objet de leur curiosité, suivant ce que dit l'hôte à l'aide-de-camp.

Nos deux musiciens continuaient de nous étourdir de leurs sons discordants; le bruit de leur tambour était celui qu'on entend dans les enterrements, et ils le transportaient sans cesse d'un coin de la salle à l'autre; sous prétexte de prendre l'air, au bout de quelque temps, le général disparut de la réunion; nous ne le revîmes plus que le lendemain à quatre heures du matin. M. Desport, alors, régla les frais de la dépense, et nous allâmes, chacun de notre côté, nous régaler; les jeunes garçons et les jeunes filles, après avoir bien mangé, bien bu et bien dansé, s'en retournèrent chez eux. L'aide-de-camp et moi, munis chacun d'une carabine placée sous notre ponche, nous allâmes les reconduire, car, disait-il, dans ce pays il est bon de prendre des précautions; à notre retour chez l'hôte, et pour terminer la fête, nous nous mîmes à fumer auprès d'une bouteille de chitchat à la clarté d'un lampion.

Nous nous dédommageâmes de 700 kilomètres de fatigues et de privations au milieu du désert;

l'un et l'autre, nous ne pûmes nous empêcher de rire de l'air d'importance avec lequel j'avais commandé, de l'attitude théâtrale que j'avais prise. Raymond fut celui à qui cette scène causa le moins de plaisir; il lui répugnait singulièrement d'avoir à m'obéir; l'ordre en avait été donné et il ne pouvait se l'expliquer, surtout qu'il s'était dit : « Je ne dois rien faire pour le Français, il n'est pas un maître. » Aussi, se montrait-il récalcitrant chaque fois que, durant la traversée, je lui demandais le moindre service, ce qui lui attirait, de la part de M. Desport, quelques coups de houssine. Comme ces petits démêlés récréaient M. Blanca, je multipliais à plaisir mes exigences, si bien que Raymond n'ayant pas un moment de repos, n'avait pu, pour cette raison, voir tranquillement danser le fandango, et les danseurs se livrer à ces mouvements de jambes désordonnés, qui l'amusaient si fort. Outre son vin ordinaire, l'hôte nous confia qu'il avait en réserve, pour le prince italien, du vin de Mendoza, lequel était plus fin ; il en résulta qu'à minuit, M. Desport et moi, nous en bûmes une bouteille, qui fut mise sur le compte du général, car il était juste que chacun eût sa part de la fête. A quatre heures du matin, le rendechou, le Tivoli du désert, n'avait plus un seul étranger. L'aide-de-camp et moi, nous ne nous étions pas couchés. Il y a bien des événements de mes voyages que j'ai oubliés, mais je n'oublierai jamais notre halte à la Pointe Saint-

Louis, et le rôle de prince italien que j'y ai joué. Je mettrai ce jour et cette nuit au nombre de mes moments de bonheur.

En nous remettant en route, chacun se rappela en riant, à part soi, ce qui venait de se passer; mais on devint bientôt sérieux en réfléchissant au passage dangereux que nous avions à franchir. Il s'agit pour nous de traverser entre les Indiens du nord et les Indiens du sud, qui sont en guerre les uns avec les autres, mais pour qui nous sommes également des ennemis; en outre, nous avons à craindre les montagnards ou brigands, qui attaquent les caravanes au passage, et qui sont un ramas de vauriens appartenant à toutes les nations; ils vivent dans le désert, où ils sont assurés de l'impunité; plus rusés que les Indiens, plus instruits et plus exercés dans l'art de la guerre, ils sont pour eux et pour nous les ennemis les plus dangereux. Leur manière d'attaquer est tout européenne; aussi, sommes-nous disposés, à la première halte, à nous armer de carabines, de sabres, et de tous les moyens possibles de défense, avant de nous engager dans la partie du désert où il y a le plus de périls à courir; on y trouve pourtant une maison, je dis une vraie maison et non un rendechou, qui a été bâtie par ordre et aux frais du gouvernement; elle est une sorte de citadelle où se trouve un poste de cinquante hommes bien armés et bien pourvus de munitions; c'est là que le général va nous faire prendre des

armes ; j'ai déjà mes deux pistolets ; il y a aussi deux carabines dans la voiture, mais cela ne suffit pas, il faut que chacun de nous soit armé ; il faut, en outre, que nous rajustions les harnais de nos montures ; c'est là, comme je l'ai dit, une précaution qu'il faut prendre chaque fois que nous faisons halte ; pour moi, gêné par la perte des boutons de mon pantalon, je les remplaçais par une lanière de cuir que je rattachais, d'une part, à la boutonnière existante, et d'autre part, à une boutonnière que je pratiquais au moyen d'un couteau ; en voyage, les moyens d'action les plus expéditifs sont les meilleurs ; comme les chemises sont bleues, on ne s'aperçoit pas qu'elles auraient besoin d'être lavées ; seulement, les jours de fandango, on a soin d'en changer ; nos conducteurs seuls conservent pendant toute la route les vêtements qu'ils avaient au départ ; du reste, ils sont très-sobres ; à mon égard, ils se montrent peu polis, mais non grossiers ; aucun des voyageurs ne m'a rien dit de désagréable à entendre ; ils ont eu même tous quelqu'attention pour moi ; le général m'a montré de la bonté, ainsi que son aide-de-camp ; les domestiques ont suivi l'exemple de leur maître ; le nègre seul est toujours malveillant, ce qui ne m'a pas empêché de faire quelque chose pour lui, dont je parlerai plus tard. Par cela seul qu'il est nègre, il est l'ennemi des blancs. Ces noirs sont une race à part. Voici ce qui eut lieu :

Quand nous arrivions à notre station, vers neuf

ou dix heures du soir, j'étais tellement exténué de fatigue, que j'aimais mieux me coucher immédiatement que de manger; mon lit consistait en deux couvertures que j'étendais par terre, n'importe où; maintes fois, le général et l'aide-de-camp, s'apercevant que je ne mangeais pas, m'ont fait apporter à dîner auprès de mon lit; Raymond était obligé d'attendre que j'eusse fini pour dîner à son tour; je voyais bien qu'il avait faim, que chacune de mes bouchées lui semblait diminuer sa portion; qu'il ouvrait, pour ainsi dire, la bouche, quand je l'ouvrais moi-même; la vue de sa souffrance m'étant pénible, quand j'en étais à la moitié de mon repas, je lui disais : « Emporte le reste, je n'ai plus faim » Le bon apôtre ne se faisait pas prier. Quant à moi, avec plus de sommeil, je compensais la diminution de nourriture; mais en somme, je voyais bien que le nègre ne m'aimait pas, et je m'en apercevais à chaque rapport que j'avais avec lui à mes repas, et dans les détails d'une marche qui, d'ailleurs, était trop fatigante pour que l'on pût la supporter long-temps.

Ce noir était jaloux de ce que l'on faisait pour moi; il regrettait qu'on ne fît pas pour lui autant que pour un étranger et un inconnu; sa mauvaise humeur s'explique aussi par les souffrances auxquelles nous étions condamnés; par exemple, nous manquions souvent d'eau. Un jour, on fait halte, pour en chercher; on pense seulement qu'à onze kilomètres de distance, il doit y avoir une

rivière; trois conducteurs à cheval se détachent, emportant avec eux six cornes de bœuf pour rapporter, n'importe de quelqu'endroit, de quoi nous rafraîchir, et on leur recommande de commencer par se désaltérer eux-mêmes; ils furent bien trois heures sans revenir, et ne rapportèrent que de l'eau sablonneuse puisée dans une ornière. Naturellement, quand ils furent de retour, on pensa que les premiers à boire seraient le général et l'aide-de-camp; il n'en fut pas ainsi; les conducteurs commencèrent par eux, et ce fut seulement quand ils eurent étanché leur soif, qu'ils passèrent les cornes de bœuf à M. Blanca, qui, avec dignité, supporta cette grossièreté sans en témoigner de mécontentement. Je bus le sixième, et je m'estimai heureux, bien que l'eau qui restait fût mêlée de sable. C'était un spectacle curieux de voir les voyageurs altérés, tendre la main d'avance, parce qu'ils craignaient que leur tour n'arrivât pas, tant ils avaient une soif dévorante. Cet épisode de notre voyage était pour nous, qui avions bu si largement au dernier village, le revers de la médaille. Nous voilà au poste du gouvernement, où l'on doit coucher, et demain nous partirons après avoir pris de nouveau toutes nos précautions et avoir remis en ordre tout l'équipement de nos montures; en mon particulier, je rattache mon pantalon avec de petites lanières de cuir; le général, de son côté, examine les armes, s'assure si chacun a les siennes, si les muni-

tions sont en quantité suffisante. Je me trouve ainsi armé d'une carabine et d'un sabre. M. Blanca, auprès duquel je me pare de mon titre de Français, ne soupçonne pas quel pauvre soldat je suis, et il continue d'inspecter la voiture, les armes et les hommes, pour être convaincu que rien ne manque aux dispositions qu'il fait prendre et qui doivent nous garder de tout péril pendant le trajet des cent kilomètres. Au surplus, pour mon compte, je ne fais aucune réflexion sur ce qui nous menace; je suis comme engourdi; je baisse la tête comme tout le monde.

Maintenant, il est bon d'expliquer comment s'y prennent les Indiens pour attaquer : les nuits où il n'y a pas de lune, ils montent à cheval en grand nombre, puis, les pieds croisés autour du cou de leur monture, se tiennent suspendus à son côté, de manière à s'effacer derrière elle, qui reste seule visible; il en résulte qu'à leur approche, on croit voir une bande de chevaux du désert, comme il s'en rencontre fréquemment. Une caravane n'en conçoit aucune alarme, et c'est alors, qu'attaquée à l'improviste par l'ennemi, qu'il y a pillage et meurtre, et que les femmes qui se trouvent dans la caravane sont emmenées captives. Ce que je dis des Indiens, je dois le dire à plus forte raison des montagnards, qui sont encore plus à craindre. Voilà les deux sortes d'ennemis contre lesquels nous pouvons avoir à nous défendre; et à propos des chevaux du désert, je dirai qu'ils viennent

parfois auprès des caravanes, qu'ils les examinent, puis qu'ils s'enfuient soudain en lançant des ruades et en sautant les uns par-dessus les autres. Les queues et les crinières de ces animaux sont telles, qu'il faudrait la vie d'un homme pour les démêler; ce sont des chevaux tout-à-fait sauvages, mais magnifiques; ils appartiennent à celui qui veut les prendre. Les bœufs, qui, en grand nombre, comme les chevaux, sont la propriété du premier venu; les gens du pays tuent un bœuf pour avoir telle ou telle partie de sa chair; ils laissent le reste. Il y a tant de ces animaux dans les pampas ou déserts, que parfois, dans une seule journée, on en tuait un millier, uniquement pour avoir leur peau; le gouvernement finit par interdir ces exterminations.

Nous avons à faire d'une seule traite nos cent kilomètres, parce qu'on n'a pu, de distance en distance, établir de postes; les Indiens assassinaient tous les soldats qu'on y plaçait; des jeunes gens, comptant sur leur courage, s'étaient offerts pour garder la route; eh bien, hommes, femmes, enfants, tout a péri à un endroit qu'on doit me faire voir, et où l'on montre encore les restes de la cabane qui leur servait d'asile et où ils ont été enterrés. Non-seulement, ces cent kilomètres doivent être faits, comme je l'ai dit, d'une seule traite, mais on doit les faire en partie de nuit, ce qui explique pourquoi le général a pris tant de soin de nous pourvoir de poudre, de faire affiler

nos sabres. On serait disposé à croire qu'au poste où nous faisons halte, nous avons trouvé des soldats en uniforme, c'est une erreur; ces soldats sont vêtus absolument comme nos conducteurs; seulement, ils portent à leur chapeau une cocarde. Enfin, la revue complète de la caravane a lieu. Il est décidé qu'on ne fera aucune halte; chacun est en selle; j'éprouve bien, au départ, une vague inquiétude, mais je n'en fais confidence à personne; nous voilà en route; au moment où M. Blanca monte dans sa voiture, les soldats prennent les armes; on nous souhaite un bon voyage; j'en entends quelques-uns qui m'appellent petit Anglais; les Anglais étant plus connus que nous dans ces contrées, un étranger passe naturellement pour tel; j'ai beau réclamer contre cette qualification, ils continuent de me la donner, par la raison toute simple qu'ils n'en connaissent pas d'autres.

La caravane a de bons chevaux; le mien est excellent; si, à son arrivée, il est aussi fringant qu'à son départ, je dirai que c'est un cheval qui vaut son pesant d'or; mais j'ai peur qu'il n'en soit pas ainsi; arpenter cent kilomètres d'une seule traite, c'est difficile; il a le pas d'amble comme tous les chevaux que j'ai montés jusqu'à présent; le général a bien recommandé qu'on m'en donnât un de cette sorte, et l'aide-de-camp y avait veillé; me voilà la carabine au dos et le sabre au côté; une telle armure ne laisse pas d'être fatigante à porter à la longue; à quel diable de métier suis-je

condamné en ce moment. Les conducteurs seuls n'ont pas leurs armes; le général les a prudemment gardées provisoirement dans sa voiture, résolu qu'il est de ne les leur remettre qu'au moment où ils en auront besoin. Le commencement de la traversée est heureux; nous passons au milieu d'animaux si peu farouches, qu'ils ne prennent point la fuite à notre approche; nous les voyons rester paisiblement au bord de leur nid ou sur leurs branches; et ces oiseaux, qui nous sont inconnus, comme on ne leur fait aucun mal, ils se montrent confiants. Nous allons vite; les conducteurs sont tous à leur affaire; ils tiennent à mériter un verre de chitchat, qui les attend ce soir, si aucun accident n'interrompt leur marche; sans cesse ils houssinent leurs bêtes; avec la plus grande attention ils évitent les détours qui pourraient nous retarder; aussi, sommes-nous couverts d'une épaisse couche de poussière. Par une mesure de prudence, plus ou moins bien raisonnée, je me tenais derrière la voiture, comme si, en cas d'attaque, j'eusse été le plus en sûreté; je m'en faisais, en imagination, une sorte de bouclier; quant aux autres voyageurs, ils ne disent mot, ils vont comme des gens qui fuient la peste, et non sans regarder autour d'eux; notre inquiétude est visible; nous avons peur de notre ombre; nous marchons avec rapidité.

Comme parfois j'allais un peu en avant des autres, le général me disait : « C'est ainsi qu'il faut

toujours aller : En avant ! — Oui, lui répliquais-je ; oui, en avant, tant qu'il n'y aura pas de danger. Les conducteurs pressent nos chevaux d'une manière si vive, qu'ils les fatiguent outre mesure et qu'ils leur déchirent les flancs avec les éperons; on voit les blessures béantes de plusieurs de ces pauvres bêtes, qui sont inondées de sang ; habituellement on ménage peu les chevaux du désert; en ce moment, on semble vouloir les faire mourir sous les coups ; ici, d'ailleurs, on attache peu de prix à la vie d'un cheval ; ils se vendent presque pour rien : cependant nous allons être à mi-chemin ; nous allons faire halte à l'endroit même où a eu lieu l'assassinat dont j'ai parlé plus haut, c'est-à-dire dans les petites baraques où était l'ancien poste ; car depuis on a cessé d'y placer personne; on voit encore l'enceinte où se tenaient les chevaux et qui était formée de fagots placés dans les intervalles qui séparaient les poteaux, soutiens de l'édifice; la marche est suspendue; chacun descend de sa monture et regarde autour de soi ; on inspecte les roues de la voiture; nous nous rendons à la maisonnette, où l'on nous fait remarquer les trois fosses où ont été enterrées les victimes; après un nouvel examen fait de la caravane, elle se remet en route; le général me demande si je suis content, si je vais bien; je lui réponds que mon cheval est excellent, mais que je suis, comme les autres voyageurs, brisé de fatigue. « Nous arriverons, poursuit-il, sans en-

combre. » A ces mots, il remonte en voiture; mais, à dater de ce moment, l'ardeur des voyageurs n'est plus la même; le mouvement se ralentit; néanmoins, on avance; ce qui est pénible, c'est l'obligation de descendre de cheval pour le resangler; cette opération doit se renouveler de temps en temps; autrement la selle tourne sur le côté; pendant que ces précautions se prennent, la caravane continue de filer; elle n'attend personne. J'ai besoin de rapporter ces détails pour expliquer la position où nous nous trouvons. On se repose en courant; à présent il ne s'agit plus pour moi de jouer le rôle de prince italien; la situation est moins plaisante; on est entre la vie et la mort.

De mon mieux je lutte contre les sentiments que j'éprouve; mais j'attends avec impatience que nous soyons hors de péril. En ce moment, bien que je sois derrière la voiture et que des flots de poussière me couvrent les yeux, j'aperçois de loin des hommes qui viennent à notre rencontre; ils sont bien huit ou dix; je me dis en moi-même: quels sont ces individus? Néanmoins, nous avançons; personne, dans notre caravane, ne fait mine de vouloir se défendre et ne témoigne de crainte; cette circonstance me rassure un peu; cependant les étrangers avancent toujours; ils sont précisément dans le chemin que nous suivons. « Quels sont donc, me demandais je de nouveau, ces gens à cheval? Leur petit nombre m'empêche de sup-

poser qu'ils sont des Indiens; nous continuons de marcher à leur rencontre; la voiture commence à ralentir le pas, sans que parmi nous on donne le moindre signe de frayeur; je finis par n'en plus éprouver moi-même; enfin, les deux troupes se rejoignent; le général donne aux postillons l'ordre de s'arrêter; tout le monde fait comme eux. M. Blanca demande aux hommes qui sont devant lui combien de kilomètres sont faits des cent que nous avions à parcourir; ils répondent: à peu près vingt-cinq. Ces nouveaux venus sont des soldats en patrouille qui explorent la route pour la sûreté des caravanes; ils étaient partis au moment où nous nous sommes armés et maintenant ils revenaient sur leurs pas.

CHAPITRE IV.

RENCONTRE D'UNE PATROUILLE.

Ils n'ont rien vu, disent-ils, sur la route, qui est libre jusqu'à présent; on leur adresse de nouvelles questions, sur le point qu'ils ont quitté, sur celui où ils se rendent; le général leur demande s'ils veulent l'accompagner jusqu'au prochain village, village isolé, mais bien défendu; ils répondent qu'ils ne le peuvent pas; ils demandent à leur tour si notre caravane est armée. — Oui, leur répond-il; nous avons pris des armes à votre poste. » Ces paroles échangées, la patrouille con-

tinue son chemin ; après avoir fait au général le salut militaire, nous nous remîmes en marche; au premier mouvement de cette rencontre, la seule chose qui m'ait empêché de croire que l'on n'était pas en face d'Indiens, c'est que, de notre côté, on ne fit aucunement mine de se défendre; mais, à vrai dire, je n'étais pas pleinement rassuré. Quant à M. Blanca, au courant de tout, il n'avait dû témoigner aucune surprise de ce qu'il voyait.

Nous sommes, disait-on, à mi-chemin, mais l'ardeur de nos chevaux est singulièrement affaiblie; on est obligé de hâter leur marche par des coups; il n'y a pas de relais à espérer; il faut aller toujours; bien des voyageurs souffrent de la continuité du trot; malgré cette circonstance, personne ne manque de courage; la nécessité fait loi pour tout le monde. Nos chevaux ont le ventre creux; ces pauvres animaux n'ont pas mangé depuis huit heures du matin, ce qui retarde toujours la marche; il faut s'arrêter aussi de loin en loin pour les faire boire, inspecter leurs harnais et examiner dans quel état sont les montures des domestiques et la mienne; c'est là une des fonctions du chef des conducteurs.

En voyant prendre ces nouvelles précautions, je me dis à part moi : « Voilà qui est de mauvaise augure ; ils craignent donc quelque chose; toutefois, on se remet en selle; nous trottons tout doucement, bien que chacun de nous ait recours au

fouet; les postillons, de leur côté, usent vigoureusement de leurs éperons; les chevaux sont de nouveau couverts de sang! En ce moment on crie : « Halte. » Le chef des conducteurs va parler au général, tous les domestiques sautent à bas de leurs montures; on vient me demander, à moi, qui suis un peu en arrière, si je veux céder mon cheval, pour qu'on le mette à la voiture; j'y consens, mais avec un regret intérieur; car je prévois que l'on va m'en donner un qui refusera le service, mais il n'y a pas à résister, l'échange a lieu; on me prête un pauvre animal, qui même, sans la charge d'un cavalier, ne pouvait avancer, baissait tristement la tête; les domestiques et moi, nous nous plaçons sur nos haridelles. A dater de ce moment, je ne puis plus suivre la voiture; d'autres, comme moi, se trouvent distancés; la caravane est comme échelonnée sur la route. Des dix chevaux, j'ai évidemment le plus mauvais; aussi suis-je obligé d'aller au pas. pendant que les autres vont au trot; je n'ai pas le cœur de frapper et d'éperonner, comme le font nos conducteurs, qui, sous ce rapport, se montrent de vraies bêtes féroces, ce qu'ils sont d'ailleurs. Pendant ce temps, la voiture gagne de vitesse, tandis que nous marchons à peine; aussi pensais-je que si en ce moment les Indiens fussent venus à notre rencontre, ils auraient eu bon marché de nous, de moi surtout; car le valet de chambre et le nègre étaient mieux montés; il en résultait qu'ils avançaient

et que moi je restais à distance; j'allais avant peu me trouver seul. Je dis au nègre : « Tu vas fouetter mon cheval, tu vois qu'il refuse de marcher. »

Le nègre veut s'esquiver : « Misérable, ajoutai-je, tu ne peux vouloir me laisser seul. » Mais mon Africain, qui craint pour lui-même, se dispose à fuir et me laisser tirer d'affaire comme je pourraï; je ne l'entends pas ainsi, et je dis à mon homme : « Tu frapperas ma monture, ou je te frapperai toi même; le général, qui m'a demandé mon cheval, n'a pas voulu pour cela me perdre en route. » Alors, le drôle se résigne à se tenir derrière moi et à m'obéir; puis, quand il voit que l'animal, à force d'être frappé, se met à courir, il l'abandonne à lui-même; il s'éloigne et cherche à se débarrasser de moi, ce qui détermine le cheval à reprendre son pas ordinaire; j'ai beau rappeler mon nègre, il fuit comme le chien de Jean de Nivelle; je suis donc obligé d'aller doucement et de m'en remettre à la grace de Dieu, ce qui n'empêche pas la voiture de gagner de vitesse, les chevaux des voyageurs de l'imiter, et le mien de perdre du terrain de plus en plus. Que l'on juge de ma position, à moi, qui était le dernier de tous. Heureusement le général, en regardant par la portière, s'aperçoit de ce qui m'arrive; il fait arrêter, et l'aide-de-camp, de son côté, crie au valet de chambre : « Attendez le Français. » Comme j'étais à une grande distance, je n'entendis rien de ces paroles. Le nègre revint pourtant sur ses pas et ne me quitte

plus ; il fait même son service de piqueur de manière à me donner quelques-uns des coups destinés à ma monture ; je m'en aperçus et lui dis : « Prends garde, tu sais que Monsieur prendra la chose au sérieux; tu es un peu indocile, observe-toi avec moi, et crains pour ta figure. » Au milieu de ces discussions, nous n'en allions pas plus vite ; nous ne voyions plus la voiture, qui avait une avance d'une heure et demie.

Je n'ai pas besoin, d'après cela, de dépeindre notre fatigue, notre appétit et notre soif; enfin, l'excès de nos souffrances de toute sorte, depuis que nous avions changé de chevaux ; mais, à notre arrivée à la maison de sûreté, tout cela fut momentanément oublié. Le général avait ôté ses bottes, et il était déjà à peu près reposé quand il me vit. La maison où nous arrêtons n'est pas un rendechou, mais un véritable bâtiment, qui mérite que j'en dise quelques mots, car il paraît confortable. Tout en se moquant de moi, de mon retard, l'aide-de-camp m'invita à venir prendre un verre de chitchat. « Cela vous remettra, me dit-il; nous dînerons et souperons, attendu qu'en voyage, il faut, dans un jour, manger pour huit; on regarde comme passé le danger le plus redoutable. Il nous reste pourtant, reprit l'aide-de-camp, les montagnards, dont, il est vrai, qu'on n'entend plus parler depuis quelque temps. » M. Blanca, en m'apercevant, me dit : « Nous sommes plus d'à moitié chemin ; d'ici à près de 400 ki-

lomètres, nous entrerons dans une contrée moins sauvage. » Après ces mots, il passa dans l'intérieur de la maison ; nos conducteurs, comme dans les stations précédentes, se mirent à réparer et à rajuster les harnais des chevaux, afin que tout fût prêt pour le départ du lendemain. De notre côté, nous nous débottons et puis on se lave la figure, car nous étions tout poudreux ; je me sens rafraîchi par la joie d'être arrivé, et me félicite bien aussi d'être avec un aussi honnête homme que le général ; moi, étranger et complètement seul, ce bonheur est si grand que je n'ose m'y confier ; l'aide-de-camp et moi, nous faisons le tour de la maison, qui ressemble à une petite citadelle ; c'est, en effet, une place de sûreté bâtie dans le voisinage des Indiens, et disposée de manière à braver leurs attaques, qu'elle a parfois repoussées ; autour de la maison principale, sont d'autres constructions où l'on donne à manger ; il y a dans la petite citadelle des poternes en arrière et dissimulées, à l'aide desquelles on peut tomber sur l'ennemi à l'improviste. On y trouve aussi des armes et des munitions ; elle est à peu près au milieu du désert ; mais, lorsqu'on y est, on ne s'en douterait pas ; les deux gouvernements qui l'avoisinent se concertent pour y tenir garnison, dans l'intérêt de leurs caravanes réciproques, ce qui m'a paru bien vu ; on a su, par l'indiscrétion de quelques domestiques, que si nous avions été attaqués par les Indiens, les conducteurs

étaient décidés à dételer les chevaux et à se sauver, sans nous défendre; ainsi, se trouvait justifiée la prudence de M. Blanca, qui ne leur avait pas confié de carabines; on reconnut ainsi que nous voyagions presque avec des ennemis, qui nous auraient abandonnés et trahis au moment de l'action. Le général, qui connaissait son monde, avait agi en conséquence; fort heureusement, nos conducteurs n'ont pas été mis à l'épreuve; nous avons bien dîné, et j'ai eu la satisfaction de coucher enfin dans un lit et de manger à table; il y a assez longtemps que je couche par terre, comme un malheureux. Le lendemain, on se remet en route; je recouvre un peu d'espérance, sans toutefois m'appesantir sur les réflexions qui me viennent. Je vis au jour le jour; j'accomplis mon voyage comme une tâche.

Le général se montre bon pour tout le monde; la noblesse de son ame est peinte sur sa figure; elle se remarque dans ses manières, dans son langage et dans toute sa personne. Son aide-de-camp est un jeune homme aimable, qui aime les plaisirs honnêtes; il vient me proposer de nous rafraîchir, et, dans la conversation, il me met au courant de tout ce qui se dit, en m'avertissant de ne pas parler français.

A l'en croire, les malfaiteurs sont plus tentés d'attaquer de préférence les étrangers; voilà ce qui explique, suivant moi, la recommandation qu'il m'adressait, et à laquelle je devais surtout

faire attention, en présence des gaouches, véritables sauvages, des brutes dignes de vivre au milieu des bois. La nuit étant passée, et mes forces étant recueillies, nous nous remettons en route; je me trouve plus dispos, par suite des soins qu'on a pris de moi; en outre, on a de bons chevaux, et qui n'ont pas, comme les autres, 76 kilomètres environ à faire. « Nous irons moins vite, désormais, me dit le général. » Il s'informe si je suis bien remis de mes fatigues de la veille. « Grace à vos bontés pour moi, lui dis-je, je me trouve en excellentes dispositions. » Il me quitte alors et remonte en voiture.

Nous voilà repartis, laissant derrière nous, cette fois, la maison de sûreté, la partie du désert qui est regardée comme la plus dangereuse, et qui n'a pas moins de 76 kilomètres d'étendue; nous nous regardons comme à peu près hors de péril, et marchons en groupe; personne ne cherche à devancer les autres, qu'on a dû laisser en arrière. La voiture va du même pas que nous; Raymond, le nègre, ne cherche plus à aller plus vite que moi, c'est-à-dire à s'esquiver; on parle, on cause, on s'entend sans difficulté; le temps paraît aussi plus beau, parce que, dans notre marche, nous soulevons moins de poussière en traversant les plaines que sillonne la route, et qui sont toutes incultes; on charme les ennuis du voyage.

En se racontant les inquiétudes qu'on a éprou-

vées, on a recouvré la parole, tandis qu'auparavant, pas un mot n'était prononcé.

« Monsieur ne pouvait plus marcher, disait le nègre. — Oui, mais comme j'ai su te faire rester auprès de moi ! Tu te sauvais ; j'ai tenu à t'avoir, afin que les Indiens sauvages pussent juger quel eût été le plus délicat à manger, d'un blanc ou d'un nègre ; tu voulais filer ; malheureusement pour toi, M. Blanca était là ; il n'a pas eu besoin de te parler ; tu as compris de toi-même que tu ne devais pas laisser un Français en route. — Oui, Monsieur. — Sois honnête garçon, et je te donnerai une belle bague et une épingle d'or, lorsque nous serons à Buénos-Aires ; Joachim aura le même cadeau. »

Le général, à partir d'hier, paraît enchanté de l'heureux succès de notre voyage et de notre prochaine arrivée. L'aide-de-camp, à cette occasion, me racontait le siége, par les Indiens, de la maison fortifiée, me donnait des détails sur la manière courageuse avec laquelle les assiégés s'étaient défendus, bien décidés d'ailleurs à résister jusqu'à la dernière extrémité, et à leur envoyer des balles par les meurtrières qu'on avait pratiquées dans le mur, sans parler de la plate-forme qui est en haut de la maison, et qui contribue à la mettre en mesure de résister même à des assaillants nombreux. Nous arrivons à un nouveau relais, où nous trouvons des chevaux, dans une enceinte semblable à celle que j'ai décrite précé-

demment. J'ajouterai, comme nouveau détail, que quand les conducteurs veulent se saisir d'un cheval, ils se munissent d'une corde terminée par un anneau, et ils s'en servent pour enlacer le cou du cheval dans un nœud coulant. C'est là un moyen d'arrêter tous les chevaux, et en particulier, les chevaux sauvages, dont il serait impossible de se rendre maître autrement; en outre, les gens du pays, qui sont brutaux, les domptent à force de coups. Si les chevaux résistent même à ce mode d'éducation, on les tue, et cela arrive souvent; car, ici, on fait peu de cas de la vie d'un cheval, parce qu'on en trouve, pour ainsi dire, autant qu'on veut. Ces animaux sont pleins de feu; ils couvrent d'écume le frein qu'on leur met; on peut juger si, sur l'une de ces bêtes fougueuses, je me trouve à mon aise, moi qui suis loin d'être un écuyer. On peut deviner ce que j'ai eu à souffrir pendant tout le trajet. Quand il y a à descendre, on recommande au cavalier de passer son bras dans la bride du cheval, pour l'empêcher de s'échapper; la même précaution doit être prise chaque fois que l'on change de monture. Partis tous avec des chevaux frais, nous ne devons relayer que le lendemain. La journée est belle, mais sans pluie pour rafraîchir l'air; il n'y a de fraîcheur que celle que donne la rosée du matin et celle du soir; je ne m'inquiéterais pas de cette fraîcheur, si je n'avais pas chaque nuit à coucher à la belle étoile; mais le frais pour moi, ancien Brésilien,



HALTE de dix minutes à 40 lieues de la pointe S.t Louis
où M.r Gendrin (1) se perdit pendant 16 heures dans le désert.

me paraît pénible à supporter; il n'en faut pas moins marcher; depuis quelque temps, nous cheminons à petites journées. La nuit venue, nous nous disposons à faire une halte de dix minutes, pour donner à nos chevaux le temps de se reposer un peu; on met donc pied à terre; le général donne l'exemple, et l'aide-de-camp profite de la station pour fumer une cigarette; il vient à moi, qu'il sait avoir un briquet; dans mon empressement à lui donner ce qu'il demandait, j'oubliai la recommandation qu'on nous avait faite de passer notre bras dans la bride du cheval. Quand l'aide-de-camp eut allumé son cigare, il me quitta pour aller donner l'ordre du départ et monter à cheval; la nuit arrive, il retourne à la voiture avec le général, et la caravane s'éloigne; cependant, après avoir remis mon briquet dans ma poche, ce qui me prit un peu de temps, parce qu'en voyage on porte des habits très-serrés; après m'être arrangé de mon mieux, je vais pour prendre mon cheval, il recule; j'avance un peu plus, il recule encore davantage; je vais à lui pour le saisir, il détourne la tête et finit par s'enfuir dans la direction d'une petite rivière que, jusqu'alors, je n'avais pas aperçue; il entre dans l'eau, j'y entre à mon tour; mais il traverse toute la rivière, et moi, qui avait déjà de l'eau jusqu'à la ceinture et qui n'y voyait presque pas, tant la nuit était obscure, je compris que si j'allais plus loin, je me noierais; je regagnai donc seul le rivage, que je venais de quitter, re-

grettant amèrement d'avoir oublié la recommandation qui nous avait été faite. Malheureux que je suis, me voilà à pied et séparé de la caravane, qui s'éloigne en toute hâte; j'appelle, personne ne me répond; ils sont déjà bien loin! Que devenir? trempé d'eau, seul dans ce désert, au milieu de la nuit! Oh! mon Dieu, mon Dieu! je suis un homme perdu. Ma tête s'égare; je suis anéanti; et, à l'idée de mon infortune, les larmes me coulent des yeux. Je ne me connais plus; je pousse de nouveaux cris, pour tâcher de me faire entendre de la caravane. Je ne sais pas si je suis mort ou vivant; je suis atterré; que faire? Je tâche de donner à mes cris plus de force; c'est en vain, je ne suis pas entendu; je n'ai pas le courage d'avancer, je reste immobile et comme pétrifié; je reporte mes regards du côté de la rivière, plus de cheval; je suis transi d'un froid glacial; toutefois, j'entends quelqu'un qui parle dans le lointain; j'élève de nouveau la voix pour demander où je suis; deux femmes se montrent, que je juge, à la différence de leur âge, être la mère et la fille; elles s'avancent vers moi, et une troisième, venue d'un peu plus loin, s'avance également, mais en restant à une certaine distance des deux premières et à une plus grande distance encore de moi; ces femmes, sans s'approcher, me demandent ce que j'attends dans ce lieu désert; je leur explique que je fais partie de la caravane, que j'en ai été séparé par un accident que je leur fais connaître; ces femmes, dont les deux pre-

mières étaient séparées de la troisième, formaient avec moi, qui restait à distance, une espèce de triangle. Elles me dirent d'elles-mêmes : « Venez chez nous. » J'étais partagé entre deux craintes, celle que me causait mon isolement, et celle que m'inspirait l'offre qui m'était faite : des résolutions contraires se succédaient dans mon esprit avec une extrême rapidité; pourtant, dans la position où j'étais, il fallait prendre un parti. Je ne savais auquel m'arrêter; je tremblais, la nuit, d'être assassiné; je ne savais, non plus, si je devais accepter l'offre des deux femmes ou l'offre de la troisième, qui était seule; je finis par croire qu'il y aurait plus de sûreté pour moi auprès des deux femmes; un vague instinct me dit que là j'avais plus de chances de salut. Le moment était critique et je n'avais pas le temps de réfléchir. Je me déterminai donc à suivre les deux femmes à leur cabane, c'est-à-dire à leur rendechou. Comme j'étais mouillé, on me fit du feu, ou bien on me dit de m'approcher de celui qui brûlait; je ne me souviens plus si ce fut l'un ou l'autre. Elles renouvellent leurs questions, et me font répéter les explications que je leur ai déjà données, et qui peut être n'étaient pas très-claires, car je n'avais pas un entier usage de ma raison; j'étais si troublé que mes paroles se ressentaient du désordre de mes idées; puis, comme étranger, je m'exprimais mal dans une langue qui n'est pas la mienne; j'étais surtout difficile à comprendre pour des gens

qui habitent l'intérieur du pays, et qui ne parlent pas aussi bien que les habitants des villes ; je finis néanmoins par me rendre intelligible. Ces femmes m'aidèrent à ôter mes bas trempés d'eau, puis elles remirent du bois sur le feu du foyer, lequel était un trou creusé dans la terre ; elles me disent de m'approcher pour mieux me sécher ; me font mettre les pieds devant le feu, ce qui donna à la jeune fille l'occasion de remarquer et de dire : « Comme cet étranger a les pieds blancs ! » Cette remarque s'explique par le fait que, dans ce pays, l'on ne met point de bas, on a les pieds jaunes ou noirs. Mon inquiétude ne se dissipait nullement ; je me voyais séparé de la caravane et à la merci, non pas de ces femmes, qui paraissaient bonnes, mais des hommes qui pouvaient survenir, car je me disais en moi-même : « Ces personnes ne sont pas seules. » En attendant, elles examinaient mes souliers, mes habits, ma casquette ; toutes choses qui, pour elles, étaient nouvelles. Au bout d'une heure, un homme arrive, un gaouche, un homme des bois, à l'extérieur sauvage comme celui de nos muletiers, et avec lui il avait amené un gros chien, que j'entendais aboyer depuis le retour de son maître. Il entre, s'assied sur un banc en terre, lequel est le meuble le plus important du rende-chou ; de mon côté, j'étais assis sur un tronc d'arbre, auprès du feu.

Les femmes expliquent à l'homme comment je me trouve là, que je suis égaré et ces explications

sont données en paroles où je ne compris presque rien ; tantôt on parlait haut, tantôt aussi on parlait bas, ce qui ne me plaisait guère et me rendait de vives appréhensions. Que devenir ? comment me tirer de là ? Les femmes, qui se disposaient à manger, me demandent si je veux faire comme elles ; merci, mesdames, leur répondis-je, mais je n'ai pas faim. En réalité, je n'avais pas mangé depuis douze heures, mon malheur m'ôtant l'appétit ; je n'avais pas ma tête, sans être devenu insensé. A peine pouvais-je lier mes idées ; j'étais abattu et plus le même homme que trois heures auparavant; enfin, mon hôte me demande en quelle qualité j'étais de la suite du général ; je suis son domestique, lui répondis-je. — Qu'y avait-il sur le cheval ? — Deux couvertures pour mon coucher. — Quoi encore ? — Des pistolets qui appartiennent au général. — Vous êtes donc armés ? — Oui, pour traverser le désert. — Pas davantage ? — Non, Seigneur. Je ne portais pas d'argent, en réalité je n'en avais pas besoin ; l'aide-de-camp payait les postes pour moi ; je devais, tout rembourser en arrivant à Buénos-Aires. — Je n'avais que mon briquet, muni de son amadou, plus ma montre, qui était en or, et je ne comprends pas comment je l'avais gardée, au risque de la perdre, sans compter qu'elle m'était tout-à-fait inutile ; c'était de ma part une imprudence inexcusable ; aussi cette montre me fut-elle une source de terribles craintes ; voici pourquoi : mon récit terminé, il s'agis-

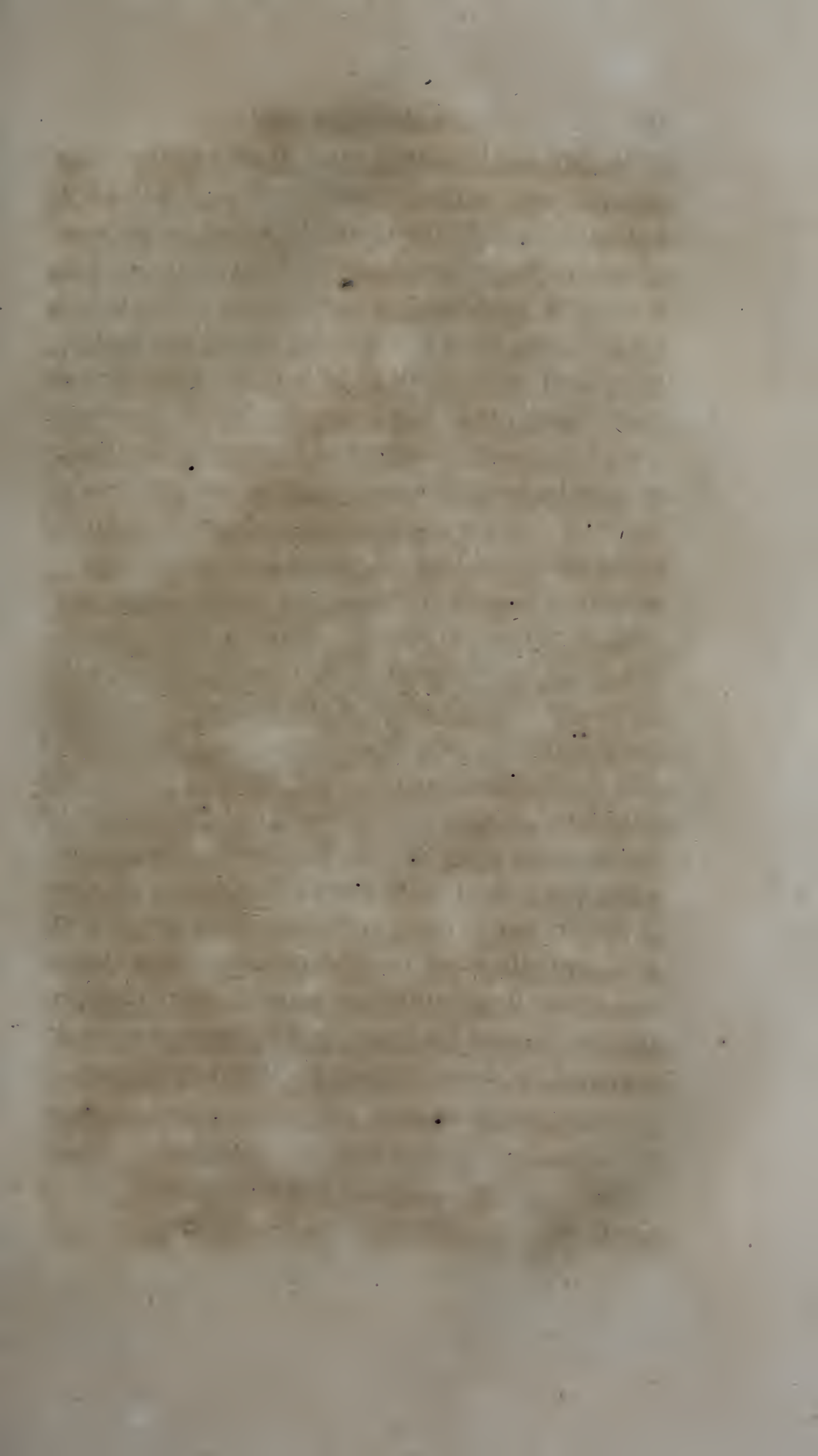
sait de dormir; mon homme s'étendit à une extrémité du banc et moi à l'autre.

Auprès de la porte, où flottait, au gré du vent, un cuir retenu par une courroie, je me tenais tout prêt à m'échapper si, la nuit, pendant laquelle je ne dormais pas une minute, j'entendais quelque chose qui parût me menacer; les femmes étendirent un grand cuir par terre et s'y couchèrent ensemble, après avoir éteint un lampion qui les éclairait; ce qui me troublait, c'était le chien qui, passant son museau au-dessous du cuir qui servait de porte, venait flairer l'étranger, pendant que mon hôte et les deux femmes reposaient dans un calme profond; le mouvement de ma montre se faisait seul entendre et pouvait étonner ces Indiens, pour qui un tel bruit était nouveau; il me faisait craindre qu'on ne me tuât pour avoir l'objet qui le produisait; j'eus l'idée de l'arrêter, en l'ouvrant et cassant le ressort; une autre idée me vint alors; puisqu'elle est en ce moment ma seule richesse, elle peut servir à me sauver; si je la brise je n'aurai plus de ressource; je me contentai donc de placer ma main sur ma montre, afin d'assourdir son bruit; elle s'arrêta d'elle-même; cela ne m'empêcha nullement de me dire : quelle triste et terrible nuit! qu'elles furent longues ces seize mortelles heures passées dans des angoisses inexprimables, qui me firent appeler à mon secours le Tout-Puissant, et lui adresser, du fond du cœur,

cette courte prière : « Mon Dieu, ayez pitié de ma situation, daignez jeter sur moi un regard de commisération et juger ma conduite; car, puisque nous n'agissons que d'après votre volonté, sans doute que c'est elle qui m'a suggéré le désir de quitter ma patrie pour venir dans ces contrées chercher à améliorer mon sort; j'ai donc instinctivement obéi à vos intentions : non, vous ne laisserez pas périr misérablement, au milieu de ce désert, un malheureux jeune homme qui met en vous, Seigneur, tout son espoir!... »

Après cette invocation, je me sentis un peu soulagé, mais j'étais tellement préoccupé du danger présent, que j'avais cessé de penser à l'éloignement où je me trouvais de la caravane; parfois je m'imaginais que mon cheval était là à m'attendre, comme s'il me connaissait depuis long-temps; pauvre espèce humaine, si prompte à se bercer d'illusions; puis, un moment après, je m'inquiétais des questions que mon hôte m'avait adressées. Il me parut disposé à aller, le matin, à la recherche de mon cheval, pour avoir ce qu'il portait. Quand arriva la fin de cette longue nuit, le gaouche, tout habillé, se leva, passa à côté de moi, qui ne fit aucun mouvement, poussa la porte de cuir, emmena le chien, dont les aboiements me faisaient deviner l'énorme grosseur; je n'osais sortir en même temps que lui; ce ne fut qu'une heure après seulement que j'allai à la recherche de mon cheval; je ne le revis pas, et je pensai que

peut-être cet homme l'avait-il déjà emmené; je mis quelque temps à cette recherche; il était grand jour quand je rentrai dans la maison, qui avait cessé d'être pour moi une cabane et un rendechou; je lui devais du respect pour la bienveillante hospitalité que j'y avais reçue. A mon retour, les femmes me demandèrent si j'avais des nouvelles de mon cheval, et je leur répondis douloureusement que je n'en avais aucune. J'entre néanmoins; je m'assieds, fatigué de ma longue course; elles m'offrirent à manger; je les remerciai; elles se dirent entre elles : « Il ne veut rien. » Alors, elles me présentèrent une cigarette; je les remerciai de nouveau. « Si vous ne pouvez rattraper votre général, me dit la mère, vous resterez avec nous. » Elles ne soupçonnaient pas le mal qu'elles me faisaient, en réveillant un pareil souvenir; il me sembla qu'elles me portait un coup mortel; j'étais tout tremblant et accablé de douleur. Je voulus sortir de nouveau, après deux heures de repos; c'est alors que je fus assailli par une foule de réflexions: je me dis que la caravane s'était éloignée en toute hâte; qu'elle avait marché pendant toute la nuit qui venait de s'écouler; je compris alors toute l'étendue de mon malheur; je n'y tenais plus de désespoir; les deux femmes sortirent après moi.





(1) Mme Gendrin le lendemain de sa perte dans le Désert.

CHAPITRE V.

LE PETIT GARÇON.

Parlant tout haut, je me dis : « Que vais-je devenir? comment vivre? » Alors, je les vois faire signe à celle que j'avais aperçue la veille; cette dernière s'approcha et dit aux deux autres : « Le petit garçon qui doit aller à la poste prochaine, est-il parti? » Celles-ci lui répondirent : « Nous ne savons pas. — Eh bien! je vais m en informer. » Elle fut, en effet, je ne sais où; puis, un moment après, elle revint dire : « Non, il n'est pas parti... Il n'e,t pas parti? » répétèrent les deux femmes qui m'avaient accueilli.

Je leur demandai ce que cela signifiait; elles me firent signe d'espérer; au bout d'un quart-d'heure arrive un petit garçon d'environ douze ans, qui me dit : « Je vais à la poste, qui est à 15 kilomètres d'ici; montez en croupe derrière moi. — Quelle heureuse idée, mon Dieu! » et je m'empressai de remercier les trois femmes, surtout les deux qui m'avaient donné l'hospitalité; je leur pris les mains, que je serrai avec effusion; puis, leur montrant le ciel, j'ajoute : « Puisse le Tout-Puissant vous récompenser à ma place! » Je monte derrière le petit garçon, et me voilà en route pour la première poste, où le général doit avoir passé la nuit. Là, nous jugerons; je ne vois pas plus loin

dans ma pensée; je ne cherche pas à sonder plus avant ma triste position; notre cheval court de toute la force de ses jambes, et, après deux heures d'un chemin traversé par des vallées et des montagnes, car ici le sol est très-accidenté, nous arrivons à une poste où tout est beaucoup plus confortable que dans le désert; on vint à moi et on me dit que le général avait passé la nuit dans cette maison; que, ne me voyant pas arriver, il m'avait attendu; qu'il était reparti en payant ici pour moi la dépense que j'y pourrais faire. On me sella un cheval, et un conducteur se dit chargé de me mener à la poste prochaine. On me fait déjeûner avec des œufs; je m'en souviens comme d'une chose arrivée aujourd'hui même; je me hâte de prendre ce repas, désireux que j'étais de perdre le moins de temps possible; j'appelle le petit garçon, afin de lui donner, comme gratification, mon mouchoir de poche; mais, pendant les moments passés à demander et à recevoir des explications, il était déjà parti, et malheureusement je n'avais pas un sou à laisser pour lui. Mon conducteur, qui paraît un brave homme, me presse de monter en selle, comme s'il avait eu, à mon prompt départ, le même intérêt que moi; mais, c'est qu'en homme expérimenté, il comprenait tout le prix du temps que je perdais; chacun m'entourait avec des témoignages de joie; enfin, je dis adieu au maître de poste; je montais à cheval; mon conducteur me fit prendre le chemin de traverse qui lui était

connu, et qui passait au milieu des bois ; je le suivais par derrière, et lui, à travers les ronces, les lianes, les vallons, les collines, me frayait un sentier ; néanmoins, j'eus le visage égratigné par les branches d'arbres, que j'écartais en courant et qui me fouettaient jusqu'à me couvrir de sang, dans ces solitudes sauvages ; je ne m'en occupais nullement, et j'allais comme un homme qui fuit un péril imminent. Mon guide montrait autant d'ardeur que si l'embarras où j'étais eût été le sien; on eût dit qu'il avait promis au général de me ramener mort ou vif, tant il était attentif à prendre tous les petits détours qui pouvaient abréger notre course, tant il comprenait que le moindre retard pouvait m'être funeste ; aussi, ne disait-il pas un mot; en homme expert, il savait par où le général avait dû passer, et il devinait qu'en prenant à travers champs, il diminuait le trajet d'un quart, qu'il pourrait ainsi l'atteindre plus facilement. Nous fîmes 25 kilomètres ; nos chevaux, couverts de sueur et d'écume, semblaient infatigables; mon guide regardait de temps en temps si j'étais toujours sur mon cheval ; on eût dit qu'il lui était indifférent de me ramener en entier ou par morceaux, tant il allait vite ; jamais je n'avais fait une course aussi rapide ; il espérait atteindre la caravane au premier relais ; j'étais si ému de l'idée de ce bonheur, que je n'osais m'abandonner à la joie qu'elle me donnait ; ma position était telle, que je devais en sortir d'une manière ou d'une autre ; et

n'aurais pu supporter long-temps ce que j'éprouvais. Nous sortons enfin du bois, où nous étouffions comme dans un four; on n'y voyait pas, tant il était épais; le guide, alors, sans examiner le chemin, coupa à travers la plaine, alla droit à son but, et, au bout d'une demi-heure, il me montre un nuage de poussière, et me dit : « Voilà la caravane; courage donc, ajouta-t-il en espagnol; nous la tenons. » Pour moi, je ne voyais rien. Je n'avais pas eu d'autres paroles de lui pendant la traversée, que celles-ci : « Prenez garde aux trous. » Mais, à dater de ce moment, il se mit à parler, et, voyant que je parais douter de ce qu'il dit et de ce qu'il me montre, il s'impatiente et répète avec plus de force : « La voilà ! la voilà ! » Puis, me la montrant de la main, et continuant de courir avec rapidité : « Eh ! la voyez-vous, enfin ? — C'est vrai, répondis-je; oui, je la vois maintenant. » Et, en effet, nous avions sous les yeux un tourbillon de poussière aussi épais que noir. En attendant, nous allons plus vite que la caravane. « Voyez-vous, me répétait-il de nouveau, il n'y a plus à douter, maintenant. » Et, à cette vue, il se montrait aussi joyeux que moi. Je reconnais qu'il dit vrai; je distingue les voyageurs; le courage me revient; dire la joie vive, la joie immense que je ressentis alors, me serait impossible; il faut y renoncer; je le laisse à deviner aux hommes qui ont du sentiment, aux hommes qui ont une ame. Je me borne à dire que je me sentis alors affluer

au cœur toutes les joies humaines ; je n'en puis dire plus là-dessus, et je me tais, faute de pouvoir exprimer ce qui se passa en moi. En ce moment, nous remarquons que la caravane fait halte, que le nuage de poussière tombe, que les hommes et les chevaux deviennent visibles ; nous découvrons la voiture, une personne en descend, monte sur un cheval et vient à moi ; c'est M. Desport, l'aide-de-camp ; il accourt, s'approche de moi ; et, me prenant la main, me dit : « M. Gendrin, ne dites pas au général que je suis cause que vous vous êtes perdu. — Non, M. Desport, ce n'est pas votre faute ; je ne puis m'en prendre qu'à moi. » Alors, me serrant la main de nouveau, il repartit au galop. Cependant, nous suivions la voiture de très-près, et nous la vîmes bientôt entrer dans la cour de la poste, et dix minutes après, nous étions arrivés. En descendant, j'allai immédiatement au général, qui me dit : « J'ai passé une mauvaise nuit, en pensant à vous, et bien affligé de votre disparition. J'ai retardé mon départ pour vous donner le temps d'arriver ; aussi, suis-je heureux de votre retour. » J'étais tellement ému de ce qui venait d'avoir lieu ; j'avais été dans une impossibilité si complète de penser jusqu'à ce que j'eusse rejoint la caravane, que je ne pus articuler un mot au général, et, pour toute réponse, je me pris à pleurer, en disant : « Vous avez été bien bon pour moi. » M Blanca dit alors à l'aide-de-camp de me faire préparer un cheval et de le faire harnacher, pour

qu'il fût prêt à partir. M. Desport et le valet de chambre viennent successivement me demander si j'ai déjeûné; ce dernier, joignait les mains de plaisir en me revoyant. Pendant ce temps-là, on faisait boire et manger mon guide; le général lui fit donner deux piastres; je ne pus, quant à moi, que lui prendre les mains et le remercier avec effusion de la rapidité avec laquelle il m'avait conduit; cette rapidité s'explique par la promesse d'une récompense, s'il ramenait un étranger resté en arrière; il l'avait promis, et il avait tenu parole. Bref, dans cette circonstance, je reçus de tout le monde des marques d'amitié. Il me reste à dire qu'à cette poste je retrouvai, à mon extrême surprise, les compatriotes Richaud, Dimet, Gabriel et les *Sept-Douleurs*, lesquels étaient partis trois semaines avant moi. Leur surprise fut égale à la mienne. Arrivés là depuis deux jours, ils marchaient à petites journées, au moyen d'un équipage attelé de bœufs, pour traîner leur bagage; ils avaient pris cet équipage à Mendoza, et pouvaient ainsi, quand ils étaient fatigués, monter dans leurs charrettes ou aller à cheval quand cela leur faisait plaisir; ils ont ainsi fait, pour ainsi dire, un voyage d'agrément, tandis que moi, j'en ai fait un si terrible et si déplaisant. A leur demande de leur raconter mes mésaventures, je réponds sommairement; la situation où je me trouvais ne me permettait pas de donner des détails bien étendus; je leur promis de tout leur dire, mes

fatigues et mes misères, à Buénos-Aires. Dimet, me prenant en particulier, me demande en quelle qualité je suis attaché à la suite du général. « Je ne lui suis rien, répondis-je; il m'a pris avec lui par bonté pure. — Comment, vous ne lui êtes rien? Mais, sachez qu'il s'informait de vous avec la plus vive anxiété avant votre arrivée; c'est bien lui qui a un aide-de-camp? c'est lui qui est général? — Oui, c'est lui. — Maintenant, Gendrin, voulez-vous rester avec nous, qui voyageons moins vite que lui, à petites journées; vous serez peu fatigué. — Merci; vous voyez avec quelle bonté je suis traité; en acceptant vos offres, je me montrerais incivil et ingrat envers le général. — Vous avez raison. »

Je profitai de cette halte pour aller derrière la maison de poste, remplacer, par un pantalon nouveau, celui que, dans mon passage à travers les bois, j'avais mis en pièces et que j'attachai à un branche d'arbre. Le neuf était assez fort pour résister à la fatigue. Gabriel insista de nouveau pour avoir le récit de mon voyage, je le priai d'attendre que les forces me fussent revenues; je les quittai en leur serrant la main. Les marques d'amitié qu'ils me donnèrent au moment de notre séparation, me prouvèrent tout l'intérêt qu'ils me portaient; l'aide-de-camp dut le remarquer, car il était alors à la table de ces messieurs, quand ils me firent cette réception amicale; Dimet et Richaud me prièrent de leur louer une chambre à

Buénos-Aires ou de charger Cajet de leur rendre ce service. Quant aux Sept-Douleurs, je voulus bien ne pas me souvenir du tour qu'il m'avait joué en prenant comme cadeau de ma part, la boucle que je lui montrais à Santiago ; il vint au-devant de moi, comme les autres à mon arrivée; deux heures s'étaient passées et tout était prêt, nous nous remettions en route, M. Blanca me dit : Cette fois ne vous écartez pas de ma voiture. Je m'en garderai bien, général, lui répondis-je ; alors je dis adieu à tous mes amis, qui se mirent à la porte de la maison pour me voir partir et pour me faire des signes d'adieu jusqu'à ce qu'ils m'eussent perdu de vue. On m'avait donné un cheval si fougueux, que les autres voyageurs me criaient : lancez-le au milieu des terres labourées pour le rompre ; je suivis ce conseil ; malheureusement je n'avais plus mon cuir blanc pour me servir d'attache, pas plus que mes beaux pistolets, desquels je devais faire cadeau à l'aide-de-camp. J'avais perdu, en outre, mes deux couvertures, une selle neuve et d'autres menus objets, dont la valeur pouvait bien être de deux cents francs au moins; voilà le résultat de mon étonnante étourderie qui fit que je m'égarai, sans parler de seize heures de mortelles inquiétudes que j'eus à endurer; oublions tout cela. Bien que mon cheval fût, comme je l'ai dit, très-fougueux, j'en vins à bout ; cependant, j'avais un restant d'amour-propre que la présence de plus de quinze personnes excitait, et

puis je m'étais préparé à cette lutte, en venant, sur un cheval, également sauvage, à travers les taillis et les broussailles ; enfin, mon guide était au nombre de mes spectateurs, ainsi que le maître de poste.

Le danger passé, je me mis à penser que je m'étais désespéré trop vite et outre mesure, et me dis : « La caravane n'était qu'à 38 kilomètres de moi; j'aurais fini par le savoir, et ne serais pas resté inactif, j'aurais pris des renseignements ; j'aurais su que des Français et des étrangers avaient été vus ; les Français ne passent nulle part sans qu'ils ne fassent sensation, tant ils sont vifs, remuants et turbulents; notre nation ne ressemble à aucune autre; c'est là une incontestable vérité ; mais, d'ailleurs, nous ne sommes pas méchants; nous avons, au contraire, un bon cœur et nous faisons des amis partout par la facilité de notre caractère ; une autre réflexion suivait celles-là, c'est que la valeur de ma montre m'aurait aidé à payer quelques postes, et une fois la caravane atteinte, je n'avais plus à m'inquiéter du reste; je reconnais maintenant l'exagération de mes craintes; mais, dans le premier moment, j'avais la tête perdue et j'étais incapable de voir que je pouvais me tirer d'embarras; j'avais peu d'espoir de me sauver. Quant à mon petit trésor, je n'y avais pas même pensé une seule fois, tant j'étais tranquille et sûr qu'il était dans des mains honnêtes; la seule chose

qui m'avait préoccupé, c'était le danger de ma position.

On dit en proverbe : « Vas où tu peux, meurs où tu dois. » Ce proverbe est vrai, mais je l'ai échappé belle ; quand je parlais de mes projets de voyage à mon père, il me répétait :

« Reste dans ton pays par la nature instruit. »

Il avait raison, il ne me serait pas arrivé en France ce que j'ai éprouvé dans le Nouveau-Monde; mais s'entendre donner de bons conseils et les suivre sont deux choses différentes ; au surplus, il paraît que j'étais destiné à passer par de cruelles épreuves avant d'arriver au port. Telle était mon sort ; et toujours sous l'impression de ce qui m'était arrivé la veille, car je ne pouvais parler ; mes voisins, de leur côté, ne disaient mot, s'ils eussent été des Français, le silence n'eût pas tardé si long-temps à être rompu ; mais que dire à des gens qui ne partagent pas vos émotions, à des gens qui n'ont pas vos sentiments ? Le valet de chambre est le seul avec qui je puis converser; car l'aide-de-camp est avec le général. Je ne puis lui parler que quand il descend à la maison de poste.

Nous allons assez vite ; à mesure que nous avançons, nous trouvons plus de traces de civilisation, quoique pourtant au milieu de pays sauvages, les hommes ne m'aient jamais paru impolis ; en outre, les maisonnettes commencent à être mieux bâties ; je remarque plus d'ordre, plus de propreté;

on y trouve à manger, même du pain, quoique bien rarement, et que ce soit la première fois que j'en voie depuis Mendoza.

Nous faisons halte à la poste, où nous trouvons que tout est mieux qu'aux relais précédents; M. Desport vint me trouver. « Eh bien ! comment allons-nous? avons-nous oublié le passé? — Tant que je ne parlerai pas j'y penserai. — Je vous aiderai à chasser ce souvenir. — Je sais que vous êtes bon pour moi; depuis un mois vous m'en donnez la preuve. — Peu après, on ordonne aux voyageurs de monter à cheval, et cette fois je n'eus garde de manquer à l'appel; ces questions que me faisait l'aide-de-camp, témoignaient de son bon naturel et de la bonne éducation qu'il avait reçue. Ces deux choses se voient aisément. — A ce soir donc, lui dis-je. » Une circonstance futile mérite pourtant d'être rappelée, c'est que Dimet me demanda si, à Mendoza, j'avais vu son chien caniche? « Oui, oui, lui répondis-je, il m'a même reconnu et fait mille caresses; mais je ne l'ai point emmené, il n'aurait pu suivre la caravane. » Dimet, à qui je ne dis rien de la colère de l'aide de-camp contre son chien, témoigna le regretter beaucoup.

Après avoir parcouru d'immenses plaines, nous arrivons à la poste, autour de laquelle se montrent déjà des portions de terre cultivée, ce que nous n'avions pas vu jusqu'alors; cela me donne lieu de penser qu'à la manière dont marchent mes amis, ils ne peuvent guère arriver que trois se-

maines après nous. Mais à voyager à petites journées, ils n'en seront que plus heureux; ils sont d'ailleurs des gens qui se connaissent et de bons amis; ce qui me fit regretter de ne pas marcher isolément, comme eux, c'est que je tombai une cinquième fois de cheval et je n'étais nullement sûr que ce fût la dernière; au dire de M. Desport, nous avons encore près de 400 kilomètres à faire.

Une autre pensée me préoccupe, car dans chaque pays, il faut s'attendre à une tribulation nouvelle. Je me demande quelle décision je devrais prendre dans mes entreprises? Je remets à un autre moment à réfléchir à ce sujet. La nuit vient, nous allons faire halte et nous reposer ; à présent, je dors sur un matelas. Le général m'en fait donner un à chaque couchée, nous prenons maintenant nos repas sur des tables.

On commence à apercevoir des traces de civilisation de la nouvelle et grande République de la Plata; l'aide-de-camp me fait un signe d'intelligence pour m'annoncer qu'il va venir me retrouver. C'est vraiment une très-bonne personne que M. Desport, et je me propose, à mon arrivée à notre destination, pour le remercier des procédés qu'il n'a cessé d'avoir pour moi durant tout notre voyage, de lui offrir, indépendamment de l'épingle-topaze dont je lui ai fait cadeau, une belle bague en or. La nuit passée, la caravane se remet en marche; et, à voir l'ardeur des postillons à aiguillonner leurs chevaux, on les dirait aussi

pressés que nous d'arriver. Néanmoins, nous approchons de la ville de Buénos-Aires, que l'on dit belle et commerçante, et digne d'être comparée à Rio-Janeiro; nous continuons d'aller grand train, au milieu d'un pays mieux cultivé et plus peuplé; il est décidé que l'on fera une halte de dix minutes; chacun commence à se préoccuper de son arrivée; les sujets de conversation étant épuisés, on garde à peu près le silence; j'ai aussi mes préoccupations; mes réflexions roulent sur trois difficultés que j'aurai à résoudre : resterai-je à Buénos-Aires? retournerai-je au Brésil, chez mon ancien patron? ou irai-je en France? A quel parti m'arrêterai-je? Je n'en sais rien. Le retour en France me tente; le retour au Brésil me tente aussi, quoique plus faiblement; quant à Buénos-Aires, je ne le connais pas encore, et j'ignore s'il me donnera l'idée de m'y fixer. Ces trois partis étant nettement exposés, il me reste à examiner quels sont les avantages que chacun d'eux me présente : au Brésil, je suis sûr de trouver des moyens de succès auprès de M. Lefranc, mais mon amour-propre souffre de retourner à Rio avec une modeste fortune, bien que j'aie en numéraire plus que je n'avais jadis; je suis plus riche qu'à mon départ de Rio-Janeiro; j'ai gagné quelque chose, et sur mes bénéfices, j'ai payé mes frais de voyage; mais, je n'ai pas de position, et n'ai plus d'établissement; tout mon avoir est dans mes mains; si j'échange ce que j'ai contre des marchandises, et que je me

trompe dans mes opérations de commerce, quels ne seront pas mes regrets? Ces questions étaient embarrassantes, et je finis par me dire : « Nous verrons, quand nous serons à Buénos-Aires, ce que la réflexion me suggérera. » En attendant, voilà encore une poste de faite; les choses prennent de plus en plus une bonne apparence; le général dit qu'après-demain au soir, nous devons arriver; l'on s'arrange pour entrer la nuit, et déjà tout annonce les abords d'une grande ville; les cultures, le mouvement des voitures, des cavaliers, des bêtes de somme, tout révèle le voisinage d'une grande population.

Au relais, on nous donne un meilleur repas; c'est pour la troisième fois, seulement, que je couche dans un lit depuis Santiago, et cette circonstance contribue à me remettre de mes fatigues. A demain notre entrée triomphante dans Buénos-Aires; je serai rapproché de France de près de 4,000 kilomètres; mes espérances renaissent, mon courage se ranime; le nègre se frotte les mains; le valet de chambre se félicite de n'avoir plus à courir à cheval, il en paraît enchanté; je ne le suis pas moins, et je n'ai pas besoin, je crois, de le dire : voilà sept semaines que dure notre voyage, et pendant ce long trajet, je n'ai pas vu tomber d'eau, ou du moins, j'en ai vu tomber bien peu; maintenant, nous sommes sous un autre climat; il est à supposer que la sécheresse ne sera pas aussi continue; nous voyons à présent

des routes, des maisons, des boutiques; ces boutiques n'ont rien à l'extérieur qui annonce le luxe, mais elles offrent un étalage de marchandises. On nous regarde avec curiosité, comme on regarde des étrangers qu'on n'a pas encore vus. Nous nous disposons à faire halte pour la dernière fois; nous entrons à la chute du jour; en attendant, les postillons font bruyamment claquer leur fouet, en hommes qui touchent déjà en espérance le bienheureux pourboire; comme ils comptent aussi sur ma libéralité, ils sont remplis d'attentions; ils imitent les matelots qui, à la veille d'un débarquement, font les bons apôtres; du reste, je n'ai pas eu, même depuis mon départ, à me plaindre d'eux; ils ont été très-attentifs à me rendre de petits services; tel était le maître pour moi, tels ont été les valets; le général et l'aide-de-camp m'ayant bien traité, les domestiques se sont réglés d'après eux; tous ont été ce qu'ils devaient être. Enfin, nous sommes arrivés; personne ne se fait prier pour descendre; toute la caravane paraît enchantée.

CHAPITRE VI.

LE GÉNÉRAL ME FAIT ACCUEIL.

Il paraît qu'en tout pays se frotter les mains est un signe de satisfaction; car je vois tout le monde le faire, et je suis presque tenté de les

imiter dans leur joie. Le général, en m'accostant, me dit : « Eh bien! M. Gendrin, êtes-vous satisfait d'être arrivé? — Oui, général, lui dis-je, il ne faut pas demander à un malade s'il est content d'avoir recouvré la santé. » Il me répondit par un mouvement de tête qui signifiait : c'est bien, je suis heureux de vous voir satisfait. Notre dernière halte fut plus longue que les autres; elle dura au moins trois heures. J'en profitai pour changer de vêtements, puis me donner un extérieur et une mise convenables, pour remplacer mes bottes de voyage par d'autres plus fines et plus propres, et que toutes ces dispositions furent prises, quand nous fûmes en état de nous présenter en ville, l'ordre fut donné de se remettre en selle et d'avancer à petits pas, afin de n'arriver qu'à la nuit aux portes de la ville; nous devons descendre dans un hôtel qui est une maison bourgeoise; nos postillons avancent placés sur deux lignes, paradant sur leurs coursiers, se donnant des airs d'élégance, font, en outre, claquer leur fouet de manière à étourdir. Quant à moi, j'ai l'air d'être un intendant; je me suis placé à la portière de la voiture, que les domestiques suivent par derrière; cet attirail semble rehausser la fierté naturelle des Chiliens; il me semblait que moi-même j'éprouvai un mouvement d'orgueil.

Mais bientôt j'aurai à m'occuper de mon avenir, et c'est là le sujet d'une sérieuse attention.

Deux mots, maintenant, sur la ville où nous

entrons. Elle paraît être plus commerçante que toutes celles que j'ai vues au Chili et dans d'autres provinces; le général fait ralentir notre marche.

Nous nous arrêtons même tout-à-fait à la barrière; les douaniers arrivent; M. Blanca déclare qui il est, quelle est la mission dont le gouvernement l'a chargé. A l'instant, les préposés s'écartent respectueusement de la voiture, tous mettent chapeau bas et nous passons; ici, j'eus presque envie de rire en jouant le rôle dont je m'étais chargé pour faire plaisir au général, car, étant habillé en bourgeois, j'étais un personnage digne d'attention dans le cortége où je figurais à notre entrée dans Buénos-Aires; une fois arrivés dans la ville, voilà nos postillons qui font un vacarme des plus étourdissants; quatre marchaient deux à deux, le cinquième les précédait pour leur ouvrir un passage, et se montrait autant qu'eux bruyant et tapageur; je me divertissais tout le premier, du sérieux de mes fonctions, et, au fond, je n'étais pas fâché de paraître appartenir à la maison d'un grand seigneur. Je ne gardai pas longtemps ma position; la voiture s'arrêta pour donner au piqueur le temps de demander le nom et la demeure de la personne chez laquelle devait descendre M. Blanca. Ces indications reçues, nous reprîmes notre course, et, peu d'instants après, nous arrivâmes en face d'une maison bourgeoise; on ouvrit la grande porte; le général et son aide-de-camp descendirent de voiture et s'approchè-

rent des personnes qui venaient au-devant d'eux; pour moi, intendant de M. Blanca, j'entrai avec les domestiques dans une petite pièce du rez-de-chaussée; nous y passâmes la nuit; on peut croire que mon sommeil dut être agité par une foule de préoccupations; je me voyais arrivé à neuf heures du soir, dans une ville dont je n'avais aperçu, à la lueur des lampions, qu'une seule rue et qui m'était tout-à-fait inconnue; je ne pouvais m'établir dans une maison où je n'avais aucun droit de rester; c'eût été abuser de la bonté de mes hôtes; je formai donc la résolution d'en sortir le plus tôt possible.

Le lendemain, m'étant levé de grand matin, je dis au valet de chambre du général que j'allais sortir et que je reviendrais dans trois ou quatre heures. Je voulais prendre connaissance de mon nouveau séjour; je désirais voir la ville, aviser à me caser; une fois arrivé au but de mon voyage, je ne devais pas perdre courage; il est vrai que, ne sachant vers quel point me diriger, je tournais de droite et de gauche, pivotant sur mes talons, et aussi prêt à aller dans un sens que dans un autre, et tout occupé, après cinq minutes de délibération dans la rue, qui me servait de salle de conseil; je vais demander, dans la première boutique venue, si on connaît dans la ville une maison française, ou si l'on sait où reste un Français, dont je cite le nom; j'eus soin de faire cette question dans une boutique de joaillier, car c'est

ordinairement cette profession qu'exercent ceux de nos compatriotes que je connais; le nom que je me rappelle est celui de Cajet, mon ancien voisin de Rio-Janeiro; je le supposais à Buénos-Aires; mais, d'ailleurs, je ne l'avais pas vu depuis deux ans; je demande, dis-je, au premier joaillier dont j'aperçois la boutique, s'il peut m'enseigner un Français; après avoir cherché et recueilli ces souvenirs, il me répond qu'il en connaît un nommé Bertheau, qui est graveur, et dont il m'indique la rue; alors, je me rappelle avoir apporté de France des lettres adressées à quelqu'un de ce nom; que ce quelqu'un était parti de Rio pour Buénos-Aires avant mon arrivée au Brésil, et que je lui ai envoyé les lettres dont m'avait chargé sa sœur, par un passager qui se rendait dans ces contrées; sa famille me les avait remises à Versailles; ils étaient les voisins de mon père. Je vais donc tout droit chez Bertheau, que je n'avais jamais vu; mais, comme compatriote, je comptais sur un bon accueil de sa part. Arrivé à la rue indiquée, je monte au premier étage et je le trouve chez lui. Il me reçut bien, en effet, dès que je me fus fait connaître pour un habitant de Versailles; car, en pays étranger, un compatriote est comme un parent. Bertheau me proposa même de me donner l'hospitalité; j'acceptai son offre, qu'il paraissait me faire de bon cœur. « Connaissez-vous Cajet? lui dis-je. — Oui, me répondit-il. » En même temps, il me donna son adresse, et, de mon côté, je le priai de

me garder une petite caisse que je tenais sous le bras, et qui renfermait ma fortune; mon hôte serra cette caisse dans une armoire. Muni de l'adresse de Cajet, je courus à sa maison, où je le trouvai, et Dieu sait comme il fut surpris de me voir; je lui racontai alors que j'étais descendu dans une maison bourgeoise, où j'avais passé la nuit; comment, ensuite, j'avais, au milieu de la rue, délibéré sur le parti que je devais prendre; et comme j'avais été bien reçu par Bertheau. Alors commencèrent les questions que peuvent se faire d'anciens amis du Brésil. « Vous coucherez ici, me dit-il. — Mais, j'ai promis de demeurer chez notre ami. — N'importe, vous logerez chez moi; je le veux, Gendrin; vous n'irez pas ailleurs; allez chercher votre caisse; remerciez Bertheau de son obligeance et revenez à la maison, en attendant que vous ayez pris un parti. » Il me fut impossible de résister à des instances aussi amicales; j'allai informer notre compatriote, qui trouva ma conduite toute naturelle. Il me remit ma caisse et je le quittai, en promettant de revenir le voir pour retourner chez Cajet, qui ne pouvait assez s'étonner de mon arrivée à Buénos-Aires; c'est alors que je lui appris que Richaud, Dimet, Gabriel et un autre jeune homme sont en route pour venir me joindre, et qu'ils m'ont même chargé de leur louer une chambre. Il se trouva qu'il y en avait une vacante à côté de sa maison; Cajet se chargea de conclure cette location avec le propriétaire; la chose fut en

effet arrangée. Après lui avoir fait un récit abrégé de ce qui m'était arrivé depuis que nous nous étions quittés, je lui confiai mes irrésolutions sur le parti que j'avais à prendre; mais lui, supposant que je devais être bien fatigué, tira de dessous son lit un matelas qu'il étendit dans un coin de sa chambre, puis il me dit : « Voilà où vous pourrez vous reposer quand vous le jugerez convenable. » Il prit ensuite dans une malle une clé qu'il me donna, en me disant : « Voilà pour entrer et pour sortir à volonté : quant à moi, je travaille dans une maison de joaillier, où je suis associé, et où je fais aussi d'assez bonnes affaires. » Heureux d'avoir ainsi trouvé immédiatement un asile, je sortis, après un entretien prolongé, pour me rendre à la maison où était descendu le général ; en y arrivant, j'appris au bon Joachim que j'avais trouvé un logement pour tout le temps de mon séjour à Buénos-Aires ; puis, je le priai de demander à M. Blanca s'il voulait me recevoir; il s'acquitta de ce message, et, à son retour, il me dit que le général me recevrait avec plaisir, que je n'avais qu'à le suivre; je fus donc le trouver, et j'éprouvais à l'aborder une grande timidité, tant j'étais confus de toutes les bontés qu'il avait eues pour moi ; aussi, dis-je au général : « Mon émotion, en venant vous remercier, m'ôte la parole ; pourtant, je puis vous dire que je n'oublierai jamais votre belle conduite à mon égard. — Je suis heureux de ce que j'ai fait, si cela peut contribuer

à votre propre bonheur, me répondit-il. » Il me demanda ensuite si je me préparais à retourner en France ou à me fixer à Buénos-Aires. « Mon parti n'est pas pris encore, lui répondis-je; mais je crois bien que je retournerai en France. » C'est alors qu'il me prit la main, chose qu'il n'avait pas faite jusqu'alors; je lui répétai que je conserverais toute ma vie le souvenir des services qu'il m'avait rendus; puis, après l'avoir salué, je sortis et j'allais remercier son aide-de-camp de toutes les marques de bienveillance qu'il m'avait aussi données pendant le cours de notre voyage, et dont je serais toute ma vie reconnaissant. Je lui demandai ce dont j'étais redevable pour les frais de poste. « Nous verrons cela plus tard, me répondit-il. » Comme il me remettait mon écrin, qu'il avait serré dans sa malle, je lui offre une deuxième bague et une épingle en or; puis, je pris congé de lui, en lui exprimant le désir de le revoir plus tard. Je donnai également une bague à Joachim, valet de chambre du général, aussi bien qu'à Raymond, qui ne le méritait guère; car, certes, je n'avais pas eu à me louer de lui, tandis que Joachim s'était montré envers moi un brave homme; aussi, lui fis-je un double cadeau, ce dont il se montra très-satisfait; enfin, je donnai deux piastres au chef des muletiers.

Afin que tous ceux qui m'avaient obligé fussent contents, ces marques de reconnaissance distribuées, je m'en retournai chez Cajet, pour m'y re-

poser pendant qu'il était à son magasin; muni d'une clef, je pouvais entrer, et c'est alors que je me mis à réfléchir sur la décision que j'avais à prendre; je dormis ensuite jusqu'au lendemain matin, tant j'étais fatigué de corps et de tête; mon cerveau était brûlant, et je ne pouvais calmer la fièvre qui me dévorait; ce qui m'était le plus douloureux, c'était la blessure faite à mon amour-propre; je rougissais d'avoir parcouru tant de pays, affronté tant de périls, supporté tant de misères, pour si peu de fortune.

Je fus quelques jours sans retourner à l'hôtel du général; le moment convenable arrivé, j'allai trouver M. Desport, qui me remit la note de mes dépenses; cette note n'était nullement exagérée; elle avait été rédigée par un homme honnête; on me demandait seulement les frais de poste, ceux de mon passage des Cordillères; plus, le prix d'objets que j'avais perdus, comme selle et bride, et les petites dépenses occasionnées par ma disparition de la caravane; ces choses réglées, nous prîmes jour pour faire entre nous un petit dîner.

De temps en temps j'allai voir si ma malle, mise à Mendoza, aux voitures que traînaient les bœufs, était arrivée, mais j'apprends qu'avant la venue de nos amis les Français, il n'y a pas espérance de l'avoir; comme je suis parti avant eux, je dois me résigner à les attendre. Pendant ce temps-là, Gardon, une de mes connaissances, vint me voir; c'est à lui que j'avais acheté, à Rio-Janeiro, les

cannes dont j'ai parlé plus haut; elles m'avaient coûté la somme de 1,500 fr., mais j'en avais tiré un bon parti; il s'étonne de mon arrivée, m'invite à dîner pour renouer nos relations du Brésil, avec un troisième camarade.

Toujours indécis sur ce que je dois faire, je parcours la ville; elle est très-considérable; bâtie sur un des côtés de la Plata, rivière qui a soixante lieues d'embouchure; les bateaux seuls peuvent approcher de la ville, les vaisseaux se tiennent à distance; elle est moins peuplée que Rio-Janeiro; le commerce y est très-actif; seulement, il est pour le moment bien languissant. Chemin faisant, j'examine si je peux y trouver des chances de succès; je prends là-dessus des renseignements, ne voulant pas me presser; je sais par expérience ce que peut coûter la précipitation. Je rends, en outre, une visite à Bertheau, et je l'invite à venir déjeûner avec moi à la table d'hôte; là, on sait ce qu'on dépense. La conversation, pendant le repas, s'engage sur la France, sur Versailles, sur nos deux familles. En causant avec lui, je m'aperçus que sa tête était un peu dérangée; il n'y avait pas d'ordre dans ses idées; ce qu'il disait avait un caractère étrange; il n'achève pas ses phrases, qui sont interrompues par des espèces de tics; toutefois, vers deux heures de l'après-midi, nous nous séparâmes, en nous promettant de nous revoir. Je me rendis alors chez Cajet, à qui je parlai de mon entrevue avec Bertheau. « Ah ! le pauvre diable,

me dit-il, sa tête déménage un peu. — Qu'a-t-il? — Je vous dirai cela plus tard; il a éprouvé quelque chose en passant sous la ligne; je vous raconterai cette histoire dans une de nos promenades; en attendant, parlons de nos connaissances. » Il m'apprend que Tartières, qui avait été avec nous au Brésil, qui nous avait prêté des petits fusils pour aller à la campagne de Gabriel avec ces étourdis, dont, dit-il, vous devez vous souvenir. « Je ne l'ai pas oublié. — Eh bien, Tartières est ici, chapelier, depuis trois ans; son frère y vient d'arriver pour s'occuper d'agriculture; nous sommes dans ce pays une trentaine d'anciens habitants de Rio-Janeiro, sans compter quelques autres que nous attendons. — Je vais aller trouver l'aide-de-camp du général, je l'inviterai à dîner; si vous voulez être des nôtres, nous serons trois, ce sera plus gai. — Pas pour le moment, mais à un autre jour, ce sera volontiers. » Je m'en fus néanmoins trouver M. Desport, et lui demander s'il veut venir dîner avec moi chez mon restaurateur; il y consent, et je l'amène à notre table d'hôte, où se trouvaient réunis nos compatriotes; ce fut comme une fête; on y chanta des couplets patriotiques de tous les régimes; on but; on dansa; je me félicite de l'avoir amené; il apprendra à connaître les Français, qui font un vacarme d'enfer.

Néanmoins, mon aide-de-camp parut se divertir et être aussi content du dîner que les convives; nous nous quittâmes, avec promesse de nous

revoir. Cependant, je suis arrivé depuis quinze jours, et je n'ai pris encore aucun parti; l'idée de retourner au Brésil me poursuit sans cesse, et je n'y renonce que par la mauvaise honte d'y aller avec peu de fortune, après une excursion de vingt-deux mois. Je tourne aussi parfois mes regards vers la France; je souris au projet de la revoir; mais, sur ce parti, je ne suis pas plus décidé que sur l'autre; je veux attendre et me débarrasser préalablement de mon écrin de bijouterie; je songe à aller le présenter dans une maison de commerce anglaise, où j'espère qu'on m'en offrira un prix plus élevé; j'exécutai ce dessein, et j'eus à m'en louer. Voici comment se traita cette affaire : mon acheteur, après avoir mis d'un côté les épingles, et de l'autre les boucles d'oreilles et les chaînes, les pesa et m'offrit son prix; je lui donnai le mien; nous n'étions pas d'accord; nous résolûmes de couper la différence en deux parties égales; par ce moyen, je me défis de ma marchandise plus avantageusement que je n'aurais fait ailleurs. On me l'acheta et on me la paya sur-le-champ, et je retirai de cette vente un assez joli bénéfice; je n'avais pu l'effectuer aussi heureusement à Santiago. Tout fut ainsi réglé, et j'évitai de vendre mon or, comme Laperle me l'avait recommandé; seulement, il oubliait, en me faisant cette recommandation, qu'on ne voyage pas sans argent; toutefois, j'espère pouvoir continuer mon voyage sans toucher à mon or. Si je me détermine à aller au Bré-

sil, je crois que j'aurai de quoi subvenir aux frais de mon passage; j'ai là, d'ailleurs, M. Lefranc, qui, au besoin, les acquitterait; je veux donc attendre l'arrivée de mes camarades; ils me donneront peut-être d'utiles conseils.

Sur ces entrefaites, on nous informe que la guerre vient d'éclater entre la France et l'Espagne; que les navires français qui sont désarmés, n'osent se remettre en mer; Tartière, qui vient me trouver, m'annonce qu'il va retourner en France; qu'il n'attend plus que le moment où ce voyage pourra s'effectuer sans danger. « Voulez-vous revenir avec moi? me dit-il. — Je n'y suis pas décidé encore, lui répondis-je. — Au reste, ajouta-t-il, je vais préalablement aux informations. » Puis, il s'en alla.

Comme je devais une politesse à Cajet, je le prie de réunir ses amis à notre table d'hôte, où je promets de payer un panier de vin de Bordeaux; de son côté il payera quelque chose le soir; il est convenu qu'une petite collation aura lieu chez lui; nous nous trouvâmes ainsi six compatriotes, parmi lesquels était Gardon, qui avait eu la politesse de me donner à dîner chez lui; douze bouteilles furent vidées dans cette circonstance; Cajet fournit un immense gâteau; d'autres convives apportèrent quelques friandises, et la petite collation que je donnais par reconnaissance, parut être du goût de ceux qui y prirent part, et fut

plus agréable que le dîner que nous venions de prendre à table d'hôte.

Chacun de nous se trouva un peu animé; il en résulta pour moi l'avantage de me faire connaître de plusieurs personnes qui n'avaient pas été au Brésil; c'est aussi dans cette circonstance que Cajet dit à nos amis : « Messieurs, j'ai reçu ici Gendrin, de tout cœur; j'ai dû voir en lui un ami; il le méritait; car, étant au moment de partir pour aller au Chili, il m'a offert 300 fr. pour me mettre à même d'exécuter mon projet; je n'ai pas eu besoin de cette somme, parce que j'ai changé de destination; mais je ne lui en dois pas moins de reconnaissance; c'est pour cela que je me suis empressé de lui offrir ma maison et une hospitalité dont il usera aussi long-temps qu'il le jugera convenable; » voilà comment il sut me remercier de la politesse que je lui avait faite deux ans auparavant. C'est moi maintenant qui suis son obligé et qui lui rendrai service dès que j'en trouverai l'occasion. Il me parut que tous nos convives se retirèrent satisfaits de cette petite fête.

Je dois à mes lecteurs une description de la ville de Buénos-Aires; elle est mieux bâtie que Santiago. On y construit beaucoup de nouveaux hôtels pour les administrations publiques; les rues un peu écartées n'étaient pas encore éclairées; il n'y avait de réverbères que dans celles du centre; aussi dans les premières, les voleurs, quand vient la nuit, exercent-ils leur profession en toute li-

berté. Au moment où j'y suis arrivé, on s'occupait de chercher sur la place publique, et en face de la rivière, un grand trésor, que l'on disait avoir été autrefois enfoui dans le sein de la terre. Ce fait, disait-on, se rapportait à l'époque où les Anglais, par un coup de main, cherchèrent à s'emparer de la ville, quelques années avant mon arrivée, et avaient dû y renoncer parce que les Portagnes, les Gaouches et les Argentins avaient si courageusement défendu leur ville, que, suivant le bruit public, tous les Anglais avaient péri, et qu'il n'en était pas échappé un seul pour aller reporter dans leur pays la nouvelle de cette catastrophe. J'étais présent aux fouilles qui eurent lieu sur tous les points de la place; on ne savait où creuser, car, dans la précipitation qu'on avait mise à cacher les trésors, on avait oublié de se mettre en mesure pour les retrouver, au moyen d'indications données ou de notes prises; à mon départ, on n'avait encore rien découvert.

A mon arrivée à Buénos Aires, la monnaie de cuivre n'était en circulation que depuis six semaines; jusqu'alors, on n'en connaissait pas; il n'y avait de monnaie que celle d'or et d'argent; comme curiosité, j'en ai rapporté quelques pièces. Peu après, on vint nous annoncer que Dimet, Richaud et d'autres voyageurs étaient sur le môle, c'est-à-dire sur le quai des arrivages; de suite, je cours au-devant d'eux, et je les aperçois n'ayant pas en-

coreeu le temps de quitter leurs voitures; quel plaisir nous eûmes tous à nous revoir, combien nous nous donnâmes de témoignages d'une bonne et franche amitié; je les informai que Cajet leur avait loué une chambre à côté de la sienne, où je demeurais moi-même; que nous pouvions ainsi aller tous à son logement, dont j'avais la clef. Nous prîmes les malles renfermant les objets les plus précieux, on laissa les *Sept-Douleurs* à la garde des bagages que nous ne pouvions emporter; ce pauvre diable était resté presque toujours couché pendant le voyage. Il fit sentinelle en attendant notre retour; nous fûmes chez Cajet, et ces messieurs s'installèrent ensuite dans leur chambre. Je me rendis alors à son atelier, pour lui annoncer l'arrivée des Brésiliens, c'est-à dire nos amis que nous attendions du Chili; à cette nouvelle, il se hâta de quitter son ouvrage pour venir les embrasser; c'était plaisir de voir la joie cordiale de cette entrevue, d'entendre les mille questions qui s'échangeaient. Après ces premiers épanchements d'amitié, on s'en vint relever de sa garde le pauvre *Sept-Douleurs* qui était sur le môle, comme nous l'avons dit. Dans cette entrevue, nous parlâmes naturellement de la traversée que ces messieurs venaient de faire, et qu'ils assurèrent avoir été bonne. « Il ne faut pas, leur dis-je, que tout le monde soit aussi malheureux que moi. » Gabriel, qui fait toujours le plaisant, et qui continue de

m'appeler la terre élastique, me dit : « Vous ne la craignez plus? — Non, répondis-je; mais, ce que je crains à présent, c'est le Grand-Océan. — Est-ce que vous voulez nous quitter? — Je ne puis répondre d'une manière positive, car je n'ai pas encore pris de résolution. » Dimet me demande ce que je pense de la ville où nous sommes. « Elle me paraît être, répliquai-je, quatre fois plus grande que Santiago; que j'espérais, pour eux, qu'ils y trouveraient plus de chances de bénéfices qu'ailleurs. — Tant mieux, me dirent-ils, nous en avons besoin. »

Une remarque que je fis, c'est que Cajet ne m'avait point parlé de Chabrie, et qu'il n'en parlait pas davantage aux nouveaux venus. A vrai dire, il paraît qu'ils s'étaient quittés dans des dispositions peu amicales à Rio-Janeiro; il ne m'avait fait sur son compte aucune question, ou du moins s'il m'en a fait, je ne m'en souviens pas; quant à moi, je n'ai jamais parlé de lui que comme d'un brave et estimable homme; j'ai toujours dit qu'il est, après Laperle, celui qui m'a rendu le plus de services, sans que j'aie eu souvent à les lui demander, ce qui est assurément bien beau. Toutefois, sur son compte je gardai le silence, à l'exemple de Cajet, et je mis la conversation sur ce qui me concernait. J'ai le désir, disais-je, de rester encore quelque temps sur le territoire américain; que je prenais force renseignements sur le genre

de commerce auquel je me livrerais, et faisais tous mes efforts pour en avoir d'exacts; que j'avais déjà pris des informations sur le prix et la qualité des crins et des laines, et aussi demandé s'il y avait des fabricants de meubles; que j'ai vu des marchands d'étoffes, et qu'enfin j'ai été sur le point de louer une boutique.

Je n'ai pas, au surplus, toujours perdu mon temps à me promener; j'ai été voir un Anglais ancien ami du Brésil; ayant bien examiné son travail, j'ai eu véritablement l'intention de rester à Buénos-Aires; puis, je me suis senti pris d'un insurmontable découragement; ayant essayé d'en triompher, je n'ai pu y réussir. Sans dire positivement, je n'y resterai pas, je cède au dégoût qui m'accable, et remets à un autre jour ma décision définitive; je tremble même à l'idée d'en prendre une. Dans tout ce qui précède, il y a l'aveu de toutes mes irrésolutions, et le chapitre en est fort étendu.

Nos amis, une fois casés, nous leur faisons faire connaissance avec les convives de notre table d'hôte. Tartière vint voir nos voyageurs, et me dit que les navires français ne pouvaient point partir, de crainte d'être attaqués par les bâtiments de guerre ou par les croisières; qu'un vaisseau norwégien était dans le port, et que d'ici à un mois, il ferait voile pour le Havre; que ce bâtiment neutre ne craignait pas de prendre la mer, et pourrait

naviguer sans obstacles; qu'il y en avait, à la vérité, un autre pour Marseille, mais, que depuis qu'un négociant fut fait prisonnier sur les côtes de l'Algérie, personne ne voulait plus s'embarquer sur les vaisseaux qui cinglent vers ces contrées, quoiqu'ils prissent meilleur marché. En effet, c'est toujours trop cher lorsqu'on est capturé par les Arabes. Il préférait donc le norwégien, fallut-il attendre quelque temps; il m'en faisait part, dans le cas où je me déciderais à voyager avec lui, et me tiendrait, d'ailleurs, au courant de tout.

Je le remerciai de sa complaisance, et il me demanda, en partant, si je voulais aller à une fête que l'on donnait à 12 ou 15 kilomètres de là, chez deux frères qui s'étaient retrouvés, après avoir été long-temps séparés. Il me dit, au surplus, qu'il viendrait causer de cela avec moi.

Je fus ensuite chez les nouveaux arrivés, pour savoir ce qu'ils voulaient faire.

Ils me dirent que la ville étant plus commerçante que Santiago, et bien plus étendue qu'ils ne l'avaient pensé, ils comptaient qu'il y avait quelque chose à faire pour eux. Gabriel cherche à se procurer des travaux de peinture; il espère en avoir beaucoup dans ce pays-ci.

Il paraît aussi que les *Sept-Douleurs* va changer de profession, disant que son état n'est pas bon, ni suffisant pour ses besoins; qu'il est jeune, et peut en exercer un autre, et que, finalement, il a choisi celui de chapelier. Il s'y arrêta, en effet.

Comme le temps approche où ma malle doit arriver, je ne me lasse pas d'aller sur la plage; mais les jours s'écoulent, et je commence à craindre d'être volé, ou que l'on n'ait pas trouvé un chargement complet, et alors, j'en serai pour ma malle et mes marchandises qui sont dedans; elle était si pleine, que je fus obligé de monter dessus pour pouvoir la fermer. Il y avait aussi un joli petit matelas que Pinchon m'avait fait faire; il ressemblait à un livre, s'ouvrant et se fermant à charnières, il devenait carré comme une boîte; il était en coutil tout neuf; il était tellement bien conditionné, que lorsque nous fûmes dans la cour du général, celui-ci le trouva si propre et si commode pour voyager, qu'il dit à ses domestiques : « Allez chercher une toile à voiles, et enveloppez-le. » Ce matelas valait bien à lui seul une centaine de francs dans le pays; la laine en était de la plus belle qualité, de celle que nous appelons laine d'Espagne. Ce serait donc fâcheux pour moi de le perdre, sans compter la privation que j'en ai ressentie depuis deux mois, et surtout pendant la traversée du désert, où j'ai souffert cruellement de coucher sur la terre.

Il y avait encore dans ma malle beaucoup de choses que je ne voulais pas acheter ici, surtout, mon petit manteau et mon phosphore, qui m'avait coûté très-cher, et enfin tous mes pantalons neufs que l'on venait de finir, pour que je pusse les em-

porter; cette perte me faisait un tort considérable. Il fallut pourtant bientôt abandonner tout espoir de rien retrouver. Indépendamment du contenu de cette malle, j'avais encore payé pour elle de très-grands frais de transport depuis le départ de Santiago jusqu'à la Concave (ou le pied des Cordillères des Andes), et tout le parcours de ces énormes montagnes jusqu'à Mendoza. Richaud et Dimet ont loué une boutique dans une des plus belles rues; ils en prendront possession dans quelques jours. Tartière vient me revoir, et me demande si j'ai décidément arrêté mon départ. Je lui réponds que je suis fâché de la peine qu'il se donne; que l'affaire est majeure pour moi, et que je lui promets sous huit jours une réponse définitive, mais que j'ai encore besoin de ce temps pour me fixer. Je termine en le priant de ne plus se déranger, que j'irai moi-même lui rendre une visite pour cette affaire.

Il me demande de nouveau si je veux aller à la fête des deux frères; je le prie de s'expliquer, ne sachant point ce que cela veut dire; il me conte l'histoire suivante.

CHAPITRE VII.

INVITATION A LA FÊTE.

Deux frères habitaient le territoire de la République de Buénos-Aires, et avaient ignoré, pendant quinze ans, qu'ils fussent dans le même pays. Ils ont passé tout ce temps sans se douter être si près l'un de l'autre. Ils étaient arrivés dans ces contrées à peu près à la même époque, mais sous des noms différents; l'aîné se faisait appeler de son nom de famille, et l'autre de son nom de baptême. Le hasard, plutôt que le nom qui leur était commun, les réunit un jour : tous deux étaient planteurs, et leurs propriétés, éloignées l'une de l'autre d'environ 80 kilomètres.

Des Français, qui les connaissaient, sans penser qu'ils fussent parents, dirent un jour au plus jeune frère qu'un planteur faisait une culture à tel endroit; que ses produits étaient très-recherchés, et qu'il réalisait de grands bénéfices.

Le nom de cet individu ayant été prononcé dans la conversation, parut étonner celui auquel on s'adressait, et bien qu'il ne crût pas en être parent, il désira connaître la personne qui se nommait comme lui.

Il fit donc le voyage à cette intention, et leur joie fut grande à tous les deux, lorsqu'ils se reconnurent en s'embrassant.

Ils voulurent célébrer cet heureux événement, en donnant une fête à leurs amis, et même à tous les Français installés à douze ou quinze kilomètres de la ville.

Ils firent donc savoir que tous leurs compatriotes fixés dans ce rayon et au-delà, étaient invités à dîner le samedi suivant, chez M. M.....

Je m'y rendis avec plusieurs amis, et ce fut à cette fête que je rencontrai Lescalier, que j'avais connu au Brésil, chez Catillon; il était de Versailles; de là, l'intimité qui s'était établie entre nous, et les petites parties de plaisir qui en résultaient. Le père ou l'oncle de Lescalier était le limonadier dont l'établissement est situé au coin de la rue de la Chancellerie et celle des Récollets, à Versailles.

Quant au fils, il n'était, lorsque je l'ai connu, que simple aspirant de marine; aujourd'hui, je le voyais capitaine; je témoignai quelqu'étonnement de son rapide avancement. « Je le dois, dit-il, à un malheur arrivé dans mon bâtiment. Mon capitaine, qui avait l'habitude de s'enivrer, et qui, rentrant le soir par une nuit obscure à son bord, tomba dans une écoutille ouverte, puis, de l'entrepont, dans la cale, et de cette triple chute, il se tua; alors, en qualité du plus ancien lieutenant, je dus prendre le commandement du bâtiment. Arrivé en France, j'eus à subir un examen à la suite duquel l'amirauté me confirma dans le grade

dont les circonstances m'avaient investi. » Lescalier me demanda alors si, libre comme je l'étais, je serais disposé à faire un voyage sur le fleuve des Amazones; qu'il se chargerait des frais, et se croirait dédommagé de cette dépense par le plaisir de m'avoir avec lui; que je serais à bord traité comme lui-même. « C'est, ajoutait-il, un voyage de six semaines, après lesquelles je vous ramènerai ici. » Je lui répondis que je n'avais pas, au milieu de mes traverses et de mes travaux, amassé une grande fortune; que je visais au solide, et n'étais pas assez riche pour faire, par plaisir uniquement, un voyage de près de 2,000 kilomètres. Je ne l'en remerciai pas moins de la marque d'amitié qu'il me donnait. Nous dînâmes à côté l'un de l'autre, en nous souhaitant, le verre à la main, tout le bonheur possible. Douze ans après, il vint me voir à Versailles, dans la maison que j'occupais rue du Bel-Air.

Cependant, j'étais flottant entre trois partis, celui de retourner en France, celui d'aller au Brésil, et celui de rester à Buénos-Aires; mais, à dire vrai, j'étais moralement si fatigué de tant de secousses, que je me sentais dégoûté de tout. Je me dis : « Je suis décidément malheureux; en vain j'ai déployé toute l'énergie possible depuis mon départ du Brésil : soit dans mes traversées, soit dans les divers établissements que j'ai formés, je

n'ai éprouvé, en tout et toujours, que des mécomptes. A Valparaiso, entre autre, j'ai dû boire jusqu'à la lie la coupe des humiliations, et je n'avais pas néanmoins cédé; puis, j'ai subi une attaque à main armée, la nuit, à ma boutique; à Santiago, je m'étais trouvé à même de réussir, mais ma mauvaise destinée avait voulu que je me trouvasse associé à un homme bizarre et inconstant; en outre, la traversée du désert avait été pour moi une sévère leçon; enfin, je reconnaissais que d'autres, avec moins de persévérance et sans courir autant de périls, auraient fait à ma place dix fois fortune; que je n'étais que ce qu'on appelle un *gagne-petit*, un *glaneur* auquel le bonheur n'était pas dû, soit que je ne fusse pas arrivé dans un temps favorable, soit que je n'eusse pas la chance nécessaire. » J'avais gagné, il est vrai, une bien modeste fortune, je devais tâcher de la conserver, et après avoir éprouvé de si cruelles épreuves, borner mon ambition à rentrer en France, où je goûterais enfin quelques moments de repos, et avec de l'ordre et de l'économie, je vivrai honorablement. Je me sentais véritablement découragé; il m'en coûtait de prendre cette résolution, mais mieux valait m'y résigner que de rester à Buénos-Aires et de m'exposer à y perdre mes dernières ressources; bref, je me déterminai à repartir pour la France, emportant avec moi ce que j'avais dans l'ame de joie et de douleur; cela m'é-

tait pénible, moi qui avais tenté tout pour faire une fortune présentable à ma famille, mais cela me paraissait nécessaire, et l'amour du pays que j'éprouvais au fond du cœur me rappelle le vers cité par M. Anot de Maizières, dans son avant-propos de mon ouvrage :

Plus je vis l'étranger, plus j'aimais ma patrie.

Comme M. Anot de Maizières a su bien exprimer le sentiment du voyageur pour son pays!

J'allai donc trouver Tartière pour lui annoncer que je partais avec lui. Quant à ce que je dois faire à mon arrivée en France, je ne le sais pas. Y resterai-je indéfiniment, ou bien, après m'y être reposé six mois, en repartirai-je avec une pacotille nouvelle pour le Brésil? Je laisse au temps à en décider; je puis du moins l'ajourner jusqu'à la réunion qui doit avoir lieu chez les deux frères, et qui clora les politesses que nous nous sommes faites les uns aux autres; c'est en cédant aux instances de mes amis, que je me rends à cette fête, car, livré à moi-même, j'aurais renoncé à y aller.

Nous reconnûmes, Tartière et moi, que la guerre ayant été déclarée entre la France et l'Espagne, les bâtiments français ne pouvaient sans danger se mettre en mer, et il fut décidé que nous nous embarquerions sur le navire norwégien qui était en partance à Buénos-Aires. Comme il me parlait de ma malle et de mon matelas que je n'avais pas reçus encore, je pensai à charger Cajet de me les faire parvenir en France, dans le cas où on me

les renverrait. Tartière m'offrit à cette occasion une petite caisse pour y mettre le peu d'effets que j'emportais en France; j'acceptai son offre, et comme il me rappelait que la réunion dont j'ai parlé devait avoir lieu le samedi le plus prochain, il ajouta : « Je louerai un cheval pour vous, comme j'en ai loué un pour chacun de ces messieurs; de cette manière, il y en aura cinq. »

En attendant, nous allons nous promener autour de la ville et visiter les constructions ordonnées par le directeur suprême de la République; nous poussons même jusqu'à l'endroit où notre caravane avait fait halte avec le général Blanca, avant d'entrer dans la ville, et où je n'étais pas revenu depuis; nous visitons ensuite les églises, édifices bâtis par les Espagnols, anciens maîtres du pays, lequel s'est affranchi de leur domination.

Le samedi où devait avoir lieu la réunion étant arrivé, on nous amena nos chevaux; je choisis celui qui me parut le plus vif; comme je venais de faire 3,120 kilomètres à cheval, je me donnai pour un cavalier; à la vérité, pendant cette traversée, j'étais tombé sept fois; mais, pour le moment, je ne dis rien de ces accidents. Quand nous fûmes tous réunis à la porte de Cajet, chacun se mit en selle et s'efforçait de prendre des attitudes d'habile écuyer, et moi des premiers, je cherchais à rappeler que j'avais été le piqueur du général; nous avions à faire 12 ou 15 kilomètres; un si faible espace devait être bientôt franchi; ceux qui con-

naissent la route prennent le devant et nous servent de guides; nous étions au moins une douzaine d'étourdis courant par un chemin, tandis que quelques-uns de nos amis couraient par un autre; les deux compagnies se rejoignirent bientôt; alors, on se divisa par pelotons, et, en avant de chacun, un cavalier, la canne à la main, commandait les mouvements; c'était un spectacle curieux que celui de ces Français, exécutant en pays étranger des manœuvres de cavalerie comme s'ils eussent été dans leur patrie. Vers la fin du voyage, l'idée leur vint de lutter à qui irait le plus vite; je me refusai à prendre part à cette lutte, et je restai avec les cavaliers paisibles; les autres auraient fait trois fois le trajet dans le temps que nous mettions à le faire une seule fois, s'ils n'avaient imaginé de revenir à diverses reprises sur leurs pas, le tout pour satisfaire leur fantaisie d'équitation; ils imitent les chiens qui vont en avant, puis reviennent comme pour allonger le chemin. Enfin, apercevant la maison de notre hôte, à la porte duquel sont déjà les garçons qui doivent servir, nous mettons pied à terre; un domestique vient prendre nos montures, les mène dans un herbage, et pendant ce temps-là, nous entrons dans la maison, où l'on nous présente à celui des deux frères dont nous ne sommes pas connus, mais qui nous accueille amicalement, en disant : « Soyez les bienvenus, » et qui nous donne des poignées de main; il est impossible de se mieux

montrer à l'égard de gens qu'on voit pour la première fois; heureusement, il sait que nous sommes tous les huit des Français, cette qualité sert de passeport; on nous fait rafraîchir; on dresse dans le jardin des tables qui, réunies, ont plus de 80 décimètres de long; on les charge de viandes représentant au moins un veau entier et la moitié d'un mouton; ce n'était pas trop pour une réunion de quarante personnes qui se trouvaient invitées.

A la vue de ces préparatifs de fête, j'avoue que je repris courage; je me sentis tout autre au commencement d'une journée qui promettait d'être une des plus agréables que j'eusse vues depuis long-temps; d'ailleurs, j'avais pris intérieurement mon parti; je n'avais plus le tourment de l'indécision; je me berçais de l'espérance que j'allais avoir enfin des jours de bonheur. Sur quoi étaient fondées ces espérances? je ne pourrais le dire.

Liberté nous était donnée de parcourir l'habitation dans toute son étendue; elle nous offrait le spectacle des travaux d'un homme intelligent et actif. Son frère, qui vint nous joindre à son tour, nous donna les mêmes témoignages de sympathie affectueuse; il nous expliqua comment son frère et lui avaient obtenu de leurs efforts de si heureux résultats; puis, quittant le groupe où j'étais, il alla successivement aux autres, où il tint le même langage et montra la même politesse bienveillante. Vers les deux heures, et quand on eut lieu de supposer que tout le monde était arrivé, on nous in-

vita à nous mettre à table; sur un geste que me fit Lescalier, j'allai m'asseoir à côté de lui; les autres voyageurs se placent également près de ceux qu'ils connaissent. A peu de distance de nous, un quartaut de vin se voyait sur une petite estrade, et, en un instant, on en tirait vingt bouteilles; les deux frères, placés vis-à-vis l'un de l'autre, faisaient les honneurs de la table. Rien ne manqua à l'agrément de cette belle et bonne réunion pendant laquelle, Lescalier et moi, nous eûmes soin de nous. J'avais hésité si je me rendrais à cette fête, uniquement par économie et pour n'avoir pas à payer le louage d'un cheval, mais je me félicitai bien ensuite d'y être venu; là, du moins, j'oubliai mes traverses. A la fin du repas, quelques convives se mirent à chanter des chansons de France, ou des chansons étrangères sur des airs nationaux; les unes et les autres furent accueillies avec des applaudissements frénétiques, des applaudissements à faire trembler la maison. Tartière entonna le chant guerrier qu'il nous avait fait entendre six ans auparavant sur les montagnes du Brésil, où nous chassions, et dont le refrain est :

« Je suis Français, mon pays avant tout. »

Ce refrain fut répété en chœur par chacun des assistants, qui paraissaient animés d'un sentiment de joie impossible à décrire.

On chantait des couplets de tous les règnes, sans réfléchir à celui sous lequel était notre pays, mais

l'ami Gabriel et moi, nous entonnions à tue-tête les chansons qui nous revenaient à la mémoire, et entre autres celle-ci, toute guerrière, et laquelle, si je me rappelle bien, était ainsi conçue :

Nous portons à l'envie,
La prise des drapeaux,
Qui prouve l'énergie
De nos vaillants héros.
En cette heureuse année,
Peuple, chantons en chœur :
Vive la grande armée,
Vive notre Empereur !

Aux portes et aux fenêtres,
Tout le long du chemin,
Combien de milliers d'êtres
Répétaient ce refrain :
En cette heureuse année,
Français, chantons en chœur,
Vive la grande armée,
Vive notre Empereur !

Cette chanson était bien plus longue, mais je ne me souviens que de ces deux couplets, qui furent répétés par toute l'assemblée avec des houras de cris à s'en rendre sourd ; de plaisir, on se serrait les mains avec effusion ; enfin, c'était une joie générale parmi nous.

« Messieurs, m'écriai-je, puisque nous parlons de l'Empereur, il faut que je vous dise que j'ai habité Saint-Cloud. Un jour que je me promenais, Sa Majesté, passant au pas dans le parc avec son escorte, laissa tomber sa cravache; soit qu'elle lui fût échappée des mains ou qu'elle eût coulé de dessous son bras, toujours est-il qu'elle tomba à terre ; n'étant moi-même qu'à peu de distance de l'Empereur, je la ramassai et courus la lui porter. Sa Majesté me fit, en signe de remerciement, un mouvement de tête et un sourire des plus gracieux et desquels j'ai toujours gardé le souvenir. »

A peine ces paroles étaient-elles prononcées, que nous nous écriâmes tous : « *Vive l'Empereur !...* »

Il fallait que nos hôtes eussent fait une Saint-Barthélemy de la population de leur basse-cour, de leurs étangs et de leurs taillis, car toutes les sortes de gibier, de poisson et de volaille arrivaient à la file sur la table, sous des formes et avec des sauces différentes : ragoûts, fricassées, viandes froides, viandes rôties, tout s'y trouvait; puis, au dessert parurent les pâtisseries, les friandises, en un mot, des provisions qui auraient suffi à la nourriture d'une caravane traversant le désert. « Voilà, dit Gabriel en plaisantant et en me rappelant une de mes mésaventures, voilà qui vaut mieux que la terre élastique. » On ne manqua pas de demander ce qu'il entendait par-là, et il n'eut garde de refuser une explication qui donnait à rire. De là une occasion de me présenter, nos amis et moi, comme des voyageurs arrivés tout nouvellement du Chili, et venant de passer les Cordillères; ce fut là pour un moment le sujet de la conversation. Au lieu de chitchat, il y eut du vin en abondance; à celui du quartaut, qu'on avait placé sur un piédestal, succédèrent les bouteilles au long bouchon, ou pour mieux dire le vin de Bordeaux; on ne fit grace ni à un mets, ni à une friandise, ni à un vin; on but à l'heureuse réunion des deux frères et à leur prospérité pour l'avenir; on n'oublia aucune de ces politesses que doivent

des convives aux hôtes qui les traitent bien; on finit par prendre le café et les liqueurs.

Vers les six heures du soir, on prit successivement congé des deux frères, qui nous serraient à tous affectueusement la main, et qui reçurent de chacun de nous des remerciements pour leur accueil amical, et en même temps des vœux pour le bonheur de leur avenir; enfin, hommes et femmes, tout le monde se remit en selle; le retour s'opéra au petit trot, mais plusieurs, néanmoins, par leurs gambades, témoignaient qu'ils avaient eu leur part du quartaut de vin; chacun, sur son cheval, se tenait de son mieux pour arriver sans accident à la maison.

Le lendemain, on se remit à ses affaires; Tartière et moi, nous nous occupâmes des préparatifs de notre départ; la traversée devait, de Buénos-Aires, nous coûter 750 francs chacun; comme je n'avais pas assez d'argent comptant pour solder le capitaine, Tartière m'avance 900 francs, que je m'engageai à lui rendre en France, ce qui ne souffrit aucune difficulté; il offrit même de m'en avancer davantage; Gabriel alors me dit: « Si j'envoie de l'argent à ma mère en France, il est inutile que vous empruntiez, vous rembourserez, à votre arrivée, les fonds que je vous aurai prêté dans ce pays-ci. — Mais, lui répondis-je, je préfère accepter l'offre de mon ami; j'ai un peu d'or, et pour cela, je crains les corsaires. » En conséquence, je priai Tartière d'accepter, en échange

de ce qu'il me prêtait, un lingot d'or de la valeur d'une douzaine de cents francs; par-là j'échappais à la responsabilité des 900 francs; il comprenait ma raison, car, par cet arrangement, si un corsaire nous avait dévalisé, au moins je n'aurais rien dû à mon prêteur. Tartière garda la garantie que je lui remettais; nous espérions bien, du reste, que le malheur auquel je pensais ne nous arriverait pas.

En attendant notre départ, nous allons de temps en temps visiter le bâtiment qui doit nous transporter, afin de faire connaissance avec notre futur capitaine, et comme nous lui demandions à quelle époque il devait partir, il nous répondit : « Très-prochainement, car mes papiers sont presque tous prêts; qu'il pensait mettre à la voile vers la fin de la semaine; que nous devions, en conséquence, nous disposer. » Cela dit, il nous offrit un verre de rhum et un cigare. Le prix de 750 francs fut donc stipulé pour notre passage, et, moyennant cette somme, nous devions être à la seconde table, et manger dans la chambre du capitaine; bref, notre existence à bord devait être tout autre que pendant ma première traversée. Les conditions de notre passage ainsi réglées, nous prîmes congé du capitaine; notre bâtiment est le *Boroane* norwégien, en destination pour le Havre. Revenus par le bateau, à terre, nous disposons tout pour notre voyage et prenons nos passeports, ce qui est une dépense de 80 francs, non compris ce

qu'il faut payer à la personne qui va les quérir dans les bureaux. Je comprends que j'aurai de nouveau à faire passer mon or en contrebande à la sortie de Buénos-Aires : que d'inquiétudes pour se conserver le faible et modeste trésor qu'on a amassé !

Je suis las de parler de ma malle, je la regarde comme perdue ; quelques jours encore je puis espérer la recevoir, mais je crains bien d'être obligé de partir sans elle ; c'est là une perte de 600 francs qu'il faut ajouter aux autres ; oublions-la donc, bien qu'il soit difficile de ne plus songer à une chose dont on sent le besoin à tous moments.

Richaud et Dimet me prient, lorsque je serai arrivé au Havre, de leur envoyer une caisse de meules des grandeurs diverses qu'ils m'indiquent, et dont j'emporte les numéros ; ces meules en grès sont nécessaires à l'exercice de leur profession de coutelier et de serrurier ; je me mets également à leur disposition pour toute autre chose ; j'emporte aussi des lettres qu'ils ont écrites pour leur famille ; ils me remettent, en me donnant ces commissions, les fonds nécessaires pour m'en acquitter ; je me trouvai avoir ainsi une douzaine de commandes pour la France. Cajet envoie à sa femme une émeraude de la valeur de 300 francs, des diamants, puis, un perroquet. Comme j'ai perdu ma malle et les divers paquets de lettres qu'elle renfermait, adressées à des Français, je me trouve assez embarrassé pour faire parvenir

32

à leur destination les objets qui me sont confiés, et, entre autres, le lingot d'or que Laperle m'a remis pour son père; c'est à quoi j'aviserai quand je serai en France. Nos dispositions prises, nous allons porter, partie par partie, notre petite fortune au bâtiment, le tout afin que les matelots et les passagers ignorent ce que nous embarquons; tout cela doit rester secret, et la connaissance qu'on en aurait ne serait pas sans danger.

La première chose que je porte au bâtiment est la petite malle que Tartière me prête; puis, au moyen de chacun de ces voyages, nous opérons le passage en contrebande de nos marchandises; lui, de son argent, moi, de mon or; Tartière est aussi le plus embarrassé, car il a deux barils de piastres, et en outre un sac grand comme ceux qui servent à mettre du plâtre, et rempli également de valeurs; tout cela était gênant pour le moment, et devait l'être plus tard, comme on le verra; car il importe à un passager de ne pas faire connaître ce qu'il a de fortune avec lui, et trois barils de piastres ne peuvent pas s'embarquer comme une paire de gants. Nous fûmes donc obligés, pour tout soustraire aux regards des douaniers, de faire une multitude de trajets. Le transport de mon avoir demanda moins de peine et moins de temps; je le divisai, néanmoins, et le mis dans une caisse à part, afin que si j'étais surpris transportant en fraude quelque chose, je ne perdisse pas tout; je devais redouter, même pour moi, que Tartière se

laissât prendre, car il en serait résulté une visite de toutes les malles, et dans les miennes on aurait trouvé mon petit trésor. Je ne pouvais confier rien à personne, si ce n'est au capitaine, et encore le capitaine ne m'était-il pas connu à fond. Nous vînmes à bout, toutefois, de notre travail, car c'en était un véritable. Cajet me remit la boîte, les lettres et le perroquet, logé dans un sabot, avec le maïs et tout ce qui est nécessaire à sa subsistance; il me donne en outre son petit matelas pour me servir pendant la traversée; je lui remets en échange celui que j'attends, et qui vaut vingt fois le sien; c'est une affaire convenue entre nous.

La veille du départ, nous faisons nos adieux à nos amis, sans en oublier un seul, pas même les *Sept-Douleurs;* mais les derniers de ces adieux furent pour mon ami Cajet, qui m'avait donné l'hospitalité pendant deux mois; le lendemain, il vint nous conduire jusqu'au lieu d'embarquement; nous nous embrassâmes pour la dernière fois; il me souhaita un heureux retour en France, et vers les huit heures du matin, nous fîmes voiles pour le Havre. Ce départ me causa une vive peine, car je retournais dans mon pays sans avoir rempli mon but, ou du moins sans avoir retiré tout le fruit que j'attendais d'une si grande entreprise; il me serait difficile de rendre la peine que j'en ressentais; mais à présent, mes vues doivent se tourner d'un autre côté. Nous sommes sur le bâtiment quatre passagers : Tartière et moi, puis, un autre

Français et un officier espagnol que nous ne connaissions point, et qu'on disait retourner dans sa patrie.

CHAPITRE VIII.

VOYAGE EN MER POUR LA FRANCE.

Ainsi, après avoir parcouru tant de terres et tant de mers, après avoir traversé les plaines immenses des Incas, je me retrouvais sur un bâtiment qui voguait vers la France, et cela, après huit années de courses; j'étais avec Tartière, un de mes camarades du Brésil, celui qui m'avait appris les chansons dont j'ai parlé plus haut, et qui me les dictait, six ans plus tard, chez Gajet, il y a un mois à Buénos-Aires; il ne se doutait guère que je dusse de nouveau lui demander de me les répéter à 2,000 kilomètres de l'endroit où il me les avait chantées pour la première fois au Brésil. Jusqu'à présent, nous sommes satisfaits de notre capitaine et de son frère, qui est officier; les vivres sont sains, abondants, proprement servis; en un mot, nous sommes bien nourris; nous payons, il est vrai, plus cher qu'à mon premier voyage, mais les vivres, dans le pays où les a pris le capitaine, sont plus coûteux qu'en France et que dans aucun pays d'Europe; il en résulte naturellement que le prix de la traversée est plus considérable. La table où nous sommes nous revient à 250 francs

de plus que la première ; en outre, on a la société du frère du capitaine, qui, jeune, joue avec nous comme un enfant avec ses camarades ; tous deux parlent bien français ; ils en ont aussi parmi leurs matelots. Je puis dire qu'il n'y a pas de comparaison à établir entre ce voyage et celui que j'ai fait avec le capitaine anglais, qui, néanmoins, m'a coûté si cher.

En ce moment, nous repassons sous la ligne ; mais, cette fois, on ne songe pas à nous donner le baptême, puisqu'on sait que nous l'avons reçu. Rien, jusqu'à présent, d'extraordinaire, si ce n'est le fait dont je vais parler :

A la hauteur de Sainte-Hélène, île de triste mémoire, un phénomène des plus curieux me fait souvenir d'un tout semblable qui eut lieu dans le désert ; mais celui-là n'était produit que par des tourbillons de vent qui soulevait le sable et la poussière, et en formait une colonne d'une énorme dimension. Une trombe d'eau nous apparut en face l'île de l'auguste captif. Elle était d'un volume, du moins à ce qu'il nous sembla, à Tartière et à moi, dépassant de beaucoup en hauteur et en circonférence, une des tours Notre Dame de Paris. On aurait dit que cette trombe était surmontée d'un chapiteau. Enfin, l'illusion nous parut telle, que nous crûmes voir l'apothéose du grand homme dont cette île renfermait les cendres ; il nous sembla aussi que la nature se faisait un jeu de nous montrer la huitième merveille du monde.

Au bout de quelques minutes, tout disparu et rentra dans le calme, mais nous fûmes pendant long-temps impressionnés d'un si beau spectacle. Rien ne marque plus dans notre voyage, où les mauvais temps, les bourrasques, les tempêtes, les beaux et vilains jours se succèdent comme dans toutes les traversées de longue durée. Nous passons nos moments à lire, à fumer et à fabriquer des petites boîtes. Le frère du capitaine nous montre à faire des porte-cigares en carton.

Le capitaine est un homme aussi poli que bienveillant, ainsi que tout l'équipage; d'ailleurs, nous qui sommes des vieux navigateurs, des loups de mer, nous ne sommes pas disposés à nous laisser traiter en novices. Quand je parle du Cap-Horn, je me trouve seul à l'avoir passé, et, sous ce rapport, plus avancé que les autres passagers et même de l'équipage; je fais parfois la description de ce brutal et de ses abords, en présence des matelots, qui, comparativement à moi, sont de jeunes navigateurs. Le soir du jour où nous passons la ligne, nous nous réunissons sur le banc de quart, et chacun de nous raconte les farces dont il a été témoin et celles auxquelles il a pris part; jamais, jusqu'à présent, je n'avais fait de voyage si agréable, du moins quant aux rapports que nous avions avec les officiers. On nous donne du rhum le matin et le soir, et même dans la journée; ajoutons que cela se fait cordialement; jamais je n'ai vu ni le capitaine ni son frère s'enivrer; tous deux sont

des hommes sobres et d'une grande délicatesse de sentiments. De loin en loin nous apercevons des bâtiments ; nous ne craignons que les corsaires, et encore sommes-nous rassurés par le pavillon étranger qui couvre notre navire ; il est vrai que ces messieurs les corsaires ne sont pas gens scrupuleux, de là nos vagues inquiétudes à la vue d'un navire quelconque. Tout mon avoir a été, comme je l'ai dit plus haut, embarqué à l'insu de tout le monde, de sorte que je passe pour ne posséder absolument rien ; j'ai laissé croire que j'avais envoyé mes fonds en France par l'intermédiaire d'un négociant américain, correspondant d'un banquier parisien. J'échappe ainsi à l'indiscrète curiosité des matelots, qui veulent toujours savoir ce qu'un passager emporte de richesses, et qu'il est bon, pour une foule de raisons, de laisser dans l'ignorance sur un tel point ; mais, si je suis à peu près tranquille, il n'en est pas de même de mon ami Tartière, qui a deux barils remplis de piastres, plus, un gros sac, sans compter 2,000 francs en or et la somme que je lui ai remise pour établir la balance de nos comptes. Qu'arriva-t-il de là, c'est que Tartière, dès qu'un bâtiment était en vue, trouvait son trésor mal caché où il l'avait mis, le transportait dans un autre endroit. A six reprises différentes, au moins, il opéra ces changements ; je riais de cet embarras des richesses ; deux barils ne peuvent se cacher comme le premier objet venu ; ces craintes, qui perçaient à cha-

que instant, le rendaient très-malheureux. « Mon argent, me disait-il un jour, ne serait-il pas mieux ici? » Puis, le lendemain : « Ne serait-il pas mieux là? » Jamais il ne le trouvait bien caché. Tantôt il le mettait sous des caisses, tantôt derrière des ballots, puis après, sous des amas de câbles; bref, c'était des perpétuels déménagements, dans lesquels je remplissais l'emploi d'homme de peine, ce qui me faisait rire, tandis que lui répétait sans cesse : « Les matelots vont venir voir ce que nous faisons. » A la fin, lassé de tous ces déplacements, il dit : « Ma foi, à la grace de Dieu; ils resteront où ils sont. » Mais, un moment après, il revenait me demander : « Croyez-vous qu'ils soient bien là. » Je n'avais garde de les trouver mal placés, depuis que j'avais eu tant de peine pour les loger convenablement. Enfin, un beau jour il vint à moi et me dit : « Il ne faut pas mettre tous les œufs dans le même panier; si nous ôtions mon sac de la place où il est, pour le cacher dans un nouvel endroit que j'ai trouvé? Voici ce dont il s'agit : j'ôterai de la cabine où je suis, une planche qui fait partie d'un des parois du bâtiment, et je mettrai mon sac sous cette planche; voilà une cachette excellente? » Il exécuta immédiatement son projet, et moi, pendant ce temps-là, je faisais sentinelle. Il éprouva une grande difficulté à lever la planche en question, mais il finit par en venir à bout; le besoin donne du courage; elle avait bien un mètre de long sur trente centimètres de large; à cette plan-

che, il attacha son sac avec une corde et le plaça sur le bord du trou qu'il venait de faire; malheureusement, le poids était lourd et il tomba à une profondeur de vingt à vingt-cinq décimètres. Tartière arrive à moi. « Mon sac est perdu, me dit-il, il vient de tomber au fond du bâtiment. » Puis, il me raconta son accident; il était bouleversé, pâle, à demi-mort; ses yeux étaient pleins de larmes. « Parlez bas, lui dis-je, ou plutôt, silence; je vais voir quelle est la gravité du malheur; restez-là, à ma place, et faites le gué à votre tour. » Je vais à sa cabine et vois ce qu'il a fait; prenant une tringle de bois, je cherche à sonder la profondeur de l'excavation; ma tringle se trouvant trop courte, je m'en procure une autre, qui, jointe à la première, me donne une longueur de deux mètres, sans compter celle de mon bras; à l'aide de ce moyen, j'opère le sondage voulu; je constate à quelle profondeur il se trouve, et, retournant vers Tartière, je lui fais part de ma découverte et des efforts que je vais tenter pour le retirer. « Ne perdons pas la tête, lui dis-je; procurons-nous un crochet et avisons à repêcher l'objet tombé. » Tartière était incapable d'agir; il n'y avait rien à attendre de lui; il se bornait à répéter : « Il y avait plus de 5,000 francs d'argent! il m'est échappé des mains quand j'ai voulu le placer dans la cachette; il est perdu. — Non; la corde est-elle attachée au sac? — Oui, elle est serrée autour de lui. — Eh bien, alors laissez-moi faire. Restez là,

je vais tâcher d'avoir un crochet ; à l'aide d'une corde, je le ferai descendre dans la profondeur et je parviendrai à faire remonter votre trésor comme on fait remonter un seau tombé dans un puits. » Je vais trouver le frère du capitaine, et je lui demande un fil ou un morceau de fer dont j'ai besoin, lui dis-je, pour ouvrir ma malle ; ce jeune homme, avec sa complaisance ordinaire, me donne ce que je lui demande, et même en abondance, afin que j'aie de quoi choisir.

Je me fis un crochet bien affilé, dont je voulais me servir comme d'un hameçon, pendant que Tartière était en observation. L'essentiel était de ne pas être vu et de n'avoir pas besoin du concours d'un matelot, qui n'aurait pas manqué de demander ce que je voulais faire de l'outil que je me fabriquais, et je ne devais pas l'en instruire. Voici comment je m'y pris : nous descendons dans l'entrepont, où nous coupons les cordes qui attachaient un énorme ballot, puis nous la fixons au crochet que je venais d'improviser; ces préparatifs achevés, je dis à Tartière : remontez maintenant, retournez faire sentinelle pendant que je travaillerai : il n'est pas besoin de dire que mon homme monta bien sa garde; je fais alors glisser mon crochet dans l'excavation; je le promène dans tous les sens, mais je ne saisis absolument rien. Je sens bien que le crochet touche le sac, mais il ne le pique pas : à chaque instant Tartière venait me dire : « Eh bien! l'avez-vous? — Rien.

— Laissez-moi faire. — Du tout, vous réussiriez moins que moi encore; retournez à votre poste. Je retire mon crochet, j'en lime les extrémités pour les rendre plus fines, plus acérées. Ce que je désirais attraper, ce n'était pas le sac, c'était la corde qui le serrait; enfin, après de longs essais, qui, pendant un grand quart-d'heure furent inutiles, je sens mon crochet qui mord; je fais tourner sur elle-même, la corde à laquelle il tient, pour qu'il s'enroule autour de celle qui liait le sac. J'éprouve alors une résistance dont je ne puis triompher seul; j'appelle Tartière à mon aide, nous tirons avec tant de force et de persistance, que le sac vient, nous le déposâmes dans la cabine et nous nous rendîmes sur le pont; je ne pus dire dans quel état était Tartière; il m'aurait volontiers embrassé; dans l'excès de sa joie il me prodiguait les plus vifs remerciements, me prenait les mains, ne pouvait contenir son contentement; enfin, lui dis-je, nous le tenons, vous êtes bien heureux; car il pouvait tomber à fond de cale; par un hasard providentiel, il avait été retenu dans sa chute par une des membrures de la carcasse du bâtiment; je le croyais, disait Tartière, à jamais perdu. — Vous ne le remettrez pas dans cette cachette, n'est-ce pas? — Oh non, je vous le promets; j'ai eu trop de peur. — Eh bien, dis je en riant, vous en auriez été quitte pour vous imaginer que des corsaires vous avaient dépouillé; remettez-vous de vos alarmes et parlons

d'autre chose : « Dites-moi, Tartière, vous qui étiez depuis quelque temps à Buénos-Aires, vous devez connaître Bertheau, le graveur? — Oui, celui qui a la tête un peu dérangée? — Eh bien! me direz-vous pourquoi il en est ainsi; Cajet devait me raconter cette aventure et il a oublié de tenir sa promesse. — Rien de plus facile : Bertheau se rendait à Rio-Janeiro, au Brésil; il eut à traverser la ligne, le soleil tombait à plomb sur sa tête, il ne prit, pour se garantir de l'excès de la chaleur, aucune précaution; il ne songea ni à se couvrir, ni à se réfugier dans l'entrepont; il en résulta qu'à dater de ce moment, sa raison se troubla; le capitaine se montra très-affecté de ce malheur et il fit user, pour le guérir, de tous les moyens qu'on peut employer à bord d'un bâtiment.

Quand le pauvre malade fut arrivé au Brésil, on consulta, pour le guérir, un célèbre médecin, qui conseilla de le jeter à la mer. « Voici, dit-il, comment la chose doit s'exécuter : allez vous promener avec lui sur le bord de la plage, et quand vous verrez un endroit où l'eau n'est pas profonde et où l'on peut tomber sans danger, jetez-y votre malade, laissez-le se débattre un moment dans les flots; puis, après l'en avoir retiré, reportez-le chez lui pour le mettre au lit. » Nous crûmes au succès de ce mode de guérison; on l'employa; Bertheau, jeté à l'eau, cria au meurtre, se prétendit victime d'un assassinat, affirma qu'on avait

voulu le noyer; sans l'écouter on obéit à l'ordonnance du docteur et on le coucha. Le lendemain à son réveil, il avait recouvré la raison; il comprit quel but on s'était proposé, en le jetant à l'eau; sa colère contre les prétendus meurtriers s'éteignit; malheureusement, quelques années après, sa tête se dérangea de nouveau; seulement, il conserva son caractère obligeant et son bon cœur; il est ancien habitant de Versailles, issu d'une bonne famille et l'un de nos meilleurs voisins; quinze ans après, nos relations à Buénos-Aires, il est venu me revoir à Versailles, où j'ai cherché à lui faire le meilleur accueil possible; il refusa mes invitations, puis évita de me rencontrer; sa raison s'affaiblissant de plus en plus, il finit par se brouiller avec sa famille et par ne plus la voir; il vit seul, se tient à distance de ses anciennes connaissances, passe son temps à parcourir les champs et les bois sans parler, sans nuire à personne; il n'a que le nécessaire pour vivre; mais quoique vêtu avec simplicité, il a toujours une mise propre et décente. C'est aussi un homme d'une figure agréable, d'une belle taille, bien élevé, d'ailleurs, et parfaitement convenable dans son langage.....

Notre voyage se continuait sans incidents; seulement, si j'apercevais un navire, je disais à Tartière : « N'est-il pas vrai que votre cœur bat un peu? Quant à moi, je ne crains pas les pirates; que peuvent-ils vouloir m'enlever? ma caisse, eh bien! je la jeterai dans le trou où est tombé

votre sac, celui que vous appeliez *votre enfant* et que vous aviez mis aux enfants perdus; vous êtes un mauvais père. — Moquez-vous de moi à présent, me répondait-il, je vous le permets maintenant, que la douleur est passée; on peut en rire; d'ailleurs, vous avez le droit de vous amuser de ma faute à ce sujet, puisque c'est vous qui l'avez repêché, en lui jetant une ligne et un hameçon; puis je me prenais à dire : Tartière, notre voyage ressemble à une promenade de Paris à Saint-Cloud, tant il est agréable et facile; il n'en est pas ainsi quand on voyage dans les environs du Cap-Horn; c'est là qu'il y a des soubresauts; ici nous n'avons que quelques bourrasques, quelques grains, des misères. — Voilà, disait-il, ce que je désire voir. — Eh bien! je vous aurais de bon cœur cédé ma place, et Chabrie aussi. — Puisque nous parlons de Chabrie, reprit-il, que sont devenus sa femme et ses enfants? — Il doit les appeler auprès de lui dès qu'il sera casé. — Et ses diamants perdus les a-t-il retrouvés? — Oui; il a eu ce bonheur-là. »

On le peut dire, à l'honneur du capitaine, de son frère et de tout l'équipage, que nous n'avons eu qu'à nous louer d'eux, ayant eu aussi constamment des vents favorables, et nous espérons qu'il en sera de même jusqu'à la fin; les deux passagers, nos compagnons de voyage, sont des gens fort aimables et bien élevés; nous n'avons donc d'autres contrariétés que de craindre les corsai-

res, ce qui certainement n'est pas peu de chose ; la traversée ressemble de tout point à celle que j'ai faite du Havre au Brésil, c'est-à-dire qu'elle n'est marquée que par les incidents ordinaires, bourrasques et autres agréments de la vie maritime pour peu qu'un voyage se prolonge. N'ayant donc rien d'intéressant à mentionner, nous passons tout d'un coup des mers de l'Amérique aux approches du Havre, après trois mois et dix jours de navigation ; un beau matin nous nous trouvons en vue du port, où nous louvoyons. Notre marche est ralentie à dessein dans la crainte où est le pilote de dépasser le but ; arrivé ainsi au terme du plus long voyage que j'aie fait dans ma vie, je me vois à l'entrée du chenal qui doit me conduire à ma destination ; comme la marée était trop basse pour nous permettre d'avancer, nous dûmes attendre la marée montante, c'est-à-dire qu'il fût quatre heures du soir ; je laisse à ceux qui ont quelque chaleur d'ame, à deviner ce qui se passait en moi et l'excès de ma joie. Je ne saurais l'exprimer ; il suffit pour s'en faire une idée, de se rappeler ma situation passée, de la comparer à ma position présente, et de se mettre pour un moment à ma place.

Dans l'enthousiasme où me jette la vue de ma terre natale, je m'écrie :

O belle France, ô ma patrie,
Je revois ta rive chérie !

Durant tout le jour, on resta en vue du port à

attendre le moment favorable. On regagna la haute mer; nous louvoyons avec prudence, dans la crainte d'être jetés à la côte par un coup de vent; pour un instant nous perdîmes même de vue l'entrée de la rade; puis, après un circuit, nous revenons à la place que nous avons quittée; c'est là ce qu'on appelle *louvoyer*. Enfin, à force de tirer des bordées, l'heure de la marée arrive; nous nous rapprochons du port, nous sommes de nouveau en face du chenal. Un pilote de l'État arrive, s'empare du bâtiment, et, à dater de ce moment, notre capitaine n'y est plus rien; le pilote du port en est seul responsable; il a reçu de l'amirauté ces pleins pouvoirs; le voilà donc au gouvernail et entrant dans le chenal; il avance, mais serre la terre de trop près; nous risquons de nous heurter contre la digue, notre marche est mal dirigée; nous sommes au moment de nous briser, on dit que nous nous perdons; le capitaine, les matelots, les passagers, tout le monde crie; une voix dominant le bruit fait entendre ces mots : « Vite, tous les passagers autour du grand mât. » La pensée que mon avoir est dans ma malle et que si le vaisseau vient à s'ouvrir, je suis ruiné, se présente aussitôt à mon esprit; alors, sans perdre une seconde et au lieu de me mettre avec les autres, je descends dans l'entrepont, j'essaie d'ouvrir ma malle, mais ne puis y réussir, tant je suis ému; craignant que la secousse n'ait lieu pendant que je suis dans le bâtiment et qu'elle ne me



LE BOROANE *Norwégien*
venant de Buenos-Aires, transpercé dans le port du Havre par un batiment Américain.

donne la mort, je ne puis réussir à mettre la clef dans le cadenas, alors en un violent tour de poignet, je l'arrache avec les pitons; je saisis ma caisse et court me placer, avec les autres passagers, autour du grand mât; tout le monde y était réuni; cela fut fait en un clin d'œil, et il fallait cette célérité pour que j'arrivasse en temps utile; j'étais venu avec ma boîte sous le bras, quand le vaisseau se heurte contre le môle; un horrible craquement se fait entendre; chacun croit que le bâtiment s'entr'ouvre ou du moins qu'il éprouve une redoutable avarie; des barques viennent de tous les côtés pour nous recueillir, et l'on est invité à descendre; mais notre capitaine s'y oppose; comme nous sommes encore tout étourdis de la secousse, on ignore quel parti prendre; nous nous regardons comme perdus et ne savons pas où nous en sommes; mais un autre malheur se joint au premier : un bâtiment américain qui suit le nôtre et qui le croit entré dans le port, vient sur nous à toutes voiles quand nous étions encore engagés dans le chenal et son mât de beaupré, incliné horizontalement, s'enfonce dans le navire et achève de rendre notre position des plus en plus critique; la carcasse de notre bâtiment cède et la mâture est brisée; la confusion à bord est épouvantable; alors les canots viennent de nouveau s'offrir de nous débarquer; c'était un désordre au milieu duquel il était impossible de rien faire et de rien entendre.

Les employés de la marine arrivent avec le commandant du port; pendant la nuit on chercha, par tous les moyens possibles, à dégager le navire américain. Je ne comprends pas que la secousse que nous avons reçue n'ait pas entraîné notre perte; le bâtiment avait le flanc ouvert; la mâture était brisée; on dut descendre immédiatement à fond de cale pour fermer plusieurs voies d'eau; on finit par débarquer, en dépit du capitaine, qui, par amour-propre, voulait que le débarquement s'opérât suivant les formes ordinaires.

J'oubliais de dire que, dans ce moment, j'aperçois le passager espagnol qui, me voyant avec ma caisse sous mon bras, me dit : « M. Gendrin, j'ai fait comme vous. » Et, en parlant ainsi, il me montrait le sac rempli d'or, qu'il avait mis sous sa redingote. « Dès que j'ai vu le péril, j'ai été chercher mon avoir; ce n'est pas dans un pareil moment qu'il faut débarquer les mains vides. » Le lendemain, nous allâmes voir dans quel état se trouvait notre vaisseau; mais la police du port s'en était emparé, et, de plus, avait arrêté le pilote auteur du désastre, et auquel elle reprochait de n'avoir pas rempli son devoir. Voilà quelle faillit être l'issue d'un voyage de trois mois et dix jours, et qui avait été parfaitement heureux; c'est dans le port même que nous devions faire naufrage. Le capitaine nous dit que quant à lui, il était dégagé de toute responsabilité; qu'il avait remis son bâtiment à ses armateurs; que c'était à eux à dé-

battre leurs intérêts avec le commandant du port. Au milieu de tous ces événements, je voyais mon pauvre Tartière dans la plus cruelle perplexité; il tremblait pour les deux barils de piastres et pour son sac; il était forcément le témoin muet de ce qui arrivait; néanmoins, tout se passa heureusement pour lui. Comme notre passage avait été payé d'avance, nous n'avions plus qu'à remercier notre capitaine des soins qu'il avait pris de nous. J'emportai donc ma malle et mon perroquet, puis, je donnai 6 francs au matelot qui en avait eu soin pendant la traversée; je remerciai aussi le domestique dont j'avais eu à me louer, et, à mes remerciements, je joignis une légère gratification. Ces choses, une fois faites, nous nous occupâmes, Tartière et moi, des barils et du sac, puis de ses bagages. Quant au perroquet de mon ami, il eut le sort de mon bonnet à poil; il tomba à la mer. Ce fut dommage, car le perroquet de Tartière était instruit à suivre son maître avec la docilité d'un chien; il suffisait de lui montrer un morceau de sucre pour le faire trotter sur le pont; il n'avait pas, comme le mien, de sabot pour retraite; de là sa perte, car un jour qu'il se livrait à ses jeux ordinaires avec son maître, l'oiseau, auquel les ailes, autrefois coupées, avaient repoussé, prit tout-à coup son vol, favorisé par un coup de vent, et après un essor de cinq mètres, il tomba dans la mer; ce me fut une leçon pour veiller sur celui de Cajet. Lorsque toutes les piastres de Tartière fu-

rent emportées hors du bâtiment, et pesées à la douane comme marchandises; quand, en un mot, nous eûmes rempli toutes les formalités voulues, nous allâmes faire chez un traiteur un dîner dont Tartière paya les frais, en mémoire du service que je lui avais rendu en repêchant son sac; de mon côté, je payai les huîtres, le café et les liqueurs. Nous nous délassâmes, le reste de la journée, à l'hôtel du Grand-Cerf. Le lendemain, quelqu'un vint à ce même hôtel demander à me voir; ce quelqu'un était Dubelloi, qui avait été au Brésil, où il avait exercé la profession de teinturier; c'est lui qui m'avait fourni par centaine de bouteilles d'encre à la fois; il exigea que je logeasse chez lui pendant les cinq jours que j'avais à passer au Havre; j'y consentis, un peu à regret, car je ne le connaissais pas assez pour accepter une pareille invitation; j'aurais préféré rester avec mon bon camarade Tartière; lui-même me pressa de céder au désir de Dubelloi, ce qui me déplut un peu.

Notre dîner fini, Tartière me dit : « Je n'ai pas besoin de garder votre lingot; donnez-moi, en échange, un billet de même valeur payable dans un mois, à Paris, chez votre frère; cela me suffira. — Mais, Tartière, vous me connaissez bien imparfaitement? — Allez toujours, je vous connais depuis huit ans, par M. Lefranc; je n'ai pris le lingot que par mesure de précaution contre les corsaires; sans cela, je ne l'aurais pas accepté. » Je lui fis donc un billet comme il le désirait; il est

inutile de dire que les obligations contractées furent remplies comme cela doit se faire entre amis et honnêtes gens. J'allai le remercier, à Paris, en lui reportant la malle qu'il m'avait prêtée; j'ai maintenant à m'acquitter des commissions de Richaud et Dimet, et à leur acheter les meules qu'ils m'ont demandées; pour ces achats, nous nous rendons chez un négociant, Tartière et moi, avec les indications et les numéros qui m'avaient été donnés. Les meules choisies, on les emballa dans une caisse sur laquelle on mit l'adresse de ces Messieurs, et on l'expédia pour Buénos-Aires par la voie du premier bâtiment en destination pour ce pays.

Je restai au Havre deux jours de plus que je n'avais pensé, et ce temps écoulé, je m'occupe de mon départ pour Paris; avant de quitter la ville, j'offre deux billets de spectacle aux personnes de qui j'avais reçu l'hospitalité.

CHAPITRE IX.

REMERCIEMENTS A MES HÔTES.

C'était une occasion de voir la salle du théâtre du Havre; nous fûmes donc, mes hôtes et moi, à la comédie. Je leur témoignai ainsi ma reconnaissance de l'honnêteté avec laquelle ils m'avaient reçu; ces politesses faites, je fis mes adieux à tout le monde, et en particulier à Tartière, qui devait

rester quelques jours de plus que moi au Havre pour y terminer ses affaires; je pris donc les messageries, qui devaient me conduire à Paris en passant par Rouen; j'arrivai dans la capitale, rue du Bouloi, à dix heures du soir; on peut se rappeler que j'étais parti par les mêmes voitures et à la même heure pour le Brésil, le jour de la Fête-Dieu. J'entrai, à mon arrivée, dans un café, et, m'étant mis à table, je pris une bouteille de bière, puis j'écrivis à mon frère un billet conçu en ces termes : « Mon frère Adrien, si tu veux me faire le plaisir de venir me voir, je suis rue du Bouloi, à l'hôtel des Messageries, où j'arrive à l'instant et d'où nous emporterons mes bagages. »

Au bout d'une grande demi-heure, mon frère arriva au café qui est attenant au roulage; il fut si surpris de me voir de retour, qu'il ne pouvait s'en remettre; nous allâmes chez lui, où je trouvai sa famille; nous passâmes la nuit tous les deux, couchés ensemble, et je ne fus guère un moment sans parler. Dès le lendemain matin, nous partîmes de bonne heure pour aller voir notre mère à Versailles; j'envoyai Adrien un peu avant moi pour la prévenir de mon arrivée; quelques secondes après, il me fit signe de venir; je fus reçu par elle avec la même effusion de tendresse qu'elle m'avait montrée à mon départ. Après deux ou trois heures d'entretien avec notre mère, mon frère, un parent qui se trouvait là et moi, nous sortîmes pour aller revoir la maison où j'avais été élevé et

dont l'aspect réveillait mes souvenirs du jeune âge; combien il était naturel qu'alors je fisse la comparaison du passé et du présent.

Je me revois, en effet, dans mon pays, et il y a six mois, j'étais perdu dans le désert et dans la plus déplorable des positions où un homme puisse se trouver. Quel changement!

Néanmoins, en dépit de mon heureuse arrivée, j'éprouve toujours une fatigue intérieure et indéfinissable, à laquelle je ne puis rien comprendre, et que personne ne peut m'expliquer; et pourtant, rentré au sein de ma famille, je ressentais de cet événement une satisfaction que ceux-là seuls peuvent imaginer, qui ont été absents de la leur; je me trouvais amené à parler de tant de choses et pendant tant de temps, que l'on me disait devenu grand parleur; je m'aperçus bien qu'en continuant de discourir ainsi de tout ce que j'avais éprouvé ou vu, que je fatiguerais mon monde, et je pris le parti de me taire. Je dirai, sur ce point, quelques mots quand je ferai des réflexions sur mes voyages.

Les premiers jours passés, on me parla des affaires et des intérêts de la famille, c'est à-dire de la commune succession qui nous était échue; je me borne ici à dire que j'approuvai ce qui avait été fait pendant mon absence. Ne voulant entrer dans aucune explication, je souscrivis en aveugle à tous les arrangements qui avaient eu lieu. Je n'ai jamais élevé le moindre doute sur la loyauté avec laquelle nos intérêts avaient été réglés; je ra-

tifiai donc entièrement tous les actes et demandai qu'il n'en fût plus question.

A l'occasion de mon retour, il y eut un petit dîner de famille, auquel on invita la personne qui, pendant mon absence, avait bien voulu se charger de soigner mes intérêts; ce repas fut des plus simples. Pendant le mois que je passai chez ma mère, j'allai à Paris faire une visite à M. Lefranc, frère de celui avec lequel j'étais parti pour le Brésil; c'était chez lui qu'avait pris naissance mon projet de départ pour Rio-Janeiro; je fus reçu très-amicalement par ce monsieur Lefranc, auquel je ne pus donner de bien récentes nouvelles de son frère, que je n'avais pas vu depuis deux ans; ce fut à moi de lui en demander; il n'en avait reçu que depuis assez long-temps; il le croyait toujours à Rio-Janeiro. Il me demanda des nouvelles de Valdestin, notre ancien compagnon de voyage; il me fut impossible de le satisfaire sur ce point, ayant perdu de vue depuis long-temps la personne dont il me parlait; je le questionnai ensuite au sujet de Dupont. « Il est revenu en France, me dit-il, et il n'est pas content de ces Messieurs, qui, après l'avoir emmené au Brésil, ne lui ont pas donné les moyens de fonder l'établissement qu'ils disaient avoir eu en vue pour eux; bref, il leur adresse beaucoup de reproches. — Enfin, que fait-il? lui dis-je. — Il est établi place Maubert, et tient un café estaminet et billard; il est marié;

a des enfants, et sans cesse il maudit le voyage qu'il a fait au Brésil. »

A la suite de cet entretien, M. Lefranc m'invita à dîner pour un jour qu'il m'indiqua ; j'acceptai et nous nous quittâmes ; immédiatement et plein d'impatience je courus chez Dupont, bien qu'il logeât à la place Maubert ; eût-il été à l'extrémité de Paris, que je m'y serais rendu avec le même empressement. J'ai besoin de le voir et de rire un peu avec lui, pour me rappeler le temps passé. Renseigné sur le quartier où se trouve la place Maubert, j'y cours et je vois écrit au-dessus de la porte de sa boutique : *Dupont, limonadier, tient estaminet et billard.* J'entre et je demande une bouteille de bière, et cette bouteille m'est apportée par Dupont lui-même, dont l'établissement me paraît vieux, peu élégant, peu soigné. Dupont me regarde attentivement, puis, il s'écrie : « Mais, c'est vous, Gendrin ! je ne me trompe pas ? — Oui, c'est moi-même. — Par quel hasard ? — Je viens vous voir. — Qui vous a donné mon adresse ? — M. Lefranc. — Oh ! c'est chez ces drôles-là que vous avez eu mon adresse. — Vous êtes donc toujours en colère contre eux et contre Valdestin ? — Tous sont des misérables. — Mais, calmez-vous. Je ne suis pour rien dans les torts qu'ils ont eus envers vous. — Aussi ne disais-je pas cela pour vous. — Allons, oubliez toute cette querelle, qui date déjà de si loin. — Avez-vous fait fortune ? — Non, mais le mot fortune est facile à prononcer ; on peut avoir

gagné quelque petite chose et pourtant n'être pas riche. — Allons, vous êtes bienheureux. — D'autres peuvent l'être davantage! — Moi, je leur en voudrai toujours. — Mais, tout cela est passé. — N'importe, je ne l'oublierai jamais. » Bref, Dupont, dans son entretien avec moi, se montra très-peu aimable et j'eus regret d'avoir fait une course si longue pour l'entendre répéter sans cesse les mêmes plaintes; ce fut une raison pour moi d'abréger ma visite. Je payai ma bouteille, et, après lui avoir souhaité beaucoup de succès dans son commerce, je le quittai assez mécontent de lui et je ne le revis plus.

J'employai le mois suivant à remplir des devoirs qui étaient sacrés pour moi, à remettre des objets qu'on m'avait confiés, aux personnes à qui ils étaient adressés; 1° le lingot d'or, accompagné jadis d'une lettre que je devais porter, de la part de Laperle, à l'un de ses amis; mais la lettre était malheureusement restée dans la malle que j'avais perdue à Mendoza; j'étais donc très embarrassé pour faire parvenir, sans l'aide de cette lettre, le précieux cadeau dont elle faisait mention et qui n'était pas de moins de 400 francs. Ces 400 francs devaient être donnés, partie par partie, à une personne âgée recueillie dans l'Hospice des Vieillards, et qui était le père de Laperle; nous verrons plus loin comment je m'y pris pour faire parvenir cette somme à sa destination; envoi sacré, s'il en fut, puisque c'était celui d'un fils à son père; je me

souvins confusément que Laperle m'avait dit : « J'ai un ami à Paris, qui est lapidaire, rue Saint-Denis. » Je supposai que cet ami devait être la personne chargée de remplir les intentions de Laperle; j'allai donc, guidé par ce faible renseignement, rue Saint-Denis, et je commençai à la parcourir d'abord d'un côté, dans toute sa longueur; à chaque porte, je demandai s'il y avait dans la maison un ouvrier lapidaire? Partout on me répondait : nous n'en connaissons pas. Je poursuivais mes recherches avec patience, j'en avais et je devais en avoir; quand on me confie quelque chose, j'aimerais mieux mourir à la peine que de ne pas la remettre à la personne à laquelle elle est destinée; je tiens à justifier la confiance qu'on m'a montrée; mes recherches continuaient d'être vaines; mais je n'étais pas homme à me lasser. Après être descendu de la Porte Saint-Denis jusqu'au marché des Innocents, je remonte le second côté de la rue, faisant les mêmes questions, et recevant les mêmes réponses; n'importe, j'allais toujours. Laperle mérite bien que je lui donne cette marque d'amitié et de reconnaissance; enfin, à force de chercher, le portier d'une maison me dit, qu'au fond de la cour, au quatrième, est un ouvrier, dont le nom me paraît être celui que j'ai entendu quelquefois prononcer à Laperle; je monte; on m'ouvre. « Monsieur, dis-je à l'homme que j'avais devant les yeux, comme vous êtes lapidaire, ne connaîtriez-vous pas un M. Laperle,

un jeune homme qui peut avoir aujourd'hui 25 ans? — Oui, Monsieur, ce M. Laperle est allé au Brésil, avec son patron, qui l'a emmené comme apprenti ; depuis, il est passé au Chili, où l'on dit qu'il fait bien ses affaires ; mais il a ici son vieux père qui est bien pauvre, qu'il oublie ; je lui ai écrit à ce sujet et il ne m'envoie rien, c'est mal ! — Vous étiez son ami ? — Oui, son affectionné camarade; mais, Monsieur, pourquoi ces questions? — Excusez-moi, Monsieur, mais j'ai besoin de vous les faire et je vais bientôt vous dire pourquoi. Puisque vous le connaissez, il a dû vous écrire quelquefois? — Oui, lorsqu'il était au Brésil ; mais depuis qu'il est au Chili, il m'écrit rarement. — Cela s'explique par la distance où il est, mais je puis vous dire qu'il est connu au Brésil, pour un bon et excellent jeune homme; moi-même j'arrive du Chili, où je l'ai laissé en bonne santé. » Alors, à son tour, mon homme me fait mille questions sur la position où se trouve Laperle, mais en le traitant toujours de fils ingrat, et me disant que son pauvre père n'avait pas même de quoi s'acheter du tabac. D'après toutes ces explications, je ne pouvais plus avoir le moindre doute; je compris que la personne à qui je parlais était bien celle à qui je devais remettre le lingot dont Laperle m'avait chargé ; je lui expliquai alors comment l'argent que j'apportais n'était pas accompagné d'une lettre, comment cette lettre avait été perdue avec la malle où elle était; alors cet

ouvrier me fit mille politesses, et me remercia vivement au nom du vieillard, père de Laperle. Je parlai des obligations que j'avais à ce dernier; puis, je remis le dépôt qui m'avait été confié à la personne qui devait le recevoir, et à laquelle je promis de venir la voir pour elle-même et pour avoir des nouvelles du père de Laperle. Cette commission faite, je m'occupai de celle de Cajet, qui m'avait chargé de remettre à sa femme et à sa belle-sœur des pierres précieuses et un perroquet; je m'acquittai de ce devoir et ces dames alors m'invitèrent à dîner, ce que j'acceptai en leur remettant les lettres dont j'étais aussi chargé pour elles. Je leur donnai tous les renseignements possibles sur Cajet. On me demanda s'il n'y avait pas eu à payer pour le perroquet. « Quand même, répondis-je, quelques frais auraient été causés par le voyage de l'oiseau, je ne consentirais pas à en être remboursé. » Ces dames me remercièrent très-poliment et je pris congé d'elles. Je dois dire à ce propos, qu'une autre dame m'avait conseillé de garder le perroquet pour moi et de dire qu'il était mort dans la traversée. Cette dame ne me connaissait guère; car, à mes yeux, ne pas remettre une chose qui vous a été confiée, c'est la voler; ainsi, si je n'avais pu retrouver la personne à laquelle je devais remettre le lingot; je l'aurais déposé chez un notaire ou dans une maison connue, soit à Paris, soit à Versailles, et dans l'intervalle, j'aurais informé Laperle de ce qui était

arrivé. Au surplus, Laperle avait su la perte de ma malle et des lettres qu'elle renfermait.

Ces divers devoirs remplis, je retournai à Versailles pour m'y occuper de mes affaires, de ma petite succession, et des moyens de prendre une position quelconque; cette succession mettait un bâton dans la roue qui devait me conduire; elle me créait des obstacles dans ma marche, elle était pour moi une source de difficultés et d'incertitudes; je ne pouvais vendre ces propriétés, parce qu'elles étaient grévées d'hypotèques et qui ne pouvaient être levées que dans un temps très-éloigné; je passai un mois chez ma mère sans pouvoir prendre une décision; deux mois après les partages se firent entre mes frères et moi, et cela avec une parfaite loyauté, sans qu'un seul mot pénible fût prononcé entre nous et à notre entière satisfaction.

Les trois lots furent tirés au sort chez notre mère; elle-même prit successivement les trois billets numérotés, qu'on avait mis dans un chapeau; les choses se passèrent on ne peut mieux, avec une entente parfaite, et une sincère amitié. Chacun se trouva content de son lot et dut payer la rente dont il était redevable: cette obligation fut religieusement remplie; j'eus, pour ma part, deux petites maisons, dont le revenu était absorbé par le service des rentes que je devais payer; j'étais chargé des impositions et des réparations; or, ces propriétés étaient en mauvais état; pour

subvenir à ces dépenses, je place mes fonds, et il en résulte que je me trouve avoir une bien modeste fortune, avec une petite ressource que je me créai d'autre part, j'eus, pendant quelques années, assez pour vivre. Je fis quelques réparations à mes maisons et je me procurai ainsi de quoi me donner une certaine position pour le reste de ma vie.

CHAPITRE X.

FIN DE LA CONNAISSANCE DE LAPERLE.

RENCONTRE DE RICHAUD A PARIS.

Un jour que je passais rue Saint-Honoré, je vois écrit sur le dessus de la porte d'une boutique de bijoutier-changeur le nom de Richaud, mon ancien voisin du Brésil, le même qui avait été l'un des adorateurs de madame Boulard, dont la fin fut si malheureuse. Il était fort beau garçon, et néanmoins ce n'est pas lui que la dame avait préféré.

En voyant son nom sur le magasin en question, j'entre, et Richaud, qui était chez lui, me reconnaît, et alors, de part et d'autre, nous nous faisons mille questions sur notre position respective; c'est lui qui m'apprit que Laperle était à Paris avec toute sa famille depuis quatorze ans, qu'il était fort riche et de temps en temps parlait de

moi; il me força en quelque sorte d'aller lui faire une visite, en m'affirmant qu'il serait très-content de me voir; je me disais bien intérieurement que si depuis tant d'années qu'il était de retour, il n'était pas venu chez moi à Versailles, c'est qu'il se souciait peu de moi. Comme Richaud, en me donnant l'adresse de mon ancien ami, insistait toujours pour que je fisse cette démarche, je consentis à ce qu'il me demandait, sans lui avouer qu'au fond j'étais peu satisfait. Tout en partant, je me disais encore : « Dois-je y aller ou non?!! et cependant je me sentais ému de le savoir à Paris, bien qu'il m'eût oublié; et comme je suis un homme sincère et dévoué, je ne pus résister au désir d'aller revoir mon ancien camarade, un homme à qui j'avais de grandes obligations; bref, je pris mon parti, et je me rendis directement faubourg poissonnière à l'adresse qui m'avait été donnée; il y avait une grande distance à parcourir, mais pour Laperle j'aurais fait dix lieues à pied; j'arrive en face de l'hôtel, et je vois en entrant, au-dessus de la porte vitrée des bureaux, le mot *caisse*, écrit sur une plaque de cuivre, puis un bouton de cristal à la porte; ces belles apparences m'intimidèrent un peu; toutefois je m'enhardis et je demandai au premier commis que j'aperçus dans le bureau, si je pouvais voir M. Laperle; alors, son fils, jeune homme de vingt ans, qui était dans une pièce plus éloignée, vint à moi et me demanda à qui je voulais parler? A

monsieur votre père, lui répondis-je. — Je vais l'appeler et il alla en effet l'avertir. Laperle descendit du premier étage, où il était et vint à moi. « Vous ne me reconnaissez pas, lui dis-je? — Pardonnez-moi ; je vous reconnais parfaitement, Gendrin ; puis il m'embrasse et me serre la main ; un instant après il me quitte, et, du bas de l'escalier, il crie : Manuélita ! Manuélita ! viens donc, voilà Gendrin ; une dame arrive sur le palier et dit : « Montez, seigneur don Victor. » En deux pas nous fûmes réunis dans l'appartement, et, de part et d'autre, il y eut échange de témoignages d'amitié.

Laperle se mit à dire : « Vois, ma femme, comme il est bien portant ; nous le croyions mort, il est plus vivant que nous. » Je ne croyais pas à ces protestations, car s'il avait voulu aller à Versailles, il m'aurait trouvé sans peine, moi, son ancien camarade ; mais je feignis de croire à tout ce qu'on me disait ; alors il me parla de sa position, de ses enfants, des affaires à la tête desquelles il se trouvait depuis son retour ; il tenait une maison considérable de commissions et d'expéditions de marchandises à l'étranger, et même au-delà des mers, dans l'Amérique du Sud ; après beaucoup de questions, il finit par me demander ce que je faisais? Je lui répondis que j'étais un modeste rentier, retiré à Versailles ; qu'ayant échoué dans mes projets de richesses, je m'étais résigné à vivre dans la plus grande simplicité ; que malgré la modicité

de ma fortune, j'étais satisfait et sans ambition dans ma petite maison; quand nous descendîmes, il dit à son premier commis : « Je vous présente un ami de trente ans; on nous appelait à Rio-Janeiro *saint Roch et son chien.* » Après ces paroles amicales, il me fit voir son hôtel dans tous ses détails; un grand salon de plus de 80 décimètres carrés, meublé avec une grande magnificence; puis son jardin, qui avait deux entrées, chacune avec un escalier; dans ce jardin étaient des massifs de rosiers et de grands arbres, comme dans les plus riches hôtels, des allées sablées, des acacias; à l'extrémité était un autre bâtiment; mais, pour s'y rendre, il fallait ouvrir une porte et traverser la rue; il ajouta, en me montrant cette seconde maison : « C'est ma propriété. » Elle avait bien six croisées de face et trois étages; en somme, elle me parut fort belle. Après avoir fait le tour du jardin, qui était au moins de la grandeur de quatre à cinq ares carrés, nous rentrâmes dans les bureaux et la conversation s'engagea sur la révolution de 1848; à cette occasion il m'apprit que les banquiers chez lesquels il avait placés ses fonds n'avaient pu les lui remettre quand il les avait réclamés, du moins immédiatement; que le temps sans doute avait rétabli le crédit, mais que craignant de nouvelles secousses politiques, il avait retiré tous les capitaux qu'il avait confiés à des mains étrangères; alors il ouvrit devant moi une armoire en fer, puis les tiroirs secrets qui en

dépendaient ; il me montra des paquets de billets de banque dont chacun avait bien une épaisseur de trois centimètres; je ne vis pas dans cette exhibition une marque de vanité; car, je dois l'avouer, quand nous étions au Brésil et au Chili, nous nous montrions de même ce que nous possédions. Après avoir passé une heure avec lui, je crus convenable de le quitter ; une chose me parut assez singulière, c'est qu'il ne m'invita ni à dîner, ni même à me rafraîchir; ceux qui me connaissent savent que je n'ai pas l'habitude de quêter un repas et que je suis sobre; mais je ne pus m'empêcher de remarquer que partout où nous avons été, quand lui et moi nous habitions ensemble, une invitation à dîner était la première politesse qui nous était faite; Laperle m'apprit, en outre, qu'il avait une maison de campagne près de Sèvres, à Billancourt, non loin de Versailles, qu'il serait heureux de m'y voir venir un dimanche; que toute sa famille et lui s'y rendaient les samedis; je promis de le revoir comme il m'en témoignait le désir; alors je pris congé de lui et des siens, qui étaient présents. « Gendrin, dit-il, il faut nous voir souvent. » Nous nous donnâmes une poignée de main et je repris la route de Versailles; bien que, dans cette entrevue, je n'eusse rien à dire dont je dusse avoir regret, je n'étais pourtant pas trop satisfait de ce renouvellement de connaissance avec quelqu'un qui ne m'avait pas rendu de visite; enfin, je le répète, je m'étonnais

qu'il ne m'eût pas invité à dîner; eût-il dû ne m'offrir que la soupe et le bœuf, j'aurais été sensible à ce témoignage d'amitié; je me répétais, à part moi, que j'avais eu tort de vouloir renouer des relations avec Laperle; je devais comprendre que la richesse et la médiocrité ne sont pas faites pour aller ensemble, que je ne supporterais pas longtemps le contraste que présentait ma position et celle de mon ancien camarade, que sans avoir de disposition à l'envie, j'étais, par dignité de caractère, peu disposé à m'abaisser devant personne; qu'enfin, un homme qui avait été quatorze ans sans s'occuper de moi et n'ignorait pas que je demeurasse à Versailles, puisqu'il y était venu me voir aux différents voyages qu'il fit en France antérieurement à cette époque. Cette indifférence m'avait suffisamment prouvé le peu de prix qu'il attachait à mon amitié, qu'ainsi j'avais manqué, en allant le voir, au respect que je me devais à moi-même. Comme j'étais mécontent, je me déterminai à laisser les choses tomber d'elles-mêmes.

Nous étions alors dans la belle saison et le temps invitait à aller à la campagne. Laperle et sa femme en profitèrent pour venir à Versailles, et ils me rendirent une visite; c'était deux mois après celle que je leur avais faite; ils se montrèrent très-polis envers moi, qu'ils trouvèrent malade et au lit; ils montèrent dans ma chambre, qui est des plus simples, bien que tout y soit propre; j'avais alors

près de moi deux personnes qui étaient venues me voir, et qui, en entendant annoncer quelqu'un, voulaient se retirer; je les priai de rester, et, en gens d'esprit, ils comprirent qu'ils pourraient m'aider à soutenir la conversation; j'avoue pourtant qu'intérieurement mon amour-propre souffrit de rendre ces messieurs témoins du changement qui s'était opéré dans les rapports de mon ancien camarade avec moi.

Depuis un certain temps, et même quand nous étions encore au Chili, Dimet m'avait déjà fait remarquer chez Laperle bien des petits mouvements de vanité qui, sans être très-sensibles, étaient réels néanmoins. La conversation s'établit entre Laperle et les personnes qui étaient chez moi, sur la nouvelle révolution de 1848, et les dangers qui menaçaient la société; chacun donna sur ce point son opinion. Après que l'on eut causé quelque temps, Laperle et sa femme se retirèrent, en me renouvelant l'invitation d'aller les voir à leur campagne; ils rendirent même cette invitation aussi pressante que possible, me disant: « Si vous ne venez pas, nous viendrons vous chercher avec une voiture que nous avons à notre disposition. » Et leurs dernières paroles furent des vœux pour mon prompt rétablissement. Un mois s'écoule, après lequel madame Laperle vint à Versailles, accompagnée d'une jeune dame, pour voir le Musée; elle passa à la maison, mais sans m'y trouver; ma domestique alla de droite et de

gauche à ma recherche, elle ne put me rencontrer; toutefois, présumant mes intentions, elle les fit rafraîchir; à mon retour, mes visiteuses étaient parties, mais je fus satisfait de voir que ma bonne avait su comprendre ce que les convenances exigeaient. Elle m'apprit que madame Laperle me pressait de nouveau d'aller les voir à leur campagne, que je savais être aux portes de Versailles. Je crus qu'il serait mal à moi de ne pas accepter cette invitation, bien qu'elle eût un caractère qui tranchait avec celui de mes anciennes relations avec Laperle; car, pour moi, je n'aime que ce qui est naturel; enfin, je pris mon parti, et, un dimanche, je me rendis à Billancourt, qui est situé au-delà du pont de Sèvres. Je fis la route à pied, fidèle, en cela, à mes habitudes d'économie; mais j'eus soin, en arrivant devant la grille en fer d'une maison bourgeoise, de secouer la poussière de ma chaussure. A travers cette grille, j'aperçois un groupe de personnes se promenant sur une pelouse autour de laquelle étaient des allées couvertes de sable de rivière; je sonne, et la porte m'est ouverte par le garçon de caisse que j'avais vu à l'hôtel et qui m'avait demandé ce que je voulais. Il me fit encore cette fois la même question, et quand il sut qui je demandais et mon nom, on alla avertir Laperle, qui était au billard avec une compagnie déjà nombreuse; il vint à moi, me dit, bonjour, mon ami, me présente à madame et à sa société, puis, après un échange des compliments

d'usage, il me conduisit au billard et me présenta aux personnes qui s'y trouvaient, comme un de ses anciens amis du Brésil et du Chili; il me présenta également à son gendre et à sa fille, je me mis à jouer avec ces messieurs, et, trois heures après, on alla dîner; quand on eut fait, toutefois, quelques tours de jardin, lequel, vu son étendue, était un petit parc. Après le dîner, qui fut beau comme doit l'être un dîner de négociant, et où rien ne me parut manquer, on parla du Brésil et du Chili; on me fit l'honneur de rappeler les noms qu'au Brésil on nous donnait à Laperle et à moi; mais, dans tout cela, néanmoins, il y avait quelque chose qui démentait le passé. Laperle me parlait avec un langage et d'un ton que je ne lui connaissais pas; mais, pourtant, il ne cessait aucunement d'être poli envers moi; on voyait seulement qu'il n'y avait plus entre nous l'ancienne familiarité d'autrefois, au temps, par exemple, où, après le dîner d'adieu que j'avais donné à nos amis, il était monté sur la table et avait commis tout à la fois des inconvenances et des indiscrétions. Quant à moi, je n'avais pas changé; les formes de mon langage avaient pu s'améliorer, mais le cœur était resté le même; je ne crois nullement que la fortune établisse de distance entre les hommes. Quand on se fut bien promené, les dames prirent le bateau de la maison, amarré au bord de la Seine, pour aller faire une promenade sur l'eau. Ainsi se termina cette journée; la société nous quitta

et partit pour Paris, et je repris la route de Versailles. Comme Laperle et sa famille devaient coucher à la campagne, ils me firent la conduite jusqu'au bureau des Gondoles de Sèvres; comme celles-ci n'étaient pas chargées, nous entrâmes dans le café voisin, où nous prîmes deux bouteilles de bière, que je voulus absolument payer. Ainsi se termina ma partie de campagne chez mon ami, dont, en somme, je n'avais pas lieu d'être mécontent. Après des visites de politesse qui suivirent ce dîner, je compris que je ne pouvais en accepter d'autres, puisque ma modeste fortune ne me permettait pas de recevoir personne. Un mois après, mes affaires m'appelèrent à Paris, où j'avais à remettre des fonds qui m'avaient été confiés, à diverses maisons de négociants; à la fin de ces courses, je crus convenable de faire une visite à Laperle, que de six mois je n'aurais plus l'occasion de revoir; je me rends donc faubourg Poissonnière. On me reçut froidement et je fus obligé d'attendre dans les bureaux, où madame vint la première me trouver; nous causâmes quelque temps, mais la conversation manquait d'entrain; nous étions entourés de commis, au milieu de garçons de caisse qui apportaient ou qui emportaient de l'argent; en un mot, au milieu de tout le mouvement d'une grande maison de commerce. Laperle, qui avait fait sa toilette, vint nous joindre, me salue, me dit : « Bonjour, mon ami, » puis, s'occupe de répondre à ses commis, tandis que je

continue de causer avec sa femme; c'est elle qui m'apprit la mort de Tiole, cet Italien qui fut fusillé pour délit politique. Puis, je vis entrer quelqu'un, qui, sans doute, était le docteur de la famille; je le pris pour un négociant, et, sans me lever, je continuai à causer avec madame; je ne m'occupais pas plus du nouveau venu que des autres personnes. Ce monsieur, tout en parlant et en marchant avec Laperle, arriva près de nous; ce dernier, alors, dit tout haut, en me regardant : « Il paraît que quand on est de Versailles, on est dispensé de se lever à l'arrivée d'un étranger. » Cette parole fut pour moi un coup de foudre; j'en fus atterré; ma langue resta muette et comme paralysée; je ne pus proférer une parole; je me contins seulement, mais je crois que je dus rougir prodigieusement. Cependant, au bout d'un moment, reprenant mon sang-froid autant qu'il me fut possible, la conversation tomba tout naturellement sur les événements récents de 1848; je lui dis avec amertume, « que j'avais fait partie de la garde nationale de ce même Versailles si *impoli*, qui, pleine d'abnégation, de courage et de patriotisme, vint à Paris et y resta trois jours sous les armes, pour défendre la capitale contre une population égarée, malgré mes 55 ans, qui me mettaient à l'abri d'un danger que courait chaque citoyen en une pareille circonstance; mais, ne consultant que le bien général, j'avais fait à ma patrie le sacrifice de mes dernières années. Chacun de

nous, ajoutai-je, fit son devoir, encouragés que nous fûmes par la visite de notre ancien maire, si digne, sous tous les rapports, d'être un de nos premiers magistrats; dont les habitants de notre ville ont toujours su apprécier le mérite, en l'élisant au moins douze fois maire et député des Chambres législatives et constituantes. Honneur à de pareils hommes, dont la reconnaissance et l'estime publiques sont pour eux la première récompense! Voilà, Messieurs, dis-je en terminant, comment s'est conduite la garde nationale de Versailles. » Il me semble que ce petit récit vengeait, moi et la ville que j'habite, de l'insulte que venait de me faire Laperle; je le saluai, et surtout le docteur, auquel je m'adressai plus particulièrement. Ce qui me fit beaucoup de peine, c'est qu'en allant chez Laperle, je voulais lui offrir, pendant les troubles de 1848, ma maison à lui et à sa famille; les bonnes intentions, pas plus que les bienfaits, ne sont pas toujours récompensés. Je me retirai donc le cœur navré, sans dire au revoir, mais pourtant en leur souhaitant une bonne santé et beaucoup de prospérité. Une fois dehors, je m'en voulus vivement d'être venu si loin chercher une grossièreté, et je fus tellement contrarié, que j'en eus pendant une semaine une sorte de fièvre. Je pris le lendemain la plume pour lui écrire que je connaissais comme lui les usages du monde, mais que j'avais pu croire qu'un bureau était, de même qu'une étude d'avoué ou de notaire, un lieu ou-

vert à tout le monde, et où l'on n'est nullement obligé de se lever quand quelqu'un entre ou quand quelqu'un sort; que, dans le cabinet ou dans le salon d'un particulier, j'aurais agi différemment; mais, comme je n'étais pas maître de moi, je jetai la plume sur le bureau et déchirai ma lettre; je me contentai d'oublier l'orgueilleux qui m'avait insulté, et je compris que s'il avait été quatorze ans sans témoigner le désir de me voir, c'est qu'il se souciait peu de ma connaissance et de mon amitié. Quatre ans après, il maria son fils à une demoiselle de ***, et il m'envoya une lettre de faire part à Versailles; la vanité retrouve, au besoin, la mémoire; on se souvint alors de moi.

J'avais de trop fortes raisons pour me résigner silencieusement à la mortification que j'avais reçue; j'écrivis donc à Laperle une lettre de quatre pages, où je le remerciai de me fournir l'occasion de lui exprimer le mécontentement que m'avait causé son procédé, que je rappelais dans tous les détails; par-là je me soulageai le cœur; j'eus soin seulement de faire porter uniquement ma plainte sur le sujet dont il vient d'être question; je lui souhaitai à lui, à son fils et à sa famille, tout le bonheur possible, et je terminai ma lettre en disant que *saint Roch avait blessé son chien.*

Comme je connais Laperle, je suis convaincu que ma lettre l'aura vivement affecté, et, qu'en dépit de la vanité qui s'est emparé de lui, il ne l'oubliera jamais. Ainsi finit l'amitié de deux jeu-

nes gens qui avaient vécu comme deux frères, et qui, dans leurs premières années, s'étaient confié leurs peines et leurs espérances; leurs efforts pour se créer, à force d'économie et de travail, une heureuse existence dans leur pays; qui s'étaient consolés l'un l'autre dans leurs afflictions pendant tant de temps; malheureusement, la fortune de Laperle lui a fait oublier son ancien ami; ainsi est fait le monde; un homme devenu millionnaire ne doit plus avoir de relations avec un petit propriétaire. Cela m'oblige à répéter qu'il faut savoir supporter avec dignité les faiblesses humaines. Un homme illustre a dit « que le plus grand des vices était l'ingratitude. »

Je ne veux pas terminer ce récit sans dire un mot de Richaud, mon ancien voisin du Brésil, changeur et orfèvre, rue Saint-Honoré, à Paris et qui m'avait donné l'adresse de Laperle. Richaud, peu après l'entrevue que j'avais eue avec lui, retourna à Rio-Janeiro, mais il ne paraît pas qu'il y ait fait de bonnes affaires, et alors il revint à Paris, et je n'ai plus entendu parler de lui.

CONCLUSION ET REMERCIEMENTS

À TOUS MES AMIS ET BIENFAITEURS, Y COMPRIS LES HOSPITALIÈRES DU DÉSERT.

Voilà le récit de mes huit années de voyages, pendant lesquelles j'ai eu tant d'épreuves, tant de misères, tant de privations à supporter. Je puis me rendre cette justice et j'en prends Dieu même à témoin que je ne suis point parti avec la pensée de mener à l'étranger une vie de désordre, mais avec l'intention de me créer, à force de travail et d'économie, une petite fortune que je rapporterais en France.

Je n'avais pas, en partant, cinquante francs dans ma poche, ou pour mieux dire, je n'avais rien, et néanmoins je suis parvenu à me former un établissement, à faire honneur à mes affaires, à m'ouvrir un crédit chez divers négociants, enfin, comme on dit, à marcher.

Dans l'idée que ma position, ainsi conquise, et rendue bonne, pouvait me valoir quelque confiance, je me suis hasardé à demander en Europe un envoi de marchandises; celui à qui je m'adressai ne me fit point de réponse; j'avais lieu de croire néanmoins qu'en cherchant à m'obliger, il voudrait se faire pardonner l'oubli où il m'avait laissé ; car, exilé à plus de cent mille kilomètres de France, j'espérais que le succès de mon

petit établissement le disposerait à me témoigner quelque peu de bienveillance, à moi qu'il savait parti avec toute probabilité de ne jamais revenir, et qui avait droit à une dot de trois mille francs, à ma part dans la succession de mon père, deux choses qui, réunies plus tard, m'ont produit vingt-cinq mille francs. Or, à quoi se réduisait l'avance que je réclamais, moi, jeune homme, qui allait se créer un avenir au prix de tant de périls, au milieu de tant de fatigues et à de si grandes distances; cette avance, prétendue énorme, se réduisait à une somme de cinq à six cents francs de marchandises que j'aurais prises en partant ou qui m'auraient été expédiées au Brésil. Eh bien! on me l'a refusée, je n'ai rien obtenu, rien, absolument rien.

Adrien, mon frère, chapelier à Paris, dont pourtant la position était alors difficile, avait dit dans cette circonstance : « Je suis très-gêné, mais je voudrais que l'on voulût se concerter pour lui faire confectionner cinquante douzaines de casquettes, qui seraient un commencement de pacotille; je voudrais qu'il ne s'en allât pas les mains vides. » Une telle offre, quoique bien modeste, était une marque de bon cœur; mais connaissant la position où mon père et mon frère se trouvaient, momentanément je ne leur demandais rien. Je me résignai et courbai la tête, ne voulant point abuser de leur bonne volonté; je partis sans ressource aucune; seulement, si je pardonne à ceux qui

n'ont voulu rien risquer pour moi, j'ai gardé aussi le souvenir de la bonne volonté d'Adrien.

On me laissait donc m'en aller sans argent, sans crédit, sans rien qui pût me donner de la confiance et me fournir les moyens de réussir; quoi de plus aisé pourtant à ceux qui avaient une position, comme chefs de maisons, comme directeurs d'un commerce, de me soustraire aux humiliations par l'avance d'une pacotille, si minime qu'elle fût.

Heureusement ce que je ne trouvai point dans ma famille, je le trouvai dans un étranger, dans un homme franc, honnête et loyal, qui a fait plus pour moi qu'un parent, tant au Brésil qu'au Chili, qui m'a donné une lettre de crédit de quinze cents francs sur son correspondant, toutes les recommandations pour que l'on eût à retirer mes marchandises de la douane au Chili; qui m'a enfin rendu tous les services qui étaient en son pouvoir; il n'a pas été le seul à m'être utile; j'ai eu des obligations à bien des personnes, à M. Laperle, qui, avec son domestique, a fait plus de 300 kilomètres pour venir de lui-même m'apporter une somme de deux mille francs; à M. Chabrie, qui, sans m'en parler, paya les frais du passage de mes marchandises, uniquement pour m'épargner le désagrément de revoir le capitaine, dont j'avais à me plaindre au sujet de ma malle. Au général Blanca et à son aide-de-camp, qui m'ont entouré de tant de soins généreux; à bien d'autres encore dont j'ai parlé dans ces récits.

Il est un service que je dois mentionner spécialement : c'est celui que me rendirent en commun MM. Laperle et Deubré, en m'avançant cinq mille francs en espèces, la valeur d'une lettre de change qui n'était pas encore à échéance; ni l'un ni l'autre n'étaient mes alliés; je n'oublierai jamais non plus les Tartière, les Cajet, les Richaud, les Dimet, qui m'ont donné, en véritables amis, une hospitalité gratuite. Honneur à ces dignes camarades de voyage, qui n'existent plus!

Puis-je ne pas parler de l'excellent Vendôme, aujourd'hui mort, et qui, pendant le trajet de France au Brésil, s'est montré si bon? de son cousin Sénez, qui, lui aussi, n'est plus? Que la terre leur soit légère!

Voilà les souvenirs qui se sont présentés à ma mémoire. Arrivé en France, j'hésitais si je retournerais au Brésil avec une pacotille toute fraîche ou bien si je me donnerais un repos qui m'était nécessaire, quoique mon énergie fût encore toute entière; et si j'étais reparti pour le Brésil, j'y serais cette fois resté bien long-temps; car j'avais perdu mes illusions relativement à Versailles.

Ce qui me retenait, c'était l'embarras où je me trouvais pour tirer parti de mes propriétés; je ne pouvais pas les vendre ni les sacrifier à mes spéculations de voyages, qui auraient pu être heureuses, pourtant; oui, si l'on m'avait expédié les marchandises que je demandais, en quantité si faible

qu'elle fût, et que j'aurais payée, si par-là, j'avais pu alimenter mon commerce, certes, je n'aurais pas eu l'idée d'aller au Chili pour entreprendre de plus grandes affaires; l'envoi des marchandises qu'on m'aurait fait de France, m'eût donné de la confiance et permis d'étendre le cercle de mes opérations. En accroissant ainsi mes bénéfices, le succès était certain et je ne voulais pas non plus qu'on me fît un envoi très-considérable; ceux d'ailleurs qui m'auraient fait ces expéditions y auraient eux mêmes trouvé leur compte; ce que je demandais était possible. On n'a pas mis à m'obliger la moindre bonne volonté; d'ailleurs, ces avances n'eussent été que momentanées; car, par le mouvement des affaires, j'avais à ma disposition de trois à quatre mille francs, que j'employais toujours à acheter des marchandises aux pacotilleurs ou aux capitaines des bâtiments venant de France.

Il y a un principe qui est de tous les temps, et que voici : celui qui prétend au droit de prendre part à la curée et qui ne peut aller à la chasse, doit du moins aider les chasseurs et leur fournir, soit des armes, soit de la poudre, soit du plomb.

Le commencement seul était le plus difficile. Dans ce que je demandais, il y avait un élément de bonheur pour moi et pour ma famille, puisque j'étais célibataire et en quelques années ma fortune pouvait être faite.

Malheureusement ces choses ont pris une autre face; apparemment que je devais voir successive-

35

ment les deux côtés de la médaille, mais surtout le revers; puis, en outre, que je devais m'appliquer la devise :

Chacun pour soi et Dieu pour tous.

En homme de cœur, j'ai accepté ma destinée. Mon premier, mon plus grand malheur fut la perte de mon excellent père; lui du moins aurait compris la belle position que je m'étais créée, il se serait dit : « Aidons-le; il se conduit en bon jeune homme; il a déjà acquis la confiance de plusieurs étrangers et de négociants; c'est pour nous un devoir de le soutenir. Lui certainement aurait bien su apprécier cela. Il m'avait donné la preuve de son bon cœur, même avant mon établissement. En me faisant d'abord un envoi de douze cents francs de marchandise, ensuite, et peu de temps après, sur ma première demande, il me fit passer pour trois mille francs de passementerie, consistant en franges de soie et de coton. Dans ces différentes expéditions, mon père se conforma parfaitement à mes instructions et ne mit aucun retard dans ces envois, quoiqu'étant lui-même bien gêné; cette gêne explique pourquoi, au moment de le quitter, il ne put rien faire pour moi; je ne le juge point sur le plus ou moins d'étendue de ses sacrifices; je le juge, d'après ses intentions, qui me prouvent qu'il était bon, généreux et sensible; malheureusement il terminait ses jours au moment même où j'ouvrais au Brésil mon maga-

sin et n'a su ni le commencement ni la fin de mes voyages.

S'il eût vécu, au lieu de me laisser à moi-même, il m'aurait guidé par ses conseils, et probablement détourné d'aller au Chili; j'aurais ainsi échappé à tous les dangers de ce voyage, que je me reprochai à moi-même avec tant de sévérité, et en tombant, à cette seule pensée, dans une profonde tristesse.

J'avais écrit du Brésil : « Envoyez-moi toutes les nouveautés en fait de quincaillerie, puis un assortiment de brosses et de tabatières, puisque j'étais marchand de tabac. J'avais demandé aussi des porcelaines, de la verrerie, en un mot, tous les objets qui se vendent aux foires. C'est un commerce que j'ai formé en Amérique et pour lequel j'étais seul assorti. Avec un peu de bonne volonté, on pouvait m'en expédier au moins une caisse. On avait, pour connaître la marche à suivre, le frère de M. Lefranc, à Paris. On m'aurait fourni directement de France les marchandises dont j'avais besoin, à mesure que je parviendrais à les écouler. J'ai écrit maintes lettres à ce sujet et à aucune je n'ai reçu de réponse. A partir de ce moment, je me suis regardé comme étant seul au monde. J'ai abandonné le soin de la petite succession qui pouvait me revenir et tourné les yeux d'un autre côté, où je supposais trouver des dispositions plus amicales; quant aux fonds qui devaient solder les marchandises que mon père m'a-

vait envoyées, je les tenais à la disposition des négociants qui les avaient livrées et j'étais prêt à les faire passer en France. Ce fut d'après une lettre qui m'annonçait la mort de mon père et qui me disait de garder cet argent comme représentant ma dot, que je dus le conserver, à mon grand déplaisir, car j'aurais mieux aimé que ces fonds fussent en France que de les avoir à Rio-Janeiro, où ils étaient moins en sûreté.

Mais je dus céder à la force des circonstances; rentré dans mon pays, j'y fus triste, occupé du matin au soir à parcourir, pour me distraire, les champs et les bois; l'ennui parfois me déterminait à me coucher en plein jour; j'étais comme lassé de la vie; alors, peu à peu je changeai de manière de vivre; je m'occupai à des travaux d'appropriation de mes maisons; avec le temps, je pris intérêt à ces améliorations; j'y trouvai aussi un moyen d'augmenter mon revenu; mon existence en devint plus heureuse; je perdis de vue insensiblement le passé; enfin, j'arrivai à avoir une vie plus douce que celle qu'on mène en voyage. J'en excepte pourtant celle du Brésil, qui fut pour moi l'âge d'or et un temps vraiment heureux. J'ai quitté Rio-Janeiro par une sorte de fatalité et à la sollicitation d'amis véritables, qui crurent bien faire et qui me donnèrent des renseignements erronés sur les pays que j'ai parcourus; en cela ils m'ont occasionné des malheurs, mais je dois ajouter qu'ils ont cherché à les réparer de

leur mieux ; parmi eux je compte MM. Laperle, Chabrie, Dimet, si dévoués à mes intérêts; ce sont eux, qui, par leurs paroles ou par leur correspondance, m'ont déterminé à me rendre au Chili.

J'ai vécu au milieu de ces différents voyages et pays, durant plusieurs années, dans une position où, pour moi, le mal se mêlait au bien; mais comme je mettais beaucoup d'ordre dans mes affaires, elle était supportable; puis, par une pente douce et comme si, pour en sortir, j'eusse été guidé par un fil, je me suis tiré de cette situation difficile; le calme revint en moi; j'oubliai les tempêtes qui m'avaient bouleversé; je n'en ressentis plus de trouble que de loin en loin; tout mon passé ne fut plus pour moi que de l'histoire, qu'un vague souvenir, où l'erreur se confondait avec la réalité. Je recouvrai l'usage complet de mon intelligence; je me rattachai à mon pays, où la nature, comme une bonne mère, console tous ses enfants. Il me sembla que voyant en moi un jeune homme trompé dans ses espérances, mais honnête et rempli de bonnes intentions, elle venait à mon aide et me tirait de l'apathie où j'étais resté trop long-temps plongé. Il me sembla, dis-je, qu'après une violente maladie, Dieu m'accordait le bienfait d'une douce convalescence.

Ma mère, dans ces circonstances, me rendit tous les services qui dépendaient d'elle; elle m'en eût rendu de plus grands et de plus nombreux, si cela eût été en son pouvoir. Je ne puis que me louer

de son bon cœur et de son attachement pour moi; malheureusement je n'aperçus pas chez tout le monde les mêmes sentiments; au contraire, parmi des étrangers j'ai trouvé nombre de personnes qui m'ont témoigné de l'affection, qui ont pris intérêt au récit de mes voyages, qui en ont écouté avec plaisir les moindres détails, qui auraient passé des heures à me suivre dans mes longues excursions à travers les mers et les déserts; mes paroles simples et naïves savaient les attendrir quand je leur décrivais les terribles épreuves par lesquelles j'avais passé, et parmi ces difficultés je n'oublierai jamais l'humiliante nécessité à laquelle j'ai été obligé, celle d'aller à travers les rues offrir ma marchandise de porte en porte, tomber en six mois à n'avoir plus d'autre ressource que celle-là. Chaque fois que le souvenir de ces courses à travers les rues de Valparaiso se réveille en moi, j'en ressens encore un profond chagrin; oui, dis-je, tomber en si peu de temps d'une belle et haute position; combien une telle chute était affreuse? mais laissons cela; ce qui est passé est aujourd'hui irrévocable.

Certes, un enseignement peut être tiré des événements auxquels j'ai pris part depuis ma sortie de France, jusqu'au jour où j'y suis revenu. Je sens qu'au milieu de mes tribulations, j'ai été protégé par une main invisible; car, en quittant ma famille, j'étais jeune, sans expérience, livré aux chances de la mauvaise comme de la bonne

fortune, et courant après un bonheur qui semblait fuir devant moi; je n'avais point cet aimant qui l'attire. J'ai parcouru les mers, j'ai été aux Antipodes, auprès de ces mers glacées qui avoisinent les pôles et qui frappent d'épouvante l'homme le plus intrépide; et, arrivé au terme de ces courses immenses, j'ai trouvé la misère et la désolation; alors, j'ai repris ma course, j'ai traversé de nouvelles contrées, de nouvelles capitales pour en repartir après y avoir fait un court séjour, et pour aller, de là, traverser les plus hautes montagnes du globe, montagnes couvertes de neiges éternelles, et dont la pente n'a pas moins de 400 kilomètres d'étendue, et qui est accidentée par des abîmes creusés à une incalculable profondeur; franchir ensuite un désert sans bornes, coupé par des précipices et infesté de bandits et d'Indiens; affronter de si grands et de si nombreux périls, seul, au milieu d'étrangers; obligé de courir sur des chevaux sauvages sans y avoir été préparé; éprouver enfin le plus terrible des malheurs, celui de se trouver perdu au milieu d'un désert, voilà ce que j'ai osé faire; je n'ai dû qu'au hasard de pouvoir rejoindre la caravane. Arrivé dans un pays nouveau, après un long trajet, j'y ai fait, à grands frais, un séjour de deux mois à peine, et je suis revenu dans ma patrie après nombre d'années d'absence; quelles peines, quelles misères n'ai-je pas supportées? Y aurai-je résisté si Dieu ne m'eût protégé au milieu de tant d'épreuves morales et physiques; il

m'a été donné de ne recevoir ni une blessure ni même une égratignure, bien que je sois tombé sept fois de cheval dans une traversée de 2,400 à 2,800 kilomètres; ces diverses souffrances ont été pour moi une sévère mais utile leçon. A mon retour, je suis resté dans une apathie complète, ce qui a été pour mon cerveau malade un bienfaisant repos qui a rafraîchi mon sang, qui a calmé mes souffrances, qui m'a mis dans l'heureuse impossibilité de rien entreprendre ; après tant de mécomptes, de déboires et de dégoûts, il me fallait des jours d'oubli, qui furent pour moi des jours de douce tranquillité.

C'est ce même besoin de repos qui m'a empêché de rester à Buénos-Aires, qui a paralysé alors mon imagination et anéanti mon courage; à ce besoin de repos s'est joint chez moi le désir de revoir la France. Plus tard, la Providence, aux yeux de laquelle j'étais un homme plus aveugle que méchant, me fit sortir de mon sommeil et entrevoir une lueur de félicité, si toutefois il y en a une sur la terre; à dater de ce moment, je devins un homme nouveau; une ère, non de richesse, mais de paix, commença pour moi; je me remis au travail, et de ce travail, je récoltai des avantages, non brillants, mais assurés; Dieu, depuis lors, ne m'a point abandonné; il m'a fait marcher sur cette terre à petits pas, mais d'un pied ferme. Je ne compte jamais avoir une grande fortune, la médiocrité me suffit; que je vienne, en effet, à doubler, à tripler même

mon avoir, je n'en serais pas plus heureux; le bonheur est une chose qu'on peut obtenir sans aller le chercher au bout du monde.

Je me dis maintenant à part moi : pourquoi la Providence t'a-t-elle montré tant de bonté? en quoi l'as-tu mérité? Tu as de bons sentiments; tu as eu de l'affection pour ton père et ta mère, pour toute ta famille, bien que quelques-uns des membres de cette famille n'aient pris aucun souci de toi aux jours de ton adversité; tu n'as pas murmuré non plus dans tes moments d'épreuve; tu as souffert avec résignation dans les pays étrangers comme dans le tien, cela est vrai;... mais, est-ce là un très-grand mérite? Songes-y bien, tu as été malheureux, mais tu es arrivé à une position que beaucoup de gens t'envient; la fortune est souvent une cause d'affliction; Dieu me dit : je la donne quelquefois à ceux que je veux punir; je la leur envoie par des routes mystérieuses; puis, je la leur retire, ou bien je fais en sorte qu'elle soit pour eux un fardeau et non un élément de bonheur. Peux-tu croire, d'après cela, que les événements de ta vie soient un jeu du hasard?

Ces réflexions, qui, jugées sévèrement, paraîtraient faites par un homme dont la tête est malade, peignent néanmoins exactement l'état où je me suis trouvé, au point de vue intellectuel; la voix dont je viens de reproduire les avertissements, c'est la voix de la conscience qui se fait entendre au fond de mon cœur, et cette cons-

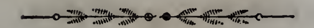
cience, Dieu sait que bien des fois dans mes traverses, je l'ai interrogée; aux yeux d'une personne qui ne la consulte pas, je dois passer pour un insensé; combien de gens, en effet, étouffent sa voix!

Puis-je croire que la Providence m'a délaissé, quand je songe qu'elle a pour ainsi dire envoyé au-devant de moi un homme comme M. Lefranc, dont j'ai reçu tous les services imaginables et qui m'a montré une bonté si parfaite; quand je songe qu'elle m'a donné des amis tels que l'excellent Chabrie, dont les obligeances et les conseils m'ont été si utiles? N'est-ce pas à elle à qui je dois mon association avec Pinchon, qui m'a fait retrouver ce que j'avais perdu de ma petite fortune au port de Valparaiso? N'est-ce pas encore à elle que je dois d'avoir eu pour protecteur une personne telle que le général Blanca; un homme tel que son aide-de-camp? Combien, pendant toute notre traversée des Cordillères et dans le désert, n'ont-ils pas été admirables d'attentions et de bienveillance pour moi depuis Santiago jusqu'à Buénos-Aires? Le général n'a-t-il pas pris à sa charge les frais de mon voyage? et pourtant qu'étais-je pour lui? un étranger, un inconnu. N'est-ce pas à lui que je dois de n'avoir pas été abandonné dans le désert, où je m'étais perdu? N'est-ce pas, grace aux précautions qu'il a prises et fait prendre, que j'ai dû de pouvoir rejoindre la caravane au moment où j'étais à la merci du premier malfaiteur venu? N'est-ce pas encore un bienfait de la Providence que ma liaison avec

Richaud, Dimet, Gabriel, Cajet, Tartière, puis Vendôme, puis Senez, et avec tant d'autres dont il serait trop long de parler avec détail, et auxquels j'ai eu tant d'obligations dans mon premier voyage de France au Brésil? Maintenant que j'arrive à la fin du récit des faits qui ont suivi mon retour en France, je dois être plus circonspect, garder sur quelques-uns un silence prudent; je ne puis retracer que les sentiments qui m'ont été inspirés par mes longs voyages; c'est là ce que je viens de faire en toute simplicité. Oui, ce fil qui m'a guidé au milieu de mes traverses, c'est la main de Dieu.

FIN DU RÉCIT HISTORIQUE DE VOYAGES.

UNE
VISITE AU HAVRE EN 1855.



(RÉCIT DESCRIPTIF ET HISTORIQUE EN PROSE RIMÉE.)



Depuis plus de trente ans que date mon retour,
Dans ma chère patrie, objet de mon amour,
D'où long-temps éloigné, je la rêvais sans cesse,
Comme eût fait un amant de sa belle maîtresse,
J'eus l'étrange désir d'aller revoir le port
Où devait autrefois se décider mon sort.....
Je pars très-enchanté de ce petit voyage,
N'emportant avec moi qu'un bien léger bagage;
Et ce gentil projet, qui n'avait d'autre but,
Devait me rassurer contre un mauvais début.
Il n'en fut pas ainsi, comme je vais le dire,
Et personne, je crois, n'aurait pu le prédire?..
J'arrivai donc au Havre à neuf heures du soir;
La lune à son déclin rendait le temps moins noir...
Je suis, sans y penser, juste sur la jetée,
Que je croyais plus loin par l'ombre projetée,
Et de ce lieu j'entends la mer battre et mugir;
Ce bruit, que je connais, me fait encor frémir.
Je ne remarque pas que près de moi se trouve,
Un petit escalier qui tout-à-coup me prouve
Que j'aurais dû mieux voir avant d'en approcher,
Et faire attention pour n'y pas trébucher.

Cette chute pourtant pouvait m'être funeste;
C'est un fait qui toujours m'a paru manifeste.
La jetée est étroite, et tombant près du bord,
Je me croyais perdu dès le premier abord;
Mais je sus opposer assez de résistance
Pour sortir du péril, grâce à la Providence,
Qui vint à mon secours, tellement à propos,
Que sans elle, bien sûr, je tombais dans les flots ....
Je ne sentis jamais un moment plus critique,
Même dans mes dangers courus en Amérique.
Assurément ceux-là furent bien grands aussi;
Mais venir de si loin et pour finir ainsi !...
Quelle fatalité me poursuivrait au Havre?
Et me faudra-t-il donc y laisser mon cadavre?
En dix-huit cent vingt-trois, à bord d'un bâtiment,
J'ai crû perdre la vie à mon débarquement,
Par l'obstination d'un maladroit pilote,
Qui, disait-il, était notre compatriote;
Et tout en bavardant, il gouvernait si mal,
Qu'il nous mit en travers au milieu du chenal :
Un navire étranger nommé le *Juttervôtre,*
Faillit nous engloutir en transperçant le nôtre.....
C'est dans la même ville, où, sans me fourvoyer,
Je me blesse en tombant et risque me noyer :
A moins de cent vingt pas peut-être de distance,
Ici, deux fois, je manque à perdre l'existence !. .
Mais à quoi bon, mon Dieu, tant songer au passé,
Quand pour moi le présent s'est si bien annoncé?
Arrière une pensée, alors qu'elle me navre,
Disposons-nous demain à visiter le Havre.

Je rentre, maintenant, ne pouvant plus marcher ;
Pour me remettre un peu je vais m'aller coucher. . . . . .
. . . .

Le lendemain matin, dès l'aube, je me lève,
Le cœur tout réjoui d'un assez joli rêve ;
Pourtant je souffre encor de ma chute d'hier,
Et cela se conçoit, je ne suis pas de fer.
Je sors pour commencer ma première tournée;
Déjà le ciel m'annonce une belle journée ;
Je visite la ville, elle me parait bien,
J'y vivrais volontiers si j'avais le moyen ;
Mais ici tout est cher, et pour ce fait on glose,
Quoique pourtant ailleurs ce soit la même chose.
En parlant ainsi seul, je me mets au courant,
Des deux ou trois quartiers, tout en les parcourant.

La ville est avec soin des mieux entretenues;
Dans différents endroits, je vois de larges rues,
Et de jolis hôtels, dont la construction
D'un genre gracieux fixe l'attention.
J'examine de près plusieurs beaux édifices,
Pour lesquels on a fait de très-grands sacrifices.
Ma visite finit par quelques ateliers,
Y compris l'arsenal et même les chantiers.....
C'est assez pour l'instant, je gagne ma demeure,
Afin, du déjeûner, de ne pas manquer l'heure.
Je me promets ce soir un tout autre plaisir,
Des plus récréatifs et qui sait me ravir.
Je veux dès aujourd'hui me payer le spectacle,
Où du moins, en province, on entre sans obstacle.

La salle est depuis peu décorée avec goût;
Elle est remise à neuf de l'un à l'autre bout :
Et les loges toujours, dont les dames s'emparent,
Font très bien ressortir les graces qui les parent.
On vante, en maint endroit, la beauté du rideau,
Remarquable travail d'un habile pinceau.
Un point essentiel, comme au Havre on le prouve,
C'est tout l'orchestre aussi, qu'il faut que l'on approuve.
La troupe est au complet et fort bonne, dit-on;
L'opéra compte en outre un nouveau baryton :
Une prima-dona, deux célèbres actrices,
Feront, des amateurs, sans doute les délices.
Hier, je me souviens, on nous parlait encor,
D'un artiste en renom, d'un excellent ténor.....
Oui, très-certainement, j'irai juger moi-même
Du talent de chacun, au théâtre que j'aime.
Ce qui me plait m'amuse, et je suis satisfait.
Puis, d'ailleurs, entre soi, que voit-on de parfait?
Et pourtant l'indulgence est bien rare en ce monde :
J'entends pour le prochain, car pour nous elle abonde.
Combien est-il de gens n'ayant rien oublié,
Qui critiquent toujours sans aucune pitié ?
Et le nombre en est grand. Aussi l'on en voit d'autres
Qui cachant leur orgueil ont l'air de bons apôtres;
Ceux-là sont des phénix : du moins à ce qu'on dit,
Mais ils tranchent sur tout, faute d'assez d'esprit...
A rire et commenter, mon Dieu, qu'on est habile,
Mais créer un volume : ah ! c'est plus difficile !
Et si, de cette histoire, on glose ou l'on médit,
Alors que ce censeur écrive un manuscrit,

Afin de décider ou de son savoir-faire
Ou s'il a le dessein de nous être contraire.....
Et puis, que prouvèrait trop de sévérité,
Quand je viens avouer avec sincérité,
N'avoir jamais suivi, plus que d'agriculture,
Des cours de rhétorique et de littérature ?
Qui pourrait m'accuser de ne pas être franc
Et vouloir d'un auteur m'élever jusqu'au rang,
Lorsqu'ici, sans détour, suivant mes habitudes,
Je redis volontiers : j'ai fait très-peu d'études ?
Et tout au plus assez pour tracer mes récits,
Que j'aurais voulu, certe, avoir bien mieux écrits ?
Mais qui sont destinés à faire une bonne œuvre,
Que je préfère encore au plus joli chef-d'œuvre.
Qu'on regarde, au surplus, dans son avant-propos,
Ce que Monsieur Anot a dit fort à propos
Du style de mon livre : écoutez son langage,
Sur le compte qu'il rend, des faits de mon ouvrage,
Qu'on ne taxera pas d'exagération.
Je ne veux rien de plus que sa décision ;
J'assure avec plaisir qu'elle m'est suffisante,
Et plus j'y réfléchis et plus je m'en contente.
  D'ailleurs, le vrai mérite est toujours indulgent,
Le présomptueux seul n'est que désobligeant.
Si souvent nous pêchons : car, disons le mot propre,
C'est entre autres défauts, par excès d'amour-propre.
  Je ne suis pas ami de la causticité,
Pourtant, faut-il encor dire la vérité ?
Privé d'un grand savoir, je n'ai point de jactance,
Et ne parle jamais ni d'art ni de science.

A nul, je ne voudrais faire ici de leçon,
Pour moi, j'en ai besoin, je le dis sans façon :
Puis à quoi bon aussi s'ajouter à la liste
De phraseurs ennuyeux pour être moraliste?.....

. . . .

Allons! allons! j'y suis!... J'entends mon estomac,
Me dire qu'il n'a bu qu'un seul doigt de cognac
Et qu'il se meurt de faim..... Oui, le drôle est mon maître,
Il prétend qu'à l'instant, je le mène repaître.....
Comme vraiment par goût, il n'aime pas jeûner,
Pour lui faire plaisir, je m'en vais déjeûner.....

. . . .

Je me dirige après, sans crainte de bagarre,
Vers un tout autre endroit, où se trouve le phare;
Et monté jusqu'en haut, j'ai présent sous les yeux,
Un immense horizon, où la mer et les cieux
Sembleraient se confondre et borner notre monde ;
Menacé, dirait-on, incessamment par l'onde.
Ce tableau grandiose est pour moi ravissant,
J'admire avec respect, l'œuvre du Tout-Puissant!...
Soudain, des souvenirs me reviennent en foule,
En voyant à mes pieds se soulever la houle
Aujourd'hui plus tranquille et peut-être demain
Sera-t-elle plus loin la terreur du marin?
Et sous peu le tombeau de plus d'une victime!...
Enfin, je me retrouve en ce port maritime.
L'orgueil national, et qui fut tour-à-tour,
Témoin de mon départ, témoin de mon retour.
Je regarde d'ici les beaux vaisseaux de guerre,
La force du pays, si redoutés naguère,

Et l'indice certain de nos temps glorieux
Où partout les Français étaient victorieux.
Avec notre Empereur, en tous lieux invincible :
Pour l'armée aussi doux, qu'à l'ennemi terrible.....
Honneur à ce héros d'un juste et beau renom !
A cet autre César, au grand Napoléon !.....
Sous notre illustre chef on était sûr de vaincre,
De son puissant génie, il savait nous convaincre,
Et si dix ans plus tard, on le vit moins heureux,
C'est que trop magnanime, il fut trop généreux !.....
Reportons notre amour, au neveu du grand homme,
Au neveu, justement, qu'aujourd'hui l'on renomme,
Dont le règne déjà sachant tout accomplir,
Promet à notre France un brillant avenir.
Que sa race future à jamais immortelle
Ici se perpétue et puisse être éternelle.
Voyez le Ciel propice à notre ardent souhait,
Vient de combler nos vœux par un premier bienfait.
Auguste rejeton d'un vaillant et bon père,
Il aura ses vertus et celles de sa mère.
Le pays le contemple et l'admire à la fois :
Le peuple à l'acclamer n'a qu'une seule voix ;
Il espère de lui la prudente sagesse
De ses nobles aïeux que nous louons sans cesse :
La gloire d'un grand prince est d'assurer la paix
(Du moins tant qu'il le peut) à ses nombrenx sujets.

. . . .

Je m'imagine voir, parcourant les empires,
Ces riches bâtiments, ces superbes navires,

Sur l'un desquels jadis, je traversai les mers
Pour tenter la fortune au bout de l'univers.
Tout en réfléchissant, j'écoutais comme un sage,
Le bruit de quelques flots se briser sur la plage,
Et remarquant la passe et plus loin l'Océan,
Ce grand lit où l'on couche aidé par l'ouragan.
Ce grand lit où j'ai craint que les draps trop humides
Me servent de linceuls sans voir les Néréïdes.
Et mettant chapeau bas, je rends graces au Ciel
De sa protection pour un faible mortel,
En ayant bien voulu me rendre favorable,
Le dieu des mers du Sud si souvent redoutable.....
Toi, qui résiste, Eole, aux chaleurs, au grésil,
Veux-tu, pour m'obliger, t'en aller au Brésil?
Puis ensuite au Chili? rangeant le pôle Arctique
D'où tu sais m'avoir vu, voguer vers l'Amérique,
Assez près du Cap-Horn, où dérivant beaucoup,
Le vaisseau pouvait être englouti tout-à-coup.
Nous étions assaillis par de fortes rafales,
Et n'avions pour repos que de courts intervalles.
La neige à gros flocons tombant abondamment
Envahissait le pont de notre bâtiment.
Ce temps abominable entravait la manœuvre,
La rendait dangereuse, et l'équipage à l'œuvre
Se disait fatigué. Le froid et le roulis
Augmentaient l'embarras où nous étions réduits.
J'apercevais au loin des montagnes de glace
Que bientôt, me dit-on, nous allions voir en face :
Mais pour arriver là, fallait-il commencer,
Par te braver d'abord en tâchant d'avancer.

Sans doute ce parti, quoique des moins faciles
Avec des matelots devenus indociles,
Devait être tenté pour sortir d'un péril,
Que je ne courus pas en allant au Brésil.
  Eole, pourquoi donc, dans ces tristes parages,
Te montrer furieux proche de leurs rivages?
Avec réflexion modère ton courroux.
Sous un semblable ciel deviens juste et plus doux.
Rends la mer moins mauvaise et que son nom s'applique
Avec plus de raison à la mer Pacifique :
Près la terre de feu, sur le Grand Océan,
Non loin des Patagons, au détroit Magellan :
Pays déshérités de toute la nature,
Et que tu veux encore accabler sans mesure.
Pourquoi plus maltraiter ces malheureux climats
Que bien d'autres ailleurs que tu n'affliges pas?...
A quoi bon, s'il te plait, ce surnom de *Borée*
Qu'on te donne sans cesse en une autre contrée?
N'importe d'où tu viens, du nord ou du levant,
Partout on te connait pour le seul dieu du vent.
  Eole, accoutumé de régner sur le globe,
Il n'est rien ici-bas que ton souffle n'englobe.
Ce souffle assez bénin, n'est qu'un joli semblant,
Qui change et puis finit par être violent :
Au point de nous causer de terribles bourrasques,
Que chacun attribue à tes esprits fantasques.
Quand tu grondes avec impétuosité,
Je voudrais de ce bruit savoir l'utilité?
Et si je ne craignais alors de te déplaire,
Je te demanderais ce que tu prétends faire?...

Mais pardonne, et dis-moi, si tu veux aujourd'hui
Passer en Amérique où déjà tu m'as nui?
Si je suis sans rancune, au moins fais-moi la grace
De ne pas hésiter à traverser l'espace.
Tu ne dois obéir qu'à la Divinité,
Qui t'a donné la force et la rapidité.
Je ne t'ordonne rien, seulement, je te prie,
De partir sans délai pour la rive chérie,
Où j'ai quitté jadis de dignes habitants,
Que je te recommande en ces heureux instants.
Voici le complément de ton itinéraire ;
De même que plus haut, la fin doit être claire :
Sous la zône Torride, arrête-toi d'abord,
Puisqu'ainsi tu le veux : mais en passant au nord
Tourbillonne au Cap-Horn et refoule ses glaces,
Jusqu'à Valparaiso n'en laisse aucunes traces...
Sois bon pour Santiago, le Désert, Mendoza,
Où notre caravane un jour se reposa.
Tâche d'anéantir les hautes Cordillères
Pour unir le chemin qui mène à Buénos-Aires.
Que l'on ne parle plus de ces monts sourcilleux,
Dont la cime hardie étonne encor les cieux.
Ces superbes géants, les plus grands de la terre,
Méprisant la tempête et bravant le tonnerre,
Renferment dans leur sein, comme des ouragans,
Une lave brûlante et vingt-quatre volcans.....
Eole, abaisse au moins, si tu ne peux mieux faire,
Cette masse effrayante, inutile barrière,
La terreur de celui qui doit la traverser,
Et qui n'est pas certain de la pouvoir passer,

En regardant de près ces énormes montagnes,
Qui jamais ne se quittent, étant sœurs et compagnes,
Dont les sentiers étroits, bordés d'un gouffre affreux,
Montrent au voyageur un parcours périlleux,
Car si sa mule bronche et que lui-même tombe,
Il ne rencontrera qu'une profonde tombe.....
  Repose-toi, pour voir dans ces pays lointains,
Les bons hospitaliers, mes chers Américains.
Tu leur apprendras, qu'une ancienne connaissance,
Aura toujours pour eux de la reconnaissance,
Et qu'elle n'oubliera ni leur urbanité
Ni de leurs sentiments toute la loyauté.
Qu'elle en conservera l'éternelle mémoire,
Qu'ils peuvent s'en convaincre en lisant son histoire;
Et qu'elle t'a prié de prendre ton essor
Pour leur dire en ce jour, que Gendrin vit encor!...

DORLIN PÈRE.

Août 1856.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

DONNANT

LA RELATION DES VOYAGES FAITS

Au Brésil,

Au Chili,

Au Cap-Horn,

Aux Cordillères des Andes,

A Mendoza,

Au Désert

Et à Buénos-Aires.

RÉCIT HISTORIQUE DE VOYAGES.

PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN DE LA TABLE.

Versailles. — Imprimerie Kleber, place d'Armes, 17.

